La Jeunesse du Roi Henri

10c.
LA LIVRAISON
ILLUSTRÉE

GRAND ROMAN

PAR **PONSON DU TERRAIL**

GRATIS 1re. Livraison

JULES ROUFF & Cie. Editeurs, 14, CLOÎTRE St. HONORÉ, PARIS.

IMP. F. CHAMPENOIS, 66, BOUL. St. MICHEL. PARIS.

LA

JEUNESSE DU ROI HENRI

PAR

PONSON DU TERRAIL

PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOÎTRE SAINT-HONORÉ, 14

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE LE SERMENT DES QUATRE VALETS

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44

Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67
Chapitre 68
Chapitre 69
Chapitre 70
Chapitre 71
Chapitre 72
Chapitre 73

DEUXIÈME PARTIE

LE SERMENT DES QUATRE VALETS

Chapitre 1

C’était aux bords de la Garonne.

Au flanc d’un coteau pierreux qui surplombait le fleuve se dressait un vieux manoir flanqué de trois tours en ruine.

Un clos de vigne, un bouquet d’arbres, une prairie souffreteuse, deux ou trois champs caillouteux, composaient tout son domaine.

Mais on est vantard en Gascogne, et là mieux qu’ailleurs le cuivre sait emprunter les reflets de l’or.

Le castel avait des fossés, un pont-levis, une herse et des créneaux. À l’intérieur, il y avait de vieilles salles enfumées dont les murs étaient couverts d’écussons, et les maîtres prétendaient qu’en hiver ils alimentaient leur feu avec des bâtons de connétable.

À Seulement les esprits médisants ajoutaient qu’on se chauffait bien rarement.

Une demi-douzaine de chiens maigres prenaient le nom pompeux de meute ; deux petits chevaux du pays de Tarbes emplissaient à eux seuls les écuries, et par fantaisie le dernier châtelain entretenait un gerfaut presque séculaire qu’on ne chaperonnait plus depuis longtemps, car il était aveugle.

Or, le dernier châtelain était un tout jeune homme au nez busqué, aux dents blanches, au fier regard, qui parlait haut, buvait sec et jouait gros jeu sur parole, quand il ne pouvait faire mieux.

Lorsqu’il s’en allait à Nérac ou à Pau, ou bien encore à Bordeaux ou à La Rochelle, il avait une mine superbe sur son cheval roux à la crinière jaune, et il lorgnait les filles que c’était à le prendre pour un légat du pape ou un ambassadeur.

Sa vieille rapière héréditaire sonnait sur les dalles et les pavés d’une façon conquérante, et il portait si merveilleusement son vieux pourpoint de drap gris, qu’on eût juré qu’il était tout de neuf habillé.

Donc, un soir de juillet de l’an de grâce mil cinq cent soixante-douze, ils étaient là trois amis, en la grande salle du manoir, trois cavaliers dont le plus vieux pouvait avoir trente ans et le plus jeune dix-neuf. Ce dernier était le châtelain.

Ils étaient rangés à l’entour d’une table couverte, d’un vieux tapis, et ils jouaient à la *bête hombrée*, un jeu très en vogue en ce noble temps et que Mme Marguerite de France, reine de Navarre, avait mis à la mode quelque trente ou quarante années auparavant.

En vrais Gascons qu’ils étaient, ils avaient posé leur bourse sur le tableau lieu d’en étaler le contenu.

À côté des enjeux on voyait deux bouteilles vides, deux bouteilles ventrues, pansues, comme un moine génovéfain en eût eu pour oreiller.

Les verres étaient vides aussi.

— Par la sambleu et les apôtres ! mes maîtres, s’écria l’un d’eux, j’ai soif. À boire, valet !

Une manière de paysan, vêtu d’une casquette jaune, s’approchant l’oreille basse, dit quelques mots au châtelain, qui se fit de la main un cornet acoustique.

Le châtelain grimaça un sourire et dit tout haut :

— Messieurs, Pandrille, mon écuyer, demande quel est le vin que vous désirez.

Le châtelain se vantait, Pandrille s’était borné à dire qu’il n’y avait plus de vin à la cave.

— Mais, s’écria l’un des convives, du meilleur, *sandis !*

— Du plus vieux, *cadédis !* riposta le troisième joueur.

Le châtelain ne sourcilla point.

— Par ma foi ! messeigneurs, si vous n’êtes pas très pressés, vous serez servis à souhait, car j’y songe… Et se tournant vers la casaque jaune qu’il décorait du nom ronflant d’écuyer :

— Pandrille, mon bel ami, dit-il, sellez sur-le-champ mon meilleur cheval…

— Lequel ? dit naïvement le valet : le noir ou le blanc.

Le châtelain regarda son valet de travers.

— Imbécile ! dit-il, tu sais bien que Belzébuth est noir comme la nuit.

Le valet salua. Son maître poursuivit :

— Sellez mon meilleur cheval, c’est-à-dire le noir Belzébuth, et galopez jusqu’à ma métairie du clos. Vous demanderez à mon fermier une outre de vin de Saint-Jacques, – ce vin fameux que mon aïeul importa d’Espagne, où il avait longtemps servi l’empereur Charles-Quint.

Le châtelain accompagna cet ordre d’un tel regard, que le malheureux Pandrille, qui n’avait jamais entendu parler du fameux vin de Saint-Jacques plus que de l’empereur Charles-Quint, et qui savait que la métairie du clos n’était autre qu’une cabane en pierre sèche bâtie au milieu d’un arpent de vigne, sortit tout ahuri. Alors le châtelain continua :

— Mes chers seigneurs, les temps sont durs pour de bons gentilshommes comme nous. Les rois n’ont ni sou ni maille, et les querelles de la religion ont ruiné les plus nobles maisons de France et de Navarre.

— À qui le dis-tu, Hector ? s’écria l’un des joueurs.

— Heureusement que noblesse oblige ! murmura le second qui se nommait Lahire.

— Par mes aïeux, reprit le châtelain, qui répondait, en effet, au nom d’Hector, tandis que mon écuyer nous va quérir le fameux vin dont je vous ai parlé, si nous causions un peu de nos généalogies respectives ? Il est bon, par le temps de gens de peu ou de rien où nous vivons, que les vrais gentilshommes se remémorent leur noblesse.

— Voilà une belle idée, mordioux ! exclama celui des joueurs qui répondait au nom de Lahire ; et j’y veux répondre noblement, messeigneurs. Moi qui vous parle, tenez, je suis beaucoup plus noble que le roi. Le malheur des temps a forcé mes aïeux à demeurer simples gentilshommes, mais en vérité nous méritons mieux. Je me nomme Lahire et je descends du *valet de cœur*, vous savez ?

— Oui, dit le châtelain, Lahire, le compagnon de Jeanne d’Arc, Lahire le *valet de cœur*, l’ami de mon ancêtre Hector de Galard, *le valet de carreau*.

— C’est parbleu vrai !… dit le descendant du compagnon de la Pucelle.

— Et moi, messeigneurs, dit le troisième, je ne vous cèlerai pas plus longtemps que je suis de bien meilleure maison que vous en vérité.

— Bah ! fit Hector.

— Allons donc ! murmura Lahire.

— Vous le savez, je me nomme Hogier de Lévis, et mes pères étaient parents de la Sainte Vierge. Le premier de mes ancêtres auquel nous pouvons remonter sûrement était écuyer du roi David et il fut le conseiller intime, le confident de Salomon, qui le surnomma le *valet de pique*.

— Ah ! par les cornes du diable ! exclama Hector de Galard, tu vas un peu loin, mon gentilhomme.

— Mais non, fit modestement Hogier de Lévis.

— Les cartes n'ont été inventées que sous le règne du roi Charles VI.

— Pardon ! répliqua Hogier imperturbable, les cartes sont de l'invention du roi Saül.

J'en suis sûr. L'usage s'en perdit trente-neuf années et six mois avant la naissance du Christ, et on ne l'a retrouvé que sous le monarque dont tu parles.

— Ah ! dit Lahire gravement, c'est différent. Ainsi tu descends du *valet de pique ?*

— Comme toi du *valet de cœur*.

Au moment où Hogier de Lévis affirmait cette descendance avec le calme qui sied à la vérité, la porte de la salle s'ouvrit, et un jeune et beau gentilhomme entra.

Il était botté, éperonné et tout poudreux.

— Par la Vierge ta cousine, dit-il, j'ai la douleur, mon cher Hogier, de t'assurer que tu n'es auprès de moi qu'un gentillâtre sans naissance, tandis que nos amis Hector et Lahire sont de purs manants taillables et corvéables à merci.

— Et de qui donc descends-tu, Amaury ? demanda Hector de Galard sans s'émouvoir.

— Mon nom te l'indique, répondit le nouveau venu, je descends de Noë.

— En droite ligne ?

— Et sans mésalliance, mon cher. Le premier de mes aïeux, fils aîné de Japhet, régna, sur les bords du Gange. Un de ses descendants, Lancelot, fut le compagnon de l'empereur Alexandre, qui le surnomma le valet de trèfle.

— Pardon, observa Hogier de Levis à son tour, crois-tu pas que les cartes avaient déjà disparu à cette époque ?

— Tu as raison, mais l'usage s'en était conservé en Macédoine, riposta Amaury de Noë.

Puis il prit un siège et ajouta :

— Maintenant, messeigneurs, que nous voilà tous fixés sur notre noblesse, offrez-moi un verre de vin, je meurs de soif.

— Attends un moment, dit Hector, mon écuyer est à la cave.

— Et ajouta Lahire, comme la cave est un peu loin, il a pris un cheval pour s'y rendre.

Amaury de Noë, car c'était notre ancien ami, se prit à sourire dans sa blonde moustache, avisa une carafe d'eau sur un dressoir, se versa un verre de cette boisson un peu primitive, et murmura en soupirant :

— C'était ; ma foi ! bien la peine que mon aïeul plantât la vigne, pour que son descendant, après avoir chevauché deux jours et deux nuits, se désaltérât de cette façon !

— Ah çà ! dit Hector, d'où viens-tu ?

— De Paris.

— Bah !

— Et je viens tout exprès pour vous rencontrer, messeigneurs.

— Allons donc !

Noë était devenu grave subitement, et le sérieux de son visage en imposa aux trois jeunes gens.

— Messieurs, reprit-il, je viens de Paris ; où j'ai entendu comme un bruit confus, comme un craquement lugubre, comme un glas funèbre.

L’accent d’Amaury de Noë était solennel et contrastait étrangement avec la voix joyeuse qu’il avait tout à l’heure.

— Que dis-tu donc ? demandèrent les trois jeunes gens à la fois.

— Ce bruit confus, répondit Noë, c’était la voix du peuple de France avide et désireux de l’avenir ; ce craquement, c’était le trône des Valois qui s’écroule lentement ; ce glas funèbre, celui de ces trois princes dont le plus jeune a vingt ans, le plus vieux vingt-quatre, et qui cachent dans leur jeune poitrine le vieux cœur d’une race usée !…

Les trois Gascons ne riaient plus et regardaient Amaury de Noë avec une curiosité grave.

Noë continua :

— Les querelles de la religion ont hâté l’œuvre de destruction ; les huguenots tournent les yeux vers l’électeur palatin, les catholiques appellent à leur aide les princes lorrains d’Espagne… Nul n’a le sentiment du pays !

Ces derniers mots provoquèrent une explosion parmi les trois jeunes gens.

— Mort de ma vie ! s’écria Hogier de Levis, étant cousin de la Vierge, je suis bon, catholique, mais je me ferais Huguenot si les Espagnols devaient franchir les Pyrénées.

— Et moi aussi, dit Lahire.

— Mordieux ! exclama le châtelain, je suis huguenot, moi, et je m’en fais gloire ! mais j’irais plutôt à la messe que de voir ce Teuton d’électeur palatin se mêler de nos affaires.

— Vive Dieu ! messeigneurs, dit Noë, je vous connaissais bien tous trois, et vous êtes les hommes que je cherchais.

— Pourquoi faire ?

— Écoutez-moi : nous sommes Gascons, nous sommes Béarnais ; nous sommes les fils d’une terre chevaleresque et loyale où s’ébrécha l’épée de Roland ; nous n’avons pas de mines d’or dans nos montagnes, mais l’air qu’on y respire trempe le cœur, le rend invulnérable à l’effroi : nous sommes une poignée d’hommes, mais les vieux rois de France avaient coutume de nous disséminer dans leurs

armées, en disant que l’épée d’un Béarnais valait cent piques, et la rapière d’un Gascon cent arquebuses !

— Où veux-tu donc en venir ? demandèrent les trois jeunes gens.

— Écoutez encore… écoutez !

Et Noë se leva, son geste devint plus solennel, et il poursuivit :

— Il y a de cela un mois à peine. Une nuit, deux hommes étaient accoudés à un balcon du Louvre, contemplant cette ville immense qui l’enserre et qu’on nomme Paris. Ces deux hommes étaient jeunes, ils avaient foi en l’avenir. Vêtus de pourpoints de bure, ils rêvaient du drap d’or, la main sur la garde de leur épée ils songeaient, à commander des armées.

L’un d’eux tout à coup leva les yeux vers le ciel nuageux. Une étoile y brillait sereine et lumineuse dans un lambeau d’azur. Et l’homme regarda l’étoile longtemps, et lorsqu’il ramena son regard sur la grand’ville, ses lèvres murmurèrent tout bas ces mots :

— Qui sait ! un jour peut-être je serai roi de France !…

Ces dernières paroles de Noë produisirent un frémissement parmi ses trois auditeurs.

— Cet homme, continua-t-il, c’était l’enfant de nos montagnes, le jeune prince qui a dormi souvent en plein air, sous la voûte azurée de notre ciel, avec une pierre pour coussin ; c’était le roi de notre pauvre pays où souffle puissant et sonore le vent de la liberté.

— Cet homme, chapeau bas, messieurs ! c’était le prince Henri de Navarre devenu roi depuis que Catherine de Médicis a fait empoisonner Jeanne d’Albret, sa mère et notre souveraine…

— Vive le roi de Navarre ! s’écrièrent les trois jeunes gens.

— Vive le roi de France ! répondit Noë.

— L’autre, acheva-t-il, l’autre jeune homme qui entendit ces paroles du prince, c’était moi…

« Et alors, messieurs, je me suis souvenu de vous, et je me suis dit que si quatre gentilshommes, quatre Béarnais, quatre Gascons, braves comme Roland nobles

comme le roi, levaient un jour la main et faisaient le serment de donner, non point la Navarre à la France, mais bien la France à la Navarre, ce serait folie à Dieu que songer à les en empêcher !

Les trois jeunes gens se dressèrent spontanément et levèrent la main. En ce moment la porte se rouvrit et Pandrille l'écuyer reparut.

— Ah ! monseigneur, dit-il, quel malheur ! j'ai crevé l'outre d'un coup d'éperon et le vin s'est répandu en chemin !

Messieurs, dit Hector en riant, Dieu est pour nous, car il vient de donner de l'esprit à mon valet.

Chapitre 2

Le jour même où les quatre valets de Gascogne faisaient entre eux un pacte mystérieux, et presque à la même heure, à trois cent cinquante lieues de distance, un cavalier faisait sonner ses éperons sur le pavé de Nancy, la bonne ville ducale des princes lorrains.

Il était enveloppé d'un grand manteau couleur muraille dont les pans soigneusement ramenés lui couvraient le bas du visage, tandis qu'un large chapeau sans plume descendait sur ses yeux.

Ce cavalier, après avoir traversé rapidement plusieurs rues fréquentées, car le couvre-feu n'était point encore sonné, s'enfonça dans une ruelle déserte qui, par une pente assez rapide, descendait jusqu'à la berge de la Meurthe.

Il parut hésiter un moment, lorsqu'il eut atteint l'extrémité de la ruelle, et il se demanda peut-être s'il prendrait à gauche ou à droite ; c'est-à-dire s'il remonterait le courant de la rivière ou s'il en suivrait le cours.

— Au diable les indications qui ne sont pas précises ! murmura-t-il enfin.

Une vieille lanterne éclairait le milieu de la ruelle.

Le cavalier se dirigea vers cette clarté douteuse, s'arrêta verticalement au-dessous, tira de son sein un petit rouleau de parchemin attaché par une faveur bleue et relut à mi-voix les lignes suivantes :

« Si le comte Éric de Crèvecœur *aime toujours*, il viendra ce soir, vers neuf heures, au bord de la Meurthe, en descendant de la rue qui porte le nom de Saint-Paul. »

— Je suis descendu sur la berge et je n'ai vu personne, se dit le cavalier. Comment faire ? Ma foi ! je vais me placer juste en face de la rue et regarder l'eau couler. C'est le plus sûr. La personne qui m'écrit et que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam est peut-être en retard…

Mais qui êtes-vous donc? dit-il. (P. 629.)

Ayant ainsi parlé, le cavalier alla se placer à l’entrée de la ruelle Saint-Paul et demeura immobile.

Cependant il fit encore à mi-voix les réflexions suivantes :

— Qui donc a pu pénétrer mon secret ? *Oui, j’aime toujours*, oui, j’ai au fond du cœur un amour éternel ; mais l’objet de cet amour est trop loin de moi pour que je puisse et j’ose rien espérer… Que me veut-on ? Qui donc m’a fait tenir ce matin ce billet mystérieux ?

Le jeune homme, car il était jeune, le comte Éric de Crèvecœur, le jeune homme, disons-nous, regardait à droite et à gauche et cherchait à sonder les ténèbres d’une nuit brumeuse.

Tout à coup il entendit un léger bruit, et, se retournant, il vit une ombre mobile qui descendait la ruelle Saint-Paul et s’avançait sur lui.

C’était une femme.

Une femme vêtue de noir et le visage couvert d’un voile.

— Comte ? dit-elle tout bas.

Cette voix était inconnue au cavalier.

— Que me veut-on ? répondit-il.

— Êtes-vous le comte Éric de Crèvecœur ?

— Oui.

— Avez-vous reçu un billet ?

— Oui.

— C’est moi que vous attendez.

— Ah !

Et le comte essaya de voir si la femme était jeune ou vieille ; mais le voile qui dérobait ses traits était épais et la nuit était noire.

— Comte, dit encore l’inconnue, il n’y a que les paroles échangées en plein air qui ne sont recueillies par personne.

— C’est mon avis.

— Venez au bord de l’eau, là-bas…

La femme voilée passa devant lui et se dirigea vers l’extrême bord de la berge.

Puis elle jeta autour d’elle un nouveau regard.

— Nous sommes bien seuls, dit-elle.

Le comte l’avait suivie.

Alors la femme voilée reprit :

— Vous êtes le comte Éric de Crèvecœur, le descendant direct de ce vaillant Crèvecœur qui fut le bras droit du duc de Bourgogne Charles le Terrible.

— C’était mon arrière-grand-père.

— Vous êtes jeune, beau et brave.

— Jeune, oui ; beau, je n’en sais rien ; brave, à coup sûr.

— Vous êtes un des plus riches seigneurs de la Lorraine.

— On le dit.

— Et cependant les belles dames de Nancy et les gentilshommes de la cour du duc, notre maître, s’accordent à dire qu’il n’est cavalier si triste et si morose que vous.

— Je suis d’humeur grave.

— Votre front est pâle, un cercle de bistre entoure vos yeux. Vos lèvres sont décolorées, et on prétend que vous êtes rongé par un mal inconnu.

— Peut-être suis-je malade.

— Non, vous êtes frappé au cœur.

Le cavalier tressaillit.

L’inconnue poursuivit :

— Comte Éric de Crèvecœur, vous êtes la proie d’un amour immense et fatal.

— Qu’en savez-vous ? interrompit brusquement Éric de Crèvecœur.

— Je le sais.

Il se prit à rire bruyamment :

— Je vous défierais bien de désigner la femme qui m’a fait ainsi son esclave.

— Ah ! vous croyez ?

Et la femme voilée approcha ses lèvres de l’oreille du comte et y laissa tomber un nom.

Éric étouffa un cri :

— Taisez-vous ! dit-il.

— Non, dit la femme voilée, vous m’écouterez.

— Que voulez-vous ?

— Je veux vous raconter votre propre histoire.

— À quoi bon ?

— Vous le verrez.

Ceux qui possèdent notre secret ont toujours un terrible ascendant sur nous ; le comte se sentit dominé par l’accent de l’inconnue. Il courba la tête et dit :

— Soit, parlez, je vous écoute.

— Comte de Crèvecœur, reprit l’inconnue, vous êtes entré un soir dans la vieille église dont la flèche domine dix lieues de pays à l’entour de Nancy.

— Je vais souvent à l’église.

— C’était un soir d’hiver, la nuit était profonde et la grande nef du temple déserte.

C’était l’heure où les prêtres ont cessé leurs chants, où les fidèles se sont retirés dans leur demeure, l’heure où Dieu reste seul en son tabernacle.

— Après ?

— Vous vous êtes agenouillé sur la dalle, vous avez courbé votre front de jeune

homme avec l’humilité d’un vieillard qui voit approcher l’éternité et craint de paraître devant Dieu, puis vous avez murmuré à mi-voix cette prière :

« Seigneur ! vous qui pouvez tout, donnez-moi la force de renoncer au fatal amour qui me ronge, car, vous le savez, j’aime… »

Alors vous avez prononcé un nom – et si sourde qu’ait été votre voix, elle a trouvé un écho.

— Ah ! dit le comte Éric en attachant un regard scrutateur sur la femme voilée, qui donc êtes-vous pour savoir tant de choses ?

— Peu vous importe ! écoutez encore…

— Parlez.

— Ce nom est arrivé jusqu’à une femme qui, pareillement agenouillée, se tenait immobile derrière un pilier de la nef.

— C’était vous ?

— Non.

— Qui donc, alors ?

— Comte, dit la femme voilée, vous êtes un vaillant soldat, on vous a vu sourire au milieu des arquebusades, on vous a vu jouer avec la mort, mais qui sait si vous entendrez de sang-froid et sans pâlir ce que je vais vous dire ?

Éric de Crèvecœur sentit quelques gouttes de sueur perler à son front…

— Savez-vous quelle était cette femme ?

— Mais parlez ! exclama le comte avec une impatience fébrile.

— C’était ELLE !

— Elle ! elle !! elle !!! murmura le comte épouvanté.

L’inconnue continua :

— Du moment où *elle* a su que vous l’aimiez, elle a pensé que vous la serviriez et lui seriez dévoué corps et âme, si elle avait besoin de vous.

— Ah ! murmura Éric de Crèvecœur, si elle pouvait me demander mon sang

jusqu’à la derrière goutte…

— Qui sait ?

Si elle me pouvait dire ; Mourez pour moi, et en expirant vous me verrez vous sourire.

— Pauvre comte ! murmura la femme voilée, comme vous l’aimez, mon Dieu !

Tout à coup Éric de Crèvecœur se redressa, et pour la seconde fois :

— Mais qui êtes-vous, dit-il, vous qui me venez dire tout ?

— Je suis envoyée par *elle.*

— Ciel !

L’inconnue vit le comte chanceler comme s’il eût été frappé de la foudre.

— Du courage, comte, du courage ! dit-elle, il le faut !

— Pourquoi ?

— *Elle* a compté sur vous.

— Je suis prêt. Que faut-il faire ?

— Suivez-moi.

L’inconnue se remit en marche ayant le comte à ses côtés.

Elle suivit le bord de la Meurthe pendant dix minutes environ, jusqu’à ce qu’elle eût rencontré un pont.

— Là elle s’arrêta et dit à son compagnon :

— Connaissez-vous la forêt Verte ?

— Oui, certes, c’est celle qui entoure le Burg du Diable, un vieux château ruiné et ensorcelé, dit-on.

— Êtes-vous superstitieux ?

— Non.

— Alors vous ne craignez ni les esprits, ni les farfadets, ni les gnomes ?…

— Je suis chrétien, et ma religion me défend d’y croire.

— Chrétien et catholique, n’est-ce pas ?

— J’ai la haine des huguenots.

— C’est bien. Avez-vous parcouru la forêt Verte ?

— Elle est immense, mais comme l’un de mes manoirs l’avoisine et que j’y ai forcé maint sanglier, j’en connais les moindres carrefours et les plus petites clairières.

— Ainsi vous n’avez nul besoin du clair de lune pour traverser le Val des Fées, cette gorge sauvage qui conduit au pied du vieux Burg ?

— J’en compterais au besoin les arbres et les pierres.

— Écoutez donc alors, comte Éric de Crèvecœur. Neuf heures viennent de sonner au beffroi du palais ducal. Il faut que vous soyez à minuit dans les ruines du vieux Burg.

— J’y serai. Que dois-je faire ?

— Rien… Attendre…

— Est-ce tout ce que vous avez à m’ordonner, vous qu’*elle* envoie ? demanda humblement le comte Éric de Crèvecœur.

— On vous donnera vos instructions dans les ruines.

— Je vais faire seller mon meilleur cheval.

— C’est inutile.

— Pourquoi ?

— Tenez, descendez sous le pont, vous y trouverez une barque. Vous savez manier l’aviron ?

— Oui.

— En une heure vous aurez descendu la Meurthe jusques à l’endroit où commence la forêt Verte. Vous entrerez dans le taillis qui porte le nom de Bois fourchu.

— Je le connais.

— Et vous y trouverez un cheval tout sellé. Adieu.

Et l’inconnue, sans avoir soulevé son voile, fit un geste de la main et s’éloigna.

Le comte Éric de Crèvecœur descendit sous le pont, sauta dans la barque qu’on venait de lui indiquer, coupa l’amarre avec son poignard, et d’un coup d’aviron gagna le milieu de la rivière.

La Meurthe est profonde et rapide ; le comte était habile à gouverner une embarcation.

Celle qu’il montait fila rapide comme un alcyon, et, moins d’une heure après, elle effleurait la lisière de la *forêt Verte*, à deux portées d’arquebuse de ce taillis que l’inconnue avait désigné sous le nom de *Bois fourchu.*

Le comte aborda, sauta lestement à terre, et laissant la barque s’en aller à la dérive, il s’apprêtait à entrer dans le taillis, lorsqu’il crut entendre un bruit d’avirons qui frappaient l’eau régulièrement.

La nuit était noire ; on ne voyait pas à deux pas devant soi, et le comte s’arrêta pour écouter.

Mais le bruit des avirons cessa comme par enchantement.

— Je me suis trompé, pensa-t-il.

Et il entra dans le taillis, se dirigeant vers une clairière où, sans doute, devait être le cheval dont on lui avait parlé.

Tout à coup et tandis qu’il marchait, il entendit un bruit de pas, comme il avait entendu tout à l’heure un bruit d’avirons.

— Pâques Dieu ! murmura-t-il, est-ce que je serais suivi ?

Il porta la main à son épée et continua à avancer. Les pas se rapprochèrent.

— Viendrait-on à ma rencontre ? se dit-il encore.

En même temps le hennissement d’un cheval arriva jusqu’à lui.

Le comte marcha dans cette direction.

Les pas s’approchaient toujours et faisaient craquer les feuilles mortes qui

jonchaient le sol.

Soudain le comte aperçut un homme qui, comme lui, allait droit au cheval qui venait de hennir et qui était attaché à un arbre.

Il doubla le pas et arriva juste au moment où ce nouveau personnage-allait prendre le cheval par la bride.

— Arrière, manant ! cria-t-il, ce cheval est à moi !

— Arrière toi-même ! répondit l'inconnu, et apprends que je suis gentilhomme.

— Eh bien, en ce cas, mon gentilhomme, dit le comte d'un ton plus courtois, laissez-moi vous dire que vous vous méprenez étrangement ; ce cheval m'est destiné.

— Aussi vrai que je suis gentilhomme du Luxembourg et que je me nomme le sire d'Arnembourg, je vous jure, mon gentilhomme, que vous êtes dans l'erreur.

— Pardon ! messire. Je viens de Nancy en bateau avec la certitude de trouver un cheval dans la clairière du Bois fourchu.

— Moi, je viens de mon château d'Arnembourg, situé à quinze lieues d'ici ; j'en viens en ligne directe, persuadé que je trouverai un cheval dans cette même clairière.

— Alors, monsieur, dit le comte Éric de Crèvecœur, je ne vois qu'un moyen de trancher la question.

— J'allais vous le proposer, monsieur, répondit le Luxembourgeois.

Et les deux jeunes gens, rejetant leurs manteaux en arrière, tirèrent leur épée du fourreau.

Chapitre 3

Déjà les épées étaient hors du fourreau et les deux jeunes gens croisaient le fer, lorsqu'un deuxième hennissement se fit entendre…

Mais, chose bizarre ! ce hennissement partait du fond du taillis, et le cheval que le gentilhomme du Luxembourg et le comte de Crèvecœur se disputaient était auprès d'eux.

Il y avait donc un deuxième cheval.

Tous deux relevèrent le fer et le comte regarda son compagnon :

— Nous sommes fous, dit-il. Il y a un cheval pour chacun de nous.

— C'est mon avis, dit le sire d'Arnembourg.

Comme le hennissement continuait à se faire entendre, le comte se dirigea vers le lieu d'où il partait, et, en effet, il trouva un second cheval attaché à un baliveau.

— Ma-foi ! monsieur ; dit-il, celui-ci est noir, l'autre est blanc, tous deux sont sellés ; lequel est pour vous, lequel est pour moi ? je n'en sais rien.

— Ni moi non plus.

— Qu'en conclure ?

— Mais, dit le sire d'Arnembourg, choisissez…

— Après vous…

— Oh ! peu m'importe ! pourvu que celui que je monterai me porte aux ruines du Burg-du-Diable.

— Plaît-il ? fit le comte.

— Je vais, répéta le sire d'Arnembourg, aux ruines du Burg.

— Moi aussi.

— Hein ?

Et, malgré la nuit, les deux adversaires se regardèrent de nouveau.

— Cependant, monsieur, dit le comte, le château n’est point habité, que je sache !

— Il le sera cette nuit, puisqu’on m’y attend.

— Moi aussi, répéta, le comte de Crèvecœur.

— Ah ça ! monsieur, voici selon moi, qui commence à devenir extraordinaire.

— Comment cela ?

— Vous arrivez en bateau, moi aussi ; un cheval vous attend, j’en trouve un autre. Qu’est-ce que cela signifie ?

— Que nous allons au même endroit, voilà tout.

— Et probablement pour le même but, j’imagine.

— Je l’ignore.

— Plaît-il ?

— Monsieur, dit le comte, on ne sonde point les mystères.

— Ce n’est point mon avis.

— Ah ! Et, ajouta M. de Crèvecœur, si on vous attend dans les ruines du vieux Burg, c’est que vous y avez affaire.

— C’est probable.

— Et moi aussi, puisqu’on m’y attend comme vous.

— C’est probable pareillement.

— Or donc j’ai le droit… de vous demander…

— Ce que j’y vais faire ?

— Dame !

— Je n’en sais rien.

— Ni moi non plus.

Il y eut un moment de silence entre les deux jeunes gens. Enfin le sire

d’Arnembourg reprit :

— Cependant, monsieur, je puis vous révéler une chose qui piquera votre curiosité, si elle ne peut la satisfaire.

— Je suis prêt à l’écouter.

— Je vous l’ai dit, je suis gentilhomme du Luxembourg et je suis capitaine pour Mgr le duc de Lorraine, que Dieu conserve !

— Je suis pareillement à son service, observa le sire de Crèvecœur.

— Étant capitaine pour le duc, poursuivit le sire d’Arnembourg, j’ai longtemps tenu garnison dans sa bonne ville de Metz.

— C’est comme moi.

— Or, tandis que je m’y trouvais, je me suis épris d’un amour violent pour une femme qui, pour des raisons que je ne puis vous donner, était aussi loin de moi que le soleil l’est de la lune.

— C’est également mon histoire.

Le sire d’Arnembourg ne parut point avoir entendu et continua :

— J’avais enseveli cet amour au plus profond de mon cœur, lorsque j’ai reçu un singulier billet hier matin.

Le comte de Crèvecœur fronça le sourcil.

Le gentilhomme du Luxembourg reprit :

— Ce billet disait : « Vous aimez… » Ici était le : nom de la femme dont je vous parle : « or, cette dame a été instruite de votre amour… »

— Pardon ! mon gentilhomme, interrompit le comte de Crèvecœur ; comment peut-il se faire que cette dame ait eu connaissance de votre amour, puisque vous l’aviez enseveli au plus profond de votre cœur ?

— Oh ! d’une façon bizarre.

— Voyons !

— Un soir, il y a de cela quelques mois, j’entrai dans une église comme la nuit

tombait. L’église était déserte… du moins je le crus.

— Et, dit brusquement le comte Éric de Crèvecœur, agenouillé sur les dalles, vous demandâtes sans doute à Dieu de vous guérir du fatal amour qui vous rongeait ?

— Précisément.

— Et cette dame que vous aimiez était là-derrière un pilier, et elle vous entendit ! là-derrière.

— Sang-Dieu ! exclama le sire d’Arnembourg, qui donc vous a dit… ?

— Personne.

— Alors, comment ?…

— Votre histoire est la mienne.

— Vous dites ?… fit le gentilhomme de Luxembourg.

— Monsieur, dit froidement le comte Éric de Crèvecœur, si vous le voulez, je vais vous dire le nom de cette femme.

— Par exemple !

— Je vous en donne ma parole.

— Eh bien ! voyons !

— Elle se nomme…

Et le comte se pencha à l’oreille du sire d’Arnembourg, qui tressaillit et finit par jeter un cri.

Cette confidence échangée, les deux jeunes gens firent chacun un pas en arrière.

Nous jurons de dévouer notre vie et de verser notre sang. (P. 641.)

— Monsieur, dit le comte, je crois que nous sommes rivaux.

— C’est également mon avis, monsieur.

— Donc nous allons nous battre.

— Ah ! permettez…

— Et nous battre à mort !

— Monsieur, dit froidement le sire d’Arnembourg, vous ne me ferez pas l’injure de croire que j’ai jamais reculé devant un coup d’épée.

— Je ne le pense pas, du moins.

— Cependant, je trouve votre proposition hors de propos.

— Comment ! monsieur, exclama le comte, nous allions nous battre pour un cheval et vous trouvez qu’une femme n’en vaut pas la peine ?

— Ce n’est point cela.

— Alors expliquez-vous.

— Pour que cette femme dont nous parlons nous ait donné un semblable rendez-vous, il lui fallait un motif impérieux.

Le comte tressaillit de nouveau.

— Vous avez peut-être raison, dit-il.

— Et si cette femme nous a supposés tous deux assez dévoués, assez remplis d’abnégation pour nous entendre et la servir en commun…

— Parbleu ! monsieur, s’écria le comte en remettant son épée au fourreau, vous êtes dans le vrai.

— Ah ! vous trouvez ?

— Et au lieu de nous battre, mieux vaut chevaucher de compagnie et faire route ensemble jusqu’aux ruines du burg.

— C’est mon avis.

— Là nous saurons ce qu’on attend de nous.

— Allons ! dit le sire d’Arnembourg, choisissez votre cheval, monsieur.

— Je prends le noir.

— Bon, dit le Luxembourgeois.

Et mettant pied à l’étrier, il enfourcha le cheval blanc.

— Savez-vous bien le chemin ? demanda le comte Éric.

— Moi ? pas du tout. Mais on m’a recommandé, dans le billet que j’ai reçu, de rendre la main à mon cheval.

— Il saura le chemin pour vous ?

— Précisément.

— C’est inutile, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous guiderai, moi.

— Alors, c’est bien. En route !

Les deux jeunes gens poussèrent leurs chevaux, et le comte Éric passant le premier, ils s’engagèrent dans un petit chemin frayé à travers la futaie, et qui conduisait au val des Fées.

Tous deux chevauchèrent longtemps, silencieux et absorbés en leurs pensées.

Tous deux firent tour à tour cette réflexion :

— La femme que nous aimons ne nous aime pas évidemment, puisque nous sommes deux et que, à tous deux, elle assigne le même rendez-vous. Mais elle a besoin de notre épée, et elle nous a permis de l’aimer en échange du service qu’elle attend de nous.

Tous deux encore furent simultanément assaillis par une mauvaise pensée, et chacun se dit :

— Qui sait ! si j’étais seul à l’aimer, seul à la servir, peut-être…

Et ils se repentirent tour à tour d’avoir remis l’épée au fourreau.

Mais, comme ils entraient dans cette gorge étroite et profonde à l’extrémité de laquelle une colline hérissée de rochers supportait les ruines du vieux burg, et que les habitants de la contrée environnante nommaient le val des Fées, ils entendirent résonner sous la futaie le galop d’un cheval, et en même temps retentir un juron énergique en langue allemande.

— Oh ! oh ! dit le sire Léo d’Arnembourg, qu’est-ce que cela ? On dit que la forêt est fréquentée par de mauvais esprits. Est-ce que par hasard l’un d’eux servirait de cheval à Satan ?

Le comte, lui, haussa les épaules :

— C’est quelque soudard égaré, un reître qui a perdu son chemin, dit-il. Le galop se rapprochait et, tout à coup, un cavalier déboucha dans le val des Fées et arrêta court son cheval en se trouvant en présence des deux gentilshommes.

La lune venait de monter à l’horizon et la nuit, sombre naguère, était devenue lumineuse.

— Parbleu ! messeigneurs, s’écria le cavalier, vous êtes du pays, sans doute ?

— Oui, répondit Éric.

— Et vous aurez bien la courtoisie de me remettre en mon chemin ?

— C’est facile, messire, où allez-vous ?

— Aux ruines du burg du Diable.

Éric et Léo jetèrent un cri.

— Hein ? fit le premier.

— Comment dites-vous ? demanda le second.

— Je vais aux ruines du burg du Diable, répéta le cavalier.

— Nous aussi.

— Vrai ? fit-il à son tour.

— On nous attend à minuit.

— C’est l’heure qu’on m’a donnée.

— Par la vierge ! seigneur cavalier, dit alors Éric de Crèvecœur, s’il en est ainsi, vous ne ferez nulle difficulté, mon gentilhomme, de nous, dire d’où vous venez.

— De Saarbruck, dont je suis seigneur châtelain, tout en étant le vassal du duc de Lorraine, que Dieu conserve !

— Ah ! vous venez de Saarbruck ?

— Sur un billet mystérieux que j’ai trouvé cloué avec un poignard sur la porte de mon castel.

— Et… ce billet ?

— Ce billet m’invitait à me rendre aujourd’hui même, à minuit précis, aux ruines du vieux burg.

Le comte Éric regarda Léo d’Arnembourg.

— Je gage, dit-il, que ce billet commençait ainsi :

« Si vous aimez toujours… »

Le châtelain de Saarbruck jeta un cri :

— Comment savez-vous ?

— Bah ! dit le comte de Crèvecœur, je gage que vous aimez une grande dame ?

— C’est vrai.

— Une dame qui est aussi loin de vous que de nous.

— Mais… ?

— Je me nomme le comte Éric de Crèvecœur.

L’Allemand s’inclina.

— Et monsieur, continua Éric, a nom Léo, sire d’Arnembourg.

L’Allemand salua et répondit :

— Je suis le sire châtelain de Saarbruck et je m’appelle Conrad.

— Et vous aimez une femme dont je vais vous dire le nom.

— Oh ! je vous en défie.

— Bah !

Et le comte se pencha à l’oreille de Conrad, baron de Saarbruck, et murmura un nom tout bas.

— Ah ! exclama Conrad, vous avez dit vrai. Mais qui donc a pu vous livrer mon secret ?

— Personne. Votre secret est le nôtre. Nous aimons cette femme aussi. Conrad porta la main à la garde de son épée.

Léo se prit à rire.

— Allons donc ! dit-il. Si *elle* convoque ainsi tous ceux qui l’aiment, c’est qu’elle a besoin de leur épée.

— Vous avez raison, murmura Conrad, qui refoula sa rapière dans le fourreau.

— Je gage, reprit le comte Éric, que vous étiez persuadé comme nous qu’*elle* ignorait votre amour.

— C’est vrai.

— Comment l’a-t-elle appris ?

— Je l’ai sauvée dans une chasse à l’épieu des défenses d’un sanglier.

— Ah !

— Et mon secret m’est échappé.

— Eh bien ! franchement, dit Léo en riant, j’aime mieux cela.

— Pourquoi ?

— Parce que cela varie un peu. Le comte et moi nous avions révélé notre amour de la même manière.

— En vérité ?

— Et, mort de ma vie ! dit le comte Éric, vous êtes plus hardi que moi. L’Allemand répondit avec flegme :

— Je suis toujours hardi quand j’ai bu.

— Vous aviez bu ce jour-là ?

— Une outre de vin du Rhin.

— Peste ! murmura Léo.

Tout en causant, les trois jeunes gens avaient continué à chevaucher vers la colline dont le faîte supportait les ruines du vieux burg.

Il leur fallut une heure pour gravir, les pentes abruptes qui conduisaient au manoir ruiné, mais minuit n’était point sonné encore lorsqu’ils franchirent la première enceinte.

Au milieu de ces murs écroulés, une seule tour était demeurée debout. Les créneaux de cette tour étaient inondés d’une clarté rougeâtre, tandis qu’un flot de fumée passait au travers du toit.

Éric de Crèvecœur, qui passait le premier, poussa son cheval vers cette tour, et lorsqu’il fut sur le seuil, il se retourna tout à coup vers ses compagnons en s’écriant :

— Cornes du diable ! messeigneurs, en voici un quatrième.

Chapitre 4

Pourquoi ces paroles du comte Éric de Crèvecœur ?

C’est que, à l’intérieur de la tour, qui était immense et dont les plafonds écroulés laissaient apercevoir le toit tout constellé d’étoiles, on avait allumé un grand feu de broussailles.

Devant ce feu était assis un jeune homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans.

Au bruit que fit le cheval d’Éric de Crèvecœur, le jeune homme tressaillit, se leva et, voyant un inconnu, porta la main à la garde de son épée.

Mais Éric n’en tint pas compte ; il poussa son cheval et entra dans la tour sans avoir quitté la selle.

— Qui donc êtes-vous ? demanda le jeune homme.

— Je me nomme le comte de Crèvecœur, dit Éric.

Et comme ses deux compagnons l’avaient suivi et pénétraient pareillement dans la tour, le jeune homme étonné s’écria :

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

— Nous avons rendez-vous à minuit.

— À minuit !

— Comme vous, sans doute ?

— C’est vrai.

— Messire, reprit Éric, j’ai eu l’honneur de vous dire que je me nommais ; Éric, comte de Crèvecœur.

Le jeune homme s’inclina.

— Monsieur que voilà, poursuivit le comte, s’appelle Léo d’Arnembourg.

Le jeune homme salua de nouveau.

— Et monsieur, acheva le comte, est le baron Conrad de Saarbruck.

Le jeune homme rendit un troisième salut et dit à son tour :

— Messieurs, je suis gentilhomme bourguignon, et l'on me nomme Gaston de Lux.

— Tiens ! dit le comte, vous avez été page du duc Henri de Guise ?

— Je l'étais encore il y a cinq ans.

Et on vous a donné rendez-vous ?…

— Par un billet qui m'est parvenu à Dijon, où j'étais descendu à l'hôtellerie des *Trois-Rois.*

— Bon ! dit Éric, je parie qu'il y était question d'amour…

Gaston tressaillit.

— Que vous importe ? dit-il.

Tout en échangeant ces explications, les trois nouveaux venus avaient mis pied à terre, attaché leurs chevaux à un arbre qui avait poussé au milieu des ruines, et ils étaient venus se ranger à l'entour du feu.

— Ah ! seigneur Gaston de Lux, dit le comte Éric avec une inflexion railleuse, vous nous demandez que nous importe ?

— Sans doute.

— C'est que, peut-être, nous possédons tous trois vos secrets.

— Je n'en ai qu'un, répondit le jeune homme, et il est si bien enfoui au fond de mon cœur, que Dieu lui-même n'en sait rien.

— Mais *elle*.

— Qui, *elle ?* demanda Gaston, qui fit un soubresaut sur le tronc d'arbre qui lui servait de siège.

— Elle, parbleu ! la femme que vous aimez… la femme que nous aimons tous.

— Vous ! vous ! exclama le jeune homme.

— Nous, dit froidement le comte.

— J’aime la femme que vous aimez ?

— Eh ! sans doute, cela doit être. Sans cela, seriez-vous ici ?

Et comme le jeune homme stupéfait et pâlissant les regardait d’un œil hagard, et portait instinctivement la main à la garde de son épée, le comte Éric de Crèvecœur ajouta :

— Tenez, si vous le souhaitez, messire, je vais vous dire son nom.

— C’est inutile, dit tout à coup une voix sur le seuil.

Une voix douce et fraîche, une voix de jeune fille, harmonieuse comme le soupir du vent dans les bois.

À cette voix les quatre jeunes gens se levèrent précipitamment, et demeurèrent ensuite immobiles, tête nue, saisis d’admiration et de respect.

Une femme qui s’était un moment arrêtée sur le seuil de la tour s’avança alors jusqu’au brasier dont les reflets rougeâtres l’enveloppèrent et réclamèrent tout entière.

Cette femme, qui avait rejeté en arrière le capuchon de sa mante espagnole, était une belle et suave jeune fille aux cheveux dorés, aux yeux bleus.

Frêle et délicate en sa stature, elle avait le regard étincelant des âmes fortes, et sous ce regard, ces quatre hommes, qui avaient bravé mille périls, courbèrent le front et se sentirent fascinés.

Un moment silencieuse, cette jeune fille s’adressa enfin à Éric :

— Comte de Crèvecœur, dit-elle, il est inutile que vous prononciez mon nom. Je vais vous le dire moi-même. Je m’appelle Anne de Lorraine, et je suis duchesse de Montpensier.

Et comme ils se taisaient et demeuraient courbés sous les magiques effluves, de son regard, elle reprit :

— Oui, vous voilà bien tous, mes beaux seigneurs, dit-elle avec enthousiasme, vous à qui j’ai inspiré un violent amour, longtemps à mon insu. Vous voilà, comte Éric de Crèvecœur, vous qui vous élançâtes un jour dans les flots du Rhin pour aller, au péril de vos jours, me cueillir sur la rive opposée une petite fleur bleue que j’aimais.

— Vous voilà, sire Léo d’Arnembourg, vous qui avez tué en champ clos un chevalier allemand qui avait osé insulter l’étendard de ma noble maison.

« Te voilà, Gaston de Lux, l’ancien page de mon frère bien-aimé, toi avec qui j’ai joué enfant.

« Et vous aussi, baron Conrad, vous à qui déjà je devais ; la vie. »

Et comme tous s’inclinaient :

— Messires, dit-elle, tous quatre vous m’aimez… et s’il me fallait faire un choix parmi vous, oh ! sans nul doute j’hésiterais. Vous êtes tous braves, beaux, de noble race et d’âme loyale…

Je ne suis point une princesse altière et vaine de ses aïeux ; je sais que des gentilshommes tels que vous valent des fils de roi, et si je pouvais vous réunir tous les quatre en un seul homme, je placerais ma main dans la sienne.

Il y eut un frémissement d’enthousiasme parmi les quatre jeunes gens. La duchesse poursuivit :

— Ne pouvant vous aimer d’amour, j’ai voulu vous aimer comme une sœur ; j’ai voulu vous réunir et vous unir par un serment solennel, vous qui étiez inconnus les uns aux autres ; vous que le hasard avait fait rivaux, j’ai voulu vous rendre frères… J’ai voulu vous ranger sous un même drapeau, vous faire les serviteurs de là même cause.

Ils se regardaient, muets, étonnés.

— Messires, poursuivit la duchesse je veux faire un roi de France : ce roi sera mon frère Henri de Guise, et les hommes sur lesquels j’ai compté pour cette œuvre de géants, c’est vous !

La duchesse acheva :

— Le jour où mon frère Henri de Guise sera couronné roi de France, vous tirerez au sort parmi vous et le vainqueur placera dans la sienne la main d’Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier.

Tous quatre étendirent la main et, frémissant d’enthousiasme, ils firent, sur un Christ que la duchesse tenait à la main, ce serment solennel :

— Nous jurons de dévouer notre vie et de verser notre sang jusqu’à la dernière

goutte pour Henri de Lorraine, duc de Guise et, un jour, roi de France !

— À l’œuvre donc ! messires, s’écria la duchesse dont les yeux bleus jetèrent des flammes.

Chapitre 5

Revenons maintenant à Paris.

Un matin, vers le milieu du mois d'août de la même année, le compère Malican, en manches de chemise, tête nue, était debout sur le seuil de sa porte.

Le cabaret était vide, la place du Louvre déserte. Il était cependant huit heures bien sonnées à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Allons ! murmura Malican, les Suisses sont de garde au Louvre ! Quand les Suisses sont au Louvre, M. de Crillon fait fermer les portes, et quand on ferme les portes, le pauvre Malican fait de mauvaises affaires…

Le cabaretier jeta un regard mélancolique à l'intérieur de sa maison et continua ainsi son monologue :

— J'ai beau avoir fait de Myette une grande dame, je n'en suis pas moins le pauvre diable de Malican qui a besoin de son métier pour vivre.

« Or, depuis un mois, les Suisses boivent comme des Français et les Français comme des Espagnols, ces pleutres qui dédaignent le jus de la treille pour le jus des limons et des citrons. »

Malican accentua son monologue d'un nouveau soupir.

Il avait tenu longtemps les yeux fixés sur le Louvre dont la grand'porte demeurait close.

Soit qu'il désespérât de voir se rouvrir cette porte, soit qu'il eût l'espoir qu'une pratique lui viendrait du côté opposé, Malican se retourna et se prit à lorgner le Pont-au-Change, dont il apercevait les maisons et les boutiques d'orfèvres et de joailliers.

Justement un cavalier passait sur ce pont.

— Oh ! oh ! dit Malican, si tu te rends du Louvre ; qui que tu sois, mon gentilhomme, je te défie bien de passer outre… Bon gré, mal gré, il te faudra boire de mon vin !

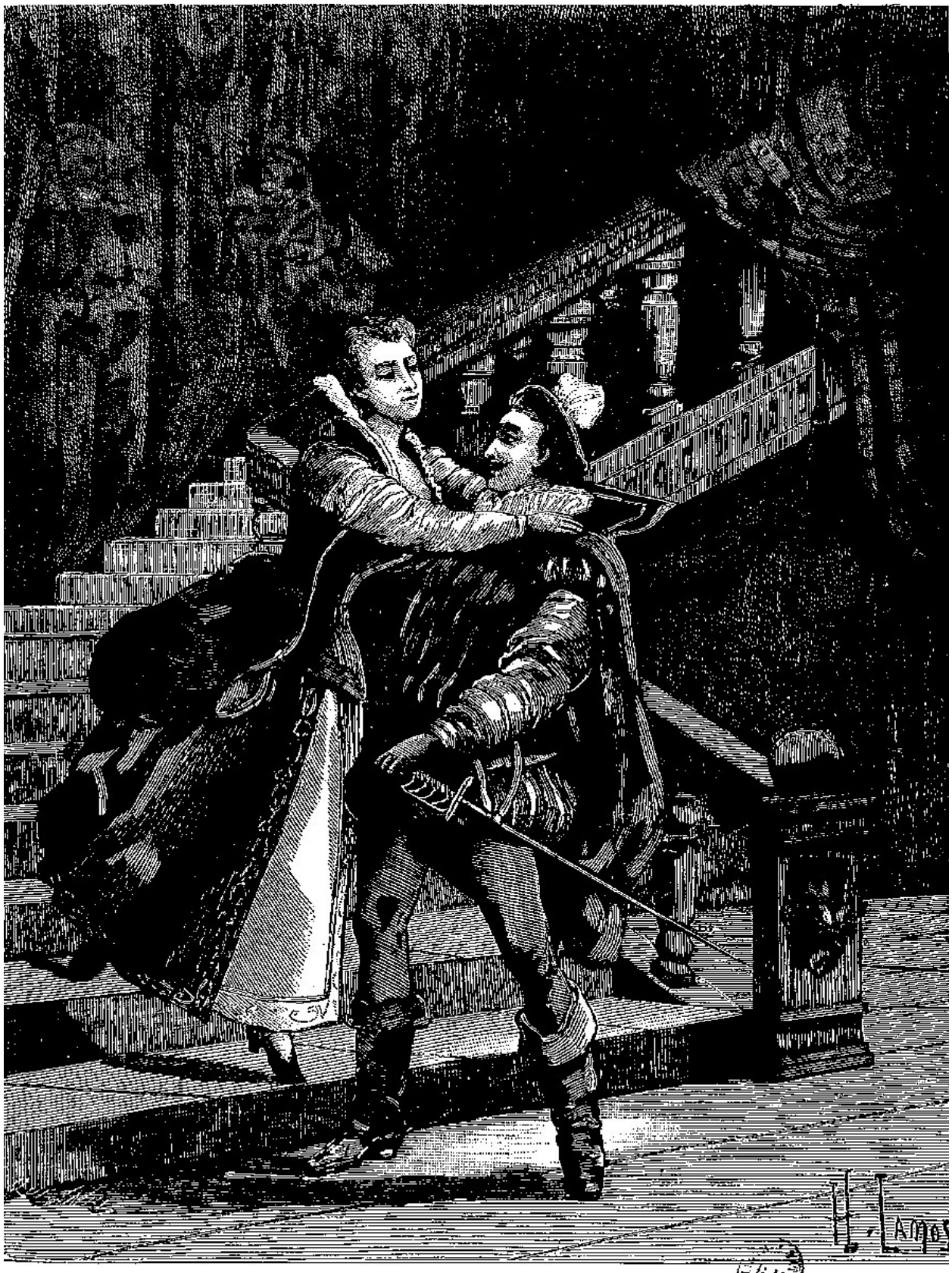
Et Malican, qui n'était pas Gascon pour rien, – Malican se campa sur sa porte d'un air conquérant, mit le poing sur sa hanche et se donna l'attitude d'un

cabaretier qui n’a pas besoin de son métier pour vivre et ne le remplit que par pure philanthropie.

Le cavalier venait de tourner l’angle du Pont-au-Change, et, pour combler les vœux de Malican, il suivait en aval la rive droite de la Seine, c’est-à-dire qu’il venait droit au Louvre.

Ce cavalier montait un fort beau cheval, aux jambes grêles, à la taille petite, mais bien prise, et, du premier coup d’œil, le Béarnais Malican reconnut sa race.

— Mort de ma vie ! murmura-t-il, voilà un cheval de Tarbes, et par conséquent c’est un gentilhomme béarnais qui m’arrive…



Sans plus de cérémonie elle lui sauta au cou. (P. 647.)

— Holà ! messire ! cria-t-il lorsque le cavalier ne fut plus qu'à vingt pas de distance.

Celui-ci vint alors droit, sur lui, et Malican jeta un cri de joie. Il avait reconnu le cavalier, et maintenant il oubliait son rôle de cabaretier pour se souvenir qu'il était l'oncle de la jolie Myette, l'heureuse épouse de Noë.

Or, ce cavalier, c'était Raoul. Le beau page Raoul, pour qui le cœur de Nancy l'espiègle avait battu, disait-on par le Louvre.

Maintenant, pourquoi Raoul était-il monté sur un cheval de Tarbes ?

C'est que Raoul revenait de Nérac et même de Pau.

Presque aussitôt après son mariage, notre ancien ami Amaury de Noë avait éprouvé le besoin de s'en aller faire un tour en Navarre avec sa jeune femme. Il était parti il y avait environ un mois, et il avait emmené Raoul.

Pourquoi ?

Ceci était un secret entre le roi Henri de Navarre, Nancy et lui, Malican lui-même n'en avait rien su.

Tout ce que Malican savait, c'est que Raoul avait fait route avec Myette et Noë.

— Hé ! monsieur Raoul ! s'écria-t-il tout joyeux.

— Bonjour, Malican.

— Vous arrivez ?

— Tu le vois à la poudre de mes habits. J'ai chevauché toute la nuit.

Et Raoul mit pied à terre.

— Donne-moi un verre de vin, dit-il, je meurs de soif.

— Entrez, monsieur Raoul.

Le page attacha son cheval à un anneau de fer fixé en dehors et il entra dans le cabaret.

— Vous revenez de Navarre ? demanda Malican avec vivacité.

— En droite ligne.

— Et vous avez vu Myette ?

— Je l’ai quittée il y a huit jours.

Et M. de Noë ?

— Il y en a cinq à peine.

— Comment ! dit Malican scandalisé, M. de Noë a déjà quitté sa femme ?

— Pour quelques jours.

Malican fronça le sourcil.

— Aurait-il déjà cessé de l’aimer ? dit-il en regardant Raoul.

Raoul se prit à rire :

— Oh ! rassurez-vous, dit-il. M. de Noë adore sa femme plus que jamais.

Malican respira.

— Mais, reprit le page, il avait un voyage mystérieux à accomplir.

Malican ouvrit de grands yeux.

— Ah ! mon pauvre Malican, dit le page, il ne faut pas m’en demander plus long.

— Je sais que vous êtes discret.

— Par nécessité. Je ne sais pas où Noë est allé.

— C’est différent.

— Nous sommes partis de Nérac ensemble et nous sommes venus jusqu’à Bordeaux. Là, il m’a laissé sans me dire où il se rendait.

— Et vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien. Mais toi, Malican, tu vas me donner des nouvelles, je suppose.

— De quoi, de qui ? demanda Malican.

— Mais de tout ce qui se passe à Paris.

— Certes oui. Mais mam’zelle Nancy vous en dirait plus long que moi.

Malican cligna de l’œil.

— Il n’y a que les femmes, dit-il, pour être au courant de tout. Et justement…

Malican était retourné sur le pas de la porte.

— Justement, dit-il, je vois une fenêtre qui s’ouvre là-haut, sous les toits du Louvre.

Raoul courut à la porte, et comme il avait l’œil presque aussi perçant que le Béarnais Malican, il reconnut la blonde Nancy en déshabillé du matin qui, accoudée à sa fenêtre, respirait l’air à pleins poumons.

Raoul sentit son cœur battre précipitamment.

— Tu as raison, dit-il. Nancy doit savoir bien des choses.

Et il s’élança au dehors, remonta sur son cheval et piqua des deux vers le Louvre.

Nancy était à sa fenêtre, et, après avoir regardé curieusement le cheval attaché à la porte de Malican, elle avait suivi de l’œil le cavalier qui l’enfourchait pour venir au Louvre.

Peut-être Nancy n’avait-elle pas l’œil aussi perçant que Raoul et Malican, mais elle devina, aux pulsations violentes qui s’emparèrent subitement de son cœur, que ce cavalier ne pouvait être que son cher petit Raoul. Le page frappa à la porte ferrée du Louvre, du pommeau de son épée.

Un suisse ouvrit le guichet et le reconnut.

— Ah ! monsieur Raoul, lui dit-il, vous êtes bien, heureux d’arriver en plein jour.

— Pourquoi cela ?

— Parce que depuis le retour de Mme Catherine…

— Hein ? fit Raoul.

Le suisse reprit :

— Depuis le retour de Mme Catherine, on n’entre plus la nuit au Louvre.

— Ah ! Mme Catherine est revenue ?

— Oui, dit le suisse d’un air passablement consterné.

— Et il ouvrit la porte.

Raoul pénétra dans la cour du Louvre, mit pied à terre, jeta la bride à un soldat qui n’avait rien à faire, et s’élança vers le petit escalier qui conduisait dans les combles du palais, et, par conséquent, aux logis des pages et des suivantes.

Sur la première marche de cet escalier il trouva Nancy.

Nancy, qui pâlit et rougit tour à tour, et, sans plus de cérémonie, lui sauta au cou en lui disant :

— Ah ! Raoul, mon mignon, décidément je me suis aperçue de ton absence. Et le prenant par la main, elle l’entraîna après elle dans l’escalier tournant.

— Monte vite ! dit-elle. On a dansé la nuit dernière au Louvre, et tout le monde dort encore.

— Ah ! on a dansé ?

— Jusqu’au jour.

— Peste ! murmura Raoul.

Nancy conduisit Raoul à sa chambre et le poussa sur un escabeau, tandis qu’elle-même elle s’arrondissait dans un grand fauteuil et y prenait la pose nonchalante d’une jolie chatte.

— Mon pauvre Raoul ! répéta-t-elle, comme te voilà fait !

Et elle regardait les vêtements couverts de poussière du page.

— Ah ! dame ! répondit Raoul, je n’ai pas pu faire ma toilette en chemin. Vous m’excuserez.

Nancy lui montra ses dents blanches en un joli sourire.

— Eh bien ! dit-elle, avons-nous fait un bon voyage ?

— Excellent ! mais un peu… triste.

— Ah ! vraiment ?

— J’ai songé à vous…

— Peuh ! dit Nancy, je m’attends depuis trois semaines à cette réponse. Il n’en pouvait être autrement.

— Vous savez bien que je vous aime, Nancy…

La camérière de Mme Marguerite rougit bien un peu, mais elle se laissa prendre la main et Raoul porta avec transport cette main à ses lèvres.

— Ah çà, dit le page, ce premier moment d’effusion passé, que m’a-t-on dit, Nancy ?

— Je ne sais…

— Que Mme Catherine, que le roi a fait exiler…

— Au château d’Amboise, après le mariage de Mme Marguerite.

— Était de retour à Paris ?

— Justement.

— Mais… le roi…

— Le roi, mon mignon, est persuadé que Mme Catherine lui est tout à fait indispensable.

— Bah !

— C’est elle qui découvre les complots de huguenots.

— Les complots ?

— Il y en a eu un.

— Contre qui ?

— Contre le roi et la sûreté de son royaume.

— Mais quand ?

— Il y a huit jours.

— Et… ce complot ?

— C’est un certain gentilhomme du Limousin nommé le sire de Cotte-Hardie qui l’avait fomenté.

— Ah !

— Et c’est Mme Catherine qui, du fond de sa retraite ou de son exil, comme tu voudras, l’a découvert.

— C’est bizarre…

— On a arrêté le sire de Cotte-Hardie ; le roi lui a fait donner la torture, mais on a dit tout bas, par le Louvre, que le bourreau avait mis des coussinets entre les coins et les jambes.

— Pourquoi donc ?

— Attends… le sire de Cotte-Hardie a été condamné à être décapité en place de Grève.

— Quand ?

— L’exécution, devait être pour hier matin.

Et on l’a ajournée ?

— Non. Le gentilhomme s’est évadé.

— Du Châtelet ?

— Mon Dieu ! oui.

Raoul reprit.

— Je ne plains pas beaucoup, dit-il, le sire de Cotte-Hardie. Et René ?

— René est toujours au Châtelet, et chaque soir, au dîner du roi, M. de Crillon murmure.

— Harnibieu ! Sire, m’est avis que le parlement a fait de mauvaise besogne en condamnant René à être rompu vif, puisque la sentence tarde tant à être exécutée.

— Et que répond le roi ?

Le roi jette un regard farouche de côté, et n’ose lever les yeux sur Crillon.

— Et… la reine ?

La reine regarde Crillon de travers et se tait pareillement.

Nancy allait continuer sans doute à donner à son ami Raoul des nouvelles de la cour et de la ville, lorsqu’un petit cordon qui sortait du plancher et montait au plafond s’agita et mit en mouvement un morceau de papier. C’était le genre de sonnette imaginé autrefois entre Mme Marguerite et sa camérière.

— Tiens ! dit Nancy, il y a du nouveau. Oh ! oh !

Chapitre 6

Nancy dit à Raoul :

— Reste ici et attends-moi.

— Serez-vous longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Pourrai-je sortir si vous tardez à remonter ?

— Non.

— Pourquoi ?

Nancy eut son sourire mutin.

— Parce que, dit-elle, j’ai à causer longuement avec toi.

— Mais…

— Et qu’il faut que je te mette au courant de ce qui se passe dans le Louvre.

— Ah !

— Pour que tu ne commettes aucune maladresse.

— C’est différent.

— Comprends-tu ?

— Oui.

Nancy était charmante en sa robe du matin, de couleur claire. Elle avait mis une touffe de bleuets dans ses cheveux blonds relevés au coin des tempes, et son sourire lutin était tempéré par un doux regard qu’elle laissait, de temps à autre, peser sur le page.

— Ah ! Nancy, murmura le page, ne me quittez point ainsi…

— La reine m’attend.

— Sans m’avoir dit…

Raoul hésita.

Elle le menaça du doigt :

— Je sais, dit-elle.

— Sans m’avoir dit… que… vous me permettez toujours… de vous… aimer…

Nancy le toisa d’un air moqueur et amical à la fois.

— Niais ! dit-elle.

Elle haussa légèrement les épaules et s’en alla.

Raoul demeura seul, et Nancy, pour être bien sûre que la fantaisie ne lui prendrait pas de s’aller promener dans le Louvre, Nancy l’enferma dans sa chambre et mit la clef dans sa poche.

Puis elle descendit.

Depuis qu’il avait épousé Mme Marguerite de France, Henri de Navarre, devenu roi par la mort mystérieuse de la reine Jeanne d’Albret, sa mère, logeait au Louvre avec sa jeune femme, et il y occupait l’appartement que la princesse y possédait avant son mariage.

Cet appartement, on le sait, était séparé par un mur mitoyen de celui de la reine Catherine, situé en partie au-dessous de la chambre de Nancy, et en mystérieuse communication avec le logis du sire de Pibrac, capitaine des gardes, par le judas percé à travers les pieds de ce grand Christ placé au chevet du lit de Marguerite.

Seulement, le soir de ses noces, le jeune roi avait pris à part le capitaine des gardes, lui disant :

— Pibrac, mon ami, vous souvenez-vous de certain cabinet ?

— Oui, sire.

— Par lequel vous me montrâtes ma femme la première fois ?

— Certainement, sire.

— En auriez-vous la clef sur vous ?

M. de Pibrac s’était pris à sourire de ce sourire spirituel et fin qu’on rencontre du

pied des Pyrénées au bord de la Garonne, et il avait répondu :

— Votre Majesté me ferait certainement injure si elle supposait un seul instant que je ne l'aie pas dans ma poche depuis ce matin…

— Ah ! ah !

— Et je cours même après Votre Majesté, à la seule fin…

Le prince interrompit M. de Pibrac d'un geste et tendit la main :

— Donnez, dit-il : entre gens comme nous on se comprend…

— À demi-mots, acheva Pibrac.

Et le roi Henri avait mis dans sa poche cette clef qui le garantissait contre les curiosités égrillardes de M. de Pibrac.

Ce fut donc dans cet appartement si longtemps occupé par Marguerite, et où tant d'événements dissemblables avaient eu lieu, que Nancy entra, après avoir enfermé Raoul chez elle.

Marguerite, en dépit de l'heure matinale était levée.

Le roi de Navarre était absent. Ces deux circonstances étonnèrent Nancy, qui demeura, sur le seuil les bras croisés, la bouche béante.

— Viens, petite, dit la reine.

Nancy fit un pas.

— Et ferme la porte.

Nancy obéit et demanda :

— Faut-il pousser le verrou ?

— Oui.

Marguerite de France, la belle Marguerite, était pâle, agitée, et Nancy, stupéfaite, s'écria :

— Est-ce que Votre Majesté a fait un mauvais rêve ?

— Non, mais…

— Se serait-elle déjà querellée avec le roi son époux, sous prétexte de religion ?

— Non, dit encore Marguerite.

— Alors…

Nancy regarda Marguerite avec la respectueuse familiarité d'un vieux serviteur.

— Je n'ai jamais vu Votre Majesté levée de si bonne heure depuis son mariage.

— J'ai mal dormi.

— En outre, je trouve toujours le roi ici, quand je viens.

— C'est vrai.

— Et jamais, Votre Majesté n'a été aussi pâle… aussi défaite…

Marguerite mit un doigt sur sa bouche :

— Chut ! dit-elle, écoute-moi.

Nancy se rapprocha et regarda la reine avec une curiosité inquiète.

Il remonta précipitamment à cheval et s'enfuit. (P. 657.)

— Le roi de France vient de mander le roi de Navarre, dit Marguerite avec effroi.

— Pour chasser ?

— Non ; pour lui parler des affaires de la religion.

Nancy allongea ses lèvres et prit une mine piteuse.

— Hum ! fit-elle, c’est bien différent, en ce cas.

— Le roi Charles a travaillé cette nuit avec Mme Catherine.

Nancy jeta autour d’elle un regard effaré, et ses yeux cherchèrent une porte ouverte.

La reine continua :

— Depuis le retour de la reine Catherine, mon frère Charles est sombre et d’aspect sinistre.

Nancy inclina la tête.

— Et, continua Marguerite, il nous a dit hier, en soupant, qu’il entendait que tout le monde fût bon catholique dans son royaume.

— Ainsi, demanda Nancy, il a mandé le roi de Navarre ?

— C’est Crillon qui l’est venu chercher.

Nancy, qui avait froncé à demi ses blonds sourcils, se dérida.

— Ah ! voilà qui me rassure.

— Parce que Crillon sera disgracié avant nous.

— Tu crois ?

— Et que tant que Crillon fait son service auprès du roi… il n’est pas disgracié.

— C’est logique, mais…

— Cela ne prouve rien, veut dire sans doute Votre Majesté.

Marguerite fit un signe de tête affirmatif.

Nancy reprit :

— Il y a trois personnes que Mme Catherine hait à la mort.

— Quelle est la première ?

— Vous, madame.

La reine recula devant cette énormité affirmée par la bouche rose de la jolie camérière.

— Es-tu folle ? dit-elle.

Nancy secoua la tête.

— Je sais ce que je dis. Mme Catherine hait Votre Majesté.

— Pourquoi ?

— Mais pour trois motifs.

— Voyons !

Nancy répondit :

— D'abord, parce que Mme Catherine, en songeant à faire épouser le roi de Navarre à Votre Majesté, avait fait certains calculs qui ne se sont pas réalisés.

— Bon, ensuite ?

— Ensuite parce que Votre Majesté aime son époux.

— C'est une raison. Après ?

— Après, parce que Mme Catherine ne pardonne point à Votre Majesté l'humeur qu'elle n'a pu se défendre de lui témoigner lors de l'empoisonnement de la reine de Navarre.

— C'est bien, dit Marguerite. Voyons ! maintenant, selon toi, quelle est la seconde personne que la reine hait à la mort ?

— Votre Majesté le devine.

— Plaît-il ?

— C'est le roi de Navarre.

— Tu as raison. Et la troisième ?

— C’est Crillon.

— Bah ! dit la reine, je suis persuadée que ma mère ne lui fait pas cet honneur.

— Votre Majesté se trompe.

— Tu crois ?

— J’en suis sûre.

— Explique-toi.

— Pour cela, il faut d’abord que j’affirme à Votre Majesté que si la reine hait, elle sait aimer.

— Eh ! j’en suis convaincue.

— Et elle aime pareillement trois personnes.

— Je connais la première, dit la reine, c’est mon frère d’Alençon.

— La seconde, dit Nancy, c’est maître René, qu’on doit rompre vif chaque matin, et qui, chaque soir, se couche fort tranquillement.

— Et la troisième ?

— Oh ! celle-là, dit Nancy, n’a rien de commun avec messire de Crillon.

— Soit !

Nancy continua.

— La reine Marguerite a déjà obtenu du roi bien des choses et demain elle obtiendra plus encore, mais elle n’a pu obtenir l’élargissement de René.

— C’est vrai, dit Marguerite.

— La vie de René tient à un fil.

— Si le roi se couche un soir de mauvaise humeur il peut se réveiller au milieu de la nuit avec le cauchemar, et donner l’ordre qu’on rompe René avant le réveil de Mme Catherine.

— C’est bien possible.

— Or, poursuivit Nancy, la seule personne qui contrebalance à elle toute seule l'influence de Mme Catherine, c'est Crillon.

— Vraiment ?

— Crillon est devenu auprès du roi ce que Caton d'Utique était auprès du sénat romain.

— Peste ! murmura la reine, tu sais l'histoire romaine, petite.

— Il le faut bien, madame.

— Comment ?

— C'est la seule façon, selon moi, de comprendre l'histoire de France.

Marguerite eut un sourire silencieux et Nancy continua :

— Caton d'Utique disait chaque jour en entamant au sénat : « Je pense qu'il est urgent de détruire Carthage. »

— Et Crillon ?

— Crillon dit chaque soir en assistant au souper du roi : « Il m'est avis, Sire, que tant que René le Florentin n'aura pas été rompu vif, l'écusson de Votre Majesté sera mieux à l'ombre qu'au soleil. »

— Tu as raison, dit la reine, le jour où Crillon sera disgracié, René sortira du Châtelet.

— Et nous serons tous perdus, ajouta Nancy.

Marguerite tressaillit.

— Mme Catherine, poursuivit la camérière, est sortie du Louvre comme un proscrit ; elle y est rentrée en triomphateur.

— C'est assez vrai, cela.

— Elle y est revenue avec des colères terribles, des haines mortelles, le désir ardent de sauver René et la résolution bien arrêtée de châtier tous ceux qui l'on offensée.

— Je sais tout cela, dit Marguerite, mais crois-tu que le roi, mon époux, n'ait

rien à craindre ?

— Aujourd’hui, je ne sais.

— Et demain ?

— Hum ! fit Nancy. Voici le cas de nommer à Votre Majesté la troisième affection de Mme Catherine.

— Quelle est-elle ?

— Un homme qu’elle a voulu faire assassiner.

Marguerite tressaillit.

— Quand ?

— Il y a trois mois.

La reine devint pâle.

— Son nom ?

Nancy murmura tout bas :

— Il se nomme Henri.

— Tais-toi !

Et Marguerite jeta un regard effrayé autour d’elle.

À ce regard Nancy répondit par un sourire.

— Le roi n’est pas là, dit-elle.

— Mais, reprit Marguerite, tu es folle ?

— Non, madame.

— La reine hait le duc.

— Elle le haïssait, du moins.

— Et… maintenant ?

— Maintenant elle l’aime.

— C’est impossible ! s’écria Marguerite stupéfaite.

— Impossible et vrai, dit Nancy.

Et la camérière dont, on le voit, le sens et la pénétration politiques étaient allés se développant, exposa ainsi sa manière de voir :

— La reine Catherine ne haïssait point le duc Henri de Guise, qui est un prince charmant, plein de bravoure, excellent catholique, mortel ennemi des huguenots et, de plus, le frère du cardinal de Lorraine, pour lequel, Votre Majesté le sait…, elle a eu une grande amitié.

— Bien, dit Marguerite, qui haïssait-elle donc ?

— Le favori de la princesse Marguerite, – osa murmurer Nancy, – lequel aspirait à être son époux, c’est-à-dire le beau-frère du roi de France, et qui devenait le premier glas funèbre de la monarchie.

— Après ?

— Votre Majesté devenue reine de Navarre, Mme Catherine ne hait plus le duc de Guise.

— Ah !

— Elle l’aime, au contraire, et bien certainement, à cette heure, il y a un petit traité d’alliance entre elle et lui.

— Tu es folle, répéta Marguerite.

— Pas du tout.

Nancy s’exprimait avec un accent de conviction qui frappa Mme Marguerite.

— Sur quoi donc appuies-tu cette belle théorie ? demanda-t-elle à sa camérière.

— Sur un événement qui s’est produit au Louvre.

— Quand ?

— Hier au soir.

— Et tu ne m’en as rien dit ?

— Votre Majesté était au lit.

— Eh bien ! qu’est-il arrivé ?

— Sa Majesté la reine Catherine a reçu la visite d’un beau cavalier.

— Que tu nommes ?…

— Le comte Éric de Crèvecœur.

Et Nancy s’appuya au dossier d’un fauteuil et prit l’attitude d’un narrateur qui est sûr de l’attention de son auditoire.

Chapitre 7

Ce nom de Crèvecœur était trop franchement historique pour que Mme Marguerite l'entendît prononcer pour la première fois.

— Les Crèvecœur sont de Lorraine, dit-elle.

— Oui, madame.

— Et l'un d'eux, Philippe de Crèvecœur…

— Servit le duc de Bourgogne, puis le roi Louis XI.

— C'est cela.

— Or, reprit Nancy, Votre Majesté sait que je suis Lorraine, moi aussi, et que c'est pour cela qu'on m'a surnommée Nancy.

La reine inclina la tête.

— Mon père, qui était un pauvre gentilhomme, avait un manoir, en ruine, au bord de la forêt Verte.

— Qu'est-ce que la forêt Verte ? demanda Marguerite.

— Un grand bois, près de Nancy, qui couvre plusieurs lieues carrées du pays.

— Eh bien ?

— Le comte de Crèvecœur possède, à quelques portées d'arquebuse de notre manoir, un beau castel en briques rouges.

— Et tu le connais ?

— Dans mon enfance le comte de Crèvecœur était un vieillard à barbe blanche.

— Et maintenant…

— Maintenant c'est un beau jeune homme à brune moustache.

— C'est-à-dire que le père est mort et que le fils lui a succédé dans ses biens et son titre ?

— Justement !

— Continue, petite.

— Il y a quelques années, reprit Nancy quand j’étais encore chez mon père avec mes deux frères, dont l’un est page du roi de Pologne et l’autre soldat dans les armées du roi, je rencontrais souvent le comte Éric de Crèvecœur. J’avais alors douze ou treize ans.

— Et lui ?

— Il pouvait en avoir dix-huit.

Marguerite regarda sa camérière avec finesse.

— Je gage qu’il était beau ? dit-elle.

— Charmant.

— Et qu’il te plut ?

— Ah ! dame ! fit Nancy, j’eus même l’effronterie de le lui laisser entendre.

— En vérité !

— Un soir que je me promenais à la lisière de la forêt, je rencontrai le comte Éric qui revenait de la chasse.

— Petite, me dit-il, tu es jolie à croquer !

— Ah ! monseigneur ! m’écriai-je, quel dommage que vous soyez si noble et si riche !

— Et pourquoi cela, petite ?

— Mais, répondis-je, parce que si vous étiez un pauvre gentilhomme comme mes frères et mon père, je pourrais vous dire, moi aussi, que je vous trouve tout à fait à mon goût.

— Ah ! dit-il en souriant.

— Et vous m’épouseriez !…

Il me regarda tristement et me dit :

— Ma pauvre enfant, si je n’avais le cœur pris, hélas ! et que je pusse t’aimer, ce ne serait pas la pauvreté de ton manoir qui me ferait reculer. Je suis bien assez

riche pour deux.

— Ah ! lui dis-je d’un ton boudeur, vous aimez donc une belle dame, monsieur le comte ?

Il fit un signe de tête et se tut.

— Une belle dame toute de soie vêtue, répondis-je, avec des dentelles au cou et au bras, comme il y en a tant à la cour du duc François ? poursuivis-je.

— Oui, me dit-il, et jamais elle ne m’aimera.

— Il faut qu’elle ait bien mauvais goût, murmurai-je avec la naïve effronterie de mon âge.

— Elle ne saura jamais que je l’aime, ajouta le comte.

Et comme s’il eût regretté de m’en avoir trop dit, il poussa son cheval et s’éloigna.

Mais quand il eut fait vingt pas, il revint.

— Hein ! fit Marguerite.

Nancy-continua :

— Il revint et me dit :

— Tu es un joli petit ange dont le bon Dieu doit écouter les prières.

— Est-ce que vous voulez que je prie pour le repos de l’âme du comte, votre père, monseigneur ?

— Prie-le pour mon père d’abord, et puis, mon enfant…

Il hésita. Ensuite, il prit une chaîne d’or qu’il portait, me le passa au cou et ajouta :

— Le matin, quand tu t’éveilleras et que, de la fenêtre entrouverte de ta chambre, tu verras dans le lointain, à travers les arbres, les huit tours et le haut beffroi de mon manoir ; lorsque tu entendras dire que le comte Éric de Crèvecœur est le plus riche seigneur de Lorraine, le plus brave, le plus beau, le plus envié, alors mets-toi à genoux, et prie, pour lui !…

Il remonta précipitamment à cheval et s’enfuit.

— Ah çà ! mignonne, dit la reine, quelle singulière histoire me fais-tu là ?

— Attendez, madame.

Et Nancy poursuivit :

— L’année suivante, mon père m’annonça qu’il allait me conduire à la cour de France, et que Votre Majesté daignait m’attacher à sa personne.

— Est-ce que tu revis le comte Éric de Crèvecœur.

— Oui, madame.

— Comment cela ?

— Nous passâmes par Nancy juste le jour ou le duc François donnait à ses gentilshommes un brillant carrousel. Mon père était pauvre, mais il était gentilhomme, et tous les gentilshommes se valent. Il fut admis à pénétrer dans l’enceinte du carrousel, et je pus m’asseoir à ses côtés sur un gradin qui n’était pas très loin de la tribune des princes…

Il me fut donc facile de voir de près le vainqueur lorsqu’il vint recevoir le prix de la lutte.

— Et ce vainqueur ?…

— C’était le comte Éric.

— Ah !

— Il était fort pâle, il devint livide quand la couronne de chêne toucha ses cheveux, et ses jambes fléchirent.

— Eh bien ?

— J’en conclus que le vicomte Éric était toujours malheureux, et qu’il avait toujours besoin de mes prières.

— Mais, dit Mme Marguerite, qu’est-ce que cet amour mystérieux du comte de Crèvecœur peut avoir de commun avec la visite qu’il a faite à la reine ma mère ?

— Beaucoup de choses…

— Explique-toi…

— Le comte était jeune, beau, riche comme un roi, et certes, si la dame qu'il aimait à ce point d'être aussi malheureux ne pouvait devenir sa femme, c'est qu'elle était séparée de lui par un abîme.

— Tu crois !

— J'ai songé à tout cela depuis : alors j'étais trop jeune.

— Et tu as deviné ?

— Oui, madame.

— Voyons, fit la reine.

— La femme qu'aimait le comte Éric pourrait bien être celle-là même qui lui décerna le prix du tournoi au carrousel de Nancy.

— Et cette femme ?

— Est la meilleure amie du duc Henri de Guise.

Pour la seconde fois la reine Marguerite tressaillit profondément :

— Son nom ? demanda-t-elle.

— La princesse de Lorraine, duchesse de Montpensier, répondit Nancy, qui semblait être sorcière.

— Tu rêves, dit la reine.

— Mais non, madame.

— Es-tu sûre de ce que tu avances ?

— Dame ! fit Nancy, je suppose, voilà tout… j'ai pu me tromper !

— Eh bien ! admettons que cela soit, qu'est-ce que cela prouve ?

— Madame, répondit Nancy, Votre Majesté n'a peut-être pas le temps de m'écouter.

— Au contraire, parle… et assieds-toi.

Nancy ne se fit point répéter l'injonction, et elle se pelotonna fort gracieusement dans un fauteuil garni de coussins.

Puis elle reprit :

— Le duc Henri de Guise a rêvé plus d’une fois à la couronne de France.

— C’est probable, dit Marguerite.

— Mais c’est surtout à la suite de ses entretiens nocturnes avec la duchesse de Montpensier, sa sœur.

— Ah ! fit Marguerite rêveuse.

— La duchesse de Montpensier, voyez-vous, c’est l’âme, le génie, le démon de la maison de Lorraine. Elle peut ce qu’elle veut.

Un fier sourire glissa sur les lèvres de Marguerite.

— Elle voulait me faire duchesse de Guise, dit-elle ; après ?

— Du temps que j’étais en Lorraine, le comte de Crèvecœur n’allait jamais à Nancy.

Il était seul et jouait avec Nisus. (P. 664.)

— Pourquoi ?

— Il boudait la cour.

— Avait-il à s’en plaindre ?

— On disait oui. Or, de deux choses l’une : ou le comte a fait sa paix avec son seigneur suzerain, et il est venu à Paris en qualité de messager ; ou il s’est présenté au Louvre pour son propre compte. Ceci est peu probable, attendu que le comte n’a rien à démêler avec le roi de France. Donc, continua Nancy, un homme qui avait un aussi grand chagrin d’amour que le comte de Crèvecœur…

— Peut-être ce chagrin est-il passé ? observa Marguerite.

— Je le crois.

— Ah !

— Hier au soir, il pouvait être dix heures, je me suis trouvée dans le corridor, juste au moment où le comte sortait de l’appartement de Mme Catherine.

— T’a-t-il reconnue ?

— Il passait sans me voir, mais moi je lui ai parlé.

— Que lui as-tu dit ?

— « Bonjour, monsieur le comte. »

Il était pourtant bien enveloppé dans son manteau, et son chapeau descendait sur ses yeux.

Je gage que personne ne le connaissait au Louvre.

Quand il s’est entendu interpeller ainsi, je l’ai vu tressaillir et me regardant fixement.

— Vous me connaissez ? m’a-t-il dit.

— Vous êtes le comte, Éric de Crèvecœur… et moi la petite fille…

— Nancy ! s’est-il écrié.

— Oui, monseigneur.

— Comment es-tu ici ?

— Je suis camérière de la reine.

— Le pauvre comte a cru que je parlais de Mme Catherine, et son front plissé s’est rasséréné.

— Monsieur le comte, lui ai-je dit encore, j’ai prié pour vous tous les jours… Faut-il continuer ?

— Un éclair de joie a passé dans son regard.

— Oui, m’a-t-il dit, prie toujours, petite ; les prières sont bonnes pour ceux qui espèrent comme pour ceux qui désespèrent.

Puis il m’a quitté brusquement, ajoutant :

« Ne dis pas que tu m’as rencontré. »

— Et qu’as-tu conclu de cette rencontre ? demanda Marguerite.

— J’ai conclu que le comte espérait, c’est-à-dire que la duchesse avait daigné lui sourire… et si elle lui a souri…

— Eh bien ?

— Eh bien ! le comte se fera tuer pour elle et dépensera ses richesses auparavant pour lui acheter des partisans. Or, servir la duchesse, c’est servir le prince Henri de Guise.

— Ma pauvre Nancy, dit la reine, tu aurais dû t’aboucher avec messire l’abbé de Brantôme. Tu composes déjà fort bien un conte, et, avec ses conseils…

— Madame, répliqua Nancy avec une gravité triste, voulez-vous me permettre de continuer mon raisonnement ?

— Va, je t’écoute.

— Mme de Montpensier hait le roi Charles IX, le duc d’Anjou, roi de Pologne et le duc d’Alençon. Mme de Montpensier n’aime au monde que son frère le duc de Guise.

— Je le sais…

— Elle se soucie de l’amour du comte Éric *comme de ça…*

Et Nancy appuya l’ongle rose de son pouce sous une de ses jolies dents et le fit claquer.

Puis elle continua :

— Or donc, supposons qu’il s’est trouvé par la Lorraine un autre, deux autres, trois autres seigneurs également énamourés des yeux bleus de la duchesse… et que la duchesse, qui sait quel parti on peut tirer d’hommes dévoués et amoureux, leur ait dit à chacun : Je ferai tout pour celui qui fera beaucoup pour mon frère le duc !

— Petite, dit Marguerite, te voici dans la politique jusqu’au cou.

— C’est bien possible.

— Et tu devrais attendre le retour du roi mon époux.

Comme la reine disait ces mots on gratta doucement à la porte.

— Qui est là ? demanda la reine de Navarre.

— Moi, Henri.

Nancy courût ouvrir et le roi entra.

La douleur qu’il avait éprouvée à la mort de sa mère avait quelque peu pâli le front du jeune prince, mais il avait conservé son œil vif, sa lèvre souriante et moqueuse, et la beauté du sire de Coarasse était demeurée la même sous le pourpoint du roi de Navarre. La reine courut à lui.

— Eh bien ? fit-elle avec anxiété.

Le jeune roi la prit tendrement dans ses bras et lui dit :

— Rassurez-vous, ma mie, nous ne sommes pas encore complétement brouillés avec mon frère Charlot.

— *Pas encore…* murmura Marguerite frémissante.

— Mais cela viendra, ajouta le prince en riant.

— Mon Dieu !…

— Mme Catherine s’est donné un mal inouï hier pour nous faire congédier, vous et moi.

— Et où nous veut-elle envoyer ?

— Eh ? ma mie, là où va le charbonnier, et où il est maître, – chez nous, dans notre royaume de Navarre.

Un nuage passa sur le front de Marguerite.

— Et le roi, qu’a-t-il dit ?

— Ma foi ! je tiens de Crillon qu’il allait consentir à notre renvoi, lorsque la reine a tout gâté.

— Comment ?

— Par une maladresse. Elle est revenue à la charge et a demandé la grâce de René.

— Ah ! par exemple !

— Alors, le roi s’est emporté, et la reine n’a eu que le temps de rentrer chez elle.

Mais, ajouta Henri de Navarre, il s’en est passé bien d’autres depuis hier.

— Quoi donc ?

— Vous allez voir.

Chapitre 8

Qu’on nous permette quelques lignes d’histoire rétrospective.

La reine mère avait été en disgrâce pendant six semaines environ.

Le roi l’avait boudée pendant un mois, à partir de la mort de Mme Jeanne d’Albret.

Un mois après cette mort, presque jour pour jour, le jeune roi de Navarre avait épousé la belle Marguerite de Valois.

Jusqu’alors Mme Catherine était demeurée au Louvre.

Le roi lui avait dit :

— Je ne veux point, madame, donner au monde le scandale de vous bannir de la cour juste au moment où votre fille va prendre un époux, mais souvenez-vous bien que le soir du mariage vous quitterez Paris pour toujours.

La reine, qui connaissait la faiblesse de son fils, s’était inclinée, sans croire un seul instant à ses menaces.

Durant un mois, Charles IX avait évité Catherine, et s’il l’avait rencontrée une ou deux fois par hasard, il ne lui avait même pas adressé la parole.

Or, malgré son espérance de rentrer en grâce, la reine avait vu, le soir du mariage, M. de Crillon pénétrer dans son appartement et s’incliner avec gravité.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui avait-elle dit sèchement.

Crillon, l’homme sans peur, avait salué derechef, disant :

— Je viens annoncer à Votre Majesté que sa litière est prête.

— Plaît-il ?

— Elle sera portée par quatre mules d’Espagne qui trottent long.

— Ah !

— Et escortée par une vingtaine de gardes de S.M. le roi.

— Que me contez-vous là, monsieur ? fit la reine avec hauteur.

— Que j’aurai l’honneur de commander, acheva Crillon avec un flegme superbe.

— Ah çà, monsieur, s’écria Catherine avec colère, expliquez-vous donc, s’il vous plaît.

— Madame, répondit le jeune homme provençal avec une respectueuse fermeté, le roi désire que Votre Majesté quitte Paris, et il a daigné me choisir pour l’escorter.

— C’est-à-dire que vous êtes mon geôlier, monsieur ?

Crillon salua.

— Et… où me conduisez-vous ?

— Au château d’Amboise, madame.

Catherine enveloppa le duc d’un regard de vipère.

— Ah ! monsieur de Crillon, dit-elle, vous êtes beau joueur.

— Votre Majesté m’honore.

— Et vous jouez gros jeu avec moi, en vérité.

— J’obéis, madame.

— Qui sait si quelque jour vous ne vous repentirez pas d’avoir si bien obéi ?

— Madame, répliqua le duc en se redressant et jetant en arrière sa tête martiale, le jour où Crillon sera décapité pour avoir obéi à son maître, l’écusson de sa maison n’en brillera qu’avec plus d’éclat.

Catherine comprit que cet homme était de fer et qu’il ne fallait point songer à le briser.

— Cependant, dit-elle, je veux voir le roi.

— C’est impossible, madame.

— Impossible !

— Oui, madame.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le roi est absent du Louvre.

Catherine eut un geste d’incrédulité.

— Je ne mens jamais, dit simplement M. de Crillon.

— Et… où donc est-il ?

— Il est parti pour Saint-Germain, il y a une heure.

— Eh bien ! j’attendrai son retour.

— Cela ne se peut.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi couchera à Saint-Germain et ne reviendra que demain soir, après avoir chassé.

— Eh bien ! je partirai demain soir, après l’avoir vu.

Crillon secoua la tête :

— J’ai engagé ma parole de soldat, dit-il que Votre Majesté aurait fait quinze lieues avant le lever du soleil.

— Crillon était homme à employer la force, Catherine le savait. Elle se résigna donc et partit. Le surlendemain elle arriva au château d’Amboise, désigné par le roi comme étant son lieu d’exil.

— Mais au moment où Crillon prenait congé d’elle pour revenir à Paris, elle lui dit :

— Je crois, monsieur de Crillon, que vous eussiez eu plus de profit à être des miens.

— Madame, répliqua le duc, j’ai fidèlement servi Votre Majesté tant que Votre Majesté a suivi la même ligne de conduite que le roi mon maître.

— Savez-vous, acheva la reine, que le roi est d’humeur changeante ?

— Hélas !

— Et que je pourrai bien revenir au Louvre prochainement ?

— Je le souhaite pour vous, madame.

— Or, ce jour-là…

Crillon sourit.

— Votre Majesté fera ce que bon lui semblera… et ce qu'elle pourra, dit-il. Crillon n'a jamais tremblé ni devant l'ennemi ni devant le bourreau.

Et le duc était remonté à cheval tandis que la reine murmurait au fond de son cœur :

— Voilà un homme dont j'aurai la tête quelque jour.

— Or, Mme Catherine avait bien auguré de l'avenir lorsqu'elle avait prédit au duc qu'elle finirait par rentrer au Louvre, ou plutôt elle avait fort habilement manœuvré pour rentrer en grâce.

Quinze jours après le départ de la reine mère, le roi Charles IX se trouvait un soir dans son *cabinet*, vaste pièce où nous l'avons vu plus d'une fois déjà.

Il était seul et jouait avec *Nisus*, ce beau lévrier qu'il avait donné à M. de Ronsard, et qui revenait au Louvre chaque fois que le poète, la tête perdue dans les nuages, oubliait les choses de ce monde pour chercher une rime et laissait échapper son chien.

La nuit était venue et le roi n'avait point encore frappé sur un timbre pour demander de la lumière.

Une vague obscurité régnait donc autour du monarque, donnant des formes et des tons fantastiques aux objets environnants. Tout à coup une porte s'ouvrit sans bruit et le roi vit se dessiner à l'autre extrémité de son cabinet une forme noire.

— Holà ! quelqu'un ! cria-t-il un peu effrayé.

Mais soit qu'il n'eût point appelé assez fort, soit que le page de service ne se trouvât point dans l'antichambre voisine, personne n'accourut à son appel. En même temps la forme noire se prit à marcher, et le roi reconnut que c'était une femme vêtue de deuil et le visage couvert à la fois d'un masque et d'un long voile.

— Qui êtes-vous, madame, et que me voulez-vous ? s'écria le roi qui se dressa

tout d’une pièce.

— Sire, répondit l’inconnue d’une voix qui devenait méconnaissable en passant à travers le masque et le voile, je viens sauver le roi et la monarchie. On conspire à cette heure contre Votre Majesté.

Au seul mot de complot, Charles IX bondissait et devenait le plus attentif des auditeurs.

La femme voilée lui donna alors les plus minutieux détails sur le complot, du sire de Cotte-Hardie, complot qui devait, disait-elle, entraîner l’assassinat du roi et la perte du royaume livré aux huguenots. Elle désigna le jour et l’heure choisis par les conjurés, elle indiqua le lieu où l’on pourrait arrêter sûrement le sire de Cotte-Hardie.

Enfin son récit emprunta les couleurs de la plus austère vérité.

Tandis que cette femme parlait, le roi se disait :

— Il me semble que j’ai déjà ouï cette voix quelque part.

Quand elle eut fini, il lui dit :

— Qui donc êtes-vous, madame ?

— Sire, répondit-elle, que Votre Majesté donne des ordres et fasse arrêter les coupables. Alors seulement elle saura qui je suis.

— Soit, dit le roi.

— Dans deux jours poursuivit l’inconnue, à pareille heure, Votre Majesté sera seule et me verra revenir.

— Bien !

— Alors je me ferai connaître et demanderai à Votre Majesté le prix de mes services.

— Si haut estimé qu’il soit par vous, dit le roi, si tout ce que vous venez de me dire est vrai, je le payerai.

— Je ne veux point d’argent ni d’or, Sire.

— Que voulez-vous donc ?

— Une grâce.

Et la femme voilée se retira, et le roi la vit s’éloigner et n’osa la faire suivre.

Le lendemain, en effet, le sire de Cotte-Hardie fut arrêté, et il avoua l’existence du complot.

Le soir, comme la nuit venait, le roi se retrouva seul dans son cabinet, et la femme voilée, qui sans doute avait une connaissance parfaite du Louvre, reparut.

— Madame, dit le roi, vous m’avez dit la vérité, parlez, qu’exigez-vous de moi ? Je le ferai.

— Sire, murmura l’inconnue en éclatant en sanglots, je suis une pauvre mère bannie de la présence de son fils.

Et elle arracha son voile et son masque, et le roi jeta un cri :

— Ma mère !…

Charles IX s’emporta d’abord, et puis, comme il était faible, il pardonna, et le lendemain les courtisans, en pénétrant chez le roi, reculèrent stupéfaits à la vue de Mme Catherine.

— Messieurs, dit le roi, la reine mère a sauvé la monarchie.

Le roi de Navarre, qui se trouvait présent, se pencha à l’oreille de Crillon et lui dit :

— Mon pauvre duc, je crois que voici le moment venu pour vous et pour moi d’aller faire un tour dans nos terres respectives.

— Ah ! sire, murmura le brave Crillon, je n’ai nulle peur pour moi, mais je suis désolé…

— Il y a de quoi.

— Si la reine eût tardé trois jours de plus de rentrer en grâce, on rouait René le Florentin, dont le procès était enfin terminé.

En effet, bien qu’il y eût plus de six semaines que la reine de Navarre était trépassée et que, sur son cadavre, Charles IX eût juré que prompte justice serait faite, les choses avaient singulièrement traîné en longueur.

D’abord le roi avait voulu que l’affaire fût poursuivie solennellement.

On avait assemblé le parlement tout entier, lequel avait mis ses robes rouges, et René avait comparu devant lui.

Mais un conseiller nouvellement nommé, le président Renaudin, avait su trouver un vice de forme dans l’instruction et, après avoir été interrogé par ses juges, René avait été renvoyé en prison, le parlement ayant demandé un supplément d’enquête.

Justement le magistrat chargé de cette enquête avait été maître Renaudin.

Renaudin avait gagné du temps ; puis les fêtes du mariage étaient venues, et alors on avait un peu oublié René.

Mais le mariage accompli et la reine mère exilée, Crillon avait dit au roi :

— Sire, il serait grand temps que Votre Majesté fit une chose agréable à son bon peuple de Paris.

— Quoi donc ? avait demandé Charles IX.

— Les Parisiens voudraient voir rompre René. Ils sont dérangés de leurs travaux par les fêtes du mariage, autant faire royalement les choses.

— Je suis de ton avis, Crillon, avait répondu le roi.

Et alors Crillon avait été chargé de stimuler le parlement.

— Je vais *pousser à la roue*, avait dit le gentilhomme, qui ne dédaignait point de faire, à l’occasion, un calembour.

— D’un autre côté, Renaudin voyant la reine exilée avait renoncé à sauver René. Or donc, juste l’avant-veille du jour où Mme Catherine reparut au Louvre, le parlement avait condamné René à être rompu vif le matin du troisième jour après le prononcé de la sentence. On le devine, la rentrée en grâce de la reine fut une bonne aubaine pour René.

— Sire, dit Catherine au roi, je vous en supplie, retardez de quelques jours l’exécution de ce malheureux dont, hélas ! je n’ai plus le courage de demander la grâce.

Cette feinte humilité de Catherine avait touché Charles IX.

On avait sursis à l’exécution de René. Chaque soir Crillon demandait que le Florentin fût rompu ; mais dans la nuit Catherine parlait de complots, d’assassins, de huguenots, et le roi ne songeait plus à René.

En quinze jours, Catherine avait reconquis son influence et Crillon perdait la sienne.

Cependant le tenace gentilhomme demeurait encore sur la brèche, lorsque de nouveaux événements éclatèrent…

Catherine allait triompher.

Chapitre 9

Or, voici ce qui s’était passé chez le roi, la veille au soir et le lendemain au matin, au dire du jeune roi de Navarre.

La vue de cette bague arracha un tressaillement à Catherine. (P. 674.)

Charles IX, dont l’humeur changeait à vue d’œil depuis que Mme Catherine était rentrée au Louvre, avait cependant consenti à ce que la reine de Navarre, sa sœur, donnât un bal aux échevins de la ville de Paris, lesquels avaient eu l’honneur d’en offrir un aux jeunes époux huit jours auparavant.

Mme Catherine, qui depuis son retour se montrait souriante pour tous et faisait à tous patte de velours, s’était montrée à ce bal dans ses plus beaux atours.

Le roi Henri et Marguerite, qui s’aimaient plus que jamais, s’étaient promenés environ deux heures par les salles, puis avaient disparu.

Henri pleurait encore sa mère ; Marguerite éprouvait encore le besoin d’être seule avec son époux.

Mme Catherine, seule, avait fait les honneurs du bal avec une grâce parfaite qui avait été d’un sinistre augure pour plus d’un courtisan.

Les uns avaient dit tout bas :

— La reine mère est si heureuse ce soir que quelqu’un pleurera demain des larmes de sang.

D’autres avaient ajouté :

— Peut-être qu’elle a obtenu la grâce de René de Florentin.

À cette dernière hypothèse, tout le monde avait frissonné.

Le roi, pris d’un sombre accès de mélancolie, ne s’était point montré ce soir-là, et il était demeuré dans son cabinet, occupé à jouer à la *bête hombrée* avec M. de Pibrac et Crillon.

Le capitaine des gardes et le colonel des suisses étaient tous deux joueurs passionnés et ne s’occupaient que de leur partie.

Tout à coup le roi frappa du poing sur la table.

— Savez-vous, mes maîtres, dit-il, que voici plusieurs nuits que je ne dors pas ?…

Et il posa les cartes sur la table.

Crillon et Pibrac, étonnés de cette apostrophe, regardèrent le roi.

Comme lui, ils posèrent leurs cartes sur la table.

En homme prudent, M. de Pibrac crut devoir attendre que le roi complétât sa pensée.

Mais Crillon, l'homme sans peur, dit nonchalamment :

— Cela n'est point étonnant, Sire.

— Ah ! vous trouvez Crillon.

— Harnibieu ! Sire, nous sommes au mois d'août et les nuits sont brûlantes…

Le roi haussa les épaules.

— Et le Louvre est rempli d'insectes qu'on nomme *cousins*, lesquels font une piqûre très désagréable, acheva le colonel des suisses.

— Crillon, mon ami, dit le roi avec bonhomie, vous êtes un bélître.

Les narines de Crillon se dilatèrent et frémirent :

— Harnibieu ! Sire, répliqua-t-il en riant, il n'y a que vous en ce monde qui ayez le droit de me parler ainsi.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes le roi, car…

— Là ! là ! dit Charles IX, ne te fâche pas, mon vieux Crillon. Je suis de méchante humeur.

— Cela se voit, Sire.

— Et dans ces moments-là, je tape un peu sur tout le monde.

— Bon ! dit Crillon, satisfait des excuses du roi, ne parlons plus de cela, Sire. Votre Majesté me faisait donc l'honneur de me dire qu'elle dormait mal depuis quelque temps…

— Oui.

— Et les cousins…

Un rire nerveux plissa les lèvres du roi.

— Oui, dit-il, il y a en effet des cousins dans mes rêves.

— Ah !

— Mais des cousins sans ailes, des cousins véritables, quelque chose comme le duc de Guise et ses frères…

— Hum ! fit Crillon. Votre Majesté pourrait bien rêver vrai.

— Et puis, il y en a encore un.

— Ah ! dit Crillon, qui fronça le sourcil ; et celui-là ?…

— C’est le roitelet de Navarre.

Un large sourire épanouit la face loyale de Crillon.

— Le roi de Navarre est un sujet fidèle de Votre Majesté, dit-il.

— Tu crois ?

— Et s’il n’y a que lui qui empêche Votre Majesté de dormir…

— Il est le chef des huguenots…

— Bah ! Sire, moi qui suis catholique, je vous puis parler en toute franchise, n’est-ce pas ?

— Parle…

— Eh bien ! si Votre Majesté veut lever une armée de cent mille huguenots pour les conduire à l’ennemi, elle trouvera cette armée et n’en aura jamais eu de plus vaillante.

Crillon, en parlant ainsi, venait de faire faire un bon pas à la cause des huguenots dans l’esprit du roi. Malheureusement l’effet en fut détruit presque aussitôt.

On gratta à la porte.

— Entrez, dit le roi.

— Au diable le fâcheux !… murmura M. de Crillon.

Pibrac, lui, toujours prudent, gardait le silence.

La personne que Crillon traitait de *fâcheux* n’était autre que la reine mère.

Mme Catherine était vêtue de ses habits de gala et son sourire était rayonnant.

— Hum ! pensa Pibrac.

— Diable ! se dit Crillon.

On savait ce que signifiaient les sourires de Mme Catherine.

— Bonsoir, madame, dit le roi en se levant. Est-ce que vous venez faire le *quatrième* dans notre partie ?

Jouer avec le roi, c'est lui faire un plaisir infini.

— Volontiers, Sire, dit la reine.

— Voilà qui est de mauvais augure, murmura M. de Crillon.

Pibrac, lui, était plus que jamais silencieux.

La reine s'assit, retira ses gants et prit les cartes avec ses mains blanches garnies de bagues.

— Votre Majesté a raison de s'amuser, dit-elle.

— Et pourquoi pas ma mère ?

— Car elle aura bientôt plus sérieuse besogne.

Le roi tressaillit.

— Plaît-il, madame ?

Catherine soupira.

— Hélas ! Sire, nous vivons en un temps bien malheureux, en vérité.

Le roi replaça ses cartes sur la table et son œil étincela.

— Est-ce que vous allez m'apprendre une nouvelle conspiration, madame ?

Nouveau soupir de la reine.

Crillon, qui semblait se faire un jeu de tenir tête à la reine mère, dit brusquement :

— Je gage que Votre Majesté va nous parler encore des huguenots ?

Catherine essaya de foudroyer Crillon d’un regard ; mais les regards de Catherine étaient aussi impuissants sur l’âme du duc que les efforts de l’orage sur les vieux cèdres du Liban.

— Oui, certes, dit-elle, et il ne faut pas que Votre Majesté ignore plus longtemps la vérité tout entière.

— Hein ? fit le roi.

— Le sire de Cotte-Hardie s’est évadé de prison.

— Oh ! fit Crillon qui tenait à conserver son franc-parler, nous savons cela depuis plus de huit jours, madame.

— Mais ce que le roi ne sait pas, dit la reine, c’est que le complot du sire de Cotte-Hardie n’était qu’une simple escarmouche.

— Oh ! reprit négligemment Crillon, je n’y ai jamais, pour mon compte, attaché une grande importance.

La reine se mordit les lèvres ; mais elle continua :

— Plus que jamais, les huguenots se remuent et conspirent tout à leur aise.

— Ah ! fit le roi.

— Et c’est tout simple, poursuivit Catherine, puisque leur chef… le roi de Navarre…

— Hé ! madame, répliqua le roi avec humeur, convenez que vous m’avez assez tourmenté, cependant, pour en faire votre gendre.

Mme Catherine était battue avec ses propres armes. Aussi changea-t-elle brusquement de tactique.

— Sire, dit-elle, Dieu veuille qu’un jour vos yeux s’ouvrent à la lumière, et que ce jour-là il ne soit pas trop tard !

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Il est un malheureux serviteur de la monarchie que sa haine pour les huguenots va conduire à l’échafaud et qui, cependant…

Mme Catherine jouait de malheur, car le roi se leva brusquement et s’écria :

— Je sais de qui vous parlez, c’est de René ?

— Oui, sire.

Le roi frappa sur la table de son poing fermé.

— Eh bien ! dit-il, s’il en est ainsi, laissez-moi vous dire, à mon tour, que je suis las de temporiser, madame.

Catherine frissonna.

— Je veux en finir, acheva le roi.

Et se tournant vers Crillon :

— Monsieur le duc, dit-il, vous ferez donner les ordres nécessaires pour que l’exécution ait lieu demain.

La reine eut le vertige.

— À quelle heure ? demanda Crillon triomphant.

— À midi.

Et comme la reine voulait parler, le roi l’arrêta d’un geste :

— Madame, dit-il, quand on aura rompu votre cher René, vous me viendrez parler des huguenots et de leurs conspirations. Je serai prêt à vous écouter.

Et comme il redoutait de nouvelles explications, le roi se leva et passa dans sa chambre à coucher, ajoutant :

— Laissez-moi dormir.

§

Charles IX se vantait lorsqu’il demandait qu’on le laissât dormir. La vérité fut qu’il ne ferma pas l’œil de la nuit.

Il avait en tête les huguenots et leurs conspirations.

La reine avait compromis un moment la partie en redemandant la grâce de

René ; mais ses paroles perfides n’en avaient pas moins germé dans l’esprit du faible monarque.

Au matin, comme il commençait à s’assoupir, il eut un affreux cauchemar.

Il rêvait que le sire de Cotte-Hardie tentait de l’assassiner…

Éveillé en sursaut, le roi appela. Un page accourut.

— Où est Crillon ? dit-il.

— M. de Crillon a couché au Louvre.

— Qu’on aille me le chercher.

Crillon arriva.

— Mon cher duc, dit le roi, je veux en finir avec les huguenots.

Crillon ouvrit de grands yeux.

— Votre Majesté aurait-elle revu la reine mère ?

— Non, dit le roi.

L’étonnement de Crillon redoubla.

— Les huguenots conspirent, le roi de Navarre conspire…

— Oh ! pour celui-là, Sire, dit Crillon, je réponds du contraire.

— N’importe ! allez me le quérir…

Crillon, tout abasourdi, alla prévenir Henri de Bourbon, qui était encore au lit avec sa jeune femme.

Henri accourut, laissant Marguerite en grand émoi ; et Crillon le suivit.

Charles IX s’était fait habiller et il venait de passer dans son cabinet. Les paroles de Crillon, jointes à son attitude calme et à son visage souriant, avaient déjà produit un bon effet sur le roi, qui reçut son frère de Navarre avec bienveillance.

— Votre Majesté a désiré me voir ? dit le jeune prince.

— Oui, mon frère.

Et le roi invita Henri de Bourbon à s’asseoir.

Mais le prince demeura-debout.

— Mon pauvre Henri, dit alors Charles IX, te plais-tu beaucoup au Louvre ?

— Mais oui, Sire.

— Et tu n’as nul regret de ton royaume et de tes sujets ?

Henri regarda le roi.

Le roi reprit :

— On dit pourtant que Nérac est un plaisant séjour…

— Mais, Sire…

— Et voici bientôt venir les vendanges et la cueillette des olives…

Un fin sourire vint aux lèvres du roi de Navarre :

— Mais, Sire, dit-il, Votre Majesté semble me vouloir exiler.

— Non, certes, mais je prévois que tu auras peut-être des ennuis ici…

— Avec qui donc, Sire ?

— Avec Mme Catherine.

— C’est bien possible, Sire.

— Et puisque ma sœur Margot n’est jamais allée en Navarre… tu devrais l’y conduire.

— Je le veux bien, Sire ; mais…

Henri s’arrêta.

— Ah ! dit le roi, est-ce que tu y mets des conditions ?

— Oh ! une seule…

— Laquelle ?

— J’aimerais assez emmener la femme et emporter la dot. C’est l’usage.

— Charles IX fit un soubresaut.

— Ouais ? dit-il.

— On a promis une dot à Mme Marguerite, poursuivit Henri imperturbable, la ville de Cahors et trois cent mille écus. Or, j'ai bien besoin de trois cent mille écus, et quant à la ville de Cahors, Votre Majesté conviendra qu'elle me serait fort nécessaire.

— Tu crois ?

— Cela m'arrondirait.

Crillon se pencha à l'oreille du roi :

— Sire, dit-il, un homme qui réclame si franchement ce qu'on lui doit ne conspire pas !…

Chapitre 10

Tandis que Charles IX conseillait à son frère et cousin le roi de Navarre d'aller faire un tour dans son royaume et que ce dernier manifestait l'intention de toucher auparavant la dot de Mme Marguerite sa femme, la reine mère rentrait chez elle furieuse et désespérée.

Une dernière fois Charles IX lui avait refusé la grâce de son cher René, et, de plus, il avait chargé Crillon de presser l'exécution du coupable.

La reine retournait dans ses appartements en proie à un trouble d'esprit tel qu'elle eût cherché vainement toute seule à prendre un parti, si le hasard ne-fût venu à son aide.

Un de ses pages était dans l'antichambre et vint à elle en lui disant :

— Un gentilhomme étranger désire parler à Votre Majesté.

— Je ne veux voir personne ! répondit brusquement Catherine.

— Ah ! c'est que, dit le page embarrassé, je l'ai introduit.

— En quel lieu ?

— Dans l'oratoire de Votre Majesté.

— Qui sait ? pensa la reine, c'est peut-être un secours inespéré qui m'arrive.

Et elle entra dans son oratoire !

Un beau jeune homme, enveloppé dans son manteau, tête nue et le chapeau à la main, attendait debout et adossé à la table de chêne sculpté sur laquelle Catherine avait coutume décrire !

La reine le regarda avec curiosité :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un gentilhomme lorrain.

La reine fronça le sourcil.

— Votre nom ?

— Éric de Crèvecœur.

Catherine avait coutume d’entretenir des espions dans toutes les cours d’Europe : par conséquent elle connaissait de nom presque tous les personnages de marque des pays étrangers.

— En ce cas, dit-elle, je devine que vous m’apportez un message du duc Henri de Guise.

Le comte s’inclina.

Catherine fit trêve un moment à sa terrible préoccupation touchant René, et, retrouvant son sang-froid :

— Nos cousins de Lorraine, dit-elle, nous ont fort négligée, monsieur, depuis quelque temps.

Le comte sourit :

— Mais, il me semble, dit-il, que le prince Henri est venu dernièrement à Paris… un peu avant le mariage de Mme Marguerite.

Le comte prononça ces mots d’une façon qui ne laissa aucun doute à la reine mère. Il était au courant des anciennes intrigues du duc avec Mme Marguerite et devait être sûrement dans tous les secrets de celui qui l’envoyait.

— Le prince Henri, reprit la reine, est un ingrat…

Il est tout dévoué à Votre Majesté, madame.

— Mais il a fui la cour de France, dit Catherine avec un soupir hypocrite.

— Il y avait des ennemis.

— Ah ! vous croyez ?

— Et bien certainement, s’il y fût resté plus longtemps…

— Eh bien ?

— On eut tenté de l’assassiner.

— Je ne connais à la cour de France, répondit Mme Catherine, qu’une seule personne qui soit l’ennemi mortel du duc de Guise.

— Votre Majesté en convient ?

— Oui : c’est le roi de Navarre.

— C’est aussi mon avis, madame.

— Mais, reprit la reine, si le roi de Navarre est l’ennemi du duc de Guise, moi, la reine, je suis son amie.

— Le duc l’espère, madame.

— Et comme telle, je puis contrebalancer l’influence néfaste du roi huguenot.

Le comte de Crèvecœur s’inclina silencieux.

— Mais, dit la reine, vous venez ici envoyé par lui ?

— Oui, madame.

— Par conséquent vous êtes porteur d’un message…

Le comte s’inclina.

Catherine croyait à un message écrit et elle tendit la main… Mais le comte se hâta d’ajouter :

— Je ne suis chargé, madame, que de demander de vive voix, à Votre Majesté si elle voudrait bien accorder un rendez-vous au duc mon maître.

— Comment ! s’écria Catherine il ne m’a point écrit ?

— Non, madame.

— Pourquoi ?

— Verba volant, scripta manent, ce qui veut dire…

— Que les écrits restent et que les paroles s’envolent, dit la reine, qui savait le latin. Mais cependant, dit-elle, le duc a dû vous donner un gage quelconque, un signe auquel je pourrais reconnaître que vous venez de sa part…

— Oui, madame.

Et le comte tira de son sein une bague.

La vue de cette bague arracha un tressaillement à Catherine, en même temps

qu’un éclair de colère passait dans ses yeux.

En même temps une détonation se fit entendre, et le colosse tomba. (P. 681.)

Cette bague, jadis le roi Henri II l'avait passée au doigt de la jeune reine que l'Italie envoyait à la France ; plus tard, cette même reine, après que Montgomery eut si fatalement tué son époux, donna ce joyau à sa fille Mme Marguerite de France.

Cette dernière, un jour, dans un élan de tendresse, avait mis cette bague à l'annulaire gauche du duc Henri de Guise.

Or, pour que cette bague fût dans les mains du comte Éric de Crèvecœur, il fallait bien qu'il vînt de la part du duc.

La reine n'en pouvait douter. En outre, cet anneau avait encore, pour Catherine, une autre signification. Si le duc de Guise avait consenti à s'en séparer, c'est qu'il n'aimait plus Marguerite.

— C'est bien, dit la reine mère, parlez maintenant, monsieur de Crèvecœur.

— Madame, dit le comte, le duc mon maître, qui s'intéresse fort aux affaires du royaume de France et à celles de la religion catholique, qui est si fort menacée en ce moment…

— C'est vrai, interrompit la reine.

Le comte poursuivit :

— Le duc mon maître pense que Votre Majesté et lui pourriez vous entendre…

— C'est selon, dit la reine.

— Et il est persuadé que d'une heure d'entretien avec Votre Majesté il pourrait résulter de grands biens pour la cause du catholicisme.

— Je le pense également, monsieur. Retournez à Nancy et dites au duc de Guise que je suis prête à le recevoir secrètement.

Le comte secoua la tête :

— Le duc n'est pas à Nancy.

— Où donc est-il ?

— À Paris.

Pour la seconde fois, Mme Catherine fronça le sourcil.

— Ah ! dit-elle, je croyais qu'il redoutait d'y être assassiné.

— Aussi est-il caché.

— Le roi de Navarre a peut-être bien des espions…

— Rassurez-vous, madame. Si le duc n'a point vu, cette nuit, Votre Majesté, il sera demain matin à quinze lieues de Paris.

— Eh bien ! qu'il vienne !

Le comte se reprit à sourire.

— Non, dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Mais… parce que… il a fait un vœu.

— Quel est-il ?

— De ne remettre les pieds au Louvre qu'après avoir vu Votre Majesté.

— Ah çà ! monsieur, fit la reine avec hauteur, le duc a-t-il perdu la tête de me demander un rendez-vous et de ne point venir au Louvre ?

— Le duc attend Votre Majesté.

— En quel endroit ?

— Dans la maison où il est caché.

— Et cette maison ?…

— Je ne puis pas l'indiquer à Votre Majesté, mais je puis l'y conduire, si toutefois elle consent à me suivre.

— Vous êtes fou, dit Catherine, de penser qu'une reine de France va s'en aller courir Paris la nuit.

— Hélas ! madame, répondit le comte, j'ai ouï dire que Votre Majesté l'avait fait un soir qu'elle voulait à tout prix sauver du bourreau un homme qui lui était cher.

Catherine tressaillit brusquement.

— Or, continua M. de Crèvecœur, je gage que, s’il était encore question du salut de cet homme… Votre Majesté consentirait à me suivre.

La reine attacha son regard clair et profond sur le comte, et parut attendre qu’il complétât sa pensée.

— Madame, dit le jeune homme, si Votre Majesté consent à me suivre sur-le-champ, sans un page, sans un garde, foi de gentilhomme, René sera sauvé !…

La reine étouffa un cri.

— Eh bien ! dit-elle, je vous suis…

Et elle jeta un manteau à capuchon sur ses épaules ; puis, regardant le comte :

— Par où êtes-vous venu ?

— Par là, dit M. de Crèvecœur.

Et il montrait la porte de l’antichambre.

— Il faut qu’on vous voie sortir comme on vous a vu entrer.

— Mais vous, madame ?…

La reine ouvrit la croisée de son oratoire qui donnait sur la rivière.

— Tenez, dit-elle, voyez-vous cet arbre dont les racines plongent dans l’eau ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! je vous y donne rendez-vous, ou plutôt j’y serai avant vous. Sortez par le grand escalier.

M. de Crèvecœur s’inclina et sortit.

Ce fut alors qu’il rencontra Nancy et échangea quelques mots avec elle.

Quant à la reine, elle prit ce petit escalier secret que Henri de Guise, le sire de Coarasse et René le Florentin avaient si bien connu tour à tour.

Cet escalier, on s’en souvient, aboutissait à la poterne du bord de l’eau, et, cinq minutes après leur séparation, la reine Catherine et M. de Crèvecœur se

trouvaient au pied de l’arbre indiqué.

La reine était encapuchonnée et elle avait posé sur son visage le masque de velours si fort en usage alors.

Le comte lui offrit la main.

— Par où me conduisez-vous ? demanda-t-elle.

— Venez, madame.

Et le comte fit traverser à la reine cette place semée de cabarets et de bicoques qui s’étendait entre le vieux Louvre et Saint-Germain-l’Auxerrois, puis il entra avec elle dans la petite rue des Prêtres.

À ce moment, un homme, immobile jusque-là sous l’imposte d’une porte bâtarde, s’avança silencieusement vers eux.

L’homme que la reine voyait s’avancer vers elle était, comme le comte Éric de Crèvecœur, enveloppé dans un manteau et il portait un large chapeau qui lui couvrait une partie du visage.

À la vue de cet homme, Catherine, éprouva un certain, effroi, car il vint se ranger auprès d’elle ; et, par un mouvement instinctif, elle se serra contre M. de Crèvecœur.

— Ne craignez rien, madame, lui dit ce dernier, cet homme est un de mes amis.

— Ah ! fit la reine.

— Le sire Léo d’Arnembourg, ajouta le jeune homme, comme moi au service du duc.

Ils longèrent la rue des Prêtres, et, comme ils allaient en atteindre l’extrémité, un second personnage, vêtu comme le premier, quitta pareillement l’embrasure ténébreuse d’une porte et rejoignit le comte Éric.

— Ne vous effrayez pas davantage, madame, répéta le comte.

— Vous connaissez donc aussi cet homme ?

— Oui.

— Et c’est comme vous ?

— Un serviteur du duc notre maître, le baron de Saarbruck.

Mais les paroles de M. de Crèvecœur ne rassurèrent pas complétement Mme Catherine.

— Ah çà, monsieur, dit-elle ; voudriez-vous par hasard m’enlever ?

Le comte se prit à sourire.

— Non, madame, dit-il, mais nous sommes gens de précaution et nous avons voulu nous sauvegarder nous-mêmes, pour le cas où il aurait plu à Votre Majesté de se faire escorter.

— Ah ! c’est différent, dit la reine.

Et elle continua à marcher.

On arriva ainsi jusqu’à la place Saint-Eustache.

Là, tout à coup, la reine entendit des cris, des hurlements, un tumulte infernal qui partait d’une maison de hideuse apparence, au coin de la rue des Deux-Ecus.

— Oh ! oh ! dit le comte de Crèvecœur, il paraît que les habitants de ce quartier ne sont pas précisément très paisibles.

Mais la reine s’était arrêtée muette et anxieuse.

— Que se passe-t-il donc dans cette maison ? demanda-t-elle.

Chapitre 11

La reine avait attaché sur la maison borgne un regard ardent et curieux.

Une lueur rougeâtre brillait derrière le papier huilé des croisées.

À cette clarté on, voyait, derrière les carreaux, passer et repasser des ombres.

Puis les cris continuaient, les uns désespérés, les autres joyeux, mêlés de jurons, blasphèmes et chants d'orgie. Au milieu de ces vociférations, une voix de femme, voix suppliante et pleine d'angoisse, se faisait entendre, dominait tout le reste et arrivait jusqu'à la reine.

Cette voix, Catherine l'avait reconnue sans doute, puisqu'elle s'était arrêtée.

— Ah ! dit-elle, on jurerait que c'est la voix de Paola.

— Paola ! fit M. de Crèvecœur étonné.

— Oui, la fille de René.

— Ah ! je sais, dit le comte, on m'a narré cette histoire. Les truands l'ont déshonorée…

— Hélas ! fit Catherine. Et depuis deux mois je l'ai fait chercher vainement partout.

Les cris redoublaient :

— Au secours !… à moi !…, hurlait-on au dedans.

— Monsieur, monsieur, dit la reine avec une anxiété croissante, ne pourrait-on porter secours à ces infortunés ?…

— Si tel est le bon plaisir de Votre Majesté qu'on se mêle des affaires de ces bourgeois, dit le comte, la chose est facile.

Et il fit un signe à ses deux compagnons.

Le baron de Saarbruck arriva le premier sous les fenêtres et frappa deux coups vigoureux sur la porte bâtarde avec le pommeau de son épée.

À ce bruit, les gens qui se trouvaient dans la maison parurent s'émouvoir.

Une fenêtre s’ouvrit ; une tête hideuse apparut.

— Qui est là ? demanda-t-on d’une voix avinée. Est-ce toi, le duc d’Égypte ?

— Truand de malheur ! répondit le baron, je suis un vrai gentilhomme qui te plantera sa dague en plein corps si tu ne lui ouvres à l’instant.

— Fi des gentilshommes ! répondit l’ivrogne.

Et il referma la fenêtre.

Les cris continuaient au dedans.

Le baron de Saarbruck était un solide gaillard, haut de six pieds, un vrai Germain pour la stature et les proportions herculéennes. Il s’arrêta tranquillement à la porte, donna un coup d’épaule, et la porte vola en éclats.

Éric de Crèvecœur et le sire Léo d’Arnembourg étaient derrière lui… La reine se tenait à quelques pas dans la rue.

Alors un spectacle étrange s’offrit à leurs regards.

Une femme nue était liée à un poteau qui soutenait le plafond, et quatre personnes, dont une autre femme, l’entouraient. La malheureuse poussait des cris déchirants et cherchait vainement à se dégager et à rompre ses liens, pour se soustraire au supplice qu’on lui infligeait.

L’autre femme, qui ressemblait à une furie, vêtue d’un misérable jupon et d’une chemise ouverte sur la poitrine, ses longs cheveux noirs dénoués et flottants, était armée d’une corde à nœuds dont, elle frappait la femme attachée au poteau.

Trois hommes étaient assis et buvaient, les coudes sur une table. Ces trois hommes étaient le colosse Bourdon, Cœur-de-Loup et Courte-Haleine, ces trois truands qui avaient enlevé la fille de René trois mois auparavant. La femme que l’on fouettait n’était autre que Paola. Quant à l’autre, on le devine, c’était Farinette.

Les trois hommes buvaient, chantaient, blasphémaient, et si Paola poussait un cri trop déchirant, ils lui jetaient un verre de vin au visage en lui disant :

— Tais-toi ! sorcière de malheur…

— Ah ! hurlait Farinette en frappant à coups redoublés, je l’ai juré, je tiendrai

mon serment. Chaque soir, pendant un an, je te rosserai d'importance !… Il faut que celui que j'aimais et qui est mort pour ton scélérat de père soit vengé !

— Au nom du ciel ! murmurait Paola, grâce ! grâce !…

L'œil de la jeune fille était hagard, une écume blanche bordait ses lèvres, et son visage, jadis si beau, portait maintenant l'empreinte de terribles et cruelles souffrances.

À la subite irruption des trois gentilshommes lorrains dans la maison, un silence de mort qui dura quelques secondes succéda à tout ce tapage.

Farinette demeura la corde en main et la main levée.

Le colosse Bourdon, qui avait ouvert la croisée pour savoir qui frappait, se leva précipitamment, et, à défaut d'autre arme, s'empara d'un pot de grès énorme dans lequel il n'y avait plus de vin. Courte-Haleine et Cœur-de-Loup tirèrent chacun un poignard, renversèrent la table et la placèrent entre eux et les nouveaux venus.

— Holà ! marauds, cria le comté en mettant flamberge au vent, rendez-vous, s'il vous plaît, et détachez cette femme…

— C'est Paola ! c'est bien elle ! s'écria la reine, qui se tenait un peu en arrière.

Le colosse se prit à rire d'un air hébété.

— Laisse-nous tranquilles, beau mignon, dit-il.

Le comte fit un pas en avant et ses compagnons se rangèrent à ses côtés.

Courte-Haleine et Cœur-de-Loup brandissaient leurs poignards.

Bourdon leva son pot de grès et il allait essayer d'assommer le comte, lorsque deux mains l'enlacèrent par derrière.

C'était Farinette.

Farinette avait jeté sa corde, et elle disait…

— Arrêtez donc, brutes que vous êtes, et laissez-moi parler à ces gentilshommes.

— À la bonne heure ! s'écria Éric de Crèvecœur. La fille est méchante, mais elle est belle. On l'écoutera.

Farinette avait sans doute une certaine autorité sur ces trois hommes, car ils s’arrêtèrent. Bourdon laissa retomber son pot de grès au niveau de son nombril, Courte-Haleine et Cœur-de-Loup se retirèrent en arrière.

Paola roulait autour d’elle des yeux hagards qu’elle fixait parfois avec une curiosité hébétée sur les trois hommes qui venaient d’entrer.

— Allons, la belle fille, répéta le comte, parle, et dis-nous ce que tu fais ici, ce que sont cette femme que tu bats et ces hommes qui te regardaient faire ton métier de bourreau.

— Je m’appelle Farinette, répondit-elle simplement. Je suis la reine de la cour des Miracles.

— Ah ! ceci est un renseignement, dit le comte. Après ?

— Le roi de Bohême m’épousera dans neuf mois, lorsque j’aurai porté le deuil de mon premier époux.

— Comment le nommais-tu ?

— Gascarille. On l’a pendu à la place de René le Florentin, le misérable empoisonneur, le sorcier, le mécréant.

— Pourquoi bats-tu cette femme ?

— C’est la fille de René… Messieurs, dit Farinette, vous le voyez, je fais œuvre pie, puisque je venge mon premier époux. Depuis deux mois, cela se renouvelle chaque soir.

— Et… ces hommes ?

Le comte désignait du doigt les trois truands.

— Ce sont mes esclaves…

Et Farinette eut un geste et un accent de véritable reine.

Le comte avait froidement écouté ses explications.

— Eh bien ! ma petite, dit-il, tu vas détacher cette fille et sur-le-champ.

— Hein ! fit la ribaude.

Tu lui jetteras un manteau sur les épaules, et tu nous la rendras.

Mais Farinette poussa un cri sauvage.

— Qui donc êtes-vous ? dit-elle.

— Nous sommes les amis de René.

Farinette bondit comme une tigresse vers le poteau, enlaça Paola qui se prit à gémir, et, lui étreignant le cou de ses deux mains :

— Eh bien ! dit-elle, si vous l'avez, vous l'aurez morte !… À moi, les truands !

— Allons, mes amis, dit le comte Éric, il faut dégainer.

Et les trois jeunes gens se ruèrent sur les truands, qui prirent la table et s'en firent un bouclier.

En même temps Farinette enfonça ses ongles dans le cou de Paola gémissante.

— N'approchez pas ! cria-t-elle, n'approchez pas !… ou je l'étrangle.

Mais le comte leva son épée, et d'un bond s'élançant par-dessus la table, il arriva près du poteau.

Farinette reçut un vigoureux coup de plat d'épée sur l'épaule droite, et la douleur, en lui arrachant un cri, lui fit lâcher prise.

En même temps le colosse Bourdon lançait, après l'avoir brandi, son pot de grès à la tête du comte.

Mais soit que le truand eût mal pris ses mesures, soit que le comte eût esquivé le coup, le pot frappa le poteau et se brisa. En même temps, encore, une détonation se fit entendre, et le colosse vomit un horrible blasphème et tomba tout de son long sur le parquet.

Le sire d'Arnembourg venait de le mettre bas d'un coup de pistolet. Courte-Haleine et Cœur-de-Loup laissèrent retomber la table et crièrent en un seul mot :
– Grâce !…

Que pouvaient les poignards des deux truands contre les pistolets du sire Léo d'Arnembourg ?

— Allons ! canaille infecte, vermine humaine ! s'écria Éric de Crèvecœur, hors d'ici !…

Les truands avaient jeté leurs poignards ; le colosse Bourdon se tordait sur le sol, baigné dans son sang ; Farinette, étourdie du coup de plat d'épée, s'était retirée vers le mur auquel elle s'était adossée, comme une bête fauve poursuivie qui fait tête aux chasseurs et aux chiens.

Le comte alla vers elle, la prit à bras-le-corps et la porta jusqu'au seuil de la maison. Puis il la jeta dehors en lui disant :

— Va te faire pendre ailleurs.

Courte-Haleine et Cœur-de-Loup s'étaient déjà enfuis.

Il ne restait plus dans la maison que Bourdon qui râlait et blasphémait, et Paola qui continuait à rouler autour d'elle des yeux hagards. Le sire Léo d'Arnembourg la délia, puis lui jeta son manteau sur les épaules.

À ce moment la reine, qui était demeurée immobile et comme frappée de stupeur dans la rue, tandis que les truands se trouvaient encore dans la maison, y fit irruption et vint prendre Paola dans ses bras en lui disant :

— Mon enfant, ma fille… me reconnais-tu ?

Paola répondit par un éclat de rire. Elle était folle !

Dix minutes après, la reine mère, ses trois compagnons et la fille de René qui, après avoir pleuré et demandé grâce, riait maintenant et chantait les obscènes refrains qu'elle avait entendus dans la cour des Miracles, se remettaient en route.

Le comte de Crèvecœur, qui ouvrait la marche, conduisit la reine dans la rue des Jeux-Neufs, derrière Saint-Eustache, et au-delà de ce rempart qu'on nommait l'enceinte de Philippe-Auguste. Le comte s'arrêta devant une hôtellerie à la porte de laquelle pendait la traditionnelle branche de houx. Au lieu de frapper, il siffla.

À ce bruit la porte s'ouvrit, mais nulle lumière ne brilla à l'intérieur. Cependant un homme sortit à demi.

— Est-ce vous ? dit-il.

— C'est moi.

Et le comte entra, priant la reine de le suivre.

Le sire Léo d'Arnembourg donnait le bras à la folle.

— Madame, dit le comte Éric, prenez ma main et laissez-vous conduire.

— Mais pourquoi ces ténèbres ?

— Parce que nul ne doit voir le duc, excepté vous et nous.

Catherine avait bien quelque appréhension, mais elle s’était trop avancée pour reculer. Elle plaça sa main dans la main du comte qui, à travers l’obscurité, l’entraîna dans l’intérieur de cette maison, qui ressemblait bien plus à un coupe-gorge qu’à un lieu honnête.

Notre homme n'est point couché, dit le duc à M. de Pibrac, et il frappa à la porte. (P. 690.)

Chapitre 12

La reine mère vécut alors une année en cinq minutes, tandis que le comte Éric de Crèvecœur l'entraînait à travers les dédales ténébreux de cette maison isolée derrière les remparts de Paris. Elle se remémora tous les griefs que la maison de Lorraine pouvait avoir contre elle, toutes les trahisons qu'elle avait méditées et tentées.

Pour un second royaume de France, Catherine eût hésité peut-être à suivre les envoyés du duc ; mais Éric de Crèvecœur avait fait vibrer à son oreille un mot magique, le nom de René. Catherine, la femme insensible et cruelle par excellence, sourde à toutes les infortunes, impitoyable pour tous, Catherine avait un défaut de cuirasse au cœur : elle aimait d'une tendresse aveugle ce Florentin, mélange de sorcier et d'empoisonneur, qui depuis quinze ans possédait tous ses secrets et avait trempé dans tous ses crimes.

L'homme qui s'était montré un moment sur le seuil de la porte extérieure de la maison était rentré et avait disparu dans l'obscurité.

Catherine fit une trentaine de pas, guidée par le comte ; elle longea un couloir humide et plus ténébreux encore que la première pièce qu'elle avait traversée, puis le comte s'arrêta et frappa à une deuxième porte sous laquelle passait un filet de lumière.

— Entrez ! dit une voix à l'intérieur.

Cette voix, Catherine la reconnut, c'était celle du duc.

Le comte poussa la porte, et Catherine se trouva sur le seuil d'une petite chambre d'auberge, au milieu de laquelle un homme était assis à califourchon sur un escabeau.

C'était le duc Henri de Guise.

À la vue de la reine, il se leva et salua profondément.

La reine attacha sur lui son regard intelligent et qui plongeait si bien au fond des cœurs. Mais le duc était calme, impassible, et il était impossible de deviner sa pensée. Il vint à la reine mère, s'inclina de nouveau et lui baisa la main.

Le comte Éric se retira et ferma la porte derrière lui.

— Savez-vous, monsieur mon cousin, dit la reine qui dissimulait de son mieux, sous un sourire et une attitude tranquille, l'émotion qui l'étreignait, savez-vous que vous en usez un peu sans façon avec moi ?

— Excusez-moi, madame, répondit le duc avec respect ; la prudence seule a dicté ma conduite qui, en toute autre circonstance, eût été impardonnable.

Et le duc avança un siège à Mme Catherine, puis demeura debout devant elle.

— Madame, dit-il alors, vous comprendrez d'autant mieux les précautions dont j'ai dû m'entourer pour obtenir de vous une entrevue, que vous savez les dangers que j'ai courus il y a quelques mois, alors que je logeais au Louvre.

La reine comprit l'allusion, mais elle demeura impassible.

— Mais non, dit-elle, je n'ai point ouï parler de ces dangers.

— J'ai failli être assassiné…

— Et par qui ? par un huguenot sans doute ?

— Non, répliqua froidement le duc ; on m'a invité à quitter le Louvre, si je voulais demeurer au nombre des vivants.

— Mais qui ? demanda Catherine qui jouait l'incrédulité.

— Un inconnu m'a abordé un soir au bas de la poterne du bord de l'eau.

— Et c'est lui qui a osé ?…

— C'est lui qui m'a prévenu du péril que je courais ; il m'a même nommé la personne qui stipendiait les assassins.

— Ah ! fit la reine toujours calme. Et cette personne ?…

— C'était vous, madame, répondit le duc sans s'émouvoir.

Catherine jugea inutile de s'indigner et de protester. Seulement elle demanda avec ironie :

— Dites-moi, monsieur mon cousin, m'avez-vous donc voulu voir pour me parler de ces sornettes ?

— Non, madame.

— Alors expliquez-vous, de grâce, sur le sujet de conversation que nous allons traiter ensemble.

— Auparavant, madame, permettez-moi de vous remémorer une histoire qui n’est pas encore bien loin de nous.

— Faites, dit la reine.

— Je veux parler de l’histoire du roi François 1er, père du roi Henri II votre illustre époux.

— Ah !

— Et de son rival l’empereur Charles-Quint.

Catherine tressaillit.

— Pensez-vous, continua le duc, que si le roi François avait lu dans l’avenir et qu’il eût prévu les funestes conséquences de la bataille de Pavie et sa captivité en Espagne, il eût laissé l’empereur traverser fort paisiblement la France pour s’en aller dans les Flandres ?

— Je ne le pense pas, dit la reine.

— Eh bien ! madame, me voici à Paris, et, en apparence, je suis dans la situation de l’empereur Charles-Quint.

— On ne songe point à vous garder, monsieur mon cousin.

— Attendez… Mais, en dépit de l’apparence, je suis tout au contraire dans la position du roi François.

La reine fronça le sourcil.

— Je prévois que si je me livrais à Votre Majesté, je pourrais bien m’en repentir.

— Vous êtes fou, duc.

— Alors, voici ce que j’ai imaginé, madame.

— Voyons ! fit la reine.

— J’ai imaginé de vous enlever au milieu de Paris.

La reine eut un geste d’effroi.

— J’ai des chevaux sellés à la porte Montmartre, qui est à deux pas d’ici. Justement l’officier qui commande la porte est un reître allemand qui m’est très dévoué et qui me laissera sortir. Trois hommes vaillants et fidèles m’accompagnent. Vous les avez vus, n’est-ce pas ?

— Oui, dit la reine avec ironie.

— Et, une fois en Lorraine, je pourrai peut-être traiter avec vous des choses importantes de la religion et du royaume.

La reine, au comble de la stupeur, s’était relevée et dirigée vers la porte. Mais cette porte s’ouvrit, et la reine aperçut derrière elle les trois jeunes gens qui lui avaient servi d’escorte.

— Ah ! s’écria-t-elle dominée enfin par l’indignation et la colère, c’est une trahison infâme.

— Non, madame, dit tranquillement le duc, c’est de la belle et bonne guerre ; cependant, nous pourrions peut-être nous entendre…

— C’est-à-dire que vous allez me vendre ma liberté ?

— Non, je veux assurer la mienne.

— Parlez…

Le duc fit un signe et la porte se referma.

De nouveau Mme Catherine, était seule avec le prince.

— Madame, reprit ce dernier, votre cause et la mienne sont étroitement unies, croyez-le. Nous avons un ennemi politique commun, le parti huguenot.

— C’est vrai.

— Un ennemi personnel commun, le roi de Navarre.

— C’est encore vrai.

— Or, de notre entretien d’aujourd’hui va dépendre le sort de l’un et de l’autre.

La reine regarda le duc.

— Que feriez-vous pour celui qui vous débarrasserait d’eux ?

— Mais… je ne sais pas.

— Cherchez bien.

Catherine devinait sans doute les secrètes prétentions du duc ; mais elle paraissait ne point les comprendre.

— Votre Majesté, continua le duc de Guise, n’a point voulu m’accorder la main de la princesse Marguerite… Elle a peut-être commis une faute…

La reine ne sourcilla point.

— Car, reprit le duc, elle a cru que le roi de Navarre serait un petit prince sans importance, un ours mal léché, un montagnard vêtu grossièrement et plus préoccupé de courir un sanglier que de gouverner un royaume.

— Hélas ! soupira Catherine.

— Les choses étant ainsi, Votre Majesté a pensé que le roi de Navarre ne porterait nul ombrage au trône de France, tandis que le duc de Guise…

Un sourire compléta la pensée du duc.

— Je confesse, répondit Catherine, que j’ai commis une grande faute. Mais…

— Vous voulez dire que le repentir arrive trop tard.

— Oui, certes.

— La cour de Rome accorderait certainement le divorce.

— Oui, dit Catherine : mais Marguerite aime son époux.

Un nuage passa sur le front du duc, et un éclair de haine brilla dans ses yeux.

— Ah ! madame, dit-il, vous avez parfois des mots cruels.

— Pardonnez-moi, dit la reine, et revenons aux huguenots.

Le duc se remit promptement de son émotion passagère et regarda froidement Catherine.

— Si Vôtre Majesté le veut, dit-il, avant qu’il soit un mois il n’y aura plus de huguenots en France…

— Pas même le roi de Navarre ?

Le duc eut un sourire silencieux.

— Pas même le roi de Navarre, répondit-il.

— Alors, vous le ferez catholique ?

— Non, mais il lui arrivera malheur.

La reine tressaillit.

— Madame, poursuivit Henri de Guise, je suis plus chez moi à Paris que Votre Majesté ne le pense.

— Oh ! je n'ignore pas, dit la reine avec amertume, que la maison de Lorraine a toujours su se faire des partisans en tout pays.

— J'ai une armée occulte organisée dans votre capitale, poursuivit Henri, et cette armée surgira de terre à un signal.

— Et… ce signal ?

— Elle aura, continua le duc sans répondre à la question de Mme Catherine, elle aura un mot d'ordre.

— Lequel ?

— Vive la messe ! à bas le prêche !

— Mais qui donnera ce signal ?

— Vous, madame.

— Moi, moi.

— Sans doute.

— Mais puisque cette armée vous obéit, dites-vous ?

À son tour, le duc leva sur la reine un clair regard.

— Je vous offre les moyens de frapper ; c'est à vous de les employer, dit-il. Je serai l'homme de la lutte, mais vous me l'aurez ordonnée ; je serai le glaive, et vous serez le bras. Il nous faut une solidarité dans l'histoire.

— Et si je consentais à cela, quelles seraient vos conditions ?

Le nuage qui avait déjà assombri le front du duc reparut.

— Ah ! dit-il, vous savez bien que j’aime toujours Marguerite !

La reine hésitait encore.

— Madame, reprit le duc, prenez garde ! l’heure nous presse. Il faut que j’aie quitté Paris avant le jour. Si vous refusez, je vous garde prisonnière et je vous enlève.

La reine était prise au piège : elle essaya de trouver un détour.

— Mais, dit-elle, vous m’avez promis de sauver René.

— Oui.

— Savez-vous que l’heure de son supplice est proche ?

— Je le sais.

— Et que dans deux jours…

— Il sera libre. Mais, ajouta le duc, vous ne le reverrez, madame, que le jour où vous aurez donné le signal du massacre. Jusque-là, René, que nous aurons soustrait à ses bourreaux, restera mon prisonnier, et vous ne saurez point où le retrouver. René sera mon otage. Si vous manquez à l’engagement que vous allez prendre avec moi, René n’aura fait que changer de bourreau : on le rompra à Nancy.

Le duc venait de prononcer une parole qui décida la reine.

— Eh bien ! soit, dit-elle, puisqu’il faut que les ennemis du royaume périssent, que ce soit bientôt.

— C’est aujourd’hui le 14 août, madame.

— Bien !

— Voulez-vous que nous fixions la date du grand jour ?

— Soit !

Le duc parut réfléchir un moment.

— Que pensez-vous du 24 août, jour de la Saint-Barthélemy ?

— Comme vous voudrez, murmura Catherine encore indécise.

Alors le duc poussa devant la reine une table sur laquelle, il se trouvait des plumes et du parchemin.

— Veuillez, madame, dit-il, écrire sous ma dictée ces deux lignes : « *C'est par mon ordre que,* dans *la nuit du 24 août, le duc de Guise aura agi.* »

— Mais, fit Catherine, si cependant vous allez trop loin ?…

— Alors, dit le duc, n'en parlons plus. Votre Majesté nous fera l'honneur de nous suivre à Nancy et René sera rompu vif.

Catherine étouffa un soupir.

— Allons ! dit-elle, il faut céder.

Et elle prit la plume, écrivit et signa.

§

La haine de la reine mère pour le roi de Navarre et l'amour désespéré de Henri de Guise pour Marguerite venaient de décider du sort des huguenots.

Chapitre 13

Tandis que la reine mère conférait mystérieusement avec le duc de Guise, M. de Crillon qui avait perdu galamment deux pistoles au jeu du roi, prenait congé de Sa Majesté et sortait de l'appartement royal en donnant le bras à Pibrac.

— Ah ! monsieur le duc, murmura le Gascon, quel jeu dangereux vous jouez-là…

— Vous croyez ? fit Crillon avec sa naïveté de soldat.

— Cela vous jouera un mauvais tour. La reine ne pardonne pas.

— Je me suis juré, répliqua tranquillement le duc, que René s'en irait en Grève, et il ira.

Pibrac eut un geste d'incrédulité.

— Et je vais m'en occuper dès ce soir.

— C'est un peu tard…

— N'importe ! je veux aller faire un tour chez Caboche, qui est un peu mon ami ; venez-vous avec moi, mon cher capitaine ?

M. de Pibrac se serait bien dispensé de cette visite nocturne ; mais il n'osa refuser.

Crillon entra dans le poste des Suisses, donna un ordre à l'officier de service, puis il sortit du Louvre avec Pibrac.

La nuit était venue, les étoiles brillaient au ciel. M. de Crillon fut pris d'un souvenir de jeunesse et il soupira comme à vingt ans. Pibrac se méprit à ce soupir.

— Ah ! dit-il, je vois que vous êtes de mon avis. C'est une triste chose que d'être l'ennemi de Mme Catherine. Un jour ou l'autre on le paye cher.

Crillon haussa les épaules.

— Hé ! mon cher, dit-il, je pense bien à Mme Catherine, en vérité !

— À quoi donc pensez-vous ?

— À une belle Artésienne que j’ai aimée jadis, quand ma moustache naissait à peine… et qui me trompait pour un soudard.

— Fi ! murmura Pibrac, la drôlesse avait donc la berlue ?

— Il paraît. Cependant, elle ouvrit de grands yeux le jour où je tuai le soudard.

— Ah ! ah ! fit le capitaine des gardes, vous le tuâtes ?

— Raide, mon cher. Mais, dit Crillon qui étouffa à temps un troisième soupir, ne parlons plus de tout cela ; songeons à René. Je vais m’entendre avec Caboche pour les détails de la cérémonie.

Le duc et Pibrac remontèrent la rive droite de la Seine, passèrent devant le Châtelet et atteignirent la place de Grève.

À l’angle de cette place, il se trouvait une petite maison de lugubre apparence, même pour ceux qui ignoraient le nom de son locataire. Elle n’avait qu’un étage et était peinte en rouge. Trois grandes croisées donnaient sur la rivière.

Une lumière discrète tremblotait au travers des carreaux de l’une de ces croisées.

— Notre homme n’est point couché, dit le duc à M. de Pibrac, et il frappa à la porte.

En effet, la lumière changea de place ; on entendit un pas lourd à l’intérieur, qui descendait le long d’un escalier de bois, et la porte s’ouvrit.

Crillon et Pibrac virent alors un homme aux épaules carrées, au cou de taureau, de stature moyenne et dont la large face n’était point dépourvue d’intelligence.

Deux hommes arrivaient haletants, éperdus. (P. 697.)

Il était en manches de chemise, tête nue, et avait à la main une lampe en fer. À la vue de ses illustres visiteurs, cet homme recula tout étonné et salua jusqu'à terre.

— Bonjour, Caboche, dit Crillon ; bonjour, mon ami.

Et il entra dans la maison.

— Votre Seigneurie pourrait dire bonsoir, répondit le bourreau.

— Tu te trompes, deux heures du matin viennent de sonner à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

— Comment ! dit le bourreau, il est si tard déjà ?

— Et tu n'étais point couché ?

— Je travaillais…

— Ah ! fit Crillon.

— J'étais en haut, dans mon laboratoire, occupé à disséquer le corps d'un jeune homme que j'ai pendu hier soir.

— Qu'avait-il fait ?

— Oh ! fit dédaigneusement Caboche, je l'ai pendu sur l'ordre du prévôt des marchands. C'était un pauvre diable qui avait assassiné son maître.

— Peste !

— Oui, un commis drapier, amoureux de la femme du maître drapier. Le mari l'avait battu à un moment où il avait un couteau à la main. Il a plongé le couteau dans le ventre du marchand et s'est sauvé. Un archer l'a arrêté et le prévôt des marchands l'a condamné à être pendu. C'était un beau garçon, ma foi !…

— Et tu l'as pendu ?

— Il le fallait bien.

— Parlons d'autre chose, mon cher Caboche, dit Crillon : Je viens t'annoncer de la besogne.

— Ah ! ah ! dit le bourreau, est-ce que, par hasard, il serait question d'un homme de marque ?

— René…

Un sourire incrédule vint aux lèvres de maître Caboche.

— Oh ! si ce n’est que cela, dit-il, Votre Seigneurie aurait pu ne pas se déranger.

— Pourquoi ?

— Mais parce que je ne romprai jamais René, monsieur le duc. La reine mère est là pour le défendre.

— Eh bien ! fit le duc avec importance, tu verras, maître Caboche, que tu en as menti.

— Je le désire, monsieur le duc, répondit tout bas Caboche. Je n’aime pas plus René que vous ne l’aimez. Cependant je vous assure qu’il m’a fait pitié la dernière fois que je suis allé dans son cachot.

— Comment cela ?

— Ses cheveux ont blanchi et il a le regard morne de la bête fauve mise en cage. Et puis il pleure souvent comme une femme.

— Vraiment ?

— Chaque fois qu’on pénètre dans son cachot, il tressaille et croit qu’on le vient chercher pour le mener au supplice.

— Bon ! dit Crillon, il ne tressaillait pas et ne pleurait pas le jour où il a empoisonné les gants de la reine de Navarre.

— Oh ! fit Caboche, soyez tranquille, si je l’étends jamais sur la roue, je ne le ménagerai pas.

— Eh bien ! dit le duc, ce moment n’est pas loin.

— Est-ce pour demain ?

— Non, pour le suivant.

Caboche secoua la tête.

— Voilà-qui diffère singulièrement, fit-il. Et d’ici à demain au soir et au matin suivant il peut se passer tant de choses !

Crillon haussa les épaules.

— Le roi sera inflexible, dit-il, et je viens m’entendre avec toi, mon cher Caboche, pour fixer l’heure.

— J’attends les ordres de Votre Seigneurie…

— J’aimerais assez l’heure de midi, fit le duc en se tournant vers Pibrac ; on conviera à la cérémonie toutes les belles dames de la cour.

M. de Pibrac jouait auprès de Crillon le rôle de la princesse Cassandre auprès des Troyens. Il prédisait sans cesse et le duc ne le croyait jamais ; cependant il ne se décourageait pas…

— Monsieur le duc, dit-il, ni les seigneurs ni les dames de la cour, si on rompt René, ce dont je doute, n’assisteront à son supplice.

— Plaît-il ? fit le duc.

— Chacun sait que la reine ne pardonnerait pas…

— Harnibieu ! s’écria Crillon, vous êtes tous des trembleurs !… il n’y a que moi qui n’ai pas peur…

— C’est un tort, monsieur le duc.

Fatigué des prédictions de M. de Pibrac, Crillon monta dans ce que le bourreau nommait son *laboratoire*.

C’était une vaste pièce encombrée d’instruments de torture, au milieu de laquelle était une table de dissection. Sur cette table était couché le cadavre du commis drapier.

— Le duc se fit montrer la barre de fer avec laquelle Caboche briserait l’un après l’autre les membres de René.

La barre était lourde, mais il la prit dans ses mains et la fit tourner comme une canne.

— Votre Seigneurie est rudement vigoureuse, dit le bourreau avec admiration ; et, si elle était à ma place, peut-être…

— Oh ! moi, dit le duc, j’aurais si grand plaisir et je frapperais si fort, que je romprais le patient, la roue et l’échafaud tout à la fois.

— Ainsi, reprit le bourreau, ce sera pour après-demain midi ?

— Oui.

— René fait-il amende honorable ?

— Certainement, avec un cierge de trois livres dans la main, pieds nus et en chemise. Je verrai demain l'archiprêtre de Notre-Dame pour l'avertir qu'à onze heures précises le tombereau se présentera sur la place du Parvis. Ainsi voilà qui est convenu.

— Oui, monsieur le duc.

— Adieu Caboche ! C'est aujourd'hui mardi ; à jeudi matin.

Et M. de Crillon, reconduit par Caboche jusqu'au seuil de sa maison, s'en alla avec Pibrac.

Le bourreau était garçon, il vivait seul et ne voulait même pas loger un de ses aides.

Il ferma donc sa porte à double tour, et il s'apprêtait à se coucher lorsqu'il entendit frapper de nouveau.

— Tiens ! se dit-il, M. le duc aura oublié quelque chose… il a une dernière recommandation à me faire.

Et Caboche alla ouvrir, croyant avoir affaire à Crillon.

Mais il fut fort étonné de se trouver face à face avec un gentilhomme qu'il ne connaissait pas qui lui parut âgé d'environ vingt-deux ans.

— Maître Caboche ?

— C'est moi, messire.

Le gentilhomme entra et dit :

— Il faut que je vous parle, maître Caboche. Fermez votre porte, nous avons à causer…

Et le jeune homme, qui n'était autre que messire Gaston de Lux, le quatrième amoureux d'Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, prit un escabeau et s'assit.

Caboche demeura debout devant lui.

— Vous allez exécuter René le Florentin ? dit le jeune homme.

— Après-demain, messire.

— Vous l’irez prendre au Châtelet ?

— Oui.

— Vous le conduirez à Notre-Dame ?

— C’est l’usage.

— Et quand vous quitterez la place du Parvis, par où prendrez-vous ?

— Mais, dit le bourreau, je prendrai la rue de la Barillerie et le Pont-au-Change.

— Vous aurez tort.

— Plaît-il ?

— À votre place je prendrais par la rue de la Calandre.

Maître Caboche regarda le jeune homme avec étonnement.

Celui-ci ouvrit son manteau et déposa un sac de cuir assez volumineux sur la table.

Le sac était plein d’or.

— Maître Caboche, dit-il, il y a dans la rue de la Calandre une dame qui veut voir passer le cortège. Les femmes sont curieuses.

Le bourreau regarda Gaston de Lux avec défiance.

— Et puis, ajouta Gaston, je vous engage dans votre intérêt à ne point traverser la rue de la Barillerie.

— Pourquoi ?

— Qui sait ? fit Gaston nonchalamment, René a encore des amis. On pourrait tirer sur vous quelque coup de pistolet ou d’arquebuse.

Caboche fit un mouvement de surprise.

— Prenez par la rue de la Calandre, ajouta Gaston. C’est un bon conseil que je vous donne.

Le jeune homme se leva et fit un pas vers la porte sans reprendre le sac de cuir.

Caboche était gagné à la cause de René le Florentin.

Chapitre 14

Cependant Pibrac et Crillon s’en allaient et reprenaient la route du Louvre.

— Hum ! dit le gentilhomme avignonnais, le temps a fraîchi, qu’en pensez-vous ?

— Mais je pense, répondit Pibrac, que le vent du matin est un peu frais. Trois heures sonnent.

— Mon cher Pibrac, continua le duc, tout homme a son côté faible, je ne me suis jamais trop soucié d’un coup de rapière ou d’une arquebusade, mais j’ai toujours eu la plus grande épouvante d’un rhume de cerveau.

Pibrac se prit à rire.

— Cela tient, voyez-vous, poursuivit Crillon, à une aventure de ma jeunesse. J’étais fort épris d’une belle dame du pays aptésien, Mme d’Archias, laquelle me regardait déjà d’un bon œil, lorsque, une nuit, en faisant le pied de grue sous sa fenêtre, je m’enrhumai.

Or, le lendemain, en allant la saluer, je lui parlai du nez.

— Et elle se mit à rire, sans doute ? observa Pibrac.

— Elle me congédia en me disant que jamais elle n’avait songé à aimer un capucin. Les capucins, vous le savez, sont toujours *enchifrenés*.

— Que faut-il conclure de tout cela, monsieur le duc ?

— Qu’au lieu de nous en revenir par le bord de l’eau où il fait très froid, nous allons prendre par les rues ; la température y est meilleure, mon cher.

— Comme il vous plaira.

Crillon et Pibrac prirent donc par les rues et se dirigèrent à travers la rue aux Ours et la rue Saint-Sauveur vers l’église de Saint-Eustache.

Nous passons bien près de la Cour des Miracles, observa M. de Pibrac.

— Ma foi ! dit le duc, si vous le voulez, nous irons y faire un tour.

— Plaît-il ?

Et Pibrac, stupéfait, regarda le duc qui continua :

— Ces truands sont mes amis, vous le savez, et le roi de Bohême m'est dévoué tout autant que le duc d'Égypte.

— Mais les autres ?

— Quand je me nomme, je passe partout.

— À quoi bon ? fit Pibrac. Votre Seigneurie a-t-elle trop d'or en son escarcelle.

— Dieu m'en garde ! Mais, ajouta le duc, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenue la fille de René.

Pibrac tressaillit.

— Je sais, dit-il, que la malheureuse est restée au pouvoir des truands après la mort de la reine de Navarre, mais il est probable qu'ils l'auront tuée.

— Vous croyez ?

— Mme Catherine l'a fait chercher partout et on ne l'a point retrouvée.

— C'est égal, dit le duc, allons voir si nous serons plus heureux, nous…

— Soit, dit Pibrac qui avait mille complaisances pour Crillon ; mais, si nous retrouvons Paola, qu'en ferons-nous ?

— Rien absolument, dit le duc. Nous la laisserons avec les truands. Je l'aime mieux avec eux qu'auprès de Mme Catherine.

— Pourquoi ?

— Mais parce que la fille d'un empoisonneur connaît d'ordinaire les secrets de son père et qu'elle peut s'en servir.

Le capitaine des gardes se laissa entraîner par Crillon vers la cour des Miracles.

Ce jour-là il y avait à la cour du roi de Bohème une nonchalance générale.

On avait bien allumé le feu comme de coutume, mais on l'entretenait mal et comme pour la forme.

Les jeunes filles ne dansaient pas à l'entour ; on ne chantait point de chansons, et les refrains du coupe-gorge s'étaient éteints.

Le roi de Bohême et le duc d’Égypte jouaient gravement au *doigt mouillé.*

Les truands faisaient cercle autour du mauvais tapis placé par terre et sur lequel ces deux majestés du ruisseau étaient assises.

On causait tout bas pour ne point interrompre le jeu de l’auguste monarque et de son premier lieutenant.

Bref, on eût juré que la cour des Miracles était devenue le parloir de quelque monastère à la règle rigide.

Les sentinelles elles-mêmes, ces truands qui faisaient bonne garde contre les archers dans les rues avoisinantes, sommeillaient sur leurs bornes et se souciaient médiocrement du chevalier du guet.

Crillon entra dans la cour des Miracles comme il fût rentré au Louvre. Cela tint à un enfant qui se roulait dans la poussière et qui aux reflets lointains du foyer le reconnut et s’écria :

— Tiens ! c’est messire Crillon !…

Le duc provoqua le même respect et le même enthousiasme que lors de sa première visite.

Seulement l’enthousiasme et le respect furent moins bruyants.

Il faisait chaud.

Le nom de Crillon, répété de bouche en bouche, s’en vint jusqu’aux deux hauts dignitaires de la Bohême.

Tous deux abandonnèrent leur partie et se levèrent.

— Bonjour, mes enfants, dit simplement Crillon ; il paraît que vous passez gaiement le temps.

— Nous jouons pour oublier que nous avons soif, dit le roi de Bohême.

— Ah ! vous avez soif ?

— Comme au désert.

— Et ?…

Crillon les regarda en souriant. La foule des truands l’entourait et le contemplait

avec une curiosité respectueuse.

— Il fait chaud, dit le roi de Bohême.

— Tiens, dit Crillon, j’ai eu peur de m’enrhumer, moi !

— Il fait chaud, et quand on a chaud on a soif.

— Et le vin est rare, n’est-ce pas ?

— Ma foi ! répondit naïvement le roi de Bohême, à vous dire vrai, le vin est plus que rare, il n’existe pas !

— En vérité !

— Les affaires vont mal, on ne gagne plus sa vie et le crédit est mort.

— Comment ! dit Crillon scandalisé on vous refuse crédit ?

— Hélas ! depuis que le bruit a couru que nous avions pillé le cabaret de la *Pomme de pin…*

— Et ce n’était pas vous ?

— C’était des archers, monseigneur.

— Crillon éclata de rire. Puis il tira sa bourse et la jeta sur le tapis. Allez quérir du vin, dit-il.

— Vive Crillon ! s’écrièrent les truands avec un touchant ensemble.

— Mais en attendant qu’il arrive, dit le duc, donnez-moi des nouvelles de Paola.

— La fille du Florentin ?

— Oui.

— Elle est folle, dit le duc d’Égypte.

— Folle !

— Oui, car Farinette l’abrutit de coups tous les jours.

Le duc d’Égypte n’eut pas le temps de donner au duc de Crillon de plus amples détails, car une rumeur se fit à l’entrée de la cour des Miracles, et cette rumeur attira l’attention générale.

Deux hommes arrivaient haletants éperdus…

— À nous les truands ! à nous la Bohême ! criaient-ils.

— Tiens ! c’est Courte-Haleine, cria le roi.

— Et Cœur-de-Loup…

— Et Farinette ! s’écria un troisième truand.

En effet, derrière les deux hommes, une femme échevelée accourait.

— Ils me l’ont prise ! ils me l’ont prise !! répétait-elle hors d’elle-même.

— Ils ont tué Bourdon !

À ces derniers mots, le roi de Bohême et tous les truands bondirent.

— Qui cela ? s’écria-t-on, les archers ?

— Non, les gentilshommes.

— Quels gentilshommes ? exclama Crillon à son tour.

Farinette reconnut le duc, et courut à lui, répétant :

— Il me l’ont prise !… et je ne suis pas assez vengée encore !

Crillon passa sa main sous le menton de Farinette, et lui dit :

— Explique-toi, mignonne.

Mais Farinette était hors, d’état de s’expliquer. Elle rugissait comme une lionne à qui on a enlevé sa proie.

— Cœur-de-Loup seul avait conservé un peu de sang-froid, et il raconta ce qui s’était passé dans la maison de la rue des Deux-Ecus.

— Oh ! oh ! murmura Pibrac, ceci devient bizarre.

— Et ils étaient trois ? fit Crillon à son tour.

— Trois jeunes et beaux gentilshommes, dit Farinette qui porta la main à son épaule meurtrie.

— Et une femme, ajouta le truand Courte-Haleine.

— Ah ! il y avait une femme ?

— Qui se tenait dans la rue, à trois pas ; elle était masquée.

Pibrac se pencha à l'oreille de Crillon.

— Monsieur le duc, dit-il, nous en savons assez, allons-nous-en ! je devine bien des choses.

Crillon aurait eu quelque peine à se débarrasser de ses bons amis les truands, si l'ingénieuse idée qu'il avait eue de leur payer à boire ne fut venue à son aide.

En effet, tandis que Courte-Haleine et Cœur-de-Loup faisaient tour à tour le récit de leur aventure, deux truands arrivèrent portant sur une civière un quartaut de vin.

— À boire ! à boire ! cria la foule.

Et Crillon s'esquiva, suivi du capitaine des gardes.

— Par la sambleu ! mon cher Pibrac, dit le duc lorsqu'il fut hors de la cour des Miracles, que pensez-vous de tout cela ?

— Moi, dit Pibrac, je pense que les gentilshommes, qui ont délivré Paola étaient des gens à la reine mère.

— Bah ! fit Crillon, Catherine n'a jamais eu trois hommes dévoués.

Pibrac ne répondit pas.

— Et cette femme ?…

— Ce pourrait bien être la reine.

— Ah ! dit Crillon, si c'est elle je le saurai.

— Comment ?

Ils regagnèrent le Louvre, et au lieu d'entrer par la grande porte, ils gagnèrent la poterne du bord de l'eau. Cette poterne, on le sait, donnait sur un corridor qui aboutissait au petit escalier tournant dont Mme Catherine avait fait son issue secrète. Dans ce corridor veillait jour et nuit une sentinelle.

Seulement cette sentinelle était prise ordinairement parmi les gardes, et elle avait

la consigne de laisser sortir quiconque descendait par le petit escalier.

Elle s'assit elle-même sur le pied de son lit. Causons, dit-elle. (P. 706.)

On se souvient même que Nancy avait obtenu plus que cela de cette sentinelle complaisante, lors des entrevues de Marguerite avec le duc Henri et ensuite avec le sire de Coarasse.

Crillon frappa à la poterne.

La sentinelle vint ouvrir et reconnut le colonel-général.

Cette sentinelle était un jeune homme, cadet de Roanne, qu'on appelait M. de Mérindol, et que le duc avait, en sa qualité de compatriote, fait entrer dans les gardes.

— Mon mignon, lui dit Crillon avec sa bonhomie ordinaire, y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Deux heures.

— Avez-vous vit sortir quelqu'un ?

— Oui… une femme…

— Masquée ?

— Et encapuchonnée : le diable lui-même, ajouta le jeune homme, n'ancrait pu voir son visage.

— Est-elle rentrée ?

— Non.

— Eh bien ! dit Crillon, quand on a fait deux heures de faction, on peut se faire relever.

— Je compte l'être tout à l'heure. J'attends l'officier de service.

— C'est inutile, dit Crillon, donnez-moi votre mousquet.

— Comment ?

— Et allez vous coucher.

Et M. de Crillon fit un signe à Pibrac, qui entraîna M. de Mérindol hors du corridor. Puis le brave duc s'enveloppa le nez dans son manteau, mit le mousquet au bras et se promena de long en large, se disant :

— Je saurai bien, morbleu ! quelle est cette femme…

Et il ferma la poterne au verrou.

Chapitre 15

Crillon se promena pendant plus d’une heure comme un simple Suisse, et personne ne se présenta au guichet.

Les premières clartés du jour commençaient à blanchir la cime des toits.

— Au diable le métier ! murmura Crillon. Et déjà il songeait à s’aller coucher, car le digne gentilhomme n’aimait pas passer les nuits blanches, lorsqu’un léger bruit se fit au dehors.

Le duc, on s’en souvient, avait fermé la porte au verrou.

On frappa doucement à cette porte.

Crillon avait fait la guerre en Allemagne, et il était initié aux rudesses de la langue tudesque.

— Qui est là ? demanda-t-il en allemand.

— Ouvrez, répondit-on en français mêlé d’accent italien.

Crillon avait l’oreille fine. Il reconnut la voix de Mme Catherine, quelque soin qu’elle eût pris de la déguiser, et il répondit.

— Ché fais vus envoyer mon camarade guil a embordé la clef.

Et le duc s’en alla par le corridor jusqu’à une porte qui donnait sur la cour du Louvre, et il gagna le poste des Suisses.

Il entra et dit d’un ton bourru :

— Comment se fait-il qu’il n’y ait pas de sentinelle à la poterne. Puis il sortit en se disant :

— Mme Catherine et le Suisse qu’on va envoyer chercher à la poterne s’arrangeront comme ils pourront. Moi, je vais me coucher.

Mais Crillon avait compté sans le roi.

Comme il passait devant les royaux appartements, le page Gauthier, qui avait été de service pendant la nuit l’aborda :

— Hé ! monsieur le duc !

— Que veux-tu, mignon ?

— Vous faites bien d’être matinal.

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que Sa Majesté demande toujours après vous en s’éveillant.

— Ah ! fit Crillon désappointé.

— Hier au soir encore, lorsque vous avez été parti…

— Eh bien ?

— Le roi m’a dit en se couchant : « Crillon couche au Louvre, n’est-ce pas ?

« — Oui, Sire.

« — Tu sais où est son logis ?

« — Oui, Sire.

« — Tu me l’iras quérir demain matin.

— Et, dit Crillon qui rongeait sa moustache grisonnante avec une mauvaise humeur concentrée, le roi t’a-t-il dit à quelle heure il avait besoin de moi ?

— Non, monsieur le duc.

— Alors, bonsoir, je vais me coucher.

— Hein ! fit le page.

— Tel que tu me vois, mignon, reprit le duc, je ne me suis point encore mis au lit.

— Vraiment ?

— Et j’ai bonne envie de dormir.

— Eh bien ! monsieur le duc, dit Gauthier, venez par ici.

Et le page fit entrer Crillon dans l’antichambre royale.

Puis il lui montra son lit.

— Jetez-vous là, je vous promets de vous bien laisser dormir tant que le roi ne demandera point à vous voir.

— Hum ! se dit Crillon, c’est ce que j’ai de mieux à faire. Bonsoir, mon mignon.

Crillon était l’homme des temps héroïques en tout et pour tout. On eût dit un guerrier d’Homère.

Il avait la franchise du vieux Nestor, il mangeait comme Ménias, il se battait comme Achille, il dormait comme François 1er la veille de Marignan.

Il se jeta sur le lit du page et n’eut que le temps de fermer les yeux.

Cinq minutes après, il dormait d’un sommeil majestueux et sonore qui donnait à penser qu’un tel homme ne pouvait avoir que de belles actions sur la conscience.

Malheureusement, le sommeil de Crillon ne fut pas de longue durée.

Le roi, qui avait eu le cauchemar toute la nuit, et avait rêvé huguenots, trahison, complots, assassinats, le roi demanda Crillon.

Non point que Charles IX n’eût pu envoyer tout autre de ses officiers quérir le roi de Navarre, ce qui, après tout, était bien plus la besogne d’un chambellan ou d’un page que celle de Crillon.

Mais au milieu de ses terreurs imaginaires, le roi avait besoin de voir Crillon.

La loyale et franche figure du duc, sa bonhomie pleine de rudesse, rassuraient singulièrement le monarque.

Quand il avait passé une heure en tête à tête avec Mme Catherine, le roi était sombre et triste comme un jour de pluie ; il désespérait de la vie, de l’avenir, de la santé ; il ne croyait plus ni à la bravoure des uns, ni à la fidélité des autres, ni à l’honneur de tous.

Lorsque Charles IX avait vu Crillon cinq minutes et échangé trois paroles avec lui, il se trouvait métamorphosé ; il regardait le ciel bleu, trouvait le soleil chaud, l’air pur, la vie bonne, et se surprenait à dire : « Après tout, ce n’est pas à la portée du premier venu d’être, le roi de France… »

Donc Crillon fut réveillé, réveillé impitoyablement, au milieu de ce beau sommeil de géant qui s’est perdu avec les hommes de cette trempe.

Il se frotta les yeux, avala un juron prêt à jaillir de ses lèvres et entra chez le roi, qui lui commanda d'aller lui chercher le roi de Navarre.

On sait comment débuta cette entrevue.

Le roi conseilla à Henri d'aller faire avec sa jeune femme un tour en Gascogne et en Navarre.

À quoi Henri répondit :

— Je suis prêt à obéir à Votre Majesté, si elle consent à me compter la dot de Mme Marguerite.

Cette réponse d'Henri avait fait froncer le sourcil à Charles IX.

En même temps Crillon s'était pris à rire, et il avait dit au roi :

— Un homme qui réclame si nettement son argent n'est pas un conspirateur.

Un moment de silence régna alors parmi les trois acteurs de cette scène.

Crillon observait, Henri attendait, le roi réfléchissait.

— Ah ! dit enfin Charles IX, tu veux toucher la dot de ta femme, Henriot ?

— Mais. Sire, ce désir est assez naturel, ce me semble.

— D'accord.

— D'autant plus que j'en ai grand besoin. J'ai des dettes.

— On a toujours des dettes quand on se marie, observa sentencieusement le roi.

— Et puis, reprit Henri, j'ai toujours ouï dire à feu la reine ma mère que la ville de Cahors nous était aussi nécessaire à nous, rois de Navarre, que l'air aux oiseaux et l'eau aux poissons.

— Ouais ! fit Charles IX, et si tu n'avais pas épousé ma sœur ?

— Dame, murmura le roi de Navarre avec son fin sourire de montagnard, j'aurais conquis Cahors les armes à la main.

Charles IX partit d'un grand éclat de rire.

Depuis Charles le Mauvais, il n'y a eu aucun exemple, qu'un roitelet tel que le

roi de Navarre pût songer un instant, avec quelque gravité à prendre, lui tout seul, une ville au roi de France.

Aussi le fou rire de Charles IX se prolongea-t-il longtemps.

Mais Crillon, qui, s'il manquait parfois d'esprit fin et délié, n'en avait pas moins beaucoup de discernement, Crillon dit au roi :

— M'est avis, Sire, que le roi de Navarre eût fait la chose comme il le dit.

— Ah ! par exemple !

Le roi de Navarre était trop rusé pour insister.

— Heureusement, Sire, dit-il, je n'aurai nul besoin de faire de semblables preuves.

— Tu crois ?

— Votre Majesté me baillera Cahors.

— Hum ! fit Charles IX, j'en ai bon besoin, moi aussi.

— Votre Majesté me l'ayant promis, reprit le roi de Navarre avec calme, j'ai toute confiance en sa parole royale, et je vais attendre avec confiance qu'elle veuille bien la tenir.

Et le roi de Navarre se leva et prit congé, à la grande stupéfaction de Charles IX, qui se prit à murmurer :

— Ah çà ! mais je suis un niais, ma foi ! Je le mande pour lui enjoindre de quitter Paris et mon royaume, et c'est lui qui me prouve qu'il a tous les droits du monde d'y rester…

Henri de Bourbon s'était levé, avait salué et fait trois pas vers la porte avant que le roi fût revenu de sa stupéfaction.

Lorsqu'enfin Charles IX voulut parler, Henri n'était plus là.

— Eh bien ! duc, dit enfin le roi, qu'en pensez-vous de cela ?

— Je pense que le roi de Navarre demeurera longtemps à Paris.

— Diable !

— Et que Votre Majesté ne le peut contraindre à s’en aller avant que…

— Assez ! dit brusquement le roi. Vous me la baillez belle, en vérité mon pauvre Crillon ; et où voulez-vous que je prenne 100.000 écus ?

— Mon avis est que Mme Catherine a eu tort de les promettre…

Le roi n’eut pas le temps de répondre.

— Sire, dit le page Gauthier, la reine mère fait demander audience à Votre Majesté.

— Qu’elle entre ! répondit le roi qui se tourna vers l’enfant qui montrait son visage éveillé au milieu des plis de la portière.

— Harnibieu ! Sire, murmura Crillon, j’aurais voulu pourtant faire à Votre Majesté quelques confidences.

— À propos de quoi ?

— De René.

— Oh ! sois tranquille, mon vieux duc, dit le roi, je ne céderai pas.

Sur ces mots, la reine entra.

Catherine s’était fait un visage pâle et triste.

Elle salua Crillon avec aménité, et Crillon se sentit mal à l’aise et pensa :

— J’aimerais mieux un regard plein de haine.

— Sire, dit Catherine, j’ai été assez heureuse de vous ouvrir les yeux sur vos véritables ennemis ; à présent que vous les connaissez, vous n’avez plus besoin de moi.

— Mais, madame… fit Charles IX un peu surpris.

— Je viens vous demander la permission de retourner au château d’Amboise.

— Hein ? fit Charles, IX, qui flaira quelque hypocrisie.

— J’ai eu l’audace de vous demander l’exil du roi de Navarre… c’est un tort, je le confesse.

— Madame…

— Je viens vous supplier de ne lui causer aucun chagrin.

— Eh ! madame, dit Charles IX, jouez donc avec moi cartes sur table sur-le-champ.

— Je ne vous comprends pas, Sire.

— Dites-moi que vous renoncez à chagriner le roi de Navarre… parce que… vous espérez…

— Sire, interrompit Catherine, je devine. Votre Majesté se figure que je viens une fois encore lui demander la grâce de René…

— Dame !

— Votre Majesté se trompe.

Le roi ouvrit de grands yeux.

— J’abandonne René, soupira Catherine. Je ne veux pas que les Parisiens continuent à dénaturer plus longtemps l’attachement que je portais à ce fidèle serviteur.

— Comment ! dit le roi, vous l’abandonnez ?

— Il le faut bien, car je suis seule à le défendre.

— Ma foi ! madame, dit Charles IX, je crois que, au fond, vous avez raison d’en agir ainsi.

— Ah !

— Car M. de Crillon, que voilà…

La reine regarda Crillon.

— M. de Crillon, poursuivit le roi, va en finir avec lui.

— Monsieur, n’est pourtant pas le bourreau, ricana Catherine.

— Non, dit sèchement Charles IX, mais il lui a transmis mes ordres.

Catherine se tut.

Alors le roi dit gracieusement à sa mère :

— Ainsi, madame, voilà qui est bien convenu, n’est-ce pas ? on rompra René et le roi de Navarre demeurera au Louvre.

— Vous êtes le maître, Sire.

— Le roi se frotta les mains.

— Et, acheva-t-il, je ne compterai pas les cent mille écus, et je garderai les clefs de Cahors.

La reine ne parut pas comprendre un mot des paroles du roi.

— Mais vous, madame, ajouta Charles IX, vous resterez auprès de moi, j’ai besoin de vos conseils.

§

— Harnibieu ! pensa Crillon, je veux être un butor si je ne devine pas…

La reine a trouvé le moyen de sauver René, puisqu’elle cesse d’implorer sa grâce.

La reine a trouvé le moyen de se débarrasser du roi de Navarre, puisqu’elle cesse de demander son exil… Hum !…

Et Crillon demanda la permission de se retirer, et il s’en alla rejoindre Henri et Marguerite.

Chapitre 16

Revenons à notre ami Raoul que nous avons laissé enfermé dans la chambre de Nancy.

Le page attendit fort patiemment d'abord, puis il trouva le temps long, puis il s'impatienta.

Un homme qui veut tuer le temps coûte que coûte est capable de tout.

Raoul était si pressé de revoir sa chère Nancy, qu'il se promena d'abord de long en large par le logis de là soubrette, puis il ouvrit un beau livre d'Heures enluminé à chaque page, puis il ferma le livre et chercha un troisième genre de distraction. Ses yeux tombèrent, alors sur un endroit du parquet où il semblait y avoir une légère solution de continuité.

Raoul, qui avait été initié à tous les mystères du Louvre, reconnut sur-le-champ le judas par lequel Nancy et Mme Marguerite avaient plus d'une fois épié la reine mère.

Seulement Raoul ignorait sans doute que depuis son retour au Louvre Mme Catherine avait changé d'oratoire.

Elle ne se tenait plus dans cette salle qui se trouvait placée verticalement au-dessous de la chambrette de Nancy, mais dans une pièce voisine qui était plus vaste et dont, par conséquent, l'atmosphère était plus fraîche.

Mais Raoul, qui ignorait, ce détail, fut pris d'un sentiment de curiosité et se dit :

— Puisque tout le monde au Louvre est en grand émoi du retour de Mme Catherine, faisons comme tout le monde.

Le page s'agenouilla, prit le couteau et descella la planchette du parquet qui recouvrait le judas pratiqué dans le plafond.

Le judas mis à jour, Raoul y colla son œil.

— L'oratoire de Mme Catherine était silencieux, et, à première vue, il était désert.

Mais, à force de regarder, Raoul aperçut une forme humaine accroupie dans un coin.

C’était une femme demi-nue, dont les cheveux noirs couvraient les épaules, et qui promenait autour d’elle un regard égaré.

Raoul reconnut Paola, et son étonnement fut grand, car on ne savait au Louvre depuis longtemps ce qu’elle était devenue.

— Je parie, pensa le page, que Nancy ne sait rien de tout cela.

Raoul avait raison.

Un bruit se fit au dehors, une clef tourna dans la serrure. Raoul demeura agenouillé sur le parquet.

Nancy entra.

— Oh ! le curieux ! dit-elle.

— Chut ! fit Raoul.

Mais Nancy se prit à sourire.

— Comme on voit bien que tu reviens de la province, dit-elle, tu ne sais plus rien des choses du Louvre.

— Hein ? fit Raoul.

— Mme Catherine ne se tient plus dans son oratoire…

— Soit, mais regardez !…

L’accent mystérieux de Raoul frappa Nancy. Elle se pencha à son tour et comme Raoul elle regarda par le trou percé dans le plancher.

La folle avait perdu son immobilité première et elle se promenait d’un pas saccadé, inégal, avec des gestes et des attitudes bizarres.

Il était impossible de ne point reconnaître en elle un être privé de sa raison.

— Paola ! murmura Nancy à son tour.

Mais Nancy ne fut point étonnée. Elle quittait Crillon et savait que, la nuit précédente, trois cavaliers inconnus avaient arraché la fille de René à Farinette et à ses complices.

— C’est égal, dit-elle, la reine mère a de l’aplomb…

Et comme Raoul la regardait et semblait lui demander l’explication de ces paroles :

— Mon petit Raoul, lui dit-elle avec son grand air protecteur, vous êtes un page sans expérience…

— Nancy !

— Un petit bambin qui ne sera jamais au courant des choses de la politique…

— Ah ! vous avez bien mauvaise opinion de moi.

— À moins, reprit Nancy qui avait laissé sa phrase inachevée, que je ne m’en mêle et ne vous donne des leçons.

Alors la jolie camérière fit signe à Raoul de replacer la planchette, puis elle le prit par la main et le conduisit vers un grand fauteuil dans lequel elle le fit asseoir.

Après quoi elle s’assit elle-même sur le pied de son lit :

— Causons, dit-elle.

— Vous allez donc m’apprendre ce qui s’est passé au Louvre depuis mon départ ?

M. le gouverneur du Châtelet se fit conduire par deux hallebardiers à travers les corridors humides. (P. 710.)

— Je te l’ai raconté, la reine a découvert une conspiration qui n’existait pas.

— Et elle est rentrée en grâce ?

— Justement.

— Après ?

— Mais jusqu’à hier, c’était à peu près tout, mon mignon.

— Et hier…

— Hier le roi a décidé que René serait rompu demain à midi.

— Oh ! fit Raoul d’un air incrédule, reste à savoir si la reine voudra.

— Certainement.

Raoul fit un soubresaut dans son fauteuil.

Nancy continua :

— C’est demain. M. de Crillon est chargé de presser la chose, il a vu le bourreau la nuit dernière. Demain à midi tout sera prêt.

— La reine était chez le roi il y a une heure et elle consent à l’exécution.

— C’est à n’y rien comprendre, murmura Raoul.

— Pardon ! dit Nancy, je comprends tout.

— Comment cela ?

— Le roi le veut. M. de Crillon le veut, la reine y consent : en voilà bien assez pour que René ne soit ni rompu ni pendu. J’ai voulu dire cela à Sa Majesté le roi de Navarre, et…

— Il ne vous a pas crue ?

— Il m’a ri au nez.

— Et M. de Crillon ?

— Crillon a juré son fameux *harnibieu* ! que dût-il prendre lui-même la barre de fer de maître Caboche, René ne serait plus demain soir qu’un amas d’os brisés et

de chairs pantelantes.

— Et vous pensez ?

— Je pense que la reine mère sauvera René.

— Quand ?

— Aujourd’hui… ce soir… cette nuit… je ne sais pas. Mais elle le sauvera.

— Et personne n’est de votre avis ?

— Personne.

— Eh bien ! dit Raoul, vous vous trompez, Nancy.

— Ah !

— Je pense comme vous moi.

Nancy leva son doigt rose et menaça le page :

— Tu es un flatteur, toi, dit-elle…

— Et c’est parce que je vous aime !…

Et Raoul, s’enhardissant, prit la petite main de la jolie fille et la porta en rougissant à ses lèvres.

— Peste ! dit Nancy, qui laissa bruire entre ses lèvres un frais éclat de rire, tu as fait des progrès en voyage… tu commences à être hardi…

— Je vous aime ! répéta Raoul.

— Bravo ! fit Nancy riant toujours.

— Ma foi ! dit le page, je ne vous ferai pas mentir.

Et il prit la camérière par la taille et lui mit deux bons baisers sur chaque joue.

À son tour Nancy rougit un peu, puis elle cessa de rire, se dégagea lestement, courut vers la porte qu’elle ouvrit et dit :

— Allons ! voici que la situation s’aggrave et que vous devenez beaucoup trop entreprenant. Allez-vous-en, monsieur !

Et comme il ne paraissait nullement disposé à sortir, elle le prit par les épaules, comme il l'avait prise par la taille, et le poussa dans le corridor.

Tandis que toutes ces choses se passaient au Louvre, une scène toute différente se déroulait au Châtelet, cette sombre prison, dans un cachot de laquelle était enfermé René le Florentin.

Le gouverneur du Châtelet d'alors était un gentilhomme esclave de sa consigne et de ses devoirs, que Crillon, un moment tout-puissant auprès du roi avait fait nommer à ce poste le lendemain de la nouvelle incarcération de René. Il était environ dix heures du matin.

M. le gouverneur, qui était célibataire, était à déjeuner assez tristement tout seul, enviant le sort de ceux qui ont le bonheur de trouver des convives, lorsque son écuyer lui vint apporter un message.

Ce message était du duc de Crillon ; il était conçu dans les termes laconiques suivants :

« Monsieur le gouverneur,

« C'est demain à midi que votre prisonnier René le Florentin sera conduit en Grève. Prenez vos dispositions en conséquence.

« Crillon. »

Le gouverneur eut un éblouissement et ordonna qu'on fît entrer le messager.

Ce messager n'était autre que notre ancienne connaissance, l'écuyer Fangas, ce Provençal guerrier, joueur et poète qui, un moment, avait fait un assez beau rêve et gagné à René toutes ses richesses.

Le gouverneur avait eu plus d'une insomnie depuis que René était son prisonnier.

— Monsieur le gouverneur, lui avait dit Crillon le jour où il l'installa au Châtelet, vous me répondez de René sur votre tête. S'il vous échappe, je vous envoie en place de Grève à sa place.

Le gouverneur se l'était tenu pour dit.

Fangas, lui, trouvait qu'il avait fort légitimement gagné l'or de René et il avait demandé plusieurs fois au duc que cet or lui fut compté.

À quoi Crillon embarrassé avait naïvement répondu :

— Attends que René ait été rompu. Après, cela ira tout seul.

Donc Fangas et le gouverneur se regardèrent un moment sans trouver une parole.

— Ainsi, dit le gouverneur, c’est décidé.

— Très décidé.

— Et c’est demain ?

— Oui, parbleu !

— Ah ! je voudrais que ce fût aujourd’hui, grommela le gouverneur, car on joue gros jeu à être geôlier.

— Et moi, qui dois être son héritier ! dit Fangas.

— Je vais doubler les postes du Châtelet, dit le gouverneur.

— Hé ! hé ! dit Fangas, c’est assez prudent.

Comme Fangas faisait cette réflexion, on annonça un second messager. Celui-là venait pareillement du Louvre, mais il était envoyé par le roi. C’était le jeune page Gauthier. Le roi écrivait :

« Monsieur le gouverneur,

« J’ai fixé le supplice de René à demain. La reine mère a fini par comprendre qu’elle ne pouvait s’opposer plus longtemps à cette grande expiation. Mais elle m’a demandé une faveur dernière que je n’ai pu lui refuser.

« Cette faveur consiste à faire parvenir à René un chapelet que le pape a béni et qui lui donnera sans doute la résignation nécessaire pour subir son supplice.

« Je vous envoie ce chapelet et vous tiens pour mon féal.

« Charles. »

Le gouverneur prit le chapelet, qui était à gros grains de bois odorant, tel que les pèlerins en rapportaient de la Terre-Sainte.

Puis il dit à Fangas :

— Je vais le porter moi-même.

Et, en effet, M. le gouverneur du Châtelet, qui avait achevé son déjeuner, se fit conduire par deux hallebardiers à travers les corridors humides et les souterrains tortueux jusqu'au cachot où gisait le condamné à mort.

Les cheveux de René avaient blanchi, et il était pris depuis quelques jours d'un tremblement nerveux qui ne s'arrêtait ni jour ni nuit.

Quand le gouverneur entra, il était couché sur un amas de paille à demi pourrie, verticalement au-dessous de la meurtrière qui amenait un peu de jour dans son cachot.

— René, lui dit le gouverneur, je viens vous annoncer que l'heure de votre mort est proche.

Le condamné leva un œil hébété sur le gouverneur et ne répondit pas. Seulement son tremblement redoubla.

— René, répéta le gouverneur, c'est demain à midi qu'on viendra vous quérir pour vous conduire au supplice, et, auparavant, faire amende honorable sur les marches de l'église Notre-Dame.

René gardait un morne silence.

Le gouverneur continua :

— La reine mère, tout en vous abandonnant au sort que vous avez mérité, a voulu vous donner une dernière marque de sa compassion.

Au nom de la reine, René tressaillit et se leva à demi.

— Tenez, dit le gouverneur.

Et il lui tendit le chapelet.

René le prit, l'examina, étouffa un cri rauque, et, tout à coup, son œil brilla, et il cessa de trembler. Quelle vertu magique avait donc ce chapelet ?

Chapitre 16

René, depuis qu'il était en prison, depuis surtout qu'il était condamné à mort, avait passé par toutes les phases de l'épouvante, et il avait fini par se faire aux plus terribles réactions.

Aussi fût-il complétement maître de lui en présence du gouverneur du Châtelet.

Celui-ci se retira aussitôt.

Alors René se dressa pour être plus près encore du rayon de lumière qui lui tombait par la meurtrière, et de nouveau il examina le chapelet. Son regard, tout à l'heure morne, étincelait maintenant ; sa taille voûtée s'était redressée.

René n'était plus le même homme.

Il espérait.

Or, pour que la vue du chapelet que lui envoyait la reine produisît sur lui une telle réaction, il fallait que ce fut un signal de délivrance, et il est nécessaire de raconter en quelques mots l'histoire de cet objet de sainteté.

Ce chapelet, que la reine disait avoir été béni par le pape, lui venait, au contraire, de René lui-même. Il avait appartenu longtemps au Florentin, qui l'avait rapporté de Milan.

Le favori de Catherine, du temps qu'il était encore en Italie et à Milan, où il s'était réfugié après l'assassinat des parents de Godolphin, vit entrer chez lui un moine si parfaitement encapuchonné, qu'il était impossible de distinguer ses traits.

René tenait déjà une boutique de parfumerie, et déjà il passait pour un empoisonneur de quelque mérite.

Or le moine entra et lui dit :

— Les murs ont-ils des oreilles, ici ?

— Pour moi seulement, répondit René.

— C'est à toi que j'en ai ; ferme ta porte.

Le moine parlait avec un certain accent d’autorité qui ne laissa pas que d’impressionner le Florentin.

Et puis il entrouvrit sa robe comme par mégarde, et René vit luire les crosses de deux pistolets et le manche d’un poignard.

— Que désire Votre Sainteté ? demanda-t-il humblement.

— Ferme ta porte, répéta le moine.

René obéit.

Alors le moine tira de la poche de sa robe un chapelet à gros grains, le même que René devait avoir un jour en sa possession.

— Voilà, lui dit-il, un objet que l’on voudrait faire tenir à une personne pieuse.

— Et vous avez besoin d’un intermédiaire ?

— Attends donc…

À travers le capuchon du moine, René vit luire un regard étincelant comme le feu de l’enfer.

Le moine continua :

— On voudrait que les grains de ce chapelet fussent enduits d’une substance quelconque qui eut pour effet…

Le moine s’arrêta, – le Florentin comprit aussitôt et il acheva la phrase commencée :

— Une substance, dit-il, qui tuerait à la longue.

— Hélas ! soupira le moine, cette personne a de grandes richesses, dont elle ne fait aucun usage…

— Vraiment ?

— Et dont ses héritiers, au contraire, auraient grand besoin.

En parlant ainsi, le moine posa un gros sac de cuir fort lourd devant René.

Ce sac était lié solidement, mais le cuir était usé çà et là, et René reconnut qu’il était plein d’or.

À son tour, il regarda le moine.

— Voulez-vous que le résultat traîne en longueur, ou bien êtes-vous pressé ? demanda-t-il.

— Heu ! heu ! on attendra un mois.

René regardait le chapelet et finit par reconnaître que les grains en étaient creux.

— L’un d’eux se dévisse, dit le moine.

— Ah ! lequel ?

— Devine.

Et René les examina l’un après l’autre, mais il n’y put rien reconnaître.

— C’est impossible.

— Vous allez voir le contraire, répondit le moine. Comptez sur vos doigts, en faisant glisser un grain après l’autre en commençant par celui au bout duquel se trouve la croix.

— Bien !

— Comptez jusqu’au nombre 47.

René compta.

— Maintenant, prenez le grain que vous avez dans les doigts et tournez chacune des extrémités ovoïdes en sens inverse.

René obéit, et le grain se divisa en deux parties, laissant voir dans l’une d’elles une cavité qui pouvait contenir un objet de la grosseur d’un pois chiche.

— Tenez, dit-il au moine, pensez-vous qu’on pourrait percer ce grain avec une aiguille très fine ?

— C’est facile.

René laissa le moine seul et passa dans son laboratoire, où il demeura environ dix minutes.

Puis il revint et dit au moine :

— Le grain creux est rempli d’une poussière imperceptible que la personne à qui le chapelet est destiné respirera petit à petit si vous y faites un trou comme je vous l’ai dit.

— Et… cette… poussière ?

— Fera en quinze ou vingt jours le bonheur des héritiers dont vous m’avez parlé.

— Je compte sur ta parole, René, dit le moine, et si ta prédiction se réalise, tu seras récompensé.

— Ah ! dit le Florentin, vous êtes un moine grand seigneur. Vous faites bien les choses.

— Dans un mois tu auras de mes nouvelles si ta poudre a eu de la vertu, acheva le moine.

René s’inclina.

— Dans un mois, jour pour jour… heure pour heure…

Et le moine emporta le chapelet.

René, qui devait plus tard capter la confiance d’une reine de France en lui disant la bonne aventure, était lui-même fort superstitieux ; et depuis que la bohémienne lui avait prédit un jour, dans les rues de Florence, le sort brillant qui lui était réservé, il avait coutume d’aller consulter une devineresse quelconque à chaque événement qui lui advenait.

Or donc, après avoir empoisonné le chapelet, il s’en alla trouver une sorte de pythonisse qui rendait ses oracles derrière la cathédrale de Milan.

La sorcière prit sa main, traça des signes cabalistiques sur le sable divinateur dans un cercle de grains de millet, coupa la tête à une couleuvre, et finit par lui dire :

— L’objet que tu as donné, et qui est un instrument de mort, sera pour toi l’instrument du salut, si tu peux en obtenir la possession, n’importe à quel prix.

René se le tînt pour dit.

Un mois après, jour pour jour, heure pour heure, comme il le lui avait annoncé, le moine revint et lui dit :

— René, ta poudre était efficace, et je viens tenir ma promesse.

Et le moine posa sur la table un deuxième sac rempli d’or.

Mais René le repoussa :

— Seigneur, dit-il, remportez votre or, et si vous me voulez récompenser, donnez-moi le chapelet de la défunte.

Le moine se mit à rire sous son capuchon.

— Si cela peut te rendre heureux, dit-il, je te l’enverrai.

— Quand ?

— Demain.

— Merci ! seigneur.

— Et, en attendant, garde l’or.

Le moine s’en alla sans reprendre le sac.

Le lendemain, en effet, un mendiant accosta René dans la rue, et lui vendit le chapelet pour deux liards de France.

Une fois en possession du précieux talisman, René retourna chez la pythonisse.

Celle-ci recommença ses pratiques mystérieuses, et compléta ainsi sa prédiction :

Le chapelet ne pouvait avoir de vertu qu’à la condition de demeurer en la possession d’une personne qui aimerait fort René.

Or, le Florentin avait soigneusement secoué la poudre mortelle que renfermait le grain creux, puis il avait confié le chapelet à sa femme, puis à sa fille, enfin, longtemps après, à Mme Catherine.

Mais, hélas ! avec le temps, le Florentin avait perdu quelque peu de sa crédulité, et il avait même complétement perdu le souvenir de la prédiction qui lui avait été faite jadis, lorsque le chapelet lui fut apporté par le gouverneur.

Or, si la reine le lui envoyait, c’est qu’elle allait le sauver.

René chercha le grain creux et le dévissa.

Une petite boule grisâtre s’en échappa.

René ramassa cette boule et reconnut que c’était un petit morceau de parchemin roulé et rendu semblable à une boulette de cire.

Il le déplia et le trouva couvert de chiffres.

Chacun de ces chiffres correspondait à une lettre de l’alphabet, et leur assemblage composait les deux lignes suivantes :

« On va t’annoncer l’heure de ton supplice ; mais ne crains rien… je veille sur toi toujours : tu seras sauvé. »

René reconnut l’écriture de la reine mère.

Et, plein de confiance, il attendit.

La journée s’écoula cependant sans aucun autre incident que l’arrivée d’un génovéfain qui le vint confesser.

Un moment, le Florentin, crut que c’était là son libérateur.

Mais le génovéfain était de bonne foi ; il ne savait rien, si ce n’est que René allait mourir le lendemain.

René attendit encore…

La nuit s’écoula.

D’abord plein de confiance, le Florentin commença à voir les heures s’écouler avec une véritable anxiété…

Le premier rayon de jour qui tomba dans son cachot l’effraya.

— Comment ! se dit-il, la nuit est déjà passée ?

La matinée s’écoula.

— Allons ! pensa-t-il, la reine aura obtenu ma grâce et jugé inutile de me faire enlever.

Comme onze heures sonnaient, la porte de son cachot s’ouvrit.

René étouffa un cri, et il espéra que c’était le gouverneur qui venait, en personne, lui annoncer qu’il était libre.

Mais, au lieu du gouverneur, il vit entrer deux hommes vêtus de chemises ronges.

Ces deux hommes, René les reconnut et se prit à frissonner.

C’étaient les aides de maître Caboche, le bourreau de Paris.

Comme le soir tombait, il aperçut dans le lointain les tours de Notre-Dame. (P. 722.)

L’un d’eux avait déjà tourmenté le Florentin trois mois auparavant, lorsque Charles IX lui avait fait appliquer la torture en sa présence.

— Que me voulez-vous ? demanda le Florentin d’une voix émue.

— Nous venons te chercher.

— Moi ???

— Eh ! mais que veux-tu donc que nous fassions sans toi mon, pauvre René ? dit l’un des aides avec un gros rire cynique.

— Moi ? moi ? répétait-il avec égarement ; ce n’est pas possible… le roi m’a fait grâce.

— Je ne sais pas si le roi t’a fait grâce, dit le valet du bourreau en riant, mais je sais qu’on lui a construit une belle tribune tout auprès de l’échafaud et qu’il se fait une fête, par avance, de le voir mourir.

Et les deux aides prirent René frémissant et lui lièrent les mains derrière le dos.

Alors son tremblement convulsif le reprit :

— Je suis ; un homme perdu ! murmura-t-il d’une voix étranglée ; la reine m’a abandonné.

Les aides du bourreau l’entraînèrent.

Chapitre 17

La veille au soir, tandis que René attendait avec anxiété ce secours et cette délivrance que lui avait promis la reine, un jeune cavalier entra dans Paris par la porte Saint-Jacques, longea la rue de ce nom, et vint s'arrêter devant l'hôtellerie où naguère avait logé incognito le sire de Coarasse.

Ce cavalier mit pied à terre et dit à l'aubergiste cette brève parole :

— J'ai faim !

Ces deux mots firent tressaillir l'hôte…

— Avez-vous soif ?

— Pareillement.

L'hôte, qui était bien toujours le Béarnais Lestacade, prit la bride du cheval et ajouta :

— Votre Seigneurie vient de loin ?

— De Gascogne.

— Et elle vient à Paris… ?

— Pour y entendre parler d'un de mes ancêtres.

Cette fois l'hôte eut un sourire :

— Un ancêtre qui aimait les cartes ? fit-il en clignant de l'œil.

— Je suis le valet de carreau.

— Ah ! ah ! dit Lestacade, je m'en doutais. Vous êtes attendu, messire.

— Par qui ?

— Le valet de pique est ici.

— Quand est-il arrivé ?

— Voici deux heures.

— Et le valet de trèfle ?

— Il a passé par ici comme midi sonnait, et il m’a prévenu de l’arrivée de Vos Seigneuries.

L’hôte appela un garçon d’écurie, lui remit le cheval du gentilhomme et ouvrit ensuite la porte qui, de la cour, donnait dans la salle basse de l’auberge, cette pièce qui est le lieu de réunion de toute hôtellerie et sert d’antichambre à la cuisine.

Un autre jeune homme était assis devant une table et buvait à petites gorgées, comme un véritable amateur, le contenu d’une bouteille dont l’extérieur était revêtu d’une vénérable couche de poussière.

Ce dernier se leva et courut à la rencontre du nouveau venu :

— Bonjour, Hogier…

— Bonjour, Hector, dirent-ils tour à tour en se pressant cordialement les deux mains.

Hector de Galard se débarrassa de son manteau, déboucla son ceinturon et posa son épée en travers sur un escabeau, puis il s’assit en face de son ami Hogier de Lévis, tandis que l’hôte lui apportait un verre.

— Quand es-tu arrivé ?

— Il y a deux heures.

— As-tu vu Noë ?

— Pas encore. Je l’attends… Il a dit à l’hôtelier que nous le verrions dans la soirée. Hé ! hé ! ajouta Hogier de Lévis, j’ai eu de ses nouvelles, du reste.

— Comment cela ?

— À trois ou quatre lieues d’ici, sur la route, dans un village du nom de Montlhéry, on l’a vu passer ce matin.

— On le connaît ?

— Non, mais on me l’a si bien dépeint que je ne pouvais m’y tromper. Il voyageait avec deux femmes.

— Deux !

— Jeunes et jolies toutes deux.

— Il nous a dit en effet qu'il était marié, mais il ne nous a point ajouté qu'il avait épousé deux femmes, observa Hector de Galard en riant.

La conversation des deux jeunes gens fut interrompue par l'arrivée subite d'un troisième personnage.

— Parbleu ! dit Hector, quand on parle du loup on en voit toujours la queue. Vois plutôt.

En effet, un jeune homme entra dans la salle basse.

C'était Noë.

— Vrai Dieu ! messeigneurs, dit-il, vous êtes des hommes pleins d'exactitude, il faut en convenir.

— À l'exception de notre ami Lahire, toutefois.

— Oh ! celui-là, dit Noë, s'il arrive avant la nuit close, sera plus exact que vous encore.

— Ceci demande une explication, ce nous semble.

— Je vais vous la donner. Écoutez-moi.

— Voyons !

— Toi, Hector, tu es parti de Bordeaux mardi matin ?

— Oui.

— Et tu as suivi la route la plus directe. Tu es venu par Poitiers, Tours, Blois et Orléans.

— Justement.

— Hogier, lui, est parti de son château de Mirepoix, et il a traversé le Périgord et une partie du Berry. Vous auriez pu vous rencontrer à Orléans.

— C'est vrai.

— Mais Lahire avait un tout autre itinéraire.

— Ah !

— Il a dû passer par Chartres, ce qui allongeait sa route d'au moins cinq ou six lieues.

— Bon ! dit Hector, mais pourquoi a-t-il passé par Chartres ?

— Parce que je tenais à ce que chacun de vous entrât isolément dans Paris, afin de ne point éveiller l'attention.

— Très bien. Donc tu l'attendais ce soir.

— Comme je vous attendais. Tu sais bien, Hector, que nous nous sommes séparés à la porte de ton château, il y a huit jours, en nous donnant rendez-vous à Paris, à l'hôtellerie du *Cheval Rouan*, tenue, dans la rue Saint-Jacques, par le Béarnais Lestacade.

— Le quatorze du présent mois, au coucher du soleil, ajouta Hogier de Lévis.

Le mari de la jolie Myette appela Lestacade.

— As-tu beaucoup de monde chez toi ? lui demanda-t-il.

— Personne en ce moment.

— C'est bien. Veille à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Personne n'entrera, soyez tranquille, messire.

— À l'exception de notre *quatrième*.

— Aura-t-il pareillement le mot de passe ?

— Oui.

— C'est bien, dit l'hôte en s'en allant ; comptez sur moi.

— Ah ! pardon ! fit Noë en le rappelant, il se pourrait faire qu'un gentilhomme déjà mûr se présentât.

— Comment est-il ?

— Tu dois le connaître de vue, au fait ; c'est M. de Crillon.

— Je le connais !

— Eh bien ! s’il vient, tu le laisseras entrer.

— L’hôte sortit.

Alors Hector de Galard et Hogier de Lévis regardèrent Noë avec étonnement.

— Tu attends Crillon ? dirent-ils.

— Peut-être…

Et Noë, baissant un peu la voix, poursuivit :

— Mes bons amis, nous avons fait un serment que l’avenir justifiera sans doute, mais que le présent ne justifie guère…

— Plaît-il ?

— Avant de conquérir un nouveau trône à notre roi, il sera difficile de lui conserver celui qu’il a.

— Hein ? fit Hogier.

— Es-tu fou ? s’écria Hector.

— Mes chers seigneurs, reprit Noë, le roi de Navarre n’est pas raisonnable ; il persiste à demeurer à Paris où la reine mère, qui a reconquis toute sa faveur, conspire contre sa vie, et où il n’a que deux amis : Pibrac et Crillon.

— Ah ! Crillon est son ami ?

— Il lui est dévoué jusqu’à la mort. Et, tout à l’heure encore, il me le répétait.

— Eh bien ! mais, fit Hogier, le dévouement de Crillon et quatre épées comme les nôtres, voilà, ce me semble, plus qu’il ne faut…

Noë haussa les épaules :

— Il est inutile que je vous dise aujourd’hui, fit-il, tout ce que j’ai appris au Louvre en une heure. Qu’il vous suffise de savoir que nous devons veiller jour et nuit, et à son insu, sur la vie de notre roi, qui est en péril.

— Oh ! oh !

— Le roi de Navarre, poursuivit Noë, est huguenot ; en ce moment les huguenots ne sont point en odeur de sainteté, et comme on considère à la cour du roi

Charles que Henri de Bourbon devient le chef du parti, il se pourrait bien qu'on échangeât avant peu de bonnes arquebusades.

— Moi, dit Hogier de Lévis, je suis catholique et les querelles de la religion me touchent peu, mais je suis le sujet du roi de Navarre et je verserai tout mon sang pour lui.

— Le roi, dit encore Noë, a deux ennemis mortels : la reine mère et le duc de Guise. C'est assez pour qu'il puisse tomber assassiné au coin d'une rue, si nous ne faisons bonne garde.

— Nous veillerons.

— Voyez-vous, mes amis, acheva Noë, il est chevaleresque en diable, notre roi, et ce n'est point chose facile de le garder ; s'il se doutait qu'il a autour de lui un rempart d'hommes comme nous, alors cela deviendrait tout à fait impossible. Il faut donc que nous soyons pour ainsi dire invisibles, et que cependant nous nous trouvions toujours auprès de lui.

Noë fut interrompu par l'arrivée de Crillon.

Le duc avait, le jour même, pris le jeune homme à part, et lui avait dit :

— Vous êtes au roi de Navarre, et de plus il vous permet d'être son ami ; par conséquent il est probable qu'il vous écoutera.

— J'ose l'espérer, avait répondu Noë.

— Eh bien ! conseillez-lui donc de monter à cheval et de s'en aller faire un tour en Navarre.

— Ah ! répondit Noë, je sais que le roi demeurera à Paris jusqu'à ce qu'il ait touché la dot de Mme Marguerite.

Crillon s'était pris à soupirer.

— Harnibieu ! s'était-il enfin écrié, il n'y a plus autour de nous que des lâches et des courtisans de la pire espèce. On a peur de René qui sera mort demain ; et depuis ce matin je cherche parmi les Suisses, les lansquenets et les gentilshommes ce dont j'ai besoin, et ne le trouve pas.

— Que cherchez-vous ?

— Douze hommes vaillants…

— Il y en a pas mal en France.

— Oui, mais vaillants et dévoués, ne craignant rien, hormis Dieu, et capables d'exécuter leur consigne sans réfléchir qu'ils vont déplaire à Mme Catherine. Je pourrais bien, avait ajouté Crillon, lever une année en moins d'une heure pour aller conquérir l'empire turc, mais je n'ai pu trouver dans tout Paris douze hommes capables de déplaire à la reine mère.

— Ma foi ! monsieur le duc, si quatre hommes en peuvent vouloir douze à l'occasion je vous les offre.

— Vous ?

— Venez ce soir rue Saint-Jacques, à l'hôtellerie du *Cheval rouan*, et demandez à me voir.

C'était donc sur l'invitation de Noë que Crillon arrivait.

Il jeta, en entrant, sur les trois jeunes gens qui se trouvaient avec Noë un regard de vrai connaisseur.

— Harnibieu ! dit-il en saluant, ces nez busqués, ces cheveux noirs, ces dents blanches sont d'un bon augure. Bonjour, messeigneurs !

— Monsieur le duc, répondit Noë, voici mes amis Hogier de Lévis et Hector de Galard.

— Harnibieu ! voilà de belle et bonne noblesse, dit Crillon ; et je gage que ce sont là deux des épées que vous m'avez annoncées.

— Pardon ! en voilà trois.

— Ah ! c'est juste, fit le duc en souriant, j'oubliais que vous étiez toujours heureux de déplaire quelque peu à Mme Catherine. Mais… le quatrième ?

— Ne vous inquiétez point, il va venir ; et ce que nous ferons il le fera, soyez-en sûr.

On offrit un siège à Crillon qui reprit :

— C'est demain qu'on exécute l'homme le plus dangereux du royaume de France.

— J’en sais quelque chose, dit Noë.

— Si René ne s’en va pas dans l’autre monde, je ne réponds de la vie de personne. Cet homme empoisonnerait Dieu et les saints…

— Bon ! dit Noë, je devine. Vous craignez qu’on ne l’enlève au moment du supplice.

— Je le crains depuis que la reine a retrouvé Paola.

— On m’a conté ça, dit Noë, et on m’a parlé de trois gentilshommes qui l’avaient aidée…

— C’est bien cela. Or, si la reine a trois gentilshommes capables de délivrer la fille, ils feront tous leurs efforts pour sauver le père.

— C’est juste.

— Et je n’avais jusqu’ici personne à leur opposer. Je serai bien à cheval demain en tête du cortège, avec un escadron de reîtres ; mais ils se débanderont à la première attaque. Tous ont peur des rancunes de Mme Catherine.

— Eh bien ! monsieur le duc, répondit Noë, ne vous inquiétez pas : vous verrez que nous n’aurons pas peur, nous, et ce que vous nous commanderez, nous l’exécuterons.

— Bravo ! dit le duc.

En ce moment la porte s’ouvrit et Lahire entra :

— Oh ! messeigneurs, dit-il, je ne vous cache point qu’il m’en a coûté beaucoup de me rendre ici à l’heure dite.

— Vraiment ! fit Noë.

— Oui, car je viens d’abandonner pour vous la femme la plus séduisante de France et de Navarre, une sirène…

On regarda Lahire avec curiosité.

Chapitre 18

Voici ce qui était advenu à Lahire.

Il avait mis dans son voyage une célérité que Noë n’avait point calculée, et il était arrivé à Chartres la veille au matin.

— À combien de lieues suis-je de Paris ? demanda-t-il en s’arrêtant dans la première hôtellerie qu’il rencontra sur le bord de la route, à l’entrée de la ville.

— À quinze lieues, lui fut-il répondu par l’hôtelier.

Lahire mit pied à terre et demanda à déjeuner, puis il jeta un coup d’œil sur son cheval.

La pauvre bête était efflanquée et à demi fourbue :

— C’est un cheval perdu, se dit le jeune homme.

Et il entra dans l’écurie où plusieurs chevaux étaient au râtelier.

Il remarqua un superbe limousin sous poil gris, dont la jambe grêle et nerveuse et l’œil à fleur de tête lui plurent.

— À qui est ce cheval ? fit-il.

— À moi, dit l’hôtelier.

— Voulez-vous le vendre ?

— C’est selon…

Lahire calcula ce qu’il avait dans sa bourse et se fit ce raisonnement :

— Puisque je vais à Paris pour le service du roi de Navarre, il est juste que le roi me fournisse au moins un cheval.

Et il proposa en échange son cheval contre le cheval limousin, moyennant du retour.

L’hôtelier demandait cinquante pistoles ; Lahire en offrit vingt-cinq, puis trente, et le marché fut conclu.

Alors le jeune homme déjeuna tort gaillardement, se fit servir du meilleur vin et

ordonna qu’on lui sellât sa nouvelle monture.

— Je veux aller coucher à Paris ce soir, se dit-il.

Il partit de Chartres vers midi, au grand trot du limousin qui allait comme une hirondelle, et fit huit lieues sans débrider.

À la fin de cette première étape, il fit donner une avoine à son cheval, le laissa souffler une heure et repartit.

Comme le soir tombait, il aperçut dans le lointain les tours de Notre-Dame de Paris et il atteignit le petit village de Meudon.

Au sortir de Meudon, il croisa une litière portée par des mules.

Cette litière paraissait venir de Paris. Les rideaux de cuir en avaient été pliés, et Lahire put voir qu’elle contenait une femme.

La femme était masquée, mais elle paraissait jeune et ses cheveux étaient d’un blond merveilleux.

Un écuyer à cheval était sa seule escorte.

— Mordieux ! exclama Lahire, qui était un chercheur d’aventures, on ne m’attend que demain à Paris. J’ai donc le temps de me distraire et je vais suivre cette belle dame. Qui sait ?

Et il tourna bride.

La dame avait jeté sur lui un regard distrait d’abord et curieux ensuite.

Lahire avait bonne mine à cheval, et comme tous les Gascons il portait haut la tête et chevauchait le poing sur la hanche. En outre, il était fort joli garçon, ce qui ne sera jamais un mince mérite, auprès des femmes.

Comme la litière n’allait pas un train d’enfer, Lahire ralentit le pas de son cheval et demeura un pas en arrière.

La litière traversa Meudon, puis entra, à gauche, dans un joli sentier bordé de haies.

Ce sentier se dirigeait vers la forêt, y pénétrait et s’y enfonçait.

Lahire suivait toujours.

Il y avait environ une heure que ce manège durait, lorsque la femme masquée se pencha un peu en dehors et aperçut le cavalier.

Alors sans doute elle donna un ordre, car la litière s’arrêta.

Lahire, qui se trouvait à vingt pas en arrière, s’arrêta pareillement.

Alors la dame donna sans doute un nouvel ordre, car la litière s’ébranla de nouveau.

Ce que voyant, le jeune homme rendit la main à son cheval et se remit en chemin.

Alors la litière s’arrêta de nouveau ; et comme Lahire s’apprêtait à en faire autant, il vit l’écuyer qui précédait la dame tourner bride et venir à lui :

— Mon gentilhomme, dit l’écuyer, la dame qui est dans cette litière désire vous parler.

Lahire poussa son cheval vers la litière et salua avec une grâce parfaite :

— Monsieur, lui dit la dame d’une voix qui parut enchanteresse au jeune homme, n’ai-je pas eu le plaisir, il y a une heure, de vous rencontrer sur la route de Paris à Meudon ?

— Oui, madame.

— Vous alliez à Paris ?

Il devint plus pressant et plus hardi vers la fin du repas. (P. 730.)

Lahire s’inclina.

— Pourrais-je savoir, continua la dame masquée pourquoi vous avez si subitement changé de résolution ?

Lahire se prit à sourire :

— Mais, dit-il, je ne suis attendu à Paris que demain.

— Et alors ?…

— Alors, madame, je me suis aperçu que vous aviez de beaux cheveux d’un blond admirable.

— Merci bien.

— Et que vos yeux brillaient sous le masque avec trop d’éclat pour n’être point les plus beaux yeux du monde, en vérité !

— C’est-à-dire, observa la dame masquée, que vous ayez eu la fantaisie de me suivre ?…

— Et je suis prêt à continuer…

— Ah ! par exemple !

Et la dame montra, à travers son masque, deux rangées de dents éblouissantes.

— Mais, dit-elle, il se peut que j’aille bien loin.

— Qu’importe ?

— Au bout du monde…

— Le monde serait trop petit encore.

— Cependant vous ignorez qui je suis…

— Je devine que vous êtes belle…

— Ah çà ! monsieur, fit la clame masquée, vous êtes d’une impertinence rare !

— Pardonnez-moi, madame, répondit Lahire ; mais j’ai vingt-deux ans, je suis cadet de Gascogne.

— Ah ! interrompit l’inconnue, vous êtes Gascon ?

— Et j’en suis fier !

— Seriez-vous huguenot ?

— Pas que je sache !

— Tant mieux ! en ce cas… Et vous aimez le roi ?

— Lequel ? fit naïvement Lahire, celui de France ou celui de Navarre, le vôtre ou le mien !

— C’est juste, j’oubliais que vous êtes sujet du Béarnais.

— Et je m’en fais gloire, madame.

L’inconnue ne répondit rien tout d’abord, puis elle reprit :

— Ah çà ! j’espère, monsieur, que vous n’allez point prolonger cette mauvaise plaisanterie…

— Je ne plaisante pas, je vous jure.

— Et persister à me suivre ainsi !

— Madame, répondit gravement le jeune homme, voici la nuit, nous sommes au milieu des bois, la misère est grande par le royaume et les voleurs sont nombreux…

— Je ne les crains pas.

Lahire poursuivit, sans se déconcerter :

— Souffrez, madame, que je vous accompagne et vous protège… On ne sait pas ce qui peut arriver.

L’inconnue le menaça du doigt.

— Prenez garde ! dit-elle, vous pourriez vous tromper…

— En quoi ?

— Peut-être suis-je laide !

— Oh ! c’est impossible !

— Et si j’avais… un mari ?

— Ah ! madame, dit Lahire, convenez que, si vous en avez un, il se conduit bien mal.

— Comment cela ?

— En vous laissant voyager seule, et qu’il a bien mérité…

— Monsieur, dit la dame masquée, laissez-moi vous dire que j’ai encore une grande lieue à faire pour arriver…

— Souffrez que je vous accompagne !

— Et que si vous me suivez jusque-là, vous courrez grand risque de perdre votre chemin en revenant. La lune est nouvelle. Une fois la nuit venue, il fait horriblement sombre dans les bois.

— Oh ! madame, répliqua Lahire, ne vous inquiétez point de moi, je sais me tirer d’affaire.

— Ainsi, vous persistez ?

— Plus que jamais.

— Eh bien ! soit, dit-elle, je vous le permets. Seulement…

Elle s’arrêta.

— Faites vos conditions, madame, je les accepte d’avance.

— Quand nous serons arrivés à la porte de la maison où je vais, vous rebrousserez chemin.

— Sans espérance de vous revoir ?

Lahire prononça ces derniers mots avec cet accent de la jeunesse qui annonce si éloquemment la résolution, le dévouement et l’énergie.

L’inconnue le regarda attentivement.

— Êtes-vous brave ?

— Ah ! madame, quelle question !

— Et si je mettais votre bravoure à l’épreuve ?

— Parlez…

— Tenez, dit l’inconnue, montez dans ma litière et donnez votre cheval à conduire à mon écuyer, nous causerons…

Lahire sauta lestement à terre, remit sa monture aux mains de l’écuyer et prit place dans la litière.

Alors l’inconnue lui dit :

— Je suis peut-être une femme tout autre que vous ne vous l’êtes imaginé.

— Vous avez la voix d’un ange !…

— Et les colères d’un démon au fond du cœur, acheva-t-elle d’une voix sourde.

Lahire tressaillit. L’inconnue continua :

— J’ai une haine violente, et je cherche un homme qui me puisse venger !…

— Ce sera moi, répondit Lahire avec la chevalerie de ses vingt ans.

— Prenez garde !

— À quoi ?

— L’homme que je hais est puissant.

— Bah ! fit le Gascon, je me moque de sa puissance. J’ai une bonne rapière… Dites-moi son nom.

— Oh ! pas encore…

— Mais…

— Plus tard, dit-elle, plus tard !… quand nous aurons fait plus ample connaissance.

Et elle se prit à questionner le jeune homme sur son pays et sur le motif qui l’amenait à Paris ; mais Lahire était discret et il répondit :

— Ceci, madame, n’est point mon secret.

— Vraiment ?

— Mais celui de plus haut que moi.

L’inconnue le transperça d’un regard. Elle eût voulu fouiller ses pensées les plus intimes.

Puis elle lui dit, avec une indifférence affectée :

— Vous avez raison, il faut toujours garder fidèlement les secrets qui ne nous appartiennent point.

Le sentier que suivait la litière, après avoir longtemps serpenté sous la futaie, s’élargit tout à coup, et, en dépit de la nuit qui arrivait rapidement, Lahire put voir une vaste clairière au milieu de laquelle brillait un point lumineux. Cette lumière partait des fenêtres d’une petite maison blanche élevée au milieu du bois.

Alors l’inconnue dit à Lahire :

— Descendez…

— Vous me renvoyez ? fit-il avec un accent de prière.

— Non, je vous garde…

Il frissonna de joie.

— Je vous garde, dit-elle, parce qu’il serait odieux et cruel de vous renvoyer à cette heure… et que je puis vous donner l’hospitalité…

— Ah ! vous êtes bonne !

Et Lahire osa porter à ses lèvres la main de l’inconnue.

Elle dégagea sa main et ajouta :

— Je vous garde aussi parce que vous m’avez promis…

— Je serai votre chevalier, je me ferai tuer pour vous…

— Mais acheva-t-elle, je suis obligée de prendre quelques précautions pour vous recevoir.

— Ah !

— Vous allez donc descendre ici.

— Bien.

— Vous voyez celle lumière ?

— Oui.

— Vous voyez la maison à travers les arbres ?

— Je la vois.

— Eh bien ! restez là, les yeux fixés sur cette lumière jusqu’à ce qu’elle s’éteigne.

— Et quand elle s’éteindra ?

— Vous marcherez vers la maison et vous irez droit à la porte.

Lahire sortit de la litière et alla s’asseoir sur un tronc d’arbre.

L’écuyer continua son chemin, la litière s’éloigna et atteignit la maison.

Puis tout disparut dans l’ombre.

Alors Lahire attendit.

Les minutes s’écoulèrent, puis une heure entière.

La lumière brillait toujours.

— Est-ce qu’elle aurait voulu me mystifier ? se dit le jeune homme.

Tout à coup, il entendit le galop d’un cheval, et il se dressa vivement.

Un cavalier passa près de lui, rapide comme l’éclair, et disparut sous la futaie.

En même temps, la lumière s’éteignit.

Alors Lahire respira.

— Enfin ! dit-il. Tout cela m’a l’air bizarre, mais j’irai jusqu’au bout.

Il se leva et se dirigea vers la maison, qui était bien à deux cents pas.

La porte était entrouverte.

Lahire monta les deux marches qui formaient le perron, poussa cette porte et se trouva dans les ténèbres.

En même temps, une petite main satinée prit la sienne, et la voix harmonieuse et fraîche de l’inconnue lui dit tout bas :

— Venez !… et ne faites pas de bruit.

Lahire était prudent, et il mit la main sur la garde de son épée.

Chapitre 19

Lahire, conduit par l’inconnue, fit une dizaine de pas au milieu d’une obscurité profonde.

Puis une porte s’ouvrit…

Un rayon lumineux vint frapper le visage de notre héros, et Lahire se trouva au seuil d’une salle en manière d’oratoire, au milieu de laquelle une table était dressée.

Cette table, qui supportait une nappe éblouissante de blancheur et une vaisselle d’argent ciselé, était couverte de mets délicats et de flacons de cristal de Bohême emplis de vins généreux.

Une lampe italienne à globe d’albâtre, suspendue au plafond, projetait autour d’elle une clarté discrète et voluptueuse.

Un moment ébloui, Lahire put bientôt jeter un regard autour de lui et tout examiner.

L’oratoire était petit, mais aussi luxueusement, aussi coquettement décoré que les salles du Louvre ou Mme Catherine avait dépensé trésors et génie.

Les murs étaient tendus d’une étoffe orientale alors fort à la mode ; l’embrasure des croisées était garnie de jardinières pleines de fleurs ; çà et là, sur des bahuts sculptés, aux fermoirs de cuivre travaillé au marteau, se dressaient de blanches statues de marbre ou des bronzes florentins d’un goût exquis.

De chaudes peintures couvraient le plafond, le sol était jonché d’un moelleux tapis.

Il s’échappait de tout cela un parfum délicieux qui faisait rêver d’amour, sur-le-champ.

— Suis-je chez une princesse ou chez une fée ? murmura Lahire dont l’éblouissement continuait.

L’inconnue, toujours masquée, n’avait point cessé de tenir sa main dans celle de Lahire.

— Peut-être chez les deux, répondit-elle en souriant.

Elle l’entraîna vers une ottomane sur laquelle étaient empilés des coussins et l’y fit asseoir auprès d’elle :

— Avouez, lui dit-elle que vous ne vous attendiez point, quand vous m’avez suivie, à être reçu ainsi, mon gentilhomme ?

— Je crois rêver… répondit Lahire étourdi de tout ce qu’il voyait.

— Vous avez fait une longue route, reprit l’inconnue, vous avez faim et soif, j’ai voulu vous garder à souper…

— Décidément, madame, vous êtes une fée.

— Ne vous inquiétez pas de votre cheval, poursuivit-elle, on a pris soin de lui. Vous le trouverez frais et vigoureux demain matin.

Ces deux derniers mots firent tressaillir Lahire.

— Allons ! pensa-t-il, je crois que je ne déplais pas.

Et comme tout homme, en ce monde, est disposé à médire d’une conquête par trop facile, le Gascon fit encore cette réflexion peu charitable :

— Je dois avoir affaire à quelque dame de la cour affligée d’un vieux mari et qui cherche à l’oublier en joyeuse compagnie.

La dame masquée invita Lahire à se débarrasser de son manteau et de son épée.

Puis elle se mit à table, lui indiqua un siège vis-à-vis de celui qu’elle occupait.

— Soupons, dit-elle.

— Mais, madame, observa le Gascon, qui n’était pas tout à fait sûr d’être éveillé, est-ce que vous allez souper avec votre masque ?

— Oui, certes.

— Oh ! c’est cruel !…

— Mais prudent.

— Ah ! fit-il d’un ton de reproche, je suis gentilhomme, madame, je suis discret…

Elle eut un petit air moqueur sous son loup de velours noir.

— Je ne doute point de votre loyauté, dit-elle, mais j’ai un de ces visages que nul ne doit voir. Je suis un peu comme les anciens rois de Perses.

— Ah ! madame !

— Écoutez, reprit-elle, quand vous saurez ce que je veux de vous, peut-être comprendrez-vous que je ne puis me montrer à visage découvert.

— Parlez donc, alors, et ordonnez !…

Elle lui versa dans un hanap d’or ciselé un vin jaune comme de l’ambre.

— Buvez ! dit-elle.

Si Lahire eût été un seigneur de la cour de France, riche, puissant et redouté, peut-être eût-il hésité à boire et eût-il pensé qu’il allait laisser au fond de son gobelet, sinon sa vie, au moins sa raison.

Mais Lahire était un cadet de Gascogne n’ayant que peu de pistoles au fond de sa bourse, ne jouissant que d’un crédit modéré, en dépit de sa bonne noblesse, et possédant comme bien le plus clair sa vieille rapière héréditaire.

C’était là plus de raisons qu’il n’en fallait pour que Lahire ne craignît rien.

Et puis, il avait un appétit de lansquenet et une soif de reître.

Il mangea comme quatre et but comme douze, répétant de temps à autre :

— Mais parlez donc, madame, ce que vous m’ordonnerez je le ferai.

— Vrai ? dit-elle enfin.

— Foi de Lahire !

— Ah ! vous vous nommez Lahire ?

— Oui, madame.

— Êtes-vous le descendant du compagnon de Jeanne d’Arc ?

— C’était mon bisaïeul.

L’inconnue s’inclina, en femme qui savait assez bien son armorial de France.

— Et, reprit-elle, vous alliez à Paris ?

— J’y suis attendu.

— Comptez-vous y rester ?

— Je ne sais, mais c’est probable…

— Longtemps ?

— Cela dépendra… Je vous l’ai dit, madame, ce n’est point mon secret.

— Ah ! c’est juste…

— Mais je vous ai fait le serment de vous obéir, et je le tiendrai…

— Prenez garde ! vous ne savez pas encore ce que j’attends de vous.

Elle lui versa une nouvelle rasade de ce vin jaune qui venait sans doute d’Espagne et qui montait à la tête comme un enivrant parfum.

— Tout à l’heure, dit-elle, plus tard…

Lahire était jeune, il était ardent, le vin d’Espagne échauffait sa tête et son cœur, il devint plus pressant et plus hardi vers la fin du repas, portant sans cesse à ses lèvres la petite main blanche et rose de l’inconnue et la suppliant d’ôter son masque.

Aussitôt moine et condamné s'élevèrent dans les airs. (P. 738.)

Il osa se mettre à genoux, il osa entourer de ses bras nerveux la taille délicate et frêle de la femme au loup de velours.

Mais elle se dégagea avec la souplesse d'une couleuvre et mit l'épaisseur de la table entre elle et lui.

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle, et je veux vous dire un apologue oriental qui vous montrera votre folie.

— Eh bien ! dit-il, je vous écoute, mais après vous ôterez votre masque.

— Nous verrons. Écoutez…

Et elle se renversa à demi dans son fauteuil, prit une pose charmante, et jouant négligemment avec un petit poignard à lame d'or, dont elle s'était servie pour manger une pêche, elle dit :

« Il y avait autrefois un prince du nom de Namoun, qui régnait à Lahore, dans l'Inde. »

— J'ai ouï parler de ce pays.

« Namoun était beau, si beau qu'il inspira une vive passion à une fée. Le roi des fées, touché de voir la pauvre immortelle se lamenter nuit et jour de sa condition qui lui défendait d'aimer un simple mortel, lui dit à la fin :

« — Je te permets d'aller sur la terre, d'y bâtir un palais à ton goût et d'y recevoir ton beau Namoun chaque nuit.

« Et comme la fée se réjouissait, le roi ajouta :

« — Mais j'y mets une condition : tu porteras un masque sur le visage et tu ne l'ôteras jamais.

« — Oh ! dit, la fée, qui était pleine de confiance en elle-même, je saurai bien me faire aimer de lui sans qu'il voie mon visage.

« — Ceci est ton affaire, répondit le roi.

« La fée prit sa baguette, descendit sur la terre et choisit une vallée charmante, arrosée par une rivière aux eaux limpides, couverte de grandes forêts ombreuses et de verts pâturages, pour sa résidence.

« Là elle secoua sa baguette, et soudain un palais merveilleux sortit de terre. Le soir même, le prince Namoun s'égara à la chasse et vint demander l'hospitalité à la porte du palais. Cette porte s'ouvrit et la fée apparut à Namoun.

« Comme moi, dit l'inconnue, elle était masquée, comme moi elle avait des cheveux blonds, et ses épaules demi-nues, ses bras d'albâtre, ses dents blanches et le regard ardent qui brillait au travers de son masque, disaient éloquemment qu'elle était belle.

« Le prince l'aima, et la fée le reçut chaque soir.

« Mais un soir qu'il était plus épris et plus empressé que jamais, le prince voulut absolument voir le visage de la fée, et lui arracha son masque.

« Soudain le palais s'écroula, la fée disparut, et le prince, un moment lancé dans l'espace, se trouva au milieu de la vallée où tout à l'heure s'élevait le palais enchanté. Il n'y avait plus ni palais ni fée… »

Quand elle eut terminé ce récit, l'inconnue regarda Lahire.

— Eh bien ? dit-elle.

— Namoun était curieux comme moi. Mais vous n'êtes pas une fée.

— Tenez, interrompit-elle, écoutez-moi bien. Vous êtes seul ici, seul avec moi, vous m'aimez… et… je vous aime…

Lahire jeta un cri.

— Vous m'avez promis un serment.

— Je suis prêt à le renouveler.

— Si je vous demande la vie d'un homme que je hais… ?

— Je le tuerai.

— Vous me le jurez ?

— Je le jure… Quel est-il ?

— Oh ! fit-elle, l'heure n'est point venue de vous dire son nom ; mais un jour, demain peut-être, peut-être aussi beaucoup plus tard, un coffret vous arrivera…

Elle prit dans ses cheveux une épingle d'or et la lui donna.

— Ce coffret continua-t-elle, renfermera une épingle semblable à celle-ci… et un morceau de parchemin sur lequel le nom aura été tracé.

— Ce sera le sien ?

— Oui. Tiendrez-vous toujours votre serment ?

— Foi de Lahire ! répéta le jeune homme qui avait la tête en feu. Et il la pressa de nouveau dans ses bras et lui dit, avec l'accent de la passion :

— Oh ! de grâce ! vous n'êtes pas une fée, et vous pouvez me montrer votre visage.

— Non, dit-elle, je ne suis pas une fée, mais je vous donne à choisir : si vous tenez à rester ici, je garderai mon masque ; si vous exigez qu'il tombe, je vais frapper avec cette baguette sur ce timbre, et mes gens viendront et vous mettront dehors.

— Au fait ! murmura Lahire, je serais fou si j'hésitais… Le prince Namoun fut un sot.

Et il se remit aux genoux de l'inconnue et couvrit de nouveau ses mains de baiser.

En ce moment la lampe italienne, dont l'huile était consumée, s'éteignit.

Que se passa-t-il durant le reste de la nuit dans cette maison mystérieuse située au milieu des bois de Meudon ?

Lahire lui-même ne le sut jamais qu'imparfaitement.

Douze heures après, notre héros s'éveilla d'un sommeil léthargique, jeta autour de lui un regard étonné… Il s'était endormi à côté de la femme masquée, et il se retrouvait seul.

Quand la lampe s'était éteinte, il était au milieu de cet élégant oratoire qui lui avait fait s'écrier : « Suis-je donc chez une princesse ou une fée ? » et il se retrouvait au milieu d'un fourré du bois de Meudon, couché sur l'herbe avec son manteau pour oreiller, éclairé par la lumière du soleil qui commençait à décliner à l'horizon.

Il entendit un hennissement près de lui et tourna la tête.

— Morbleu ! se dit Lahire, je la reverrai !

Et il sauta en selle et se mit à courir à travers bois, avec la conviction qu'il allait retrouver la petite maison.

Lahire se trompait. Il eut beau errer en tous sens, prendre et suivre tous les sentiers qui serpentaient sous le couvert, aller du nord au sud et de l'est à l'ouest, il ne retrouva ni le chemin qu'il avait suivi la veille ni la petite maison où s'était passée cette mystérieuse aventure.

— Je commence à ajouter foi à l'histoire du prince Namoun… se dit-il enfin.

Et la nuit venait…

— Ah ! mille tonnerres ! s'écria Lahire ; voilà que l'amour me tourne la tête. J'oubliais qu'on m'attend à Paris.

Il mit l'éperon dans les flancs de son cheval, et, une heure après, il arriva rue Saint-Jacques, où Crillon était en train de confier à ses compagnons une mission périlleuse et pleine de mystère.

Chapitre 20

C’était donc le lendemain de l’arrivée des *quatre valets* à Paris que René allait être conduit au supplice. À onze heures, on s’en souvient, les deux aides de maître Caboche étaient entrés dans son cachot et lui avaient annoncé qu’ils le venaient quérir. Alors René avait perdu toute illusion.

On l’avait débarrassé des liens qui lui attachaient les pieds.

Ensuite on l’avait déshabillé.

La sentence du Parlement portait que le condamné s’en irait à l’échafaud pieds nus, en chemise, une corde au cou, avec un cierge du poids de six livres à la main.

À la porte de son cachot, René, qui n’avait même plus la force de se débattre, et que les valets de Caboche soutenaient, René, disons-nous, trouva une double haie de soldats, et, en avant des soldats, il aperçut un visage de connaissance : Noë.

Noë avait à sa droite Hogier de Lévis, et en lace de lui Lahire et Hector de Galard.

René vit Noë qui le salua, puis il remarqua ces trois visages bruns, au nez recourbé, aux yeux noirs, aux dents blanches, ces trois visages inconnus, mais auxquels il ne pouvait se tromper. C’étaient des Gascons, c’est-à-dire des partisans du roi de Navarre, des ennemis de Catherine, des hommes qui allaient se réjouir de son supplice.

Certes, si à cette heure René eût conservé le moindre espoir, il se fût évanoui à l’aspect de ces quatre hommes qui semblaient devoir l’escorter jusqu’au supplice.

Au bout d’un long corridor qu’on lui fit suivre, René trouva une petite salle froide et nue dans laquelle maître Caboche l’attendait pour lui passer la longue chemise des condamnés et lui mettre la corde au cou.

René regarda le bourreau, et le peu de force qui lui restait s’en alla.

Mais Caboche le prit à bras le corps et le fit asseoir sur un escabeau, puis il fit signe à ses aides de le déchausser.

En même temps il lui passa sa chemise et se pencha à son oreille assez rapidement pour n’être point remarqué :

— Courage ! lui dit-il.

René tressaillit et le regarda.

— Courage !… répéta le bourreau, la délivrance précède quelquefois le supplice.

Le Florentin frissonna.

Caboche feignit de ne pouvoir boutonner le col de la chemise, et il lui dit encore :

— On travaille à vous sauver.

Noë et les trois Gascons étaient demeurés à l’entrée de la salle, et ils étaient trop loin pour qu’ils pussent entendre.

Un éclair d’espoir s’était rallumé dans l’œil morne du Florentin :

— Tu cherches à me tromper, balbutia-t-il.

— Dieu me punisse si je mens ! répondit tout bas Caboche.

— Il est trop tard…

— Non, on doit vous enlever.

— Quand ?

— En sortant de Notre-Dame.

— Ah ! murmura René, il y a autour de moi des hommes qui se feront tuer plutôt que de me lâcher.

— J’en connais, moi, répondit le bourreau, qui se feront tuer pour vous sauver.

La toilette du condamné était terminée, et Caboche dit durement :

— Allons, en route !

Les deux valets prirent René sous l’aisselle et le poussèrent devant eux.

Caboche marchait en avant. Mais comme ce dernier sortait de la salle, il aperçut Noë et ses trois compagnons :

— Ah diable ! se dit-il, voilà des visages qui, en effet, me paraissent valoir ceux que je connais.

On arriva dans la cour du château. Là se trouvait le tombereau dans lequel on devait conduire René à l'échafaud. Autour du tombereau il y avait un peloton de Suisses à cheval.

En tête des Suisses, le bourreau aperçut Crillon.

Pour la seconde fois, Caboche douta du succès à la vue de Crillon. Le duc était fièrement en selle, il avait le poing sur la hanche et semblait dire par son altitude conquérante :

— Il faudra que, bon gré mal gré, René soit rompu aujourd'hui.

Deux pages tenaient en main quatre chevaux.

C'étaient les montures de Noë et de ses trois compagnons.

— En selle, messieurs ! dit Noë.

Alors Caboche perdit tout espoir.

— Voilà quatre hommes contre quatre hommes ! se dit-il ; et le duc va faire pencher la balance… les Suisses n'oseront pas se débander. Mais, pensa encore le bourreau, je n'en ferai pas moins ce que j'ai promis. Je prendrai par la rue de la Calandre, et arrivera que pourra. Tant mieux si on sauve René, tant pis si on ne peut le sauver, j'aurai loyalement gagné l'or qu'on m'a fait tenir.

Ce bel aparté terminé, Caboche monta dans la charrette, à côté de René, qui était debout et tenait déjà son cierge à la main. Auprès de lui était un moine qui, son capuchon baissé, récitait les prières des agonisants.

Le duc leva son épée et le cortège se mit en marche.

Noë et les trois Gascons s'étaient rangé deux par deux à gauche et à droite du tombereau.

Les Suisses se placèrent moitié en avant, moitié en arrière.

Crillon, avant de se mettre à leur tête, s'était approché de Noë et lui avait dit tout bas :

— Les deux berges de la rivière et les rues sont encombrées de populaire. Je suis

bien certain qu’on tentera un enlèvement…

— Moi aussi…

— Certes, avait ajouté le duc, je tiens beaucoup à ce que ce misérable empoisonneur soit rompu, mais comme nul n’est tenu à l’impossible, si nous ne pouvions pas arriver jusqu’à la place de Grève…

— Je lui casserai la tête d’un coup de pistolet, dit Noë.

— J’allais vous en prier.

Cette résolution extrême approuvée, le duc alla se placer en tête des Suisses et ouvrit la marche.

Alors le moine releva un peu son capuchon, et maître Caboche, qui venait de saisir les rênes et le fouet pour conduire son ignoble véhicule, maître Caboche, disons-nous, reconnut le gentilhomme qui s’était présenté chez lui pendant l’avant-dernière nuit.

C’était un des quatre amoureux de la duchesse de Montpensier, Gaston de Lux.

René n’avait jamais vu Gaston de Lux ; par conséquent, il ne pouvait savoir s’il avait ou non affaire à un vrai moine.

Mais Caboche reconnut le jeune homme et lui dit :

— Est-ce que vous avez une épée sous votre robe, mon père.

René tressaillit et regarda le moine.

Le moine entrouvrit sa robe, et René vit la crosse de deux pistolets et le manche d’un poignard.

Alors le moine se pencha vers lui sous prétexte de murmurer une prière et lui dit :

— Soyez plus abattu que jamais, ayez plus que jamais l’épouvante de la mort.

— Ah ! balbutia René, qui se méprit à ces paroles, je savais bien qu’on ne pourrait me sauver.

— On vous sauvera.

— Alors pourquoi faut-il que je redoute la mort ?

— Parce qu’un espoir trop vivement manifesté compromettrait tout.

Et le moine approcha un crucifix des lèvres de René et marmotta à voix haute, de façon à être entendu de la foule, les premiers versets des prières qu’on dit pour les agonisants.

La foule était immense au dehors, immense et hostile.

Elle encombrait la berge de la rivière, les abords du Châtelet, la place du Parvis et les rues qui avoisinent Notre-Dame. Elle ondulait en tous sens comme un océan de chair humaine, vomissant des imprécations, des cris de joie, de féroces blasphèmes. René allait mourir ! René l’empoisonneur, René l’assassin, René, l’homme dont le seul nom avait épouvanté Paris durant un quart de siècle.

— Voilà qui est trop long ! cria une femme du peuple en voyant qu’on le menait à Notre-Dame faire amende honorable… On ne veut donc pas en finir ?

Crillon, à la tête de ses Suisses, s’ouvrait à grand peine un passage ; il entendit l’exclamation de cette femme et il lui dit :

— Ce sera bien plus long encore, si vous ne me laissez point passer…

La réplique de Crillon était si juste que tout le monde s’écarta.

Le tombereau, toujours escorté par Noë et ses trois compagnons qui avaient l’épée au poing, arriva jusque sur la place du Parvis. Car René allait descendre du tombereau, et la foule était si compacte qu’en cet instant l’enlèvement pouvait devenir possible, si les gens de Mme Catherine se trouvaient déguisés et mêlés à la foule. Aussi entoura-t-il le condamné avec sa troupe, dont chaque homme avait reçu l’ordre de faire feu sur René si on essayait une tentative en sa faveur.

Quand René monta les trois marches du porche, précédé par le moine, tandis que le chapitre de Notre-Dame venait à sa rencontre, les quatre Gascons le suivirent et établirent une muraille vivante entre lui et la foule. Tandis qu’il s’agenouillait et récitait d’une voix tremblante l’oraison *in articulo mortis*, ils demeurèrent l’épée à la main et le pistolet au poing.

La cérémonie terminée, maître Caboche et ses aides firent remonter le condamné.

— Ouf ! murmura Crillon, maintenant je respire… le plus mauvais moment est

passé…

Crillon se trompait.

Tandis que les prêtres récitaient les prières en usage pour l’amende honorable et que la foule impressionnée avait un moment suspendu ses cris de haine et ses vociférations, deux lourdes charrettes de foin débouchèrent par la rue de la Barillerie et vinrent encombrer l’issue de la place du Parvis.

Ce qui fit que, lorsque la foule voulut s’écouler et prendre le chemin de la Grève, elle lut refoulée malgré elle.

— Harnibieu ! s’écria Crillon, qui crut deviner dans cet événement la main de Mme Catherine, voilà le moment critique !

Et il poussa son cheval pour disperser la foule, criant d’une voix de stentor :

— Place ! place !

Mais Caboche, qui avait pris les rênes et le fouet et qui, sans doute, était instruit par avance de ce qui devait se passer, Caboche tourna bride brusquement et prit à droite, se dirigeant vers l’entrée de la rue de la Calandre.

Crillon était en avant et n’avait point vu cette manœuvre.

— Que fais-tu, maraud ? s’écria Noë.

— Hé ! messire, répondit Caboche sans s’émouvoir, ne le voyez-vous pas ? je déjoue les plans de la reine mère. Les gens qui veulent sauver René sont là-bas, derrière ces charrettes de foin.

L’explication parut logique et l’expédient lumineux à Noë, qui répondit :

— Eh bien, fouette ta rosse, et allons rondement, maître !

Et comme la rue de la Calandre était étroite, il se plaça en avant du tombereau avec Hogier de Lévis, tandis qu’Hector et Lahire se jaugeaient par derrière.

Puis le cortège se remit en marche, au grand ébahissement de Crillon qui venait de se retourner et crut que la manœuvre exécutée par le bourreau avait été ordonnée par Noë.

Une fois engagé dans la rue de la Calandre, là il était impossible que le tombereau rétrogradât, tant cette rue était étroite.

C’était à grand peine que deux cavaliers y pouvaient passer de front, et force fut à Crillon de se ranger tout à la queue du cortège, derrière les premiers Suisses, car la foule avait déjà envahi la chaussée.

Le tombereau avança ainsi jusqu’au milieu de la rue, dont les fenêtres étaient ouvertes et garnies de curieux.

Mais arrivé au milieu de la rue le mauvais cheval qui traînait l’ignoble véhicule rencontra un obstacle mystérieux et s’abattit, de telle façon que Caboche laissa échapper un juron énergique et que le tombereau s’arrêta.

Soudain le moine enlaça René d’un bras robuste, et par une fenêtre de la maison voisine le bout d’une corde tomba dans la charrette.

Le moine, qui avait enlacé René avec les bras gauche, saisit cette corde, et tout aussitôt moine et condamné s’élevèrent dans les airs et furent hissés vers la croisée.

— Malédiction ! s’écria Noë qui prit un de ses pistolets, ajusta le groupe humain et fit feu… Au moins, ajouta-t-il, ils ne l’auront pas vivant !…

Chapitre 21

Comment l’enlèvement de René s’était-il opéré ?

Nous allons l’expliquer en peu de mots.

La maison par la fenêtre de laquelle une corde était tombée dans le tombereau appartenait à un bonhomme de procureur au Châtelet que de précoces infirmités avaient forcé à vendre sa charge. Cet homme, catholique enragé, avait une haine féroce pour les huguenots et un dévouement profond aux princes lorrains, lesquels avaient su se faire de nombreux partisans au cœur de la France. Le procureur Bigorneau, tel était son nom, avait, du reste, d’excellentes raisons pour nourrir à la fois cette haine pour les uns et ce dévouement pour les autres. Il était né huguenot et avait été fanatique de la *religion* jusqu’à l’âge de vingt-cinq ans. Mais à cette époque on lui avait prouvé qu’il pourrait parvenir à la place de premier clerc chez un procureur où il gagnait six livres par mois, la pitance et le logis, s’il se faisait catholique. Alors Bigorneau n’avait point hésité et, comme tous les gens qui changent de religion, il avait pris en haine ses coreligionnaires.

Le faux pêcheur vint raser l'orifice du souterrain et jeta une corde. (P. 745.)

Pendant trente années, tout catholique ayant un procès avec un huguenot s'en allait trouver Me Bigorneau, qui se remuait et se démenait si bien qu'à la fin le catholique avait gain de cause.

Deux ou trois fois Bigorneau avait été rossé d'importance dans une rue sombre, à une heure tardive, par un plaideur huguenot mécontent. Une fois, il était alors devenu procureur, les huguenots mirent le feu à sa maison.

C'en était assez pour justifier sa haine de bête fauve.

Maintenant il est facile de comprendre son dévouement aux princes lorrains.

Un jour, Me Bigorneau, alors premier clerc du procureur dont il devait acheter la charge plus tard, plaidait au Palais pour un voleur effronté, un coquin sans vergogne qui avait volé, tué et fait pis encore.

Cet homme, qu'on appelait La Ribaudière, était connu en tous les mauvais lieux de Paris, et il avait un certain renom de mauvais sujet. On l'avait surpris coupant le cou à une pauvre fille sans aucun autre motif de son abominable forfait que la malheureuse était grêlée de la petite vérole et qu'elle le dissimulait de son mieux en s'appliquant une pâte blanche sur la peau. La Ribaudière s'était trouvé dupé, disait-il, avait simplement tiré sa dague, appuyé de force le cou de la ribaude contre le mur, et était mis en train de le scier. Pendant qu'il accomplissait cette horrible besogne, le guet l'avait arrêté. Or, c'était pour ce misérable que Me Bigorneau plaidait, et il y avait foule au Palais.

Plusieurs seigneurs de la cour, et notamment le duc de Lorraine, père du duc de Guise, s'y trouvaient. Bigorneau fut si éloquent, si retors et de si mauvaise foi en sa plaidoirie, qu'il prouva aux juges, clair comme le jour, que La Ribaudière était un galant homme et qu'il avait usé de son droit légitime en se vengeant d'avoir été trompé. Les juges avaient fait admettre sur l'heure La Ribaudière en liberté.

Alors, comme Bigorneau sortait de l'audience, le duc de Lorraine lui avait frappé sur l'épaule en lui disant :

— Tu es un maître coquin, mais tu es habile.

Bigorneau avait salué.

— Et, avait repris le duc, comme je suis propriétaire de quelques seigneuries en France et que j'ai souvent des procès avec mes voisins, je te confierai tous mes

procès et je te baillerai de l’argent pour acheter la charge du procureur, ton patron.

En effet, le duc avait tenu parole, et Me Bigorneau, de pauvre clerc qu’il était, devint procureur. Trente ans après il était riche et possédait en propre sa maison de la rue de la Calandre. Seulement il avait vendu sa charge, par cette raison qu’un jour, en plaidant contre un huguenot, il avait crié si fort qu’il y avait gagné une complète extinction de voix.

Or, le matin du jour où René devait être rompu, Bigorneau déjeunait, à neuf heures du matin, avec tout le calme d’une belle âme, lorsqu’on frappa à sa porte.

Le procureur vivait seul avec une vieille servante sourde, à laquelle il fil signe d’aller ouvrir. Celle-ci revint suivie d’un gentilhomme inconnu de Bigorneau.

— Ah ! lui dit l’ancien procureur avec sa voix enrouée, vous venez trop tard, mon cher seigneur, je ne me mêle plus de procès, j’ai vendu ma charge.

Le gentilhomme, qui n’était autre que le comte de Crèvecœur, se prit à sourire, puis il regarda la servante avec défiance.

— Oh ! dit Bigorneau, vous pouvez parler devant elle, le bourdon de Notre-Dame ne la fait plus tressaillir depuis longtemps ; elle est sourde, messire.

— Alors, causons, dit Crèvecœur, qui prit un siège.

— Mais je ne plaide plus, souffla Bigorneau.

— Aussi n’ai-je pas de procès… Je veux acheter votre maison.

Bigorneau regarda son visiteur avec étonnement et voulut parler.

— Chut ! dit le comte, écoutez-moi.

Le procureur s’inclina.

— Je veux l’acheter et je ne la marchanderai pas.

— Mais, messire…

— Combien en voulez-vous ?

— C’est selon…

— Je vous en donne vingt mille écus. Est-ce assez ?

La maison de Bigorneau ne valait pas la moitié de cette somme. Aussi demeura-t-il stupéfait.

Le comte ajouta :

— Vingt mille écus payables comptant. Il tira de sa poche un sac de pistoles et dit :

— En voici trois mille. Maintenant, donnez-moi du parchemin, et je vous vais signer un bon de dix-sept mille écus payables aujourd'hui même, à midi, chez La Chesnaye.

Ce nom fit tressaillir le procureur plus que l'offre du comte, plus que le prix exorbitant auquel on taxait sa maison, plus que le sac de pistoles qu'on venait de placer devant lui.

C'est que La Chesnaye était, à Paris, l'homme d'affaires secret, l'intendant mystérieux des princes lorrains.

— Ah ! fit le procureur tout effaré, c'est donc pour le compte de… ?

— Chut !

— Mais je l'eusse donnée, ma maison…

— Oh ! fit le comte en souriant, vous savez bien que la personne dont il est question ne prend rien qu'elle ne le paye libéralement.

Et le comte de Crèvecœur prit une plume et écrivit sur un parchemin ces deux lignes :

« Bon pour dix-sept mille écus, payables à Me Bigorneau. »

Et, en guise de signature, il fit au-dessous une croix, ce qui, on le sait, figurait les armes de la maison de Lorraine.

— Maintenant, mon cher monsieur Bigorneau, dit-il, je vais vous prier de vider les lieux.

— Comment ! exclama le procureur, sur-le-champ ?

— À l'instant même… Il vous sera loisible de revenir ce soir déménager vos

meubles ou même réhabiter votre maison, dont on n'aura plus besoin…

— Comment ?… Mais… je ne comprends pas… balbutia Me Bigorneau.

— Et vous n'avez nul besoin de comprendre. Vous avez cinq minutes pour vider les lieux. C'est la *personne* en question qui le veut ainsi.

Du moment où c'était la volonté du duc de Guise, le procureur, qui devait sa fortune à la maison de Lorraine, n'avait plus qu'à s'incliner. Il prit donc son chapeau et sa canne, fit signe à sa servante de le suivre et sortit sans rien emporter.

— N'oubliez pas, dit le comte au moment où il passait le seuil de la porte, n'oubliez pas d'aller chez La Chesnaye sur-le-champ. Il vous attend à déjeuner.

— J'y vais de ce pas, répondit Bigorneau.

La Chesnaye demeurait de l'autre côté de l'eau, dans la rue du Grand-Hurleur, et il y habitait une petite maison dans laquelle il tenait une boutique de drapier.

Pour tout le quartier, La Chesnaye, qui était un homme entre deux âges, ni beau ni laid, ni grand ni petit, était un honnête drapier, et on ignorait qu'il fût l'agent le plus actif, à Paris, de la maison de Lorraine.

La Chesnaye était prévenu, sans doute, car il reçut fort bien Me Bigorneau et l'invita à déjeuner, lui et sa servante, ainsi que le lui avait prédit le comte de Crèvecœur. Seulement, une fois à table, il lui dit :

— Mon cher Bigorneau, j'ai ordre de vous garder jusqu'à ce soir prisonnier.

— Mais… pourquoi ?

— On ne veut pas que vous retourniez dans votre maison avant ce soir. Et même… tenez… si vous agissiez prudemment…

— Eh bien ?

— Vous n'y retourneriez jamais. On vous la paye assez cher…

— Mais… ce gentilhomme m'a dit que je pourrais…

— Ce gentilhomme ne vous a point garanti contre les archers du roi et les Suisses de M. de Crillon.

— Plaît-il ? fit Bigorneau de plus en plus étonné.

— Et, acheva La Chesnaye, il ne pouvait, pas plus que moi, vous garantir que ce soir votre maison sera debout.

— Ah ! mon Dieu !…

— Ni qu’on ne vous recherchera point dans tout Paris.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous pendre…

Bigorneau, qui n’avait jamais été le courage en personne, joignit les mains avec terreur.

La Chesnaye posa une paire de pistolets sur la table, à côté de lui, et dit en souriant :

— Voici pour vous tenir en respect, mon cher Bigorneau.

— Mais c’est un piège abominable que celui qu’on m’a tendu, s’écria l’ex-procureur avec sa voix fêlée.

— Vous êtes un niais !

— Mais… cependant…

— Et la preuve, c’est que je vais vous compter vos dix-sept mille écus.

— Mais, si… on me pend ?…

— On ne vous pendra que si vous tombez aux mains des Suisses de M. de Crillon.

— Mais… quel crime ai-je donc commis ?

— On vous accusera d’avoir fourni votre maison pour un coup de main contre l’autorité du roi Charles IX.

Bigorneau tremblait de tous ses membres.

— Mais si vous demeurez ici, vous ne courez aucun danger.

— Ah !

— Et cette nuit on vous fera partir pour Nancy.

Bigorneau tombait de surprise en surprise.

— C’est une bonne ville bien gaie que Nancy, ajouta La Chesnaye, et vous y vivrez plus vieux que le patriarche Mathusalem.

§

Et la Chesnaye, ayant achevé de déjeuner, compta les dix-sept mille écus, puis il confia le procureur à un de ses commis drapiers, lequel eut ordre de casser la tête au procureur d’un coup de pistolet s’il essayait de s’échapper.

La Chesnaye sortit et s’alla promener par la ville comme un bon bourgeois, puis, vers le soir, il revint et dit à Bigorneau :

— Ce n’était pas ta peine que je me donnasse tant de mal pour vous dissuader de retourner en votre maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu’elle brûle par les quatre murs et menace d’incendier le reste de la rue, répondit la Chesnaye.

Or, voici ce qui s’était passé dans la maison de Me Bigorneau, ex-procureur au Châtelet…

Chapitre 22

Aussitôt que Bigorneau fut parti, le comte Éric de Crèvecœur ouvrit la fenêtre du rez-de-chaussée et regarda dans la rue. La rue de la Calandre était une rue paisible où logeaient, pour la plupart, les chanoines et les chantres de Notre-Dame, par-ci par-là un robin ou un escholier.

On y voyait rarement des passants, et le comte de Crèvecœur put constater qu'elle était déserte au dehors.

Alors il posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet. À ce bruit, deux gentilshommes apparurent chacun à l'un des angles de la rue. Puis tous deux, marchant en sens contraire, arrivèrent à la porte de la maison Bigorneau, que le procureur en s'en allant avait laissée entrouverte.

Éric les reçut au bas de l'escalier, puis, quand ils furent entrés, il ferma la porte au verrou.

Or, ces deux gentilshommes, on le devine, n'étaient autres que le sire Léo d'Arnembourg et le baron Conrad de Saarbruck, les deux autres amoureux de Mme la duchesse de Montpensier.

— Eh bien, fit le comte, avez-vous quelques nouvelles déjà ?

— Oui, dit le sire d'Arnembourg, bien qu'il soit à peine neuf heures et demie, la place du Parvis est déjà encombrée de populaire.

— C'est tout simple, le bruit de l'exécution s'est répandu dans tout Paris, ajouta Conrad.

— Et les voitures de fourrage ?

— Elles sont attelées sous la remise de l'hôtellerie de la *Cigogne*, rue de la Barillerie, et prêtes à partir, dit le sire d'Arnembourg. C'est mon écuyer qui conduira la première. L'autre sera manœuvrée par un homme en qui Mme Catherine a toute confiance.

— C'est bien, et Gaston ?

— Gaston a donné cinq pistoles au moine génovéfain qui a confessé René hier.

— Ah !

— Et il a pris sa place. Il montera dans la charrette au sortir de la cour du Châtelet.

— Allons ! dit le comte, tout va bien au dehors… voyons à nous organiser au dedans. Dans les indications qu'on m'a données, on m'a parlé d'une cave qui se prolonge sous les maisons voisines et va jusqu'à la Seine.

— L'entrée est par une salle basse qui sert de cuisine. La Chesnaye, qui connaît cette maison depuis longtemps, ajouta le sire d'Arnembourg, prétend que la dalle qui recouvre l'orifice de la cave est si bien ajustée, que lorsqu'elle est remontée et remise en place, il est impossible de deviner qu'elle cache une voie souterraine.

Éric consulta du regard un sablier qui était placé dans la cage de l'escalier.

— Nous avons le temps de prendre nos mesures, dit-il, nous avons une grande heure devant nous.

Tous trois descendirent à la salle basse indiquée, et Léo d'Arnembourg, jetant un regard autour de lui, dit encore :

— La dalle mobile est la cinquième à partir de la cheminée, en marchant vers la porte.

Il fit quelques pas, compta les dalles et s'arrêta :

— La voici, dit-il.

Puis il s'agenouilla, tira sa dague, dont la lame était plate et non triangulaire, et l'introduisant dans le joint de la dalle désignée avec la dalle voisine, il exerça une pesée.

Soudain la dalle s'ébranla, et, obéissant à quelque ressort mystérieux, tourna sur elle-même et mit à découvert une sorte de gouffre béant à l'entrée duquel apparut la première marche d'un escalier de pierre.

— Tout cela est fort bien, dit le : comte Éric, les renseignements de La Chesnaye ; étaient parfaitement exacts.

Conrad courut au foyer de la salle basse, dans laquelle brûlait encore un tison, attendu que, une heure auparavant, la servante de M. Bigorneau avait préparé le

déjeuner, et prenant ce tison, il en approcha la mèche huilée d’une lampe qui pendait sous le manteau de pâtre, – puis il souffla, arracha au tison une gerbe d’étincelles, et la lampe s’alluma.

— Allons explorer la cave, dit le comte Éric.

Conrad, sa lampe à la main, descendit le premier, et ses deux compagnons le suivirent.

La cave de la maison de Bigorneau ressemblait à toutes les caves, du monde ; seulement elle était fort spacieuse, et les trois jeunes gens qui, sans doute, avaient reçu les plus, minutieuses instructions, allèrent droit à une futaille placée dans un coin. Cette futaille était vide et ils la firent rouler de côté. Alors ils virent une petite porte fermée par un verrou intérieur.

Éric tira ce verrou, poussa cette porte, et sentit, à l’instant même, son visage fouetté par un air plus vif et plus humide que celui qui régnait dans la cave, en même temps qu’un rayon de clarté lointain frappait son regard.

Cette porte qui venait de s’ouvrir donnait accès sur un boyau assez étroit qui, par une pente insensible, descendait jusqu’à la Seine au-dessous de cet endroit, derrière Notre-Dame, qu’on appelait le *Terrain.*

Les amoureux de la duchesse de Montpensier s’engagèrent dans ce boyau et le comte Éric atteignit le premier l’étroite ouverture qui se trouvait presque à fleur d’eau.

Là, il mit simplement la tête hors du souterrain, replaça ses deux doigts sur sa bouche et siffla de nouveau.

Au coup de sifflet, une barque de pêcheur qui tirait des bordées autour de la Cité s’approcha lentement.

Cette barque était montée par un seul homme, un simple pêcheur aux vêtements grossiers et au rude langage, en apparence du moins.

Mais un observateur aurait pu constater que ses mains, respectées par le hâle, avaient plutôt coutume de se couvrir du gantelet que de manier l’aviron.

C’était l’écuyer du comte Éric.

Le faux pêcheur vint raser l’orifice du souterrain et jeta une corde à son seigneur.

À l’aide de cette corde, la barque put être maintenue.

Alors le pêcheur souleva une couverture goudronnée jetée au fond de son bateau et qui recouvrait des mousquets et des arquebuses :

— Voici des armes, dit-il.

Les trois jeunes gens prirent les arquebuses et les mousquets ; puis le comte rentra dans le souterrain disant à son écuyer :

— Ne t’écarte pas trop, et, au premier coup de sifflet, arrive.

Munis des armes qu’avait apportées le faux pêcheur, lui et ses compagnons remontèrent dans la salle basse et laissèrent ouverte l’entrée du souterrain. Puis ils gagnèrent le premier étage et pénétrèrent dans la pièce qui donnait dans la rue.

C’étaient la chambre à coucher de Mme Bigorneau.

Éric en ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors.

Un murmure confus s’élevait de toutes parts, et la rue, déserte tout à l’heure, s’emplissait de monde.

La foule se portait vers la place du Parvis par tous les chemins.

De l’entablement de la croisée au niveau du sol, il y avait une vingtaine de pieds.

Le tombereau exhaussera le patient et le moine de quatre à cinq pieds, calcula le comte Éric, il faut donc que la corde soit solide et longue de quinze à vingt pieds au moins.

— La voilà, dit Conrad, qui s’était muni de cet objet, apporté par le faux pêcheur ainsi que les arquebuses.

Il y avait une poulie placée au-dessus de la croisée, elle servait à monter des sacs au grenier ; le comte prit un des bouts de la corde et le lança par-dessus :

— À présent, messieurs, dit Éric, délibérons, s’il vous plaît.

— Sur quoi ?

— Sur la distribution de nos rôles.

— Moi, dit Conrad, je lancerai la corde dans le tombereau.

— Et nous, dit Léo d’Arnembourg, nous la tirerons le plus lestement possible.

— C’est fort bien, observa le comte. Seulement vous oubliez que le patient enlevé, il faudra le conduire en toute hâte, par le souterrain, jusqu’à la barque.

— Sans doute.

— Et que la barque ne peut porter que trois personnes, c’est-à-dire René, l’un de nous et mon écuyer.

— Bon !

— Par conséquent, les deux autres se défendront dans la maison aussi longtemps qu’ils le pourront ; et puis ils tâcheront de s’ouvrir un passage à travers les Suisses de Crillon.

— C’est bien ! on se l’ouvrira.

— Donc, fit le comte, le rôle de celui de nous qui conduira René étant le moins dangereux, il est juste que nous le tirions au sort.

— C’est juste, en effet.

Le comte prit une pistole dans sa poche :

— Tenez, baron, dit-il à Conrad, celui qui gagnera pariera avec Léo.

— Soit.

Éric jeta la pistole en l’air :

— Face du roi ! dit le baron.

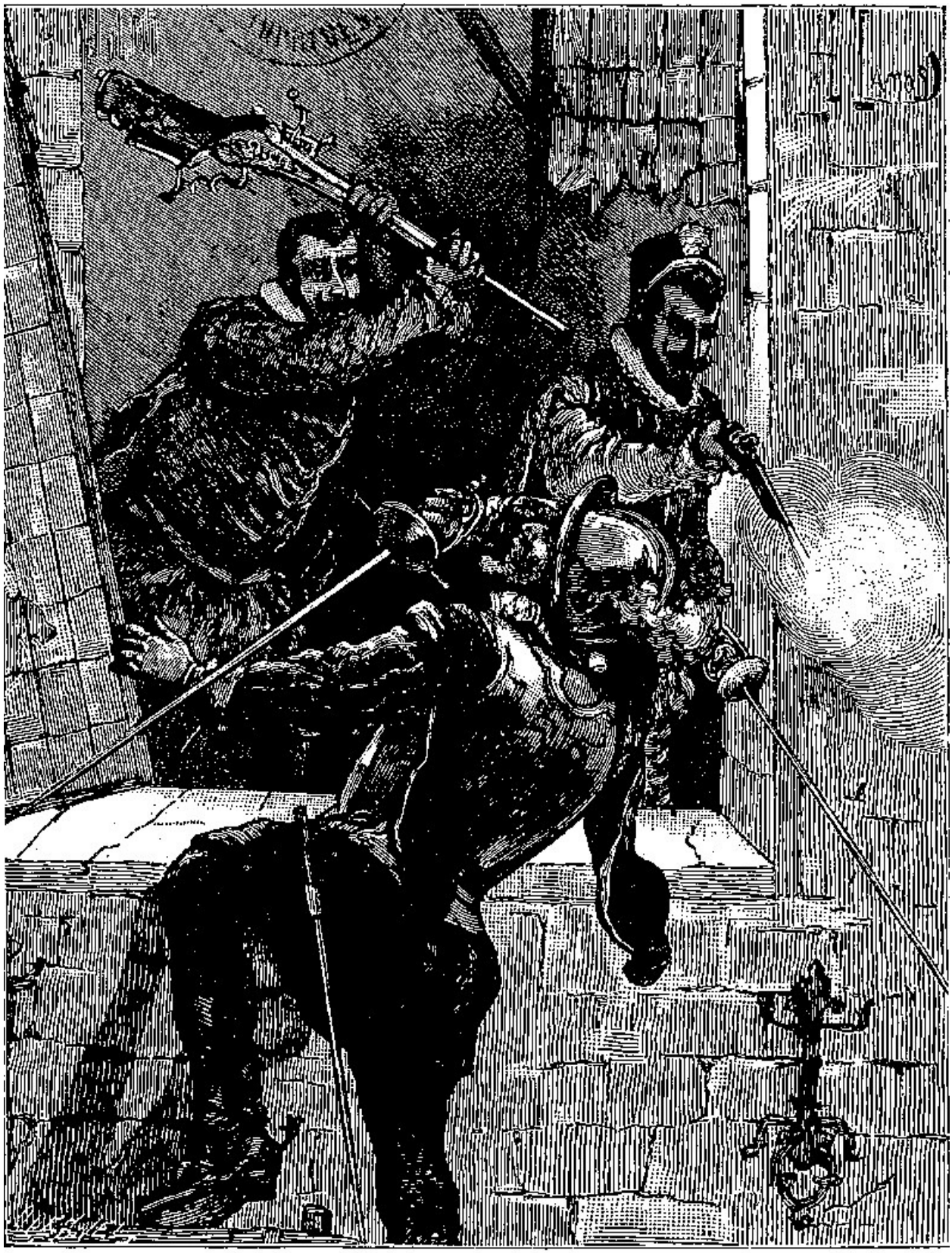
La pistole retomba.

— J’ai gagné, dit le baron. Je resterai, par conséquent.

— À nous deux ! fit Léo, qui ramassa la pistole.

— Pile ! dit le comte.

Et le comte gagna.



Crillon arriva jusqu'à l'embrasure de la croisée. (P. 753.)

— Je n’ai pas de chance, murmura Léo d’Arnembourg, je vais devenir le conducteur de cet empoisonneur de René. Savez-vous, messeigneurs, que nous faisons là une mauvaise besogne ?

— Chut ! fit le comte en se rapprochant de la croisée, nous n’avons plus le temps de causer.

En effet, onze heures sonnaient au beffroi de Notre-Dame et une rumeur immense s’élevait sur la place du Parvis.

René faisait en ce moment son amende honorable.

La rue de la Calandre s’emplissait de monde, mais comme il était sans précédent que le tombereau des condamnés y eût jamais passé, il n’y personne aux fenêtres.

Cependant, tout à coup, une rumeur étrange se répandit, et bientôt on vit apparaître deux cavaliers à l’entrée de la rue, puis le tombereau, au milieu duquel étaient le patient avec sa chemise blanche, le moine avec sa robe brune, le bourreau avec sa veste rouge traversée par deux bandes jaunes qui simulaient une échelle.

Alors les fenêtres s’ouvrirent et se garnirent de curieux à tous les étages.

— Attention ! dit Éric, qui posa un mousquet au bord de la fenêtre, à la portée de sa main.

Conrad l’imita et monta sur l’entablement de la croisée, tenant à la main un des bouts de la corde.

Le sire d’Arnembourg avait enroulé l’autre bout à l’entour de ses épaules, afin de pouvoir tirer à lui de toutes ses forces.

Deux cavaliers précédaient le tombereau ; deux autres le suivaient, escortés eux-mêmes par les Suisses et un flot immense de peuple.

Alors eut lieu l’événement que nous avons raconté déjà.

Comme le tombereau arrivait sous la fenêtre, Caboche jeta son cheval à terre, le tombereau s’arrêta, la corde tomba aux pieds du faux moine, le faux moine s’y cramponna, enlaça René, et tous deux furent hissés jusqu’à l’entablement de la croisée.

Ce fut en ce moment que la balle de Noë siffla et atteignit René, qui jeta un cri étouffé.

Noë avait le coup d'œil juste.

Mais déjà le faux moine et le patient avaient atteint l'embrasure de la fenêtre, et on les tirait en dedans.

— Ah ! diable ! fit le comte en voyant la chemise de René couverte de sang, nous pourrions bien n'avoir sauvé qu'un cadavre.

René était évanoui.

— Emportez-le ! ajouta le comte, et à nous !

Et tandis que le faux moine et Léo d'Arnembourg chargeaient le Florentin évanoui sur leurs épaules, et se dirigeaient en courant vers la salle basse et l'orifice de la cave, le comte Éric de Crèvecœur et le baron Conrad de Saarbruck sautèrent sur leurs mousquets et firent feu par la fenêtre.

Noë et ses trois compagnons avaient mis pied à terre et essayaient d'enfoncer la porte de la maison.

— Oh ! oh ! dit le comte Éric, l'engagement sera chaud… Nous allons trouver des gens qui nous valent…

— Ah ! fit le baron avec un flegme tout germanique, nous tiendrons bien une heure !…

— Et puis, acheva le comte, nous mettrons le feu à la maison, au risque de brûler tout le quartier !…

Et le baron Conrad fit feu à son tour.

Chapitre 23

Tandis que le comte Éric de Crèvecœur et le baron Conrad de Saarbruck tenaient tête à l'orage, Gaston de Lux et Léo d'Arnembourg emportaient, par la cave et l'étroit boyau qui conduisait à la Seine, René évanoui.

Arrivé à l'orifice du souterrain, Léo se prit à siffler comme avait sifflé le comte Éric.

La barque arriva rapide, et le batelier jeta la corde d'amarre aux deux jeunes gens.

Alors un combat s'éleva entre eux, la barque ne pouvant contenir que trois personnes.

C'était à qui resterait, puisque le comte Éric avait oublié de tirer au sort pour Gaston.

Mais Gaston disait :

— Je suis le dernier venu, j'ai le droit de rester.

— Non, dit Léo, car vous êtes vêtu en moine et cette robe n'est pas un costume de combat.

— Oui, répliqua Gaston, mais si on me voit dans la barque avec cette robe, on devinera que c'est moi qui ai enlevé René.

— Bah !

— Et on se mettra à notre poursuite.

Ce dernier argument était triomphant.

— Et puis, acheva Gaston en désignant du doigt le condamné, dont la chemise se teignait de sang de plus en plus, vous êtes un peu chirurgien, m'avez-vous, dit ?

— Allons, soupira Léo, restez, en ce cas… et au revoir !

— Vous savez où vous allez ?

— L'écuyer d'Éric le sait, ce qui revient au même.

René fut déposé, toujours évanoui, au fond de la barque, et Léo d’Arnembourg se plaça auprès de lui, tandis que le faux moine rentrait dans le souterrain pour aller prêter main-forte, à ses deux compagnons.

La barque fila comme une flèche sur le fleuve, côtoyant un moment le *Terrain*, puis elle remonta le courant, se dirigeant vers le petit village d’Ivry. Il y avait alors un si grand nombre de pêcheurs sur la Seine, que nul ne prit garde à cette embarcation.

Le faux pêcheur avait hissé sa misaine dont la vaste envergure cachait la barque tout entière. À l’ombre de cette misaine, Léo d’Arnembourg put s’occuper de René, toujours inanimé.

Il commença par sonder la blessure, ayant, comme l’avait dit Gaston de Lux, quelques connaissances en chirurgie.

René avait été frappé à l’épaule, un peu au-dessous de la clavicule.

La blessure était affreuse, mais elle n’était point mortelle.

Léo la lava avec de l’eau qu’il puisa dans le creux de sa main, puis il versa dessus quelques gouttes d’un baume renfermé dans un flacon qu’il portait toujours sur lui.

Ensuite, avec son poignard, il coupa la chemise du condamné et en fit des bandelettes au moyen desquelles il posa un premier appareil.

La barque, poussée par un vent du sud, remontait rapidement le courant, et les dernières maisons de Paris commençaient à demeurer en arrière. Sur la rive droite, en amont, les fugitifs aperçurent bientôt un édifice bizarre en sa forme, et qui n’était autre qu’un couvent de moines déchaussés.

Ce fut là que la barque s’arrêta. Alors le pêcheur fit entendre, à son tour, ce coup de sifflet bizarre au bruit duquel il s’était lui-même approché du souterrain.

Aussitôt la porte du couvent qui donnait sur la Seine s’ouvrit, et plusieurs moines sortirent.

À la tête marchait un jeune abbé au teint pâle, aux yeux brillants, à la tournure presque militaire.

Il vint jusqu’au bord de l’eau et reconnut sans doute le prétendu pêcheur, car il

lui dit vivement :

— Eh bien ! a-t-on réussi ?

— Il est là, répondit le pêcheur, mais il est à moitié mort.

Léo d’Arnembourg leva la tête et dit :

— Rassurez-vous, l’abbé, il ne mourra pas.

Deux moines entrèrent dans la barque et s’emparèrent de René, qui fut placé sur un brancard improvisé fait avec les avirons et la toile goudronnée qui, tout à l’heure, recouvrait les mousquets et les arquebuses.

Puis on le transporta dans l’intérieur du couvent.

Alors Léo d’Arnembourg dit à l’abbé :

— Vous avez sans doute reçu des instructions minutieuses ?

— Oui, messire.

— Et le duc peut compter sur vous, j’imagine ?

— Comme sur lui-même.

— Par conséquent, je puis m’en aller ?

L’abbé s’inclina.

— Entre nous, dit le sire d’Arnembourg, je reprends volontiers ma liberté. C’est une mauvaise besogne que nous avons faite là, et je ne me sentais nulle vocation à être le geôlier de cet empoisonneur…

Et le sire d’Arnembourg remonta dans la barque.

Le faux pêcheur vira de bord, amena sa voile, reprit l’aviron, et sa barque, entraînée par le courant, redescendit vers Paris.

L’abbé du couvent s’était installé au chevet de René. Un moine faisait respirer au blessé des sels et du vinaigre.

Au bout d’un quart d’heure, René reprit l’usage de ses sens et jeta un regard hébété autour de lui.

Il était dans un lit, en une cellule de couvent, entouré de moines qui lui étaient inconnus.

Un moment, il crut qu'il était retombé au pouvoir de Crillon et du bourreau, et un violent effroi se peignit sur son visage.

Mais l'abbé le rassura :

— Vous êtes sauvé ! lui dit-il.

— Sauvé ? fit René, qui poussa un gémissement que lui arracha la douleur.

— Vous êtes blessé, reprit l'abbé, mais votre blessure n'est point mortelle. Vous serez guéri avant quinze jours.

— Sauvé ?… répétait René avec une sorte d'égarement ; qui donc m'a sauvé ?

— Les amis de la reine.

Ce dernier mot eut le privilège de rasséréner le visage contracté du Florentin.

Puis, insensiblement, la mémoire lui revint.

Il se souvint de tout ce qui s'était passé, jusqu'au moment où le prétendu moine l'avait enlacé et s'était suspendu à la corde jetée dans le tombereau.

Là s'arrêtaient les souvenirs de René.

La balle de Noë avait amené une solution de continuité dans sa mémoire.

L'abbé, qui tenait du sire d'Arnembourg les détails de l'enlèvement, combla cette lacune, puis il dit au Florentin :

— À présent, monsieur René, vous est-il possible de vous soulever un peu ?

Deux moines prirent René sous les bras et le placèrent sur son séant.

— Que voulez-vous de moi ? demanda le Florentin.

— Que vous tâchiez d'écrire quelques mots.

— À qui ?

— À la reine.

— J'essayerai, murmura René, qui était d'une faiblesse extrême.

On lui apporta une plume et du parchemin.

Puis les moines continuèrent à le soutenir, et il écrivit ces trois mots : « Je suis sauvé. »

— Signez, dit l’abbé.

La main de René tremblait en écrivant, tant sa faiblesse était grande, mais son écriture était reconnaissable.

— La reine aura ces deux lignes dans une heure, dit l’abbé.

— Oh ! dit le Florentin, elle viendra me voir, je n’en doute pas.

L’abbé eut un sourire silencieux et sortit.

Il y avait parmi les moines un vieux frère à barbe blanche dont le dos était courbé par l’âge et dont la voix était chevrotante.

Ce fut à lui que l’abbé confia le message de René.

Le vieux moine prit son bâton et, en dépit de son âge, quitta le couvent du pas alerte d’un jeune homme.

Puis il s’en alla vers Paris, y entra par la porte Bourdeille et, suivant les instructions qu’il avait reçues, il se dirigea vers le Louvre.

Une fois sous les murs du royal édifice, il s’adossa à la petite poterne du bord de l’eau, et posant auprès de lui sa besace et son bâton, il se mit à prier à haute voix, entremêlant sa prière de ces paroles :

— N’oubliez pas le couvent des Carmes déchaussés !

Alors une fenêtre s’ouvrit au-dessus de lui. C’était la fenêtre de l’oratoire de Mme Catherine, et Mme Catherine y parut.

Elle laissa tomber un écu d’argent aux pieds du moine et referma la fenêtre.

Mais, au lieu de s’en aller, le moine répéta :

— N’oubliez pas le couvent des Carmes déchaussés !…

Cette répétition était un signal, sans doute, car, au bout de quelques minutes, et tandis que le moine, marmottait de nouveau ses prières, la poterne s’ouvrit et la

reine mère, enveloppée dans sa mante, sortit et vint à lui.

Le moine répéta pour la troisième fois sa demande d’aumône.

— D’où venez-vous ? fit Catherine, dont la voix tremblait d’émotion.

Le moine la regarda d’un air naïf :

— De la rue des Lombards, dit-il ; comme je passais en recueillant des aumônes pour ma communauté, un gentilhomme m’a abordé.

— Dans la rue des Lombards ?

— Oui ; ce gentilhomme m’a dit : « Mon père, allez prier sous les murs du Louvre, auprès de la poterne du bord de l’eau, et demandez trois fois l’aumône pour votre couvent.

« À la troisième fois, une femme sortira et viendra à vous, et vous lui remettrez ce parchemin. »

Le moine tendit le parchemin, et la reine chancelante l’ouvrit.

L’émotion de Catherine était si grande que le moine fut obligé de la soutenir.

— Ah ! fit-elle avec une joie étrange et sauvage, Dieu est pour nous !

Le moine la regarda et parut ne rien comprendre.

Elle lui mit une bourse pleine d’or dans la main ; puis, se redressant fière, hautaine, l’œil étincelant, elle rentra au Louvre en murmurant :

— Le duc a tenu sa parole. À nous deux donc ! messire Henri de-Bourbon, roi de Navarre, tu ne seras jamais roi de France.

§

Que se passait-il pendant ce temps-là rue de la Calandre ?

L’enlèvement si inattendu, si audacieusement exécuté du patient avait été accompli si rapidement, qu’il y eut un moment de stupéfaction indicible autour du tombereau.

Noë seul avait eu la promptitude et le sang-froid nécessaires pour prendre un pistolet dans ses fontes, ajuster René qui se balançait dans les airs, et faire feu.

Peut-être même avait-il espéré tuer le moine et, par ce moyen, faire retomber René dans le tombereau. Mais le moine et le patient avaient atteint l'entablement de la croisée, puis on les avait tirés à l'intérieur de la maison.

Il y eut alors un moment de confusion extraordinaire autour du tombereau.

La foule se mit à pousser des cris, les Suisses reculèrent stupéfaits et indécis. Seuls Noë et ses compagnons, furieux, l'œil étincelant, descendirent de cheval avec la rapidité de l'éclair et se ruèrent vers la maison de Bigorneau.

Le bourreau avait coutume de placer dans le tombereau qui conduisait le condamné à la place de Grève les instruments ordinaires du supplice, tels que la barre de fer et la hache.

Noë s'empara de la hache, Hector prit la barre de fer, et tous deux se mirent à attaquer la porte avec furie.

En même temps Hogier de Levis et Lahire montèrent dans le tombereau, et le premier, pliant le dos, fit la courte échelle a l'autre, qui essaya ainsi d'atteindre la croisée par où le moine et René venaient de disparaître.

Mais comme Lahire appuyait ses mains sur le rebord de la croisée, il reçut un coup de crosse de mousquet sur la tête.

Le coup fut si vigoureusement appliqué que le jeune homme, étourdi, tomba à la renversé, et que Hogier le crut mort.

Pendant ce temps, Crillon accourait en jurant et tempêtant, et on le mettait en quelques mots au courant de ce qui venait de se passer.

— Harnibieu ! s'écria-t-il, j'y perdrais mon nom ou je retrouverai René mort ou vivant. En avant, les Suisses !

Mais les Suisses s'étaient débandés, et la foule en délire avait passé au travers.

Alors, comme la porte tardait à être enfoncée et résistait aux coups de hache et de barre que les deux Gascons lui portaient, Crillon voulut recommencer la tentative de Lahire.

Et il monta dans le tombereau où maître Caboche était demeuré simple

spectateur de tout ce qui venait d’avoir lieu.

Chapitre 24

Crillon arriva jusqu'à l'embrasure, de la croisée ; mais il se trouva face à face avec le baron de Conrad.

Le Germain saisit son arquebuse par le canon et déchargea sur la tête du duc un coup de crosse équivalent à celui qu'avait reçu Lahire.

Mais le duc avait un casque de meilleure trempe ou la tête plus dure.

Toujours est-il qu'à peine il chancela une seconde, mais ne tomba point.

Retrouvant la souplesse de jarret de ses vingt ans, il sauta sur le rebord de la fenêtre et de là dans la chambre de Mme Bigorneau, en dépit de deux balles qui sifflèrent autour de lui et passèrent sans l'atteindre :

Alors Crillon se trouva, l'épée levée, en face de trois adversaires, le comte Éric, le baron Conrad et Gaston de Lux qui avait dépouillé sa robe de moine.

— Rendez-vous, messire, lui dit le comte, trois c'est beaucoup trop.

— Tout beau ! mes petits lions, répondit le duc, vous ignorez qu'on me nomme Crillon !…

Et le duc s'adossa au mur et fit tournoyer son épée d'une vaillante manière.

Le combat dura cinq minutes, Crillon donna huit coups d'épée et en reçut trois.

Le comte Éric et Gaston furent blessés, l'un au bras, l'autre à l'épaule.

Conrad de Saarbruck reçut un coup d'épée à travers la gorge.

Mais Crillon était seul, et il avait été atteint en pleine poitrine par l'arme du comte Éric.

Son sang rougissait sa cuirasse et coulait avec abondance. Mais Crillon n'en prenait souci, et après avoir un moment gardé la défensive, il reprit l'offensive subitement :

— Ah ! messeigneurs ! cria-t-il en se ruant avec impétuosité sur ses trois adversaires, vous allez voir ce que pèse le bras de Crillon !

Si braves que fussent les trois amoureux de la duchesse de Montpensier, ils n'en

éprouvèrent pas moins un moment d’hésitation et firent même chacun un pas en arrière.

Le duc était un vrai lion et ses yeux lançaient des éclairs.

Tout à coup il se fendit à fond sur Éric de Crèvecœur.

Éric était, à son tour, adossé à la muraille.

Certes, il ne pouvait y avoir cuirasse si finement trempée qui résistât au coup terrible porté par Crillon.

Si le comte, lui, eût été atteint, il aurait été transpercé. Mais le comte sauta de côté ; et l’épée de Crillon, au lieu de rencontrer la poitrine d’un homme, se heurta contre le mur d’une si violente manière qu’elle se brisa.

Crillon poussa un cri de rage.

Il était désarmé.

Heureusement pour Crillon, en ce moment deux hommes enfourchèrent à leur tour l’entablement de la croisée.

C’étaient Hogier et Hector, qui avaient renoncé à enfoncer la porte de la maison.

— À moi ! leur cria Crillon, chargeons, messieurs.

Le comte Éric et ses deux compagnons s’étaient réfugiés à l’extrémité opposée de la chambre, et Conrad avait ouvert la porte.

Hogier, Hector et Crillon arrivaient de nouveau l’épée haute.

Mais alors les trois jeunes gens exécutèrent avec une rapidité merveilleuse une manœuvre inattendue. Ils franchirent le seuil de la chambre et poussèrent la porte, qui se ferma brusquement au moment même où leurs adversaires les rejoignaient.

La porte était munie d’un verrou à l’extérieur. Le comte poussa le verrou.

Votre Altesse pourra tout voir d'ici sans être vue. (P. 757.)

Puis tous trois, tandis que Crillon et les Gascons se ruaient sur la porte pour renfoncer, tous trois, disons-nous, se précipitèrent vers la salle basse, où se trouvait l’entrée de la cave, fermant et verrouillant chaque porte derrière eux. Il était temps !…

Noë avait fini par enfoncer la porte à coups de hache et il se précipitait dans la maison suivi d’un flot de Suisses.

Quant à la porte fermée sur le duc et les deux Gascons, elle n’avait résisté que deux minutes.

Hector, d’un vigoureux coup d’épaule, l’avait fait voler en éclats.

Mais ces deux minutes avaient suffi pour assurer la retraite du comte Éric et de ses deux compagnons.

Conrad, qui avait le dernier mis le pied sur l’escalier souterrain, avait, du bout de son poignard, touché le ressort de la dalle, et cette dalle qui masquait l’escalier était remontée sans bruit et avait repris sa place ordinaire.

Crillon sanglant, affaibli, mais furieux, Noë et ses deux compagnons suivis des Suisses, parcouraient la maison en tons sens, cherchant vainement leurs adversaires disparus.

La dalle mystérieuse de la salle basse était semblable aux autres dalles.

Crillon tempêtait et jurait, fouillant les combles, parcourant les corridors, ne trouvant ni René ni ses ravisseurs, et ne s’inquiétant nullement de son sang qui coulait toujours.

— Mais, s’écria Noë non moins exaspéré que le duc, je suis pourtant bien certain d’avoir frappé le Florentin. J’ai visé juste !

— Harnibieu ! mes maîtres, exclama Crillon à bout de recherches, les murs de cette maison peuvent être doubles, mais il est impossible qu’elle ait plusieurs issues, par conséquent, il y a un moyen bien simple de faire sortir les renards de leurs trous. Enfumons-les !…

Et Crillon prit un tison qui brûlait dans l’âtre de la salle basse et le jeta tout enflammé dans le lit de la vieille servante de Bigorneau.

Le feu prit aux rideaux et aux draps et l’incendie se déclara. Alors Noë et Crillon

sortirent et établirent un cordon de Suisses devant la maison.

En moins d’une heure elle fut en flammes.

Mais le duc, à bout de forces et perdant tout son sang, était tombé sur un genou :

— À moi ! dit-il.

Et tandis qu’on emportait le duc, tandis que la maison brûlait, Hector, qui avait vu tomber Lahire au commencement de l’attaque et le tenait pour mort, Hector cherchait vainement son cadavre.

Cependant Lahire n’était point mort.

En face de la maison de Bigorneau il y en avait une autre dont la principale entrée était sur la place du Parvis.

Cette maison, qui avait également une issue dans la rue de la Calandre, appartenait, on le croyait du moins dans le quartier, au drapier La Chesnaye.

Mais la vérité était qu’elle appartenait à la famille de Lorraine, qui avait çà et là dans Paris des propriétés isolées.

L’esprit envahisseur du duc de Guise l’avait poussé à se ménager des intérêts et des intelligences partout. Il avait vingt maisons dans Paris, il possédait en France plusieurs châteaux.

Or, dans cette maison qui prenait jour à la fois sur la place du Parvis et dans la rue de la Calandre, logeait force menu peuple qui payait là ses loyers moins cher que dans les maisons voisines. Le premier étage seul n’était pas loué.

La Chesnaye se l’était réservé.

Le matin même, avant que la foule envahît les abords de Notre-Dame, deux personnages, un homme et une femme, s’étaient glissés dans cette maison.

La femme était masquée, selon l’usage du temps, qui voulait que les dames de qualité pussent dérober dans la rue leur visage à la curiosité publique.

Quant à l’homme, déjà d’un âge mur, si Lahire l’eût rencontré, il l’eût reconnu, sans doute, pour l’écuyer qui, l’avant-veille, escortait la litière dans le bois de Meudon.

La Chesnaye avait commis à la garde de la maison un vieux concierge, ancien

soldat, qui sans doute s’attendait à l’arrivée de ces deux personnages, car en les voyant entrer il vint à leur rencontre et les salua silencieusement.

Puis, muni d’un trousseau de clefs, il les précéda dans l’escalier et leur ouvrit la porte de l’appartement unique du premier étage. Après quoi, il se retira.

Alors l’écuyer ferma la porte et dit à la dame :

— Votre Altesse pourra tout voir d’ici sans être vue.

La dame aux cheveux blonds, car c’était bien la même qui avait accordé la surveille une mystérieuse hospitalité à Lahire, fit alors le tour de l’appartement. Elle entrouvrit d’abord les persiennes des croisées qui prenaient jour sur la place du Parvis. De là elle voyait Notre-Dame et était à cent pas à peine de ces fameuses marches sur lesquelles René allait faire amende honorable. Puis elle alla se placer à une lucarne étroite qui donnait sur la rue de la Calandre.

Cette lucarne faisait vis-à-vis à la maison de Bigorneau et se trouvait à peu près au niveau de la croisée par laquelle on devait hisser René et le moine.

Maîtresse provisoire de ce logis, la femme aux cheveux blonds put, sous la sauvegarde de l’écuyer, assister, tantôt à une fenêtre, tantôt placée derrière la lucarne, à tous les événements de la matinée. C’est ainsi qu’elle vit d’abord le comte Éric et ses compagnons expulser Bigorneau et prendre possession de sa maison. Ensuite elle vit s’arrêter le cortège du condamné, et elle étouffa un cri de surprise en reconnaissant, parmi les quatre gentilshommes qui escortaient le tombereau, son amoureux de la surveille, notre héros Lahire.

— Ah ! ah ! fit-elle, c’était donc pour cela qu’il était si pressé d’arriver à Paris. Je crois décidément, s’il débute ainsi, qu’il aura de la peine à tenir le serment qu’il m’a fait.

La dame aux cheveux blonds alla se poster derrière la lucarne, lorsque René remonta dans le tombereau et qu’elle eut vu Caboche prendre par la rue de la Calandre. De là, elle put assister à toutes les péripéties de l’enlèvement.

Elle vit le moine enlacer René, elle entendit le coup de pistolet de Noë, puis les cris de rage des quatre Gascons qui voyaient leur proie leur échapper.

Enfin elle assista au commencement du combat.

C’est-à-dire qu’elle vit Lahire s’élancer dans le tombereau, monter sur les

épaules d’Hogier et tenter l’escalade.

Puis elle entendit le cri qu’il jeta en recevant sur la tête le coup de crosse d’arquebuse, et elle le vit tomber à la renverse au milieu de la foule.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, il ne faut pourtant point qu’il périsse… car il n’est pas, il ne peut être mort… Vite ! sauvons-le !…

Elle entraîna son écuyer et s’élança avec lui hors de l’appartement. Au bas de l’escalier se trouvait une petite porte qui donnait dans la rue de la Calandre.

Cinq minutes après, et tandis qu’on faisait le siège de la maison Bigorneau, cette porte s’ouvrit, et, au milieu du désordre, alors que tous les regards étaient portés vers le lieu du combat, Lahire, évanoui, fut enlevé par l’écuyer, qui le prit dans ses bras et l’emporta dans la maison où l’avait laissé la dame masquée.

Chapitre 25

Lahire avait reçu un violent coup de crosse qui lui avait endommagé le cuir chevelu et lui avait ouvert une large plaie. Quand on l'avait relevé au milieu de la rue, il était inondé de sang.

Son évanouissement fut long. Lorsque cet évanouissement cessa et que notre jeune homme rouvrit les yeux, il fut fort étonné de se trouver couché sur un lit qui lui parut étrange, en ce sens qu'il était soumis à un balancement à peu près régulier. Une demi-obscurité régnait autour de lui.

Lahire porta la main à sa tête et la sentit enveloppée de compresses humides.

Alors il commença à se souvenir.

Il s'était trouvé face à face avec un des ravisseurs de René, et, si rapidement que lui eût été appliqué le coup de crosse, il avait eu le temps de bien voir le visage de son adversaire. Lahire referma les yeux une seconde et il revit en imagination ce visage.

— Bon ! pensa-t-il, je le reconnaîtrais dans dix ans.

Le lit sur lequel Lahire était couché se balançait toujours. En même temps un air frais et vif fouettait le visage de notre héros.

— Où diable suis-je donc ? se demanda-t-il.

Et il se souleva à demi pour mieux voir.

Il reconnut alors qu'il se trouvait étendu sur les coussins d'une litière et que cette litière était portée à dos de mulet.

— Oh ! oh ! pensa-t-il.

Et, bien qu'il se trouvât très faible, il se mit tout à fait sur son séant et se pencha à la portière dont il écarta les rideaux de cuir.

La litière cheminait en rase campagne et la nuit était venue. Mais c'était une de ces nuits d'été transparentes qui permettent de distinguer chaque objet à une certaine distance. La litière était portée par des mules ; les mules allaient au petit trot, un trot de moine qui n'est pas pressé.

Devant la litière chevauchait un écuyer.

Derrière, un autre homme d’armes fermait la marche.

Deux pages trottaient aux portières.

— Peste ! murmura Lahire, j’ai un train de prince.

Et de nouveau, avant de faire aucun bruit, il explora les lieux qu’il parcourait. C’était une petite plaine déserte, à l’horizon de laquelle on croyait voir, autant que la nuit le permettait, une bande brune qui pouvait bien être une forêt.

Lahire était avant tout un Gascon de la bonne roche, c’est-à-dire prudent autant que brave, et toujours porté à la circonspection du moment où il se trouvait hors de son pays. Avant d’interpeller un des pages qui lui servaient d’escorte et qui ne s’étaient nullement aperçus, du reste, du mouvement qu’il venait de faire, notre Gascon jugea prudent d’*assembler son conseil*, comme il avait coutume de dire, c’est-à-dire de réfléchir un peu.

Un Gascon de ce temps-là ne réfléchissait jamais sans porter la main à la garde de son épée.

Lahire chercha donc la sienne à son côté.

L’épée était absente. Cette circonstance lui déplut.

Outre son épée, il portait une dague au flanc droit au moment où il avait été frappé.

La dague avait pris la route mystérieuse suivie par l’épée.

Lahire fronça le sourcil.

— Ah çà ! se dit-il, je me sens bien vivant, et il est impossible que je sois dans l’autre monde. Par conséquent il faut tâcher de savoir où je suis en celui-ci. On m’emmène dans une litière, avec une escorte, comme un ambassadeur. À première vue, c’est évidemment un grand luxe qu’on déploie pour moi, et les gens qui me font voyager ainsi ont à mon endroit les plus grands égards. Plus d’un, à ma place, s’imaginerait que c’est mon seigneur et maître le roi de Navarre qui me fait faire honneur ainsi. Mais en y regardant de plus près, cela me semble moins probable ; d’abord parce que le roi de Navarre n’a point de semblables équipages, ensuite parce que, s’il en était ainsi, un de mes amis serait

évidemment de l’escorte, enfin parce qu’on m’a ôté ma dague et mon épée, et qu’on ne désarme que les gens qui sont prisonniers. Je suis donc prisonnier !

Lahire pensa bien un moment à se couler hors de la litière et à tâcher de prendre la fuite. Mais, en ce moment aussi, un des pages se rapprocha, jeta un coup d’œil dans la litière et s’aperçut que Lahire était revenu à lui.

— Bonjour, monsieur Lahire, lui dit-il.

Le page était jeune, très jeune même, et sa voix était celle d’une jeune fille.

— Bonjour, mon jeune ami, répondit Lahire.

— Comment vous trouvez-vous ? continua le page d’un ton courtois.

— Mais… assez bien…

— Votre blessure ?…

— Ah ! c’est juste, je suis blessé…

— Oh ! sans gravité, M. le chirurgien l’a déclaré.

— Ah ! un chirurgien m’a soigné ?

— C’est lui qui vous a pansé, monsieur.

— Pardon, mon jeune ami, dit Lahire, puisque vous savez mon nom, vous me permettrez, j’imagine, de vous demander quel est le vôtre ?

— Je m’appelle Séraphin.

— Puis-je vous faire quelques questions ?

— Sans doute, que désirez-vous savoir, monsieur Lahire ?

— Beaucoup de choses.

— Diable ! voyons !

D’abord, comment suis-je ici ?

— C’est une personne qui vous a recueilli dans la rue où vous étiez gisant au milieu d’une mare de sang.

— Très bien. Et quelle est cette personne ?

— Ah ! Voilà ce que je ne puis vous dire.

— Bon ! mais vous me direz au moins quels sont ces cavaliers qui sont avec vous ?

— Ce sont deux écuyers et un page comme moi. Les écuyers se nomment Germain et Laurent.

— Et le page ?

— Antony.

— Où me conduit-on ?

— Il m’est interdit de vous le dire.

— D’où venons-nous ?

— De Paris.

Mais, au moins, dit Lahire, vous m’expliquerez ce qui s’est passé ce matin.

— Dans la rue de la Calandre ?

— Précisément.

— Oh ! très volontiers, monsieur ; du moins je vous dirai ce que la rumeur publique prétend. D’abord on a enlevé René.

— Oh ! je sais cela. Mais on l’a rattrapé, je suppose, et M. de Crillon l’aura fait rompre.

— Vous vous trompez, on n’a rien trouvé.

— Comment donc ?

— On a mis le feu à la maison.

— Alors on a brûlé Crillon ?

— Pas du tout. Quand la maison a été en flammes, on s’est aperçu qu’elle avait une double issue secrète.

— Sur la rue ?

— Non, sur la rivière. C’est par là que les ravisseurs ont emporté René.

— Ah ! très bien, dit Lahire qui, au fond, se souciait peu de René. Mais Crillon ?…

— M. de Crillon s’est battu comme un lion ; mais il a été blessé grièvement, et il est couché, à cette heure, dans sa maison du carrefour Saint-André-des-Arcs. Les chirurgiens disent qu’il en a pour trois semaines.

— Et n’avez-vous pas entendu parler de trois gentilshommes ?

— M. de Noë ?

— Oui.

— M. Hector de Galard ?

— C’en est un autre.

— Et M. Hogier de Lévis ?

— C’est le troisième.

— Ces gentilshommes, dit le page, sont tous blessés, mais aucun n’est hors de combat.

Lahire respira. En ce moment, la litière atteignit cette bande que l’œil perçant du Gascon avait tout de suite reconnue pour être la lisière d’une forêt. En même temps, un éclair traversa son cerveau. Il se souvint, de son aventure de l’avant-veille.

— Morbleu ! se dit-il, si c’était ma belle inconnue qui me fît ainsi la galanterie de… ?

Lahire n’acheva point sa pensée, car il crut reconnaître le sentier par lequel il avait passé en escortant la femme masquée.

— Monsieur, lui dit le page Séraphin, je vais avoir le regret de vous quitter ici.

— Comment ! vous allez me laisser descendre ?

Non pas ; mais je retourne à Paris, ainsi que mon camarade le page Antony.

— Et vous ne voulez point me dire où l’on me conduit ?

— Vous le saurez dans une heure.

— De quel pays êtes-vous donc, monsieur Séraphin ?

Le page sourit dans sa moustache naissante :

— Du pays des gens discrets, répondit-il.

Et il tourna bride en même temps que le deuxième page.

— Adieu, monsieur Lahire, dit-il. Au revoir, du moins.

Pour la seconde fois Lahire songea à se glisser hors de la litière et à tenter une évasion. Mais l'écuyer qui précédait la litière s'arrêta et rangea son cheval de côté ; celui qui la suivait donna un coup d'éperon, et tous deux se trouvèrent aux portières à la place, des pages.

Les pages avaient pris le galop et s'en retournaient.

Quant aux écuyers, comme ils étaient armés de toutes pièces et avaient leur visière baissée, Lahire ne put savoir qui ils étaient.

La litière chemina pendant une demi-heure encore, puis elle s'arrêta.

La nuit s'était assombrie. Cependant Lahire finit par reconnaître le lieu où il se trouvait. Il était au seuil de la petite maison blanche où il s'était endormi la surveille.

La porte de cette maison s'ouvrit, et une vive lumière frappa Lahire au visage.

Cette lumière était celle d'une torche qu'une femme tenait à la main en s'approchant de la litière. Cette femme, toujours masquée, n'était autre que l'inconnue aux cheveux blonds. Lahire étouffa un cri mélangé de joie et de surprise, puis il fit cette réflexion judicieuse :

— Ah çà !… une femme qui a des pages et des écuyers, et qui mène un semblable train, ne peut être qu'une princesse.

Chapitre 26

Que s’était-il passé au Louvre pendant ce temps-là ?

Henri et Marguerite, toujours épris l’un de l’autre, avaient passé la matinée tout entière dans leur appartement, en attendant que sonnât l’heure du supplice réservé à René le Florentin, René qui avait empoisonné la reine de Navarre.

Henri et Marguerite ignorait l’intervention des Gascons recrutés par Noë, et qui devaient prêter main-forte à Crillon, mais ils avaient foi en ce dernier.

Vers onze heures, la plupart des nobles hôtes du Louvre se préparaient à assister à l’exécution, – une exécution étant, à cette époque, un spectacle dont les grands seigneurs se montraient tout aussi friands que le peuple.

Le roi de Navarre lui-même devait, avec sa jeune femme, se rendre à la place de Grève, ou l’on avait disposé des tribunes à l’entour de l’échafaud. Mais le jeune prince, lui, n’allait point à un spectacle ; il se rendait à un devoir sacré. L’ombre de Jeanne d’Albret, reine de Navarre, empoisonnée par René, lui faisait une loi d’assister à cette exécution.

— Enfin ! avait-il dit avec une sombre joie, comme le bruit du bourdon de Notre-Dame annonçait que l’heure de l’amende honorable était proche pour le condamné, enfin !…

Marguerite avait regardé son époux, et lui avait dit :

— Si le châtiment du meurtrier ne peut rendre la vie à la victime, du moins il doit calmer la douleur de ceux qui pleurent.

Mais Nancy, qui ajustait sa maîtresse et qui, jusqu’alors, avait gardé le silence, murmura :

— Le châtiment n’est point accompli.

— Oh ! fit Marguerite, cette fois René n’y peut échapper.

— Qui sait ?

— Es-tu folle ? dit Henri à son tour. N’entends-tu pas nos chevaux piaffer dans la cour, le bourdon de Notre-Dame retentir, et ne vois-tu point par ces fenêtres la foule immense qui se porte à la grève ?

— Oui, dit Nancy, je vois et j’entends tout cela. Mais…

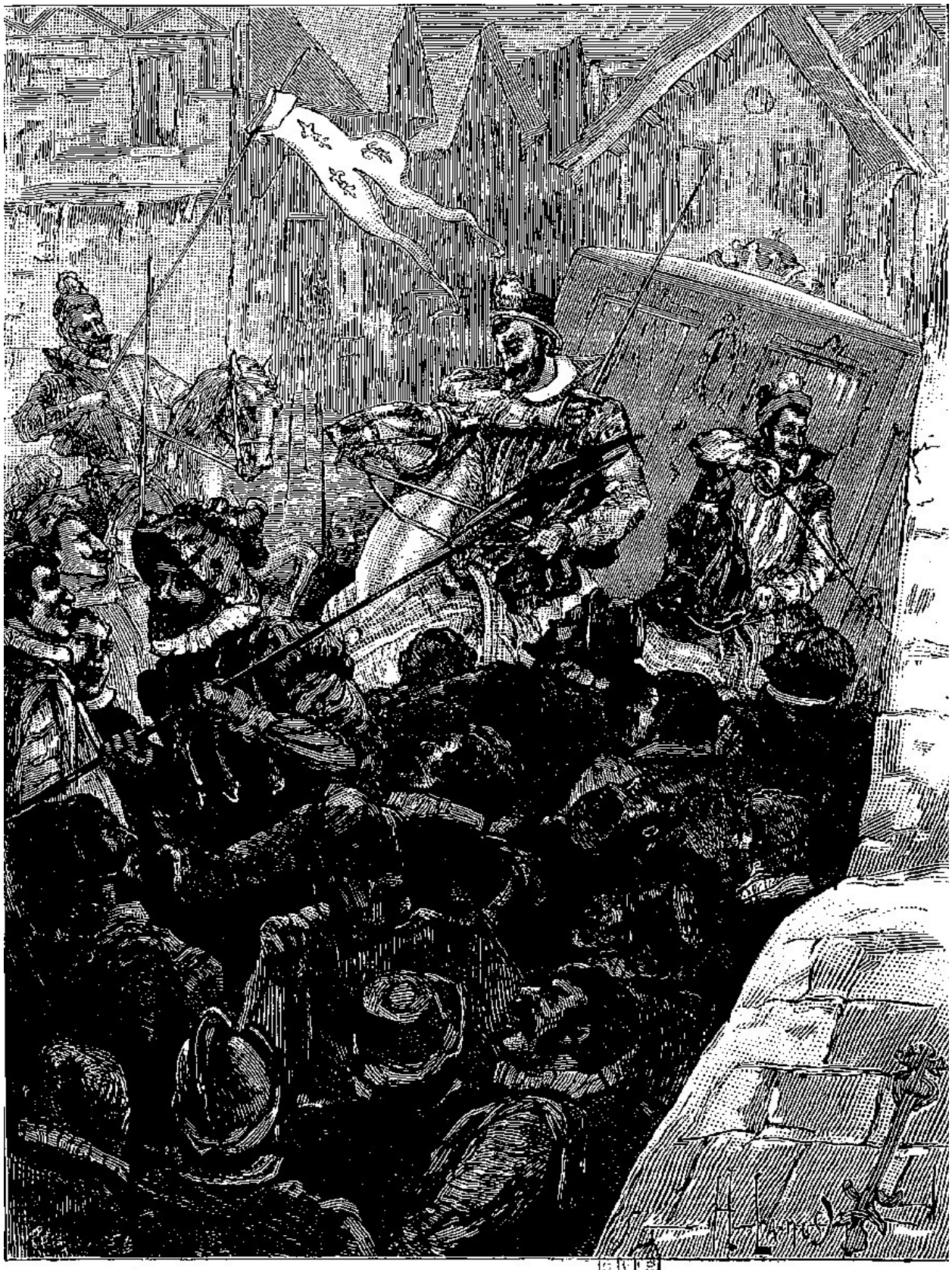
— Cette péronnelle, dit Marguerite, est une prophétesse de mauvais augure.

— Je suis comme la princesse Cassandre, madame, je prédis et ne trouve que des incrédules.

Henri de Navarre, haussant les épaules, avait pris son manteau et son épée et offert la main à la jeune reine en lui disant :

— Venez, madame, le roi nous attend.

En effet, la cour du Louvre était encombrée de seigneurs, de pages, de nobles dames parées de leurs plus beaux atours.



Bientôt le cortège royal se trouva refoulé. (P. 765.)

La litière royale était au milieu, et, au moment où le roi de Navarre et sa femme arrivaient dans la cour, Charles IX parut en haut du grand escalier.

Le monarque était hautain ; il avait aux lèvres un dédaigneux sourire, et la foule des courtisans, le voyant ainsi, ne douta pas un seul instant du prochain supplice de René. – Mesdames et messieurs, dit le roi, on nous attend à la place de Grève, et les condamnés ont le privilège d'exiger l'exactitude de la part de ceux qu'ils convient à leur dernière heure.

Le roi monta dans sa litière et offrit une place à côté de lui à la reine Marguerite sa sœur.

Quant au roi de Navarre, il monta à cheval et se rangea à la portière. M. de Pibrac, l'épée en main, marchait en tête d'un détachement de gardes du roi destinés à fendre la presse, du Louvre à la place de Grève.

Le Cortège royal se mit en route, et longea un moment la rivière sans encombre, bien que la foule fût immense.

Le bourdon de Notre-Dame retentissait toujours, et René, à cette heure, devait être arrivé sur la place du Parvis. Le cortège avança jusqu'à la hauteur du pont au Change.

Mais là, une rumeur immense s'éleva tout à coup, la multitude se prit à refluer en dehors de la Cité, par toutes les rues, par toutes les passerelles. En même temps, un mot sinistre la parcourut et, de bouche en bouche, arriva jusqu'au roi : René s'est sauvé !

Apprendre à Paris tout entier que René le Florentin venait d'échapper au sort terrible qui l'attendait, c'était le plonger dans la consternation et l'épouvante. À partir de ce moment-là, il fut impossible à M. de Pibrac et à ses gardes de pénétrer plus avant dans cette muraille humaine, et bientôt le cortège royal se trouva refoulé en deçà du pont au Change.

— René s'est sauvé ! répétait la foule avec stupeur.

Le roi Charles IX, ne pouvant aller plus avant et ignorant jusqu'à quel point pouvait être vraie la rumeur parvenue jusqu'à lui, prit le parti de rentrer au Louvre.

Charles IX était hors de lui. Il jurait comme un païen et monta chez la reine mère

la menace à la bouche. Si on avait sauvé René, c'était par les ordres de la reine mère !… Elle seule pouvait oser un coup de main contre l'autorité royale… Mais le roi trouva Mme Catherine dans son oratoire, agenouillée et priant, le visage baigné de larmes, pour l'âme de René. En voyant entrer le roi, elle lui dit en étouffant un sanglot :

— C'est fini, n'est-ce pas ?…

— Fini !… s'écria le roi stupéfait. Comment ! vous ne savez pas ?…

— Quoi ? demanda la reine avec un étonnement si parfait que le roi s'y laissa prendre.

Mais il lui répondit avec emportement :

— Eh ! madame, si vous ne l'avez pas sauvé, qui donc l'a pu faire ?

Et il s'en alla, persuadé que Mme Catherine ignorait ce qui s'était passé.

Or, du moment où René n'était point sauvé par le fait de Mme Catherine, la chose était impossible !… La rumeur était fausse, le condamné s'en allait en Grève, et le roi, de plus en plus furieux, s'écria :

— À cheval ! messieurs… à cheval !… René ne peut être sauvé, c'est impossible !…

Malheureusement des nouvelles certaines, positives, de l'enlèvement de René venaient d'arriver.

Le page Raoul, dont Nancy l'incrédule avait fait son émissaire, le page qui venait de la rue de la Calandre, avait vu René et le moine s'élever dans les airs et disparaître par la croisée du procureur Bigorneau. Raoul avait tout vu, Raoul savait l'événement dans ses moindres détails, et comme il ne trouvait pas moyen de passer l'eau sur un pont, il s'était jeté à la nage.

Le visage si joyeux naguère des courtisans s'était rembruni tout à coup. On faisait cercle autour de Raoul, qui racontait simplement ce qui venait d'avoir lieu.

Le page était parti comme on faisait le siège de la maison.

— Eh bien ! s'écria le roi, si Crillon est là, on reprendra René.

Nancy, qui s’était approchée de la reine de Navarre, murmura :

— Le roi est plein d’illusions…

Deux heures s’écoulèrent au Louvre dans un trouble et une fermentation indicibles.

Le roi eut un accès de fureur comme il en avait quelquefois. Il jura qu’il ferait pendre Caboche, qu’on retrouverait René mort ou vivant, et que la reine mère, si elle avait trempé dans cet enlèvement, serait enfermée dans le plus noir cachot du donjon de Vincennes.

Mais, quand il eut bien manifesté sa colère, le roi fut pris d’une sorte de torpeur physique et morale, et il demeura dans son cabinet, sombre, farouche, ne voulant recevoir personne. Le prudent Pibrac murmura :

— Si M. de Crillon n’a pas été tué dans la bagarre, il fera bien de ne pas revenir au Louvre.

— Pourquoi donc ? lui demanda la reine Marguerite.

— Parce que, répondit Pibrac, l’heure de son crédit est passée.

Or, le soir, à peu près à l’heure où Lahire, porté dans une litière, s’en allait rejoindre dans la petite maison du bois de Meudon la dame masquée aux cheveux blonds qui l’avait sauvé le matin, ses deux compagnons, Hogier de Lévis et Hector de Galard, étaient attablés dans une des salles basses de l’hôtellerie du *Cheval rouan*.

Hogier avait un bras en écharpe.

Hector souffrait d’une balle dans la cuisse.

Ni l’un ni l’autre ne savaient ce que Lahire était devenu.

Aussi soupaient-ils fort tristement en attendant le retour de Noë, qui s’en était allé au Louvre prendre l’air de la politique, comme il disait.

— Il est évident, disait Hector, que notre pauvre Lahire est grièvement blessé, mais il ne peut être mort.

— Tu crois ?

— S’il avait été tué sur le coup, nous eussions retrouvé son cadavre.

— Et qui sait si on ne l’a pas enlevé ? dit Hogier.

— Si quelque âme charitable s’est donné cette peine, c’est qu’il respirait encore.

— Toujours est-il, observa Hogier, que nous avons frappé à toutes les portes de la rue de la Calandre. Pauvre Lahire !…

En ce moment, Lestacade parut à l’entrée de la salle.

— Que veux-tu ? lit Hector.

— Une vieille femme demande à vous parler.

— Fais-la entrer.

Lestacade s’en alla et revint deux minutes après avec une femme du peuple courbée et ridée, qui cheminait péniblement en s’appuyant sur un bâton.

— Que voulez-vous, la bonne vieille ? demanda Hector.

— Messeigneurs, répondit-elle, je viens m’acquitter d’un message.

— Pour qui ?

— Pour vous.

— Vous nous connaissez ?

— Je ne sais pas vos noms, mais on m’a dit de demander à l’hôtellerie du *Cheval rouan* les deux gentilshommes gascons amis de messire Lahire.

Hector et Hogier tressaillirent.

— Qui vous envoie ?

— Un gentilhomme que je ne connais pas. Il m’a donné une pistole et m’a recommandé de venir vous trouver pour vous dire de ne vous point inquiéter de messire Lahire.

— Il est donc vivant ? s’écria Hogier.

— Oui, messire.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Mais ce gentilhomme le sait, lui ?

— Oh ! sans doute…

— Et… où est-il, ce gentilhomme ?

— Il m’a abordée au coin de la rue du Fouarre et puis il s’est éloigné rapidement ; je ne le connais pas et ne sais où il loge.

Et la vieille, à qui Hector donna pareillement une pistole, s’en alla.

Hogier et Hector ne savaient point où était Lahire, mais on leur apprenait qu’il était vivant… C’en était assez pour que le front de chacun d’eux se déridât.

— Holà ! morbleu ! dit Hector, puisqu’il en est ainsi, nous allons boire !…

— Et causer, ajouta Hector.

— Ne fût-ce que de notre première journée à Paris, qui a commencé par un déboire.

— Tais-toi, Hector ! nous prendrons notre revanche.

— Morbleu ! oui, nous la prendrons ! dit une voix sur le seuil. C’était Noë.

— Ah ! le voilà ! dirent les deux jeunes gens à la fois.

Noë avait le sourcil froncé.

— Mes amis, dit-il, je viens du Louvre et j’en apporte de mauvaises nouvelles.

— Parle…

— Ce matin, le roi Charles IX était furieux ; il voulait faire exécuter le bourreau qui a laissé échapper René, et il jurait que la reine mère irait coucher dans un cachot de Vincennes.

— Et ce soir ?…

— Ce soir, tout est changé. La reine mère soupe avec le roi, et Caboche a expliqué au chevalier du guet, qui l’avait fait arrêter, qu’on avait placé une corde en travers de la rue, et que c’est cette corde qui a fait tomber son cheval.

— C’est faux !

— Je le sais bien, mais le roi l’a cru.

— Ah ! dit Hogier, Caboche est un misérable, et je me repens bien de ne l’avoir pas occis de ma propre main quand il était encore dans le tombereau. J’ai eu peur de me salir.

— Attendez donc ! fit Noë, ce n’est pas tout encore…

— Vraiment ?

— Que s’est-il passé entre Mme Catherine et le roi, je ne sais, mais le roi a de nouveau mandé notre prince.

— Le roi de Navarre ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour l’engager à aller faire un tour en Béarn.

— Et le roi partira ?

— Non…

— Hein ? fit Hector, on le met dehors et il veut rester ?

— Il veut emporter la dot de sa femme et les clefs de Cahors.

— Il a raison.

— Il a tort, dit Noë.

— Mais… cependant…

— Mes amis, dit Noë d’une voix émue, de graves événements se préparent : la vie de notre prince est en danger, croyez-le.

— Nous sommes là…

— Il faut y être à toute heure, il faut lui faire rempart de nos poitrines…

Les deux jeunes gens se levèrent et mirent la main sur la garde de leur épée.

— Et il faut retrouver Lahire, puisqu’il n’est point mort ; car, ajouta Noë, ce n’est pas trop de quatre épées pour protéger la vie de notre Henri contre le fer

des assassins et les mystérieux breuvages des empoisonneurs.

— On veillera ! répondit Hector avec l’accent de la fidélité poussée jusqu’au fanatisme.

— Mais où donc est Lahire ? murmura Noë.

Chapitre 27

Nous avons laissé Lahire sur le seuil de la petite maison perdue au milieu du bois de Meudon.

La porte venait de s’ouvrir, et, un flambeau à la main, la dame aux cheveux blonds s’était avancée vers la litière.

La dame était toujours masquée, mais un regard humide brillait à travers son masque.

— Je suis adoré, pensa Lahire qui était légèrement fat.

— Ah ! lui dit-elle en lui tendant une petite main blanche et rose, si vous saviez comme j’ai souffert ?

— Vous avez souffert ? exclama Lahire qui ne comprit pas.

— Oui, depuis ce matin.

— Comment ! vous saviez ?…

— J’ai tout vu. Mais, acheva l’inconnue avec un petit signe d’intelligence, nous causerons de cela quand nous serons seuls.

— Seuls ?

— Sans doute.

Sur l’ordre de l’inconnue, les écuyers, qui avaient mis pied à terre, s’approchèrent de la litière pour aider Lahire à en descendre.

Le jeune homme était d’une faiblesse extrême.

Cependant il ne voulut pas qu’on le soutînt pour marcher, et il n’accepta d’autre appui que celui de la main que l’inconnue lui abandonna.

Les écuyers remontèrent à cheval et s’en allèrent.

La litière rebroussa chemin.

— Venez avec moi, dit l’inconnue.

Elle le fit entrer dans la maison et le conduisit dans ce joli oratoire où il avait été

reçu la surveille.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle en prenant sa main dans les siennes et la pressant doucement, figurez-vous que j’ai eu la douleur de vous voir tomber.

— Mais comment étiez-vous là ? demanda Lahire un peu étonné.

— Je voulais voir exécuter René…

— Mais la chose a eu lieu dans la rue de la Calandre…

— Sans doute…

— Et, dit Lahire dont un soupçon traversa l’esprit, le cortège n’y devait point passer.

Mais l’inconnue répondit simplement :

— J’avais loué pour la circonstance un logis dans une maison qui a des fenêtres sur la place du Parvis et sur la rue de la Calandre ; de telle façon que lorsque j’ai vu le bourreau, en sortant de Notre-Dame, changer d’itinéraire, moi j’ai changé de fenêtre.

L’explication était fort naturelle, Lahire s’en contenta.

— Et vous m’avez vu ? dit-il.

Elle lui pressa tendrement la main.

— Tenez, dit-elle, je ne peux pas vous mentir, je serai franche avec vous.

Lahire fronça le sourcil.

— Je n’avais loué ces fenêtres que pour vous voir passer. Je vous aime, poursuivit-elle, et cependant je m’étais juré de ne plus vous revoir.

— Ah ! fit-il d’un ton de reproche.

— Cher enfant, murmura-t-elle, ne savez-vous pas qu’il y a un abîme entre nous ?

— Je m’en doute, fit-il, car je vois bien que vous êtes une grande dame dont un pauvre cadet de Gascogne est indigne.

— Vous êtes jeune, brave et beau, répondit-elle.

Puis après un court silence :

— Oui, je m’étais juré de ne plus vous revoir, car je sentais bien que je vous aimerais follement ; mais le sort ne l’a point voulu. Après vous avoir fait transporter hors d’ici durant votre sommeil, je me suis repentie, et alors j’ai voulu savoir, où vous alliez et où vous logiez à Paris.

Pour la seconde fois Lahire fronça le sourcil.

— D’abord on a perdu vos traces.

— Ah !

— Puis on les a retrouvées…

— En quel endroit ?

— Ce matin même, à la place du Châtelet.

— Et c’est pour cela ?…

— C’est pour vous voir une dernière fois que je suis allée, à prix d’or, m’installer dans cette maison qui donne à la fois sur le Parvis et sur la rue de la Calandre. Comprenez-vous ?

— Oui.

— Je ne m’attendais point, moi, poursuivit-elle avec un accent si naïf que Lahire s’y trompa, à l’événement qui a eu lieu. J’étais loin de supposer qu’on enlèverait René, que des inconnus soutiendraient un siège dans une maison, et que vous, tentant l’escalade de cette maison, vous seriez renversé sanglant d’un coup de crosse de mousquet.

— Oh ! interrompit Lahire avec vivacité, celui qui m’a frappé…

— Le connaissez-vous ?

— Non, mais je le reconnaîtrais entre mille.

— Vrai ?

— Il ne mourra que de ma main.

Un sourire énigmatique, auquel Lahire ne prit pas garde, plissa un moment, les lèvres de la jeune femme.

— Ah ! reprit-elle, j’ai cru que j’allais mourir lorsque je vous ai vu tomber. Mais Dieu m’a soutenue ; il m’a donné la force de descendre dans la rue avec mon écuyer, de fendre la foule, d’arriver jusqu’à vous, et de vous emporter sanglant, mais respirant, mais vivant encore, dans cette maison où j’étais quelques minutes auparavant.

Le page s'approcha de lui, et Lahire sentit son regard peser sur lui. (P. 775.)

Lahire était le Gascon plein de circonspection, qui fait attention aux moindres détails et veut pénétrer la cause première de chaque événement.

— Mais, dit-il, puisqu'il en est ainsi, comment se fait-il que vous soyez ici avant moi ?

— Comment ! dit-elle, vous ne comprenez pas ?

— Pas trop bien.

— Mais, enfant que vous êtes, songez donc que je ne puis vous aimer ouvertement, qu'il m'était impossible, sans me perdre à jamais, de traverser Paris avec vous.

— Pardonnez-moi, dit humblement Lahire, je suis un niais.

— Et puis, ajouta-t-elle, souriant toujours, le chirurgien qui vous a pansé craignait pour vous la chaleur excessive de la journée. Vous savez que la chaleur est mauvaise pour les blessures.

— En effet.

— Enfin, acheva-t-elle, je voudrais être seule à vous soigner, et pour cela je vous ai fait transporter ici. Cette maison est une retraite mystérieuse, ignorée de tous.

À ces derniers mots, Lahire fit la réflexion suivante :

— Il paraît que ma belle inconnue a la coutume des aventures et que je ne suis pas le premier à venir dans cette maison.

La dame masquée continua :

— Le chirurgien a déclaré que votre blessure n'avait rien de grave.

— En effet, je ne souffre pas.

— Mais qu'il vous fallait du repos.

— Diable !

— Un repos absolu de huit jours au moins.

— Bon, se dit Lahire, il paraît qu'elle m'aimera toute une semaine.

— Pendant ces huit jours, dit-elle encore, vous resterez ici.

— Oh ! avec bonheur…

— Je viendrai vous voir chaque jour.

— Comment, dit le Gascon qui ressentait déjà l’égoïsme de l’amour, vous ne restez pas avec moi ?

— Vous êtes un enfant ! dit-elle.

Et comme il voulait se récrier, elle lui mit la main sur la bouche :

— Taisez-vous, et écoutez-moi… Je vous laisse dans cette maison. Vous y êtes chez vous… mais je vous demande, au nom de l’amitié que je vous ai témoignée, de ne point sortir avant huit jours.

— Et vous viendrez me voir ?

— Chaque soir.

— Mais…

— Je ne veux pas vous donner d’autre explication.

Elle ouvrit une porte et fit passer le jeune homme de l’oratoire dans une chambre à coucher.

— Voilà votre logis, dit-elle.

— Et je n’en dois pas sortir ?

— Non, avant huit jours.

— Mais j’ai, à Paris, des amis.

— Ils sont prévenus.

— Que je suis ici ?

— Non, mais que vous êtes en lieu sûr.

Lahire eut un fin sourire.

— Oserais-je vous faire une question ? dit-il.

— Faites…

— Est-ce que je ne suis pas un peu prisonnier ici ? on m’a ôté mon épée…

Elle laissa bruire un frais éclat de rire entre ses lèvres :

— Plaignez-vous ! dit-elle. La prison, si c’en est une, me semble jolie…

— Et la geôlière est belle ! dit-il galamment. Cependant on m’a pris mon épée et ma dague…

Sans doute que la dame aux cheveux blonds avait prévu cette question, car elle répondit d’un ton enjoué :

— On vous a désarmé parce que les blessures à la tête occasionnent souvent des transports au cerveau, et qu’il est dangereux de laisser épée et poignard à un homme qui peut avoir un accès de fièvre chaude.

— C’est différent, dit Lahire.

Et il parut se contenter de cette explication.

La dame aux cheveux blonds s’approcha d’un guéridon sur lequel se trouvaient un timbre d’argent et une baguette d’ébène.

Elle prit la baguette, puis, avant de frapper, elle dit à Lahire :

— Je vais vous donner un de mes pages qui vous servira. Il a reçu les instructions du chirurgien et vous pansera à merveille.

— Comment ! fit Lahire, vous me quittez sur-le-champ.

— Il le faut. Mais vous me verrez revenir demain.

Et, pour éviter de nouvelles explications, elle laissa retomber la baguette sur le timbre.

Au bruit, une porte que Lahire n’avait point remarquée s’ouvrit.

Un page parut.

C’était un enfant blond et rose, aussi jeune que cet autre page nommé Séraphin qui avait escorté la litière jusqu’à l’entrée de la forêt.

Il salua profondément Lahire.

— Adieu, dit la dame aux cheveux blonds.

Et avant que Lahire eût essayé de la retenir elle avait disparu.

Alors Lahire regarda le page.

— Comment vous nommez-vous, mon mignon ? lui dit-il.

— Amaury, monsieur.

— Et vous êtes provisoirement à mon service ?

— Ordonnez, j’obéirai.

— C’est fort bien.

— Mais, dit le page, je dois, tout en obéissant à Votre Seigneurie, suivre les prescriptions de *Madame*.

— Pouvez-vous me dire son nom ?

— De qui ? du chirurgien ?

— Non, de *Madame.*

Le page Amaury eut le même sourire spirituel et railleur que Lahire avait vu glisser sur les lèvres du page Séraphin.

— Votre Seigneurie se moque de moi, dit-il.

Puis il ajouta :

— Le chirurgien m’a recommandé, monsieur Lahire, de vous mettre au lit de bonne heure.

— Sans souper ?

— Vous devez garder la diète aujourd’hui.

— Au fait ! je n’ai pas faim.

— Et de vous faire prendre un breuvage quand vous serez au lit.

— Je prendrai tout ce que vous voudrez, dit Lahire.

Et désespérant ne rien tirer du page, il se laissa panser de bonne grâce, se

déshabilla et se mit au lit.

Le lit était moelleux et on y devait faire des rêves d’or.

Le page déboucha un flacon mystérieux et en versa le contenu dans un hanap ; puis il plaça le hanap sur un guéridon au chevet du lit.

— Buvez cela, dit-il.

— Tout à l’heure, mon mignon, répondit Lahire. J’ai coutume de faire ma prière en me mettant dans mon lit, et pour cela j’aime à être seul !

— Bonsoir, monsieur Lahire.

— Bonsoir, monsieur Amaury.

Le page se retira et Lahire resta seul.

— Mordioux ! dit alors le Gascon, je ne prends pas deux narcotiques de suite dans la même maison, et je veux savoir ce qui se passe ici.

Il prit le hanap et en versa le contenu dans la ruelle du lit.

Chapitre 28

Lahire, après avoir vidé le contenu dans la ruelle du lit, replaça le hanap sur le guéridon.

Après quoi, il se renversa bien mollement sur son oreiller et se prit à réfléchir.

Notre Gascon se disait :

— De deux choses l'une : ou ce que je viens de jeter est un narcotique, ou c'est, en effet, un breuvage destiné à me guérir.

Dans ce dernier cas, comme ma blessure est légère, je serai toujours à temps de redemander le remède, tandis que si c'est un narcotique…

Tout un horizon inconnu s'ouvrait pour Lahire.

Il se disait :

— Si on me veut endormir, c'est qu'il se passe ici des choses que je ne dois point savoir ; et si je ne dors pas, je les saurai.

Le page Amaury avait, en se retirant, placé auprès du hanap le timbre et la baguette.

Lahire prit la baguette et frappa.

Au bruit, le page vint.

— Avez-vous besoin de moi, monsieur Lahire ?

— Oui, dit le Gascon. Je viens d'avaler un singulier breuvage, en vérité ! j'ai déjà la tête lourde… lourde…

— C'est un breuvage excellent, monsieur Lahire.

— Ah ! vous croyez ?

— Il a des vertus puissantes.

— Mais il me brûle…

— Et demain vous serez tout à fait bien.

— C’est singulier !… mes yeux se ferment malgré moi.

— C’est le premier effet du remède. Vous allez dormir et vous passerez une bonne nuit.

— Allons ! se dit Lahire, je ne me suis pas trompé.

Puis il demanda au page :

— Est-ce que vous couchez près de moi ?

— Oui.

— Où cela ?

— À côté, dans une petite chambre qui est par là…

— Tant mieux.

— Oh ! si vous souffriez cette nuit, vous n’auriez qu’à m’appeler ; je m’empresserais d’accourir.

— Merci, monsieur Amaury, dit Lahire, qui avait déjà les yeux fermés, et bonsoir ! Éloignez mon flambeau… je dors.

Le page avait jeté les yeux sur le hanap au fond duquel brillaient encore quelques gouttes de la liqueur mystérieuse, et il était persuadé que Lahire avait bu.

Il emporta le hanap, éteignit le flambeau et s’en alla.

Lahire attendit fort tranquillement une heure, réfléchissant.

Au bout de cette heure, il vit la porte s’ouvrir et le page Amaury revint, un flambeau à la main.

Lahire ferma les yeux et fit entendre un ronflement sonore.

Le page s’approcha de lui, et Lahire sentit son regard poser sur lui.

— Il dort ! murmura l’enfant.

Puis il se dirigea vers une autre porte, celle par laquelle la dame aux cheveux blonds avait disparu.

— Où diable va-t-il ? se demanda Lahire.

Le page frappa, la porte s’entrouvrit aussitôt et livra passage à un filet de lumière.

— Il dort ! répéta le page à mi-voix.

— Ah ! ah ! pensa Lahire, il paraît que je dois dormir… et qu’on a besoin que je dorme.

— A-t-il tout bu ? demanda une voix.

Lahire tressaillit. C’était la voix de la dame masquée.

— Elle n’était donc pas partie.

Lahire continua de ronfler ; mais il entendait fort distinctement le frôlement de la robe et le bruit des pas de l’inconnue qui traversa la chambre, et se dirigea à son-tour vers la porte opposée, celle par où entrait le page.

Pour tout l’or du monde, le Gascon n’aurait pas ouvert les yeux en ce moment, mais il entendit tout.

La dame aux cheveux blonds s’arrêta un moment devant le lit, Lahire sentit qu’elle le regardait.

En même temps elle dit au page :

— Puisqu’il a tout bu, il en a pour deux heures à dormir d’un sommeil de plomb, et le bourdon de Notre-Dame ne le réveillerait pas.

— Est-ce que je puis m’en aller ? dit le page.

— Tu vas porter un message à Paris.

Mon cheval est sellé…

— Tu rencontreras Léo à l’entrée de la clairière.

— Il doit y être depuis longtemps.

— Et tu lui diras qu’il peut venir.

— Oui, madame.

— Quel dommage, pensait Lahire, que je ne puisse ouvrir les yeux ! Je parie cent contre un qu’elle n’a plus son masque.

Il entendit bruire de nouveau la robe de soie de l’inconnue qui, en s’éloignant de son lit, ajouta :

— Tu sais, Amaury, mon mignon, que je te ferais fouetter jusqu’au sang si Léo ou les autres savaient jamais l’histoire de la nuit d’avant-hier.

— Votre Altesse, répondit le page, sait bien que je mourrais pour elle.

— Merci, de la bonne parole !… je t’en récompenserai.

Et Lahire entendit la porte se fermer.

Alors il se risqua à ouvrir un œil et reconnut qu’il était dans les ténèbres.

— Hum ! pensa-t-il, le page part pour Paris où il va porter un message. En route il rencontrera Léo et lui dira qu’il peut venir.

Qu’est-ce que Léo ? Je n’en sais rien, ma foi ! Mais il paraît que Léo et les *autres* ne doivent pas avoir connaissance de mon aventure.

Qu’est-ce que les *autres* ?

En s’adressant ces diverses questions, Lahire tourna un peu la tête et vit un filet de lumière qui passait sous une porte et traversait une serrure.

C’était cette porte qui s’était refermée derrière l’inconnue.

Le Gascon se glissa hors de son lit, et étouffant le bruit de ses pas, retenant son haleine, il se dirigea vers la porte et colla son œil au trou de la serrure.

Or, voici ce que notre héros vit par le trou de la serrure, lequel était assez large et permettait à l’œil de se mouvoir à l’aise.

La dame aux cheveux blonds était assise devant une petite table au milieu d’une salle assez spacieuse et dont l’ameublement était aussi luxueux, aussi coquet que celui du boudoir. Elle était assise et elle écrivait.

Mais comme elle tournait à demi le dos à la porte, son visage se trouvait dans l’ombre, et, bien qu’elle n’eût plus son masque, Lahire n’en fut pas plus avancé.

— Elle finira bien par se retourner, murmura le Gascon.

Et comme il était patient, il attendit.

L’inconnue écrivit pendant quelques minutes, puis elle prit de la cire, un scel et de la soie bleue.

Auprès de la table, debout, son *toquet* à la main, le page Amaury attendait.

L’inconnue plia son message, l’attacha avec le fil de soie et le scella.

Lahire était trop loin pour qu’il pût reconnaître le cachet et quelles armes il portait.

— Mgr le duc est toujours chez la Chesnaye ? demanda le page.

— Toujours.

— Bon ! dit le Gascon, c’est un duc, paraît-il, à qui ce message est destiné. Quel est ce duc ?

Mais, en ce moment, la dame aux cheveux blonds tourna un peu la tête et la clarté du flambeau tomba d’aplomb sur son visage.

Lahire faillit jeter un cri, Lahire faillit se trahir…

Jamais il n’avait vu plus charmant visage !…

— Pars, dit l’inconnue.

Le page Amaury prit le message et sortit par le fond de la salle.

Lahire n’avait pu voir l’inconnue qu’un moment, car elle avait, presque aussitôt repris sa position première.

De nouveau, elle s’était mise à écrire, et elle avait même appuyé son front dans sa main gauche.

Au lieu de s’aller recoucher, Lahire demeura à son poste d’observation. D’abord il voulait revoir à son aise ce visage d’une merveilleuse beauté, ensuite il tenait à savoir quel était ce Léo qui devait ignorer sa présence, à lui Lahire.

Dix minutes s’écoulèrent, puis la porte qui s’était refermée derrière le page se rouvrit.

Un homme entra et salua.

Cet homme était enveloppé dans un manteau qui lui cachait le bas du visage, tandis qu’un large chapeau lui descendait sur les yeux.

Il fit trois pas et salua, mais il se trouva dans l’ombre, et Lahire ne put voir sa figure plus qu’il n’avait vu d’abord celle de la dame aux cheveux blonds.

Seulement il entendit sa voix fraîche et sonore, légèrement entachée de prononciation allemande, et il en conclut que le nouveau venu était jeune et d’origine lorraine ou brabançonne.

La dame aux cheveux blonds attendait sans doute ce personnage avec impatience, car elle lui dit vivement :

— Ah ! vous voilà, Léo ?

— J’attendais que Votre Altesse voulût bien me recevoir.

— Quelles nouvelles m’apportez-vous ?

— Le duc a trouvé un moyen de revoir Marguerite.

— Quel est-il ?

— Il le confiera à Votre Altesse lui-même.

— Mais, mon cher Léo, dit la dame aux cheveux-blonds, Marguerite ne l’aime plus.

— Le duc le sait.

— Elle aime son mari.

— Il le sait encore ; mais… il prétend que si le roi de Navarre…

À ce nom, Lahire, qui était tout oreilles, éprouva un battement de cœur.

— Diable ! se dit-il… qu’est-ce que le roi de Navarre fait en tout ceci ?

Léo poursuivit :

— Si le roi de Navarre qui, avant son mariage, était d’humeur, volage et folle, pouvait faire un faux pas et que la reine en fût instruite…

— C’est une bien belle idée, mais elle n’est pas réalisable.

— Le duc a songé à la comtesse de Gramont, cette : belle Corisandre.

La dame aux cheveux bonds se frappa le front :

— Bah ! dit-elle, j’ai mieux que cela à lui offrir.

— Vraiment ?

— J’ai su, je ne sais comment, qu’avant d’épouser Marguerite, le prince de Navarre avait aimé quelque peu une femme dont le mari à été assassiné par René.

— La belle Argentière ?

— Précisément.

— J’ai ouï dire qu’elle était belle.

— Le roi de Navarre ne l’a point vue depuis son mariage ; mais s’il la revoyait…

— Où est cette femme ?

— Voilà ce que nul ne sait.

— Vraiment ?

— Elle a disparu… Elle aussi aimait le roi de Navarre… elle s’est dévouée, résignée… Il faudrait la retrouver.

— Oh ! nous la retrouverons, madame.

— Écoutez, Léo, dit encore la dame aux cheveux blonds, pensez-vous que le duc couche chez La Chesnaye ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! j’ai grande envie d’aller à Paris avec vous. Il y a encore un cheval à l’écurie. Vous me le sellerez…

— Comment ! dit le jeune homme, Votre Altesse est seule ici ?

— Toute seule. Mon dernier page est en route.

— Et Votre Altesse oserait passer la nuit ici, seule, au milieu des bois ?

— Je ne crains rien, répondit-elle fièrement.

— Hé ! hé ! pensait Lahire, mais tout cela est fort intéressant à entendre, j’en ferai mon profit.

Tandis que Lahire faisait cette réflexion, le jeune homme que l’inconnue appelait Léo fit un mouvement et se trouva tout à coup dans le rayon lumineux du flambeau. Lahire stupéfait s’appuya au mur pour ne point tomber.

Dans le personnage que recevait la dame aux cheveux blonds, il venait de reconnaître l’un des sauveurs de René le Florentin et celui-là même qui lui avait assené sur la tête le coup de crosse de mousquet.

Lalire entra et se jeta aux genoux du prince. (P. 786.)

Chapitre 29

Lahire eut quelque peine à se remettre de l’émotion et de la surprise que lui fit éprouver cette connaissance.

Néanmoins il ne bougea point, continua à regarder par le trou de la serrure et fut tout oreilles.

La dame aux cheveux blonds poursuivait, en regardant le sire Léo d’Arnembourg.

— Oui, je vais aller avec vous à Paris. Je verrai le duc.

— Il est chez La Chesnaye.

— Je le verrai et je conduirai toute cette affaire. Et puis, demain, n’a-t-il pas rendez-vous avec la reine mère ?

— Oui, madame, au Louvre même.

— À propos, comment va René ?

— Oh ! oh ! murmura le Gascon, il paraît que décidément ces gens-là sont fort les amis de la reine mère et de René.

Et il se prit à écouter.

— René a reçu une balle dans l’épaule, dit le sire d’Arnembourg, mais la blessure n’est pas mortelle.

— Il est toujours au couvent ?

— Oui, certes.

— L’abbé fera bonne garde, j’en suis sûre.

Tout en parlant, la dame aux cheveux blonds s’était levée.

Elle s’était enveloppée dans sa mante et avait remis son masque.

— Allez me seller mon cheval, dit-elle à Léo d’Arnembourg. Je suis à vous dans dix minutes.

Lahire retourna vers son lit et se coula prestement entre ses draps.

Presque aussitôt après la porte s’ouvrit et la dame aux cheveux blonds entra dans sa chambre.

Lahire ronflait.

Elle s’approcha du lit et regarda le jeune homme un moment :

— Il est réellement beau ! murmura-t-elle.

Lahire demeura impassible et continua à dormir.

— Amaury aura le temps de revenir avant qu’il s’éveille, ajouta-t-elle.

Puis elle se dirigea vers la porte que le page avait entrebâillée une heure avant pour lui dire que Lahire dormait, et elle disparut.

Alors le Gascon se prit à réfléchir.

— Mon cher ami, se dit-il à lui-même, tu dois convenir d’une chose : c’est, que, en quittant la bicoque patrimoniale, tu ne t’attendais point à tant d’aventures…

Mais enfin, puisque te voilà au milieu d’une intrigue, tâche d’en débrouiller les fils.

La dame aux cheveux blonds était belle, si belle que Lahire avait été ébloui ; mais, disons-le à sa louange, le descendant du compagnon de Jeanne d’Arc avait toujours placé dans son esprit la politique au-dessus de l’amour ; et cette opinion amena chez lui cette réflexion :

— Elle me plaît, elle m’a même un peu sauvé la vie, et je lui dois quelque reconnaissance ; mais elle a le tort de s’occuper, je le vois, des choses de la politique.

Je ne suis pas assez au courant des intrigues de la cour de France pour savoir au juste quel est ce duc, ni qui est ma belle inconnue, mais Noë m’expliquera tout cela.

L’essentiel, c’est de sortir d’ici.

Lahire attendit environ un quart d’heure ; puis un bruit arriva à son oreille.

C’était le pas d’un cheval résonnant sur le pavé d’une cour.

— Elle part, se dit-il.

Et de nouveau il quitta son lit et se glissa vers la fenêtre qui était entrouverte.

La lune s’était levée, et à sa clarté le Gascon put voir la dame aux cheveux blonds placer son pied dans la main de Léo d’Arnembourg et sauter en selle sur un magnifique, cheval noir.

Lahire attendit que le galop des deux chevaux se fût éteint dans l’éloignement, puis ouvrit la fenêtre toute grande.

— C’est un moyen comme un autre d’y voir clair, se dit-il.

Et il jeta un regard autour de lui pour s’orienter.

Les rayons de la lune pénétraient dans la chambre.

Lahire s’habilla à la hâte.

Il était faible, mais la crainte que le page Amaury ne revint lui donnait des forces.

Après avoir hésité un moment à se procurer une clarté moins douteuse que celle de la lune, de crainte qu’une lumière brillant à travers les arbres n’éveillât l’attention, notre héros s’y résolut en se disant :

— Puisque je suis décidé, après toutes les choses que je viens d’entendre, à me sauver d’ici au plus vite, il faut que je tâche de savoir chez qui je suis. Et puis, dans une maison où on reçoit tant d’étrangers, de pages et de gentilshommes, il y a évidemment une épée, et puisqu’on m’a désarmé…

Lahire alla droit au guéridon qui se trouvait au chevet de son lit.

Le page Amaury avait placé sur ce guéridon un briquet et un silex.

Lahire s’empara de ces deux objets, battit le briquet et ralluma un flambeau.

Puis, ce flambeau à la main, il commença à faire l’inspection de la maison.

Il passa dans l’oratoire où il avait été reçu tout d’abord.

Un objet frappa ses regards.

C’était une petite armoire de fer, à triple serrure, et devant laquelle un forgeron de Milan ou un armurier de Tolède eussent perdu leur latin. Une simple inspection de cette armoire arracha à Lahire cette réflexion :

— S’il y a dans cette maison des parchemins compromettants, ils sont évidemment dans cette armoire. Or, je ne dois pas songer à l’ouvrir, et il est impossible de l’emporter.

Par conséquent, le plus simple est de chercher une épée.

La maison n’avait qu’un rez-de-chaussée et se composait de sept ou huit pièces. Lahire les parcourut les unes après les autres et arriva dans une petite cour intérieure où se trouvait une écurie. L’écurie était vide et il y avait, dans un coin, un monceau de fourrage assez considérable pour qu’un homme s’y pût blottir.

Cette circonstance n’échappa point à Lahire, qui rentra dans la maison.

Il avait cherché partout, fureté partout, et n’avait rien trouvé qui put lui apprendre le nom de la belle inconnue. Vainement il avait cherché une épée et des pistolets.

La maison ne renfermait aucune arme. De plus, la porte extérieure était fermée à double tour, et il fallait l’enfoncer pour sortir.

Mais Lahire n’était pas Gascon pour rien, et il eut une merveilleuse idée.

Il éteignit le flambeau après avoir refermé toutes les portes et retourna à l’écurie. Là il se jeta dans le tas de fourrage et s’y cacha tout entier.

— Le page finira bien par arriver, se dit-il. Je l’attends…

Et il attendit en effet, calculant qu’il fallait trois heures pour s’en aller à Paris à pied et une heure pour s’y rendre à cheval.

Or, Lahire n’aimait pas à aller à pied, et ce jour-là, du reste, il n’en aurait pas eu la force.

Une fois blotti dans le fourrage, il se dit :

Le page va venir ; il mettra son cheval à l’écurie tout d’abord, avant d’aller s’assurer si je dors toujours…

Lahire avait raison.

Environ une heure après, le Gascon entendit le galop d’un cheval.

C’était Amaury qui revenait ; seulement il arrivait trop tôt et trop tard en même temps, c’est-à-dire que la lune venait de disparaître à l’horizon et que le jour ne

paraissait point encore. Le page, après avoir pénétré dans la cour, mit pied à terre et laissa son cheval entrer à l'écurie, tandis qu'il allait quérir une lanterne.

Prompt comme l'éclair, Lahire s'élança sur le cheval, mit la main sur les fontes et les trouva garnies.

— Deux pistolets valent une épée, se dit-il.

Et comme la porte de la cour était demeurée ouverte, il poussa le cheval et le lança au galop.

— Rattrape-moi, si tu peux ! murmura-t-il en songeant au page.

Le lendemain, au matin, notre ami Amaury de Noë, qui avait un pied-à-terre au Louvre, dans lequel il couchait lorsque son service auprès du roi de Navarre l'avait retenu un peu tard ; Amaury de Noë, disons-nous, vit entrer chez lui Lahire. Lahire était poudreux, il avait des vêtements en désordre, le front toujours enveloppé de bandelettes ensanglantées, et il se laissa tomber sur un siège en disant :

— Ouf ! j'ai cru un moment que j'avais le cauchemar, tellement tout cela est extraordinaire.

Et comme Noë faisait un geste d'étonnement, Lahire, avec sa volubilité gasconne, se prit à narrer tout ce qui lui était advenu depuis la veille, et la façon dont il avait quitté la maison du bois de Meudon.

Noë regarda Lahire et lui dit :

— Voyons donc tout cela en détail. Tu prétends qu'elle est blonde, n'est-ce pas ?

— Avec des yeux bleus.

— Elle a des pages et des écuyers ?

— Oui.

— Qui l'appellent *Altesse ?*

— Gros comme le bras.

— Et elle s'occupe des affaires d'un duc ?

— Elle lui écrit.

— Un duc qui veut *revoir* Marguerite ?

— J’ai compris qu’il était question de la reine de Navarre.

— Mon cher ami, dit Noë, tu es plus fort en généalogie qu’en matière d’étiquette. Il y a plusieurs sortes de ducs, – les ducs d’élection, à lettres patentes, comme on dit, – et les ducs qui ont un duché. Les premiers se font appeler « monsieur le duc » ou « Votre Seigneurie ». C’est le roi qui les a faits ducs. Les autres sont princes alliés à la maison de France, et ils ont le titre d’Altesse. Or, en ce temps-ci, je n’en connais que deux.

— Quels sont-ils ?

— Le duc de Bourbon et le duc de Guise. Le premier est cardinal et n’a que faire de Mme Marguerite.

— Et le second ?

— Le second a vingt-cinq ans, il est beau, il est brave, et on dit tout bas que la reine de Navarre…

— Je comprends.

— Donc le duc à qui ton inconnue a écrit ne peut être que le duc de Guise.

— Mais… elle ?

— On lui donne le titre d’*Altesse :* donc elle est de maison souveraine. Or, je ne connais de princesse de vingt ans, blonde, jolie, avec de grands yeux bleus, que la duchesse de Montpensier, sœur du duc.

Lahire recula d’un pas.

— Comment ! dit-il, j’aurais le bonheur d’être aimé…

Noë haussa les épaules :

— Tu es un niais ! dit-il.

— Le mot est dur.

— Soit ! mais il est vrai… Et je vais te désillusionner complétement.

— J’écoute.

— Tu as suivi la duchesse. D’abord ta hardiesse l’a étonnée, puis ton accent gascon l’a intriguée.

— Pourquoi ?

— Mon bon ami, en manière de parenthèse, je vais te faire un aveu… La reine Catherine, et René le Florentin, et le duc de Guise, qui aime encore Marguerite, réunis tous ensemble, haïssent moins le roi de Navarre que cette petite personne délicate et frêle, un peu bossue…

— Hein ? exclama Lahire indigné.

— Un peu bossue, répéta Noë.

— Oh ! par exemple !… je m’en serais bien aperçu !

— Non, l’amour est aveugle. Mais écoute donc…

Lahire se mordit silencieusement les lèvres. Noë continua :

— La duchesse, en te sachant Gascon, a bien pensé que tu étais au roi de Navarre, et elle t’a cajolé alors… Et tu ne sais pas dans quel but ?

— Mais parce que… je lui plaisais…

— C’est une erreur. Ne t’a-t-elle pas dit qu’elle avait une haine dans l’âme ?

— Sans doute.

— Et ne lui as-tu pas fait le serment de tuer, sur sa réquisition pure et simple, cet homme qu’elle hait ?

— Oui.

— Et cet homme ?…

— Je ne le connais pas ; je ne sais pas son nom…

— Eh bien ! je vais te le dire, moi : c’est le roi de Navarre.

Lahire pâlit.

— Je suis un idiot et un misérable ! murmura-t-il.

Chapitre 30

Il y eut entre Noë et Lahire un moment de silence pendant lequel tous deux se regardèrent avec une sorte de stupeur.

— Je suis un misérable et un fou ! répéta enfin Lahire.

— Non, dit Noë, mais tu as la jeunesse de tes vingt ans et cette chevalerie imprudente qui se développe aux bords de la Garonne.

— Mais, s'écria le jeune homme, j'ai fait un serment ; et comme je ne pourrai le tenir, je suis un homme déshonoré par avance.

Noë haussa les épaules.

— Mon cher ami, dit-il ; ce pauvre duc de Crillon qui, en ce moment, est couché tout de son long sur son lit, avec un chirurgien pour compagnon ; ce pauvre duc de Crillon, dis-je, avait fait un serment, lui aussi.

— Ah !

— Et s'étant trouvé dans l'impossibilité de le tenir, il imagina un moyen de s'en faire relever.

— Et… ce moyen ?…

— Je te l'indiquerai, si nous n'en trouvons pas de meilleur. Mais rassure-toi, en attendant.

Lahire essuyait son front, qu'une sueur glacée inondait.

Noë habitait au Louvre un petit appartement voisin de celui du roi de Navarre.

Cet appartement communiquait, par une porte dérobée, avec une petite pièce dont le prince avait fait son cabinet.

Tandis que Noë parlait, on frappa à la porte dérobée.

— Mordioux ! murmura Noë, c'est le roi.

Et, ouvrant un cabinet, il poussa vivement Lahire.

— Ne bouge pas ! lui dit-il tout bas.

Puis il alla ouvrir. C’était en effet Henri de Navarre qui entrait. Le prince avait un sourire aux lèvres, et, voyant le visage rembruni de Noë, il lui dit.

— Te voilà donc encore morose ?

— J’ai des raisons pour cela, Sire.

— Bah ! fit Henri.

Et il se plaça à califourchon sur un escabeau.

— Ah ! mon pauvre Noë, dit-il, où est donc ce temps où c’était entre nous à qui rirait le plus franchement et le plus fort ?

— Il est loin, Sire.

— Je crois que ton mariage t’a porté sur les nerfs.

— Hum ! hum ! je crois plutôt, moi, que c’est la politique.

— Pourquoi t’en occupes-tu ?

— Pour le bien de Votre Majesté.

Henri eut un rire homérique.

— Ah ça ! mon bonhomme, dit-il en se levant et frappant sur l’épaule de Noë, est-ce que nous ne sommes pas seuls, que tu m’appelles Sire et Majesté ! Ne suis-je donc plus ton bon ami Henri ?

— Je le crois, mais…

— Mais tu prends avec moi un ton beaucoup trop cérémonieux. Majesté ! Là ! mon ami, attends un peu… Un jour viendra où ce titre ne sera plus une dérision, alors je te permettrai de me le donner.

Noë, qui cherchait un prétexte pour aborder franchement une question assez grave, saisit au vol ces paroles du roi.

— Votre Majesté, dit-il, fait beaucoup de rêves de gloire, mais elle pourrait bien ne les point voir se réaliser.

— Hein ? fit le roi.

— On n’a pas toujours le temps.

— Doutes-tu de moi ?

— Peuh ! murmura Noë, la peau d’un roi n’est pas plus dure qu’une autre à trouer.

Henri tressaillit et regarda froidement son ami d’enfance.

— Il est fortement question de vous assassiner, Henri, continua le jeune homme.

— Tu m’as déjà dit cela, mais je n’y crois pas.

— C’est un tort.

— Il est vrai que René s’est sauvé une fois encore.

— Ce n’est pas René que je crains.

— Je sais bien, poursuivit Henri, que la reine Catherine…

— Il faut s’en défier, mais…

L’hésitation calculée de Noë fit faire un soubresaut au roi de Navarre.

— Ah çà ! dit-il, si tu ne crains ni René ni la reine mère, qui crains-tu donc ?

— Sire, répondit Noë, je crains un gentilhomme gascon qui a fait, par amour, le serment de vous assassiner.

Henri se prit à rire.

— Tu es toqué, dit-il.

— Écoutez donc, reprit Noë. Ce gentilhomme s’en venait chercher fortune à Paris. Il a rencontré dans le bois de Meudon une femme jeune, belle, délicate, et cette femme lui a ouvert son cœur en échange de votre vie. Seulement elle ne vous a point nommé tout d’abord, se contentant d’exiger le serment qu’on frapperait celui qu’elle désignerait.

Le roi haussa les épaules.

— Qu’est-ce que cette péronnelle ?

— Je vous le dis, une femme délicate et frêle avec des yeux bleus et des cheveux blonds.

— Est-ce que je l’ai… aimée ?…

— Non, Sire.

— Et elle veut me faire assassiner ? Pourquoi ?

— Pour être agréable à un personnage qu’on aime beaucoup.

— Et qui se nomme ?

— Le duc de Guise.

Noë prononça ce nom froidement, avec conviction.

— Bah ! fit Henri, le duc ne songe plus guère à moi.

— Vous croyez ?

— Il est fort tranquillement dans sa bonne ville de Nancy.

— Vous vous trompez, Henri.

— Où donc est-il ?

— À Paris, chez un certain La Chesnaye.

— Ventre-saint-gris, murmura le roi de Navarre. Si la reine mère le savait !

— Elle le sait.

— Tu crois ?

— Dame ! c’est le duc de Guise et ses officiers qui ont sauvé René.

— Oh ! oh !

— Et la dame blonde aux yeux bleus, c’est…

— Je vais te dire son nom, fit Henri de Navarre.

— Ah ! vous devinez ?

— C’est la duchesse de Montpensier.

— Justement.

— Mais ce gentilhomme gascon ?

Noë ouvrit la porte du cabinet et appela :

— Lahire !

Lahire entra et se jeta aux genoux du prince.

— Comment ! monsieur, dit Henri avec bonté, vous avez fait le serment de m’assassiner ?

— Non, Sire, mais j’ai juré de tuer l’homme qu’on me désignerait ; et comme cet homme n’est autre que Votre Majesté, je suis prêt, sur un signe d’elle, à me passer mon épée au travers du corps.

Quittes, dit Lahire. Et il prit la fuite. (P. 791.)

— Bah ! fit Henri, c’est inutile, au moins pour le moment.

Lahire baissait les yeux.

— Car, acheva le roi de Navarre, il est inutile de payer d’avance. Attendez que vous ayez revu la duchesse.

— J’attendrai, Sire.

— Venez me demander conseil ; je suis homme de ressource quelquefois. Mais, ajouta Henri, contez-moi donc tout cela.

Le roi de Navarre mettait si bien le Gascon à l’aise que celui-ci s’enhardit, cessa de baisser les yeux, retrouva sa verve gasconne et finit par narrer son aventure avec cet esprit railleur et de bon aloi qui pétille aux bords de la Garonne.

Le roi écouta fort gravement, puis il dit à Noë :

— Eh bien ! monsieur le grondeur, que vas-tu conclure de tout cela ?

— Mais… Sire, dit Noë en hésitant, je ne veux plus me mêler de politique.

— Oh ! si-fait, je te le permets, cette fois.

— C’est différent.

Et comme Lahire était là :

— On peut parler devant lui, dit Noë. Il appartient corps et âme à Votre Majesté.

— Soit ! parle.

— Sire, dit Noë, je reviens à mon opinion première : un roi est plus à l’aise dans ses États que dans ceux des autres.

— Cela dépend.

— Votre Majesté aurait besoin d’aller faire un tour à Nérac. Sinon, le duc de Guise et Mme Catherine, et cette vipère séduisante qu’on appelle Mlle de Montpensier…

— Me joueront quelque mauvais tour, veux-tu dire ?

— J’en ai peur.

— Mon bon ami, répliqua Henri de Navarre, qui se redressa avec toute la fierté de sa race, as-tu jamais cru à la destinée ?

— Je ne suis pas superstitieux, je l'avoue humblement.

— C'est un tort.

— Pourquoi ?

— Mais parce que, si tu étais fataliste, si tu avais, comme moi, une foi inébranlable dans l'avenir ; si tu avais, comme moi, vu briller un soir une étoile dans un coin d'azur, et qu'une voix intérieure t'eût crié : « C'est celle du roi de Navarre ! » eh bien ! tu comprendrais que la duchesse de Montpensier, et la reine Catherine, et le duc de Guise, et tous les ennemis de ce roitelet, qui sera un jour un vrai roi, ne lui causent pas plus de souci que les corbeaux qui croassent à l'entour de son aire n'inquiètent l'aigle qui sommeille au-dessus des nuages.

Et le roi frappa sur l'épaule de Noë et s'en alla en lui disant :

— Je suis à Paris et j'y veux rester !

Quand le roi fut parti, Noë et Lahire eurent la même pensée :

— Puisque les conspirations qui se forment tout autour du roi, dit Noë, ne parviennent point à troubler sa lune de miel, il m'est avis que c'est à nous de les déjouer, de lutter, de combattre.

— Et de veiller sans cesse, ajouta Lahire.

— Or, reprit Noë, puisque le duc de Guise est chez La Chesnaye, il faut savoir ce qu'il y fait.

§

Le soir du même jour, à la nuit close, Léo d'Arnembourg sortait à pied d'une maison située rue du Renard-Saint-Sauveur, où il avait eu sans doute quelque mystérieuse occupation, lorsque, au coin de la rue, il se trouva face à face avec un gentilhomme qui le salua et lui dit :

— Bonjour, monsieur Léo.

Le jeune homme fut si stupéfait de s’entendre appeler par son nom qu’il fit un pas en arrière et porta la main à la garde de son épée.

— Vous me connaissez ? dit-il.

— Je vous connais, reprit le gentilhomme, qui avait un pan de manteau ramené sur son visage.

— Vraiment ? et où m’avez-vous vu ?

— Je vous ai vu deux fois.

L’accent du gentilhomme était poli, mais railleur.

Léo comprit que c’était une dispute qui lui tombait du ciel.

— Où ?

— La seconde fois…

— Ah ! pardon, interrompit Léo d’Arnembourg, vous commencez par la fin. Pourquoi mettez-vous la seconde avant la première ?

— J’ai mes raisons pour cela… La seconde fois, c’était dans le bois de Meudon, dans une petite maison blanche qui s’élève au milieu d’une clairière… et qui est habitée par…

— Assez ! s’écria Léo d’une voix irritée, vous savez là, mon gentilhomme, des choses qui vous feront tort.

— Bah ! répondit Lahire – car c’était lui, – c’est ce que nous verrons. Maintenant, je vais vous apprendre où je vous ai vu pour la première fois.

Il recula jusque sous une lanterne suspendue à une corde, se plaça sous le rayon lumineux, jeta son manteau en arrière et ôta son chapeau.

Léo reconnut le Gascon qu’il avait assommé d’un coup de crosse la veille au matin…

— Mort de ma vie ! murmura-t-il, j’aurais parié ma tête que vous étiez mort.

— Mais non, répondit Lahire, la dame de la maison blanche a pris soin de moi.

Pour la seconde fois, Léo d’Arnembourg recula.

On eût dit qu’il venait d’être frappé de la foudre.

Chapitre 31

Lahire s’attendait à l’effet qu’il venait de produire sur le sire Léo d’Arnembourg.

— Comment ! dit-il, cela vous étonne donc beaucoup ?

— Ce qui m’étonne, répliqua Léo, c’est l’assurance avec laquelle vous mentez, mon gentilhomme.

— Mon cher monsieur Léo, répliqua Lahire, qui était parfaitement maître de lui, nous ne sommes point en présence pour nous débiter des galanteries ; par conséquent, il est inutile que je réponde à vos injures.

— Ah ! ah ! ricana le gentilhomme du Luxembourg.

— Mais vous me permettrez de vous donner quelques détails.

— Sur qui ?

— Sur la dame de la maison blanche.

— J’écoute ! fit Léo, qu’une curiosité ardente et terrible domina sur-le-champ.

— Elle est blonde…

— Après ?

— Elle a les yeux bleus.

— Après ? après ?

— On lui donne le titre d’*Altesse.*

Le Luxembourgeois tressaillit et murmura d’une voix sourde :

— Vous savez bien des choses, mon jeune maître.

— Attendez donc… Vous étiez chez elle, la nuit dernière…

— Ah ! vous m’avez vu ?

Et vous avez causé quelques minutes d’un certain duc…

— Mais comment savez-vous cela ?

— Attendez… vous êtes parti de la maison blanche avec elle.

La colère de Léo éclata comme une tempête.

— Vous êtes donc un espion ? s’écria-t-il hors de lui.

— Pas tout à fait… Mais j’écoute quelquefois aux portes… et je regarde par les trous de serrure…

Un nuage passa sur le front de Léo.

— Vous étiez donc cette nuit dans la maison blanche ? demanda-t-il d’une voix altérée.

— Oui.

— Vous vous y étiez introduit… furtivement ?

— Pas du tout, on m’y a conduit en litière. J’ai été même évanoui une partie du chemin. Vous m’avez si fort étourdi…

— Et qui donc vous a conduit ?

— L’écuyer de la duchesse. Oh ! je le connaissais déjà… c’était lui qui l’escortait il y a trois jours.

— Qui… la duchesse ?

— Oui, lorsque je l’ai rencontrée pour la première fois… dans le bois de Meudon.

Léo, stupéfait, se demandait s’il n’était pas la victime d’un cauchemar.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur, reprit le Gascon de sa voix railleuse et fanfaronne, on est jeune, assez bien tourné… on plaît aux femmes…

— Ah ! c’en est trop ! s’écria Léo ivre de rage, tu es un abominable imposteur !

Et il tira son épée du fourreau ; Lahire l’imita.

— Ma foi ! dit ce dernier, nous serons fort bien ici. Cette lanterne éclaire mieux que ses pareilles. Je pourrai vous tuer en y voyant.

Les deux épées, se croisèrent.

— Ah ! disait Léo en ferraillant avec rage, tu sais et tu as vu trop de choses pour n’avoir point signé toi-même ton arrêt de mort.

— Bah ! répondit Lahire, ne vous pressez pas tant, mon gentilhomme, et laissez-moi vous conter les délices de la maison blanche.

Ces mots arrachèrent un cri d’hyène à Léo :

— Oh ! tu mens ! dit-il, tu mens !

— Ah çà ! mais, dit Lahire, qui paraît avec une adresse merveilleuse, vous êtes donc amoureux de la belle, vous aussi ?

— Tu mens, infâme !

— Je comprends cela… Elle est belle à damner tous les saints du paradis, notre blonde et frêle duchesse, railla le Gascon.

Et il toucha Léo d’Arnembourg, dont le sang coula.

Léo riposta par un coup terrible…

Mais Lahire fit un saut de côté et l’esquiva.

— L’amour vous donne mal aux nerfs, dit-il.

Léo rugissait comme un lion forcé dans son repaire.

Tout à coup un bruit se fit à l’angle opposé de la rue et des pas mesurés retentirent. C’était le guet.

— Mordioux ! dit le Gascon, voilà les douze soldats de messire le chevalier qui vont nous rappeler aux édits du roi Charles IX.

— Je me moque des édits, répondit Léo, que la colère, rendait sourd aussi bien qu’aveugle.

— Ma foi ! tant pis !… dit le Gascon. Je voulais vous laisser cette chance de salut. Tant pis pour vous !…

Et Lahire se fendit.

Léo, atteint en plein corps, jeta un cri, chancela et s’appuya au mur pour ne point tomber. Son épée lui avait échappé.

— Quittes ! dit Lahire.

Et il prit la fuite.

Tandis que cela se passait au coin de la rue du Renard-Saint-Sauveur, trois hommes étaient réunis dans un cabaret situé sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, à quelques pas de la taverne de notre vieil ami Malican.

Ces trois hommes n'étaient autres que le comte Éric de Crèvecœur, Gaston de Lux et le baron Conrad de Saarbruck.

Attablés devant les restes d'un copieux souper, ils achevaient de vider une cruche de vieux vin en jouant aux dés.

— Corbleu ! messeigneurs, disait Conrad, savez-vous que nous ayons fait hier matin une vilaine besogne ?

— Pouah ! fit le comte.

— Fi ! ajouta Gaston.

— Et si nous n'avons pas autre chose à faire à Paris…

Un sourire plein de mystère glissa sur les lèvres du comte Éric de Crèvecœur.

— Oh ! soyez tranquille ! dit-il ; nous ne sommes point venus ici pour gêner le bourreau dans ses actions, nous aurons bientôt d'autre besogne.

— Tu crois ?

— Léo est chez le duc. Il doit nous rejoindre ici.

— Penses-tu qu'il nous apporte des ordres ? demanda Gaston.

— J'en suis certain.

— Qui me tient deux pistoles ? fit Conrad.

— Moi.

Et le comte Éric jeta deux pistoles sur la nappe.

Conrad agita son cornet, et les dés retombèrent.

— Cinq ! dit-il.

Éric ramassa les dés, les agita dans son cornet et les jeta à son tour.

— Sept ! dit-il.

— Par Belzébuth ! murmura le baron Conrad de Saarbruck, je n’ai pas la moindre chance au jeu.

— Tu es heureux en amour, dit Gaston.

Cette banalité fit tressaillir les trois jeunes gens.

Tous trois se regardèrent.

— Ah çà ! messieurs, dit Éric, vous êtes-vous jamais adressé cette question ?

— Laquelle ?

— C’est que la duchesse, que nous aimons tous les quatre, pourrait bien préférer l’un de nous…

— Ah ! fit Gaston.

— Tout beau ! murmura Conrad, et notre pacte ?

— Qui sait ? fit Éric.

— Tu te souviens pourtant de ses paroles, comte ?

— Oui, mais *souvent femme varie*, disait le roi François.

— Mort de ma vie ! exclama Conrad avec sa brutalité germanique, si j’étais sûr que, d’avance, elle préférât l’un de nous…

— Eh bien ?

— Et que celui-là ne fût pas moi !…

— Que ferais-tu ?

— Je déserterais son service, et je m’en retournerais dans mon manoir, laissant le duc de Guise et le roi de Navarre vider leurs querelles.

— Moi aussi, dit Gaston.

— Moi, dit Éric en baissant la tête, je continuerais à lui obéir.

— Vous êtes des niais tous trois ! dit une voix sourde sur le seuil.

Ils se retournèrent étonnés… Léo d’Arnembourg, pâle, chancelant, couvert de sang, était sur le seuil.

— Blessé ? s’écria Éric.

— Oui, répondit Léo. J’ai six pouces de fer dans les côtes, et j’ai eu toutes les peines du monde à me traîner jusqu’ici.

— Ils se précipitèrent vers lui et le soutinrent.

— Éric et Conrad le prirent dans leurs bras, Gaston ouvrit son pourpoint et déchira sa chemise.

— Le sang coulait avec abondance.

— Place ta main dessus, dit Léo ; si ma blessure est mortelle, il faut que j’aie le temps de parler… Quand vous saurez tout… si je ne suis pas mort… eh bien, vous chercherez à me sauver…

On assit Léo sur un banc et il regarda le comte Éric avec un amer sourire.

— Ah ! lui dit-il, tu as songé, n’est-ce pas, qu’il se pourrait faire que cette femme, que nous aimons tous les quatre, préférât l’un de nous ? Tu as songé à cela, comte Éric ? mais tu n’as point songé qu’elle pouvait aimer un homme qui nous fût étranger ?…

— Oh ! firent-ils tous trois en se levant spontanément.

— Tu es fou ! ajouta Gaston.

— Ta raison s’en va avec ton sang, dit Conrad.

Éric baissa la tête et se tut.

— Mes amis, dit Léo, écoutez-moi, écoutez… Je perds mon sang, mais j’ai ma raison.

— Parle donc !

— L’homme dont l’épée a troué ma poitrine est aimé d’Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier.

— Tu mens ! s’écrièrent-ils tous trois, comme Léo avait dit : « Tu mens ! » à

Lahire.

— Je dis vrai, mes maîtres.

— Tu mens ou tu es fou ! ajouta le baron Conrad.

— Non, je ne suis pas fou, je ne mens pas !… répéta Léo avec force. Comme je sortais de chez le duc, un homme m’a abordé au coin de la rue du Renard.

— Quel est cet homme ?

— C’est ce Gascon que je croyais avoir assommé hier matin, ce Gascon qui escortait le tombereau de René.

— Eh bien ?

— Cet homme, poursuivit Léo, avait été recueilli sanglant, inanimé, dans la rue de la Calandre.

— Par qui ?

— Par la duchesse.

— Oh !

— La duchesse qui, la nuit précédente, dans la maison blanche du bois de Meudon, lui avait donné asile.

Il y eut comme un rugissement parmi les trois compagnons de Léo.

En ce moment on gratta à la porte et un page entra.

C’était le page. Amaury qui leur apportait un message de la duchesse.

— Ah ! murmura Léo, c’est l’enfer qui t’envoie, toi !…

Et comme le page demeurait stupéfait :

— Tu étais la nuit dernière dans la maison blanche, acheva Léo, tu sais ce qui s’y est passé, et dussions-nous te hacher menu ou te faire cuire dans le feu qui brille sous la cheminée, tu parleras !…

L’enfant devint pâle et frissonna.

Chapitre 32

La vue du page avait ranimé les forces défaillantes de Léo d’Arnembourg.

Il se tourna vers Gaston :

— Panse-moi, lui dit-il, bande ma blessure, je veux vivre encore !… je veux savoir !…

Le page, tremblant, regardait ces quatre hommes avec épouvante. Sans doute les trois compagnons de Léo d’Arnembourg avaient deviné son dessein, car l’un d’eux se leva et alla fermer la porte au verrou. C’était Gaston.

En même temps Conrad prit l’enfant et lui appuya sa dague sur la gorge :

— Parle, dit-il.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda le page.

— Où étais-tu la nuit dernière ?

— À la maison blanche.

— Seul ?

— Avec Son Altesse.

— Tu mens ! dit Léo.

L’enfant répéta :

— J’étais seul avec la duchesse.

Conrad appuya légèrement la pointe de sa dague.

L’enfant poussa un cri.

— Parleras-tu ? s’écria Conrad.

Mais l’enfant croisa ses bras sur sa poitrine et un éclair brilla dans ses yeux :

— Vous pouvez me tuer ! dit-il.

Éric arracha la dague aux mains de Conrad.

— Il se laisserait tuer, dit-il. Ce que tu fais est inutile…

— Eh bien, dit le Germain avec colère, puisque la dague est impuissante, nous allons user d’un autre moyen.

Et il renversa l’enfant sur la table, comme il eût fait d’un mouton à l’abattoir. L’enfant se débattait.

— Déchausse-le, dit Conrad à Gaston de Lux.

Gaston dénoua les chaussures éperonnées d’Amaury et lui mit les pieds à nu. Alors, malgré les cris de l’enfant, Conrad le prit à bras-le-corps, le coucha sur le sol et lui exposa la plante des pieds à la chaleur du foyer.

— Grâce ! murmurait le pauvre page ; grâce, messeigneurs !

— Parle ! répétait Conrad.

Amaury fut d’abord stoïque. Il cria, mais il ne fit aucune révélation. Cependant Conrad l’approchait de plus en plus du feu.

— Parle ! parle ! répétait-il.

La douleur arrachait des cris horribles au pauvre enfant.

Elle leva la tête en le voyant entrer et lui sourit. (P. 302.)

— Jette-le dans le feu, dit Léo d’Arnembourg, dont les forces s’en allaient.

Cette menace produisit son effet.

— Grâce ! répéta l’enfant, je parlerai !

— Ah ! enfin ! murmura Léo.

Conrad avait déjà relevé l’enfant et l’avait placé sur la table.

— Prends garde ! lui dit-il alors, nous savons déjà tout ce que tu dois nous dire ; mais nous avons besoin de l’entendre de ta bouche.

— Que voulez-vous savoir ? demanda le pauvre page, qui frottait dans ses mains ses pieds brûlés.

— Il y avait, la nuit dernière, un homme dans la maison blanche, dit Léo d’Arnembourg, quel est cet homme ?

— Il s’appelle Lahire.

— Et pourquoi cet homme était-il là ? demanda Conrad.

— La duchesse l’y avait fait conduire dans la soirée en litière, mais il s’est échappé et il m’a volé mon cheval.

— Mais la duchesse le connaissait donc ?

L’enfant se troubla.

— Tu veux donc brûler ? exclama Léo d’Arnembourg.

— Il avait passé la nuit de l’avant-veille à la maison blanche.

Léo jeta un cri d’amer triomphe.

— Vous l’entendez ! dit-il.

Et alors, sous le coup de la terrible menace qui lui était faite de le jeter dans le feu, le pauvre enfant raconta tout ce qu’il avait vu, tout ce qu’il savait.

Ils l’écoutèrent sombres, recueillis, muets.

On eût dit des statues.

— C’est bien, dit Léo, quand le page eut fini ; tu as bien fait de nous dire la vérité.

— La duchesse me fera mettre à mort, dit Amaury dont la joue fut sillonnée par une larme silencieuse.

— Non, répondit le comte Éric, car je te prendrai sous ma protection.

Et il ajouta :

— Que venais-tu donc faire ici ?

— Je vous apportais un message.

— À moi ?

— Oui.

— De qui ?

— De Son Altesse.

— Ah ! ah ! ricana le baron Conrad, il paraît que la conquête du Gascon Lahire ne lui suffit point.

— Et qu’elle a encore besoin de nos services, ajouta Léo.

Éric avait ouvert le message de la duchesse.

Ce message contenait un seul mot :

« Venez ! »

Éric tendit tour à tour le message à ses trois compagnons.

— Ah ! dit Conrad, je suppose que tu vas seller ton cheval et retourner en Lorraine, comte.

— Non, dit Éric.

— Songerais-tu, fit Léo, à te rendre à cette aimable invitation ?

— J’y songe !

— Mais tu es donc un lâche, comte ?

— Non ! mais je veux pouvoir demander à la duchesse des nouvelles de ce Lahire. Je voudrais être déjà face à face avec elle !…

— Au fait ! murmura Conrad, c’est une vengeance comme une autre.

— Et où est-elle donc, ta maîtresse ? demanda Éric au page Amaury.

— À Meudon.

— Elle y est retournée ?

— Ce soir.

— Eh bien ! dit Éric en se levant et bouclant son épée, par les cornes diable ! j’irai.

Le sire Léo d’Arnembourg, trahi par la perte de son sang, venait de glisser évanoui de son siège sur le sol.

Gaston de Lux et le baron Conrad de Saarbruck s’empressèrent auprès de lui, murmurant :

— Si tu meurs, nous te vengerons !

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, après avoir passé une partie de la nuit précédente avec le duc de Guise, – Anne de Lorraine, disons-nous, était revenue à Meudon vers dix heures du matin.

La duchesse était persuadée qu’elle trouverait Lahire dormant toujours, sous l’influence du narcotique, et le page Amaury veillant sur lui avec sa fidélité accoutumée.

Mais la duchesse se trompait.

Quand elle arriva, elle trouva le page Amaury qui pleurait sur le seuil de la maison.

Amaury était craintif et timide ; il avait peur d’être congédié. Ce fut au milieu d’un déluge de larmes qu’il raconta ce qui s’était passé, c’est-à-dire la fuite du Gascon qui lui avait volé son propre cheval.

Mlle de Montpensier fut abasourdie tout d’abord.

Elle ne comprenait point comment le narcotique avait été impuissant.

Cependant le page soutenait avoir emporté le verre vide.

— Montre-le-moi, dit la duchesse.

Amaury lui présenta le gobelet au fond duquel brillaient encore quelques gouttes de liqueur.

Mais la duchesse eut un soupçon et elle entra dans la chambre où avait couché Lahire, alla droit au lit, écarta les rideaux et finit par reconnaître que le contenu tout entier du gobelet avait été répandu dans la ruelle et sur les tentures.

Alors Anne de Lorraine fronça le sourcil.

— S'il n'a pas bu, se dit-elle, c'est qu'il s'est défié ; et, dans ce cas, il a feint de dormir.

Cette hypothèse admise, Anne de Lorraine frissonna et se dit encore :

— S'il ne dormait pas, il a vu et écouté. Il a vu mon visage, il a écouté ce que je disais…

— Cet homme a mon secret !…

Alors une vague terreur s'empara de la duchesse…

Lahire était Gascon, il était sujet du roi de Navarre et avait joué un rôle assez actif la veille pour qu'on pût répondre de sa fidélité à son roi. C'en était assez pour que la peur remplît son âme.

Mais la fière duchesse, si elle n'était point inaccessible à un premier mouvement de crainte, retrouvait bien vite l'énergique sang-froid de sa race ; et quand elle se fut dit que Lahire possédait peut-être une partie de ses secrets, elle se souvint aussi qu'elle l'avait vu ardent, enthousiaste, éperdu, à ses genoux.

Anne était femme, et un sourire, à ces souvenirs, lui vint aux lèvres :

— Il doit m'aimer encore, se dit-elle… et il reviendra !…

Cette espérance passa bientôt à l'état de conviction dans son esprit ; elle fut persuadée que Lahire se repentirait d'avoir fui avant la fin du jour, et qu'il reviendrait…

Elle en demeura si convaincue qu'elle attendit toute la journée sans envoyer à Paris aucun message.

Mais la nuit vint…

Alors, perdant patience, elle dit à Amaury :

— Tu vas monter à cheval, tu iras à Paris et tu porteras ce billet au comte Éric de Crèvecœur.

Ce billet, on le sait, ne contenait qu'un seul mot :

« Venez ! »

Or, la duchesse, désespérant, enfin de voir revenir Lahire, avait songé à le faire rechercher, et, pour cela, elle avait imaginé un plan infernal.

Elle avouerait au comte Éric une partie de la vérité, c'est-à-dire l'enlèvement de Lahire, rue de la Calandre.

Elle expliquerait au comte l'intention qu'elle avait eue de faire du Gascon un espion intime, un ami secret, un occulte allié dans le camp du roi de Navarre.

Puis elle lui dirait :

— Cet homme m'a trahie, cet homme a été plus fin et plus rusé que nous, il faut le tuer !

Et alors, calculait encore la duchesse, les quatre amoureux dont elle avait fait des instruments dociles se mettraient à la recherche de Lahire et le tueraient sans lui donner le temps de s'expliquer.

— Va ! dit-elle au page Amaury, va et reviens vite !

Le page partit.

Anne de Lorraine attendit pendant une heure dans une anxiété extrême.

Cependant elle n'était point seule à la maison blanche.

Elle était revenue accompagnée d'un écuyer et d'une camérière.

Cette camérière était blonde comme elle, à peu près de sa taille, et elle se nommait Marion.

Accoudée à une fenêtre qui donnait sur le sentier qui venait de Paris, Anne de Lorraine écoutait…

Enfin elle entendit le galop d’un cheval.

— C’est le comte Éric ! se dit-elle.

Anne se trompait encore.

Un cavalier, déboucha dans la clairière et vint s’arrêter devant la porte de la petite maison.

Aux rayons de la lune, la duchesse le reconnut.

C’était Lahire !…

Lahire qui revenait monté sur le cheval qu’il avait volé, la nuit précédente, au page Amaury.

Alors la duchesse se repentit amèrement d’avoir mandé le comte Éric.

Le comte allait arriver…

Que se passerait-il donc entre ces deux hommes ?

Chapitre 33

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, se hâta de poser sur son visage son masque de velours.

Puis elle appela Marion.

— Fais entrer le seigneur Lahire, lui dit-elle.

Elle s’installa dans l’oratoire.

Marion s’en alla à la rencontre de Lahire et lui dit :

— Bonsoir, monsieur Lahire, avez-vous été content du cheval d’Amaury ? Le Gascon regarda la soubrette, et une idée bizarre lui vint :

— Très content, dit-il, c’est une excellente bête. Est-elle jeune ? j’ai oublié de jeter un coup d’œil à sa mâchoire.

— Elle a sept ans, monsieur Lahire ; et Amaury n’espérait plus la revoir.

— Fi ! dit Lahire avec hauteur, me prenez-vous pour un voleur de chevaux, ma charmante ?

— C’est que vous l’avez emprunté si singulièrement !

Lahire sourit et prit le menton de Marion.

— C’est ce breuvage qu’on m’a fait prendre qui m’a bouleversé les idées.

— Ah ! c’est différent.

— Votre maîtresse y est-elle ?

— Oui.

— Conduisez-moi auprès d’elle.

— Venez.

Quand Lahire pénétra dans l’oratoire, la duchesse était à demi couchée sur un siège à l’orientale, avec une pile de coussins sous son bras.

Elle darda sur Lahire, à travers, son masque, un regard moqueur :

— Eh bien ! dit-elle, d’où venez-vous donc, beau fugitif ?

— Madame, répondit Lahire qui, après s’être incliné, eut la hardiesse de prendre la main blanche de la duchesse et de la porter à ses lèvres, je suis allé à Paris chercher mon épée et ma dague.

— En aviez-vous grand besoin ? fit-elle d’un ton moqueur.

— Et puis je m’ennuyais un peu ici, vous m’aviez laisse seul.

— C’est vrai.

— Ensuite j’avais une petite dette à payer.

— Hein ? fit la duchesse.

— Je devais un coup d’épée à un certain Léo…

La duchesse fit un soubresaut.

— J’ai voulu m’acquitter, acheva Lahire avec calme.

— Qu’est-ce donc que ce Léo ? demanda-t-elle en jouant la plus parfaite indifférence.

— C’est ce gentilhomme qui m’a assené hier matin ce coup de crosse de mousquet dont j’ai pensé mourir.

— Ah ! c’est lui ?…

— Il est attaché au service de Mgr de Guise.

La duchesse tressaillit.

— Et il aime Votre Altesse, poursuivit Lahire.

La duchesse se leva vivement et fit un pas en arrière.

On eût dit qu’un abîme venait de s’ouvrir devant elle.

— Mon… Altesse !! s’écria-t-elle.

— N’ai-je point l’honneur d’être en présence de Son Altesse la duchesse de Montpensier ?…

Anne de Lorraine jeta un cri.

— Ah ! madame, reprit Lahire, n’ayez crainte, je suis gentilhomme et j’ai le cœur reconnaissant.

— Monsieur…

— Je suis discret, au besoin. Cependant je vous avouerai qu’il m’a fallu faire une confidence à ce pauvre Léo que j’avais vu ici, par le trou de la serrure, la nuit dernière.

— Comment ! s’écria la duchesse qui se prit à bondir comme une tigresse blessée, tu as osé, misérable… !

— Madame la duchesse, répondit le Gascon, je suis téméraire peut-être de m’aventurer jusqu’ici, car vous avez sans doute assez d’estafiers pour me faire mettre à mort ; cependant j’y suis venu parce que je voulais vous voir une dernière fois…

Lahire était fort calme, il portait haut la tête, il appuyait sa main sur la coquille de son épée avec une simplicité pleine de vaillance et de noblesse. La duchesse l’enveloppait d’un regard ardent, et ce regard, il faut en convenir, ne respirait pas l’amour.

Tout à coup ce regard cessa d’être courroucé ; il devint froid, – en même temps que l’agitation de la duchesse se calmait.

Puis Anne de Lorraine lui dit d’une voix brève :

— Jouons cartes sur table !

— Volontiers, madame.

— Vous avez jeté le contenu du gobelet dans la ruelle du lit ?

— Je me défiais du breuvage.

— Ce qui fait qu’au lieu de dormir vous avez vu ?…

— Et écouté, madame.

— Si bien que vous savez mes secrets ?

— À peu près.

— Or, continua la duchesse, vous venez sans doute me vendre votre discrétion ?

— Peut-être…

Elle le toisa avec dédain.

— Il paraît, dit-elle, que vous faites argent de tout.

— Pas précisément ; cependant il est des cas…

Lahire eut un fin sourire.

— Votre Altesse me permettrait elle-un petit raisonnement ? continua-t-il.

— J’écoute…

— Sur quoi doit reposer la discrétion que demande Votre Altesse ? sur les événements qui se sont accomplis ici, n’est-ce pas ?

— Naturellement.

— Eh bien ! que votre Altesse oublie la première, et j’oublierai tout, moi aussi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux parler d’un certain serment que Votre Altesse m’a surpris un peu légèrement.

Anne de Lorraine se mordit les lèvres.

— Votre Altesse peut m’en délier…

— Et si je le fais ?

— Je serai muet désormais.

Anne de Lorraine était pâle.

— Mais, dit-elle tout à coup, vous avez dit à Léo…

— Ah ! c’est juste ; mais rassurez-vous…

— Pourquoi ?

— Parce qu’il doit être mort à cette heure.

— Oh ! fit la duchesse, vous avez tué un de mes plus dévoués serviteurs. Et cependant, s’il n’est pas mort…

— Eh bien ?

— Et qu’il ait prévenu les autres… qu’il leur ait répété tout ce qu’il tenait de vous…

À ces derniers mots, la lumière se fit dans l’esprit sagace de Lahire.

Il devina que Léo d’Arnembourg n’était pas le seul à aimer aveuglément la duchesse.

— Il doit y avoir, pensa-t-il, une petite association dont Léo fait partie. Et si Léo n’est pas mort…

Lahire fut interrompu dans son aparté par le galop de deux chevaux.

— Mon Dieu ! fit la duchesse, c’est Éric !

— Quel Éric ?

— Un ami de… Léo.

— Ah ! ah !…

— Cachez-vous !… fuyez !… Peut-être sait-il tout…

— Eh bien ! tant mieux pour vous, madame la duchesse !

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que dans dix minutes il demeurera convaincu que le Gascon Lahire est un imbécile qu’il est toujours facile de mystifier. Laissez-moi faire.

§

C’était Éric, en effet.

Le comte de Crèvecœur, livré à toutes les tortures de la jalousie, arrivait hors de lui, furieux, le cœur altéré de vengeance.

Pendant tout le trajet, il n’avait point desserré les dents, et Amaury, qui souffrait horriblement de ses brûlures, était lui-même si peu d’humeur à causer, qu’il n’avait pas essayé de faire jaser le comte.

Éric jeta la bride au page, et pour la première fois il ne fut point saisi, en approchant de la duchesse, de ce terrible battement de cœur qui, d'ordinaire, ébranlait sa poitrine.

La duchesse était, comme lorsqu'elle avait reçu Lahire, dans son oratoire. Quand Éric, le front chargé de nuages, y pénétra, il trouva la jeune princesse assise devant une table, un parchemin sous les yeux et une plume à la main.

Elle leva la tête en le voyant entrer et lui sourit :

— Bonjour ! dit-elle.

Le comte Éric était pâle et ses dents claquaient.

— Venez vous asseoir là, près de moi, mon cher comte, poursuivit Anne de Lorraine.

— Ah ! fit le comte, je croyais que Votre Altesse avait renoncé à mes services.

— Moi ?

— Je le croyais…

— Quelle plaisanterie !…

— C'est que, dit le comte d'une voix sourde, j'ai ouï parler d'un nouveau serviteur de Votre Altesse.

— Bah !

— D'un homme qu'elle honore de son amitié.

— Comment le nommez-vous ?

— Lahire.

— Tiens, dit ingénument la duchesse, on vous a parlé de lui ?

— Oui, madame.

— Qui donc ?

— Léo.

— Léo le connaît ?

— Il l’a assommé hier matin.

— C’est juste.

— Et le soir, on l’a transporté ici.

— En effet…

— Ensuite, continua le comte Éric, ils se sont battus ce soir.

— Lahire avec Léo.

— Oui, madame.

— J'ai rêvé le paradis, madame!

R.F.

— C’est bizarre, dit la duchesse toujours calme.

— Vous trouvez, madame ?

— Oui, car Lahire ne m’a rien dit de cela.

— Ah ! murmura le comte Éric, que le calme de la duchesse frappait de stupeur, vous l’avez donc vu ?

— Oui. Il est ici.

— Ici !…

Et le comte fût pris d’un fol accès de rage et porta la main à la garde de son épée.

— Ah ! mon Dieu !…, fit la duchesse, mais à qui donc en avez-vous ?

— Madame, répondit Éric de Crèvecœur, je ne suis qu’un vassal, et si vous n’eussiez deviné mon amour, certes j’eusse souffert mille morts plutôt que de le confesser, mais un jour vous m’avez permis de vous consacrer ma vie, mon cœur et mon sang. Alors, ce jour-là, vous m’avez donné le droit d’être jaloux.

— Jaloux !

— Oui, madame, car ce Lahire, ce Gascon, cet aventurier…

— Eh bien ?

— Il a osé…

Éric hésita.

— Mais parlez donc, comte !

La duchesse était calme, elle souriait et jouait du bout des doigts avec la chaîne d’or qu’elle avait au cou.

Le comte reprit :

— Cet homme a prétendu que, il y a trois jours…

La duchesse l’interrompit.

— Il y a trois jours, dit-elle, j’en ai fait la rencontre dans les bois. J’étais masquée, mais il a été séduit par mes cheveux blonds, et… il a osé me suivre…

et puis…

À son tour elle hésita, mais sans cesser de sourire.

— Et puis ? insista Éric.

— Il s’est installé ici.

Le comte jeta un cri.

— Ah ! vous en convenez, madame, dit-il ; vous avouez ?…

— Ce pauvre Lahire ! dit froidement la duchesse, il est persuadé qu’il est l’homme le plus aimé du monde. Malheureusement, il ne sait pas que dans les ténèbres toutes les femmes se ressemblent.

Et comme à ces paroles la stupeur du comte augmentait :

— Chut ! dit-elle, venez avec moi.

Elle ouvrit une porte, celle qui conduisait à la chambre où Lahire avait couché.

Puis elle le força à coller son oreille à la porte opposée, celle qui donnait dans la salle où, la veille, elle avait reçu Léo.

— Écoutez, dit-elle.

Le comte entendit une voix d’homme qui murmurait avec l’accent de la passion :

— Anne, ma chère Anne, jamais je n’aurai assez de sang dans mes veines pour le répandre à votre service. Anne, ma vie, mon amour, je t’aime ! je t’aime !…

— Regardez ! dit alors la duchesse.

Éric regarda et vit, à la clarté douteuse d’une lampe, Lahire à genoux devant une femme vêtue comme la duchesse, ayant comme elle un masque sur le visage et de magnifiques cheveux blonds.

C’était Marion…

Le comte Éric de Crèvecœur jeta un cri, tomba à genoux et balbutia le mot de *pardon !…*

Chapitre 34

La duchesse se hâta d’entraîner le comte de Crèvecœur loin de la porte, comme si elle eût craint que Lahire ne les entendit.

Cette dernière manœuvre eût convaincu le comte, s’il eût encore douté.

— Ah ! madame, madame, murmura-t-il en se mettant à genoux, nous pardonnerez-vous jamais ?

La duchesse le força à se relever et retourna s’enfermer avec lui dans son oratoire.

— À présent, dit-elle, causons…

Le comte frissonnait et il baissait la tête comme un criminel.

Il avait osé mettre un moment en doute la candeur de l’ange qu’il aimait depuis si longtemps.

— Causons, répéta la duchesse.

Il la regarda et attendit.

— Mon cher comte, reprit-elle, vous connaissez les Gascons ?…

Éric fit une moue dédaigneuse.

— Ils sont vantards, suffisants, pleins de prétention.

— Certes, oui.

— Mais ils sont braves…

— Peuh !…

— Et dévoués quand ils se sont donnés.

— Ah ! dit Éric d’un air de doute.

— Or, j’ai voulu me faire une créature de ce Lahire…

— Mais il peut tirer vanité…

— Non, il se taira. J’ai un moyen de lui faire garder le silence.

— Ah !

— Un moyen qui est mon secret.

Le comte n’insista pas pour connaître ce secret dont parlait la duchesse, mais il dit :

— À quoi comptez-vous employer cet homme ?

— Je vous l’ai dit, il me faut quelqu’un auprès du Béarnais.

Éric s’inclina.

— Maintenant, je vais vous dire pourquoi je vous ai fait venir.

— J’écoute, madame.

— Comme un jour ou l’autre il pouvait se faire que Lahire et vous ou un de vos amis vous vous rencontrassiez soit ici soit partout ailleurs, je voulais vous prévenir… Vous voyez que je m’y suis prise trop tard…

Le comte Éric renouvela ses excuses.

Puis, passant à un autre sujet, la duchesse reprit :

— Mais ne m’avez-vous pas dit que Léo et Lahire s’étaient battus ?

— Oui, madame.

— Quand ?

— Il y a deux heures.

— Et Léo ?

— Léo est peut-être mort à cette heure.

— Ciel !… fit la duchesse avec une explosion de douleur. Oh ! mais partez, mon Dieu ! remontez à cheval, courez à Paris… il me faut de ses nouvelles !…

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, était une habile comédienne ; elle savait donner à sa physionomie l’expression de la joie ou de la douleur sans que son cœur battît plus vite.

Le comte de Crèvecœur, simple et droite nature aveuglée par l’amour, demeura

convaincu de la sincérité des alarmes de la duchesse.

Aussi il se leva spontanément, lui demanda pardon une fois encore, puis prit congé d'elle et remonta à cheval.

Anne le vit s'éloigner ; elle écouta le galop de sa monture qui s'affaiblit peu à peu dans l'éloignement.

Puis, lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle courut à la salle où Lahire était demeuré enfermé avec la camérière Marion.

— Allons ! dit-elle à celle-ci, bas le masque ! et va-t'en. La farce est jouée.

Puis elle fit un signe à Lahire.

Le Gascon se prit à sourire et suivit la duchesse dans l'oratoire.

— À nous deux, maintenant ! dit-elle en le regardant.

— Le tour est-il fait ? demanda Lahire.

— Oui.

— Il est convaincu ?

— Il s'est jeté à mes pieds et m'a demandé pardon.

— Bravo !

Et Lahire murmura en manière d'aparté :

— Oh ! les hommes ! quels niais !…

Puis il osa s'asseoir auprès de la duchesse avec la familiarité d'un intime.

L'altière duchesse ne sourcilla point. Lahire semblait avoir pris sur elle un ascendant étrange.

— Eh bien ! madame, dit-il, vous voyez que j'ai tenu ma promesse. Pour messire Léo et ses amis, je suis maintenant une dupe, et vous la plus candide des femmes.

— C'est vrai, mais je vous ai délié de votre serment.

— Troc pour troc, madame.

— Reste à régler l’avenir…

— Comment ?

Le sang des Guise, ces princes les plus hautains du monde, bouillonna dans les veines de la duchesse.

— Songeriez-vous, par hasard, dit-elle, à mettre un nouveau prix à votre discrétion ?

— Ah ! fi ! dit Lahire.

Et il ajouta d’une voix grave et presque émue :

— Je vaux mieux que vous ne pensez, madame, et le souvenir de Votre Altesse demeurera éternellement gravé dans mon cœur !

Anne de Lorraine fit un geste dédaigneux.

Lahire reprit :

— Hier, madame, à pareille heure, je vous invoquais tout bas comme mon bon ange, et je me demandais quelle belle et noble action j’avais pu faire pour me rendre ainsi digne des bontés de Votre Altesse.

— Taisez-vous !

— Il a fallu que la politique nous divisât, que mon devoir de sujet du roi de Navarre…

La duchesse l’interrompit du geste.

— Vous l’aimez donc bien, votre prince ?

— C’est mon devoir.

Elle l’enveloppa de son regard magnétique.

— Et si je vous priais de changer de maître ?

La voix d’Anne de Lorraine était caressante, son regard fascinateur. Lahire eut un éblouissement.

— Ah ! tenez, dit-elle, vous m’avez mal jugée et vous m’avez prise pour une femme sans cœur, uniquement livrée aux calculs arides de la politique.

— Madame… au nom du ciel, dit Lahire ému, ne me parlez point ainsi.

— Qui sait ? reprit-elle, – et sa voix tremblait, – qui sait si, moi aussi, je ne me souviendrai pas ?…

Anne de Lorraine était belle en ce moment, plus qu'elle ne l'avait jamais été ; et peut-être était-elle sincère…

— Pourquoi ne me serviriez-vous pas ? continua-t-elle, ne suis-je pas jeune et belle ?

Son regard était humide, et sous l'éclat de ce regard le Gascon frissonna.

— Quel lien existe-t-il donc, poursuivit-elle, entre vous et ce roi de Navarre pour lequel vous avez failli me trahir, ingrat ?

— Je suis né son sujet.

— Bah ! fit-elle en s'efforçant de sourire, vous avez sans doute en Navarre quelque pauvre gentilhommière dont le toit laisse passer la pluie et le vent, dont les murs croulent pierre à pierre et qu'entourent quelques landes arides ?… Venez en Lorraine, je vous donnerai un château, un vrai château, avec une ceinture de forêts, de gras pâturages et de vertes prairies…

Lahire avait écouté, regardant la duchesse.

Il avait semblé se complaire au bruit harmonieux de sa voix, s'enivrer de son sourire tentateur.

Plus d'une fois même il avait porté à ses lèvres sa main blanche et parfumée.

Mais ce fut l'affaire de quelques minutes, et le rêve se brisa.

Tout à coup il se releva fier, calme, hautain :

— Madame, dit-il, le jour où mon roi n'aura plus besoin de mon épée, je viendrai m'agenouiller devant vous et je dirai à Votre Altesse :

Je ne vous demande ni château, ni forêts, ni vertes prairies, ni brunes et grasses terres de labour, madame ; mais je viens vous supplier de me bailler une besogne où je puisse utilement verser pour Votre Altesse mon sang jusqu'à la dernière goutte.

La duchesse laissa échapper un geste de douloureux dépit, peut-être même de

désespoir :

— Eh bien, soit ! dit-elle, allez, partez, ne revenez jamais ici… Mais faites-moi un serment.

— Lequel ?

— Jurez-moi que, pour le monde entier, vous aurez rêvé…

— J’ai rêvé le paradis, madame.

Elle lui donna sa main à baiser, et il fléchit le genou devant elle.

— Partez ! répéta-t-elle, je vois bien que nous devons être ennemis.

Lahire éprouva un violent battement de cœur ; mais il avait l’âme loyale, il était fidèle à son roi, et il partit.

— Adieu, madame, dit-il en franchissant le seuil de l’oratoire, Dieu est bon, et il me permettra quelque jour, peut-être, de mourir pour vous.

— Ô mon Dieu ! murmura Anne de Lorraine lorsqu’il fut parti, il y a de par le monde quatre hommes jeunes, nobles, beaux et braves, quatre hommes qui m’aiment jusqu’au fanatisme, quatre hommes qui se plaignent de ne pouvoir verser tout leur sang pour moi, et cependant mon cœur n’a battu pour aucun d’eux…

Et, ajouta-t-elle plus bas encore, quand cet aventurier est parti, il m’a semblé que quelque chose de moi-même s’en allait avec lui…

Une larme silencieuse perla un moment au bout de ses longs cils, puis roula lentement sur sa joue.

§

Pendant ce temps, Lahire galopait vers Paris sur le cheval d’Amaury, qu’il avait emprunté de nouveau.

Le Gascon n’avait point trop vanté le pauvre animal à la camérière Marion.

Il retourna à Paris comme il était venu, au grand galop.

Lahire s’en alla droit au Louvre, où Noë l’attendait.

Noë l’avait vu partir à la fin du jour et ne savait trop où il était allé.

Lahire s’était contenté de lui dire :

— Je vais régler mes comptes avec le seigneur Léo. Attends-moi, je reviendrai.

— Eh bien ! demanda Noë.

— J’ai occis Léo.

— Il est mort ?

— À peu près.

— Peste ! c’est une jolie besogne.

— Et puis j’ai eu une bonne idée.

— À propos de quoi ?

— À propos de mon serment.

— Tu as trouvé un moyen de t’en délier ?

— C’est fait.

— Comment ?

— Ah ! mon cher, dit Lahire, ceci est un secret entre Dieu, la duchesse et moi.

— En vérité !

— Qu’il te suffise de savoir que désormais mon épée est au service du roi de Navarre.

— Bravo !

— Seulement, ajouta Lahire, lorsque tu auras quelque vilaine besogne à entreprendre contre la duchesse…

— Eh bien ?

— Tu en chargeras quelque autre que moi, de préférence.

Noë n’eut pas le temps de répondre, on gratta à la porte et Nancy, la belle

espiègle, entra.

— Ah ! dit-elle, en voilà bien d’une autre, ma foi !

— Qu’est-ce donc, mignonne ?

— C’est aujourd’hui où jamais que le roi de Navarre doit fermer ses valises.

— Pourquoi ?

— René est rentré au Louvre.

Noë fronça le sourcil.

— En effet, dit-il, je suis de ton avis, mignonne, il ne fait pas bon pour nous à Paris. Voici venir les vendanges, nous ferions mieux d’aller préparer nos cuves…

— Amen ! dit Lahire.

René recula abasourdi. (P. 813.)

Chapitre 35

Nous avons laissé René aux mains des moines et de cet abbé encore jeune qui paraissait si dévoilé à Mgr le due Henri de Guise.

Le Florentin, après avoir écrit à la reine le billet que lui dicta l'abbé, regarda ce dernier et lui dit :

— Mon père, me ferez-vous la grâce de me dire où je suis ?

— Dans mon couvent, répondit le moine.

— Mais où est situé ce couvent ?

— À une lieue de Paris.

— De quel côté ?

— Vous le saurez plus tard.

— Au moins me direz-vous quels sont les hommes qui m'ont sauvé ?

— Des amis de la reine.

— Mais encore ?…

— Mon cher monsieur René, dit l'abbé, voulez-vous un conseil ?

— J'écoute, mon père.

— Ne vous inquiétez ni du lieu où vous êtes, ni du temps que vous passerez avec nous.

— Comment ! fit le Florentin, je ne vais donc pas m'en aller ?

— D'abord votre état ne vous le permet pour aujourd'hui.

— Mais demain ?

Demain, nous verrons… Cela ne dépend pas de moi.

— Je suis donc prisonnier ?

— Oui.

René eut un geste d’effroi.

— Oh ! dit le moine en souriant, on ne vous conduira point à l’échafaud. Vous êtes prisonnier, mais comme otage.

Ce dernier mot fit beaucoup réfléchir le Florentin.

Le chirurgien du couvent le pansa vers le soir et permit quelques aliments. On mélangea un narcotique à la boisson calmante qu’il prit, et il dormit toute la nuit d’un sommeil paisible.

Le lendemain, l’abbé le vint visiter de nouveau :

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

— Pas beaucoup.

— Vous sentez-vous le courage de quitter votre lit ?

— Oui, mon père.

L’abbé donna un ordre, et on habilla René.

Puis on lui servit un repas plus copieux que la veille et une bouteille d’un vin généreux qui lui fouetta le sang et lui donna une vigueur toute nouvelle.

Une seule chose préoccupait beaucoup le Florentin.

Il croyait toujours voir apparaître Noë et ses trois compagnons qui le venaient chercher pour le ramener à l’échafaud. Quand il eut terminé son repas, on lui apporta une robe de moine.

— Qu’est-ce que cela ? fit-il.

— Vous allez endosser ce costume.

— Pourquoi ?

— Pour aller à Paris.

— Ah ! dit-il avec une joie subite, je savais bien que la reine ne m’avait pas sauvé pour ne pas me revoir…

Le moine ne répondit rien.

René passa la robe de bure grise et, sur l’ordre de l’abbé, rabattit le capuchon sur son visage, dont, on n’aperçut plus que les yeux.

À cette époque, un archer, un sergent, voire même le chevalier du guet, eussent-ils flairé un fripon sous l’habit monacal, ne se seraient point permis de relever le capuchon d’un moine, René le savait, et ainsi caché, il se sentait parfaitement à l’abri de toute rencontre pénible, et il eût passé sans broncher au milieu de Noë et ses terribles amis.

Cette bizarre toilette terminée, l’abbé dit à René :

— Venez avec moi.

Il le prit par la main, et le fit sortir du couvent ; quand il fut à la porte, le Florentin reconnut qu’il était sur le bord de la Seine, et il aperçut, au couchant, les tours de Notre-Dame à demi perdues dans la brume.

Deux moines attendaient courbés sur les avirons d’une barque amarrée en face du couvent.

L’abbé fit monter René dans la barque et s’assit auprès de lui.

Alors il entrouvrit sa robe, et les moines qui l’accompagnaient en firent autant.

— Regardez ! dit-il.

René vit le manche d’un poignard et les crosses de deux pistolets à la ceinture de chacun d’eux.

— Vous devinez, mon cher monsieur René, dit le carme déchaussé, que nous avons mission de vous tuer, si vous tentez de nous échapper.

— Oh ! je n’y songe pas, mes bons pères. Mais enfin où me menez-vous ?

— Vous le saurez dans une heure.

L’embarcation descendit rapidement le fleuve, emporté par le courant.

Le populaire qui se trouvait sur les deux rives disait, en la voyant passer :

— Voilà le bateau des carmes déchaussés qui s’en va quêter pour sa communauté.

La barque pénétra au cœur de Paris, presque en face du Châtelet.

René contempla en frissonnant le terrible édifice.

— Monsieur René, dit alors l’abbé, tandis que l’un des moines amarrait solidement sa barque, savez-vous ou est la rue du Renard-Saint-Sauveur ?

— Oui, mon père.

— C’est là que nous vous conduisons.

Ce fut en effet dans la maison de La Chesnaye, ce faux drapier qui faisait les affaires des princes lorrains, que l’abbé mena René.

Le faux drapier se trouvait sur sa porte.

Il reçut le Florentin avec force salutations, puis le conduisit au premier étage de sa maison, et l’y enferma dans une grande salle.

— Chez qui diable suis-je ? demanda le Florentin avec inquiétude.

Tout à coup une porte s’ouvrit, et un homme entra.

René recula abasourdi :

— Son Altesse ! murmura-t-il.

C’était en effet Henri de Guise.

— Bonjour, René, dit-il.

— Je suis votre serviteur, Votre Altesse.

— Tu sais que c’est moi qui t’ai sauvé ?

— Ah ! monseigneur, s’écria René, j’aurais dû le deviner.

— J’avais contracté une dette envers toi.

— Monseigneur…

— J’ai voulu m’acquitter.

René était prêt à tomber à genoux.

— Et puis, j’ai besoin de toi.

— Ah ! dit le Florentin d’un air sombre, je devine que vos ennemis sont les

miens, monseigneur.

— Peut-être…

— Et s’il en est ainsi ?…

Le duc l’interrompit.

— Quel est l’homme que tu hais le plus au monde ?

— Henri de Bourbon, répondit René.

— Pourquoi ?

— Pour trois motifs.

— Lesquels ?

— Le premier, c’est qu’il m’a humilié.

— Et le second ?

— C’est que, par son ordre, ma pauvre fille…

— Passons, je sais cela.

— Quant au troisième motif, c’est le plus grave, dit René avec son abominable sourire. Je hais le roi de Navarre parce que j’ai empoisonné sa mère, et qu’on hait toujours ceux à qui on a fait du mal.

— Puis-je compter sur toi ?

— Oui, monseigneur.

— Écoute, dit le duc, j’ai fait alliance avec Catherine.

René eut un frisson de joie.

— Catherine, toi et moi, nous allons nous incarner en une seule personne, nous n’aurons qu’une pensée et qu’un but.

— Écraser le roi de Navarre ? dit René.

— Tu m’as compris.

Si la reine mère hésitait, ce serait à toi de la pousser…

— Fiez-vous à moi, monseigneur…

— Écoute, René, dit tout à coup le duc, tu es passé maître en fait de trahisons, et si tu me sers fidèlement, c’est que tu y trouveras ton intérêt. Mais que dis-tu des hommes qui t’ont arraché à l’échafaud ?

— J’ai cru que c’étaient des démons, murmura le Florentin avec une admiration naïve.

— Eh bien ! dit le duc, le jour où tu me trahiras, je te livrerai à eux… Une secrète épouvante envahit le cœur de René.

— Et maintenant, acheva le duc, tu peux rentrer au Louvre. La reine t’attend et je compte sur toi.

Et tandis que René se levait, le duc murmura :

— Quinze et neuf font vingt-quatre. C’est aujourd’hui le 15 août. Je n’ai donc plus que neuf jours devant moi, et il n’y a plus de temps à perdre.

Le 24 août dont parlait le duc tombait le jour de la *Saint-Barthélemy.*

Chapitre 36

Quand on sortait de Paris, dans ce même mois d'août 1572, par la porte des Fossés-Montmartre, on voyait à gauche du chantier qui conduisait à l'Abbaye et grimpait en zigzags au flanc de la butte, on voyait, disons-nous, une petite maisonnette entourée d'un massif d'arbres et d'un jardin que clôturait une haie vive.

Cette maison, qui avait longtemps appartenu à un chanoine de Notre-Dame, lequel était mort l'année précédente, avait été achetée récemment par une dame en habits de deuil, qui paraissait très affligée et s'y était renfermée comme dans un cloître. Elle y était venue le soir, à la brune, le visage couvert d'un voile épais. Était-elle jeune ou vieille, belle ou laide ? Pleurait-elle un mari, pleurait-elle un ingrat ?

Ni le valet, ni la servante qui composaient à eux deux toute sa domesticité, n'avaient jugé à propos d'éclaircir, pour le voisinage, ces divers questions.

Le voisinage se composait de quelques maisonnettes éparpillées çà et là dans les champs voisins de la ferme royale la *Grange-Batelière*, laquelle était voisiné d'un cabaret fameux alors, connus sous le nom du *Bon Catholique*.

Les maisonnettes étaient habitées par de petits bourgeois jouissant de franchises et retirés du commerce, gent babillarde, cancanière, s'occupant beaucoup de ce qui se passait autour d'elle.

La ferme royale était tenue par maître Perrichon, écuyer, à qui le roi François avait donné des lettres de noblesse en signant avec lui un bail de quarante années.

Hugues Perrichon avait alors près de soixante ans.

C'était un grand vieillard qui avait une démarche de prince, un air fort noble, qui portait une longue barbe blanche, et tenait à grand honneur d'être le fermier du roi.

L'hôtelier qui avait inscrit sur la porte de son cabaret : *Au Bon Catholique*, était un drôle assez mal famé du nom de Létourneau. Sa cave était bonne, sa réputation détestable.

On disait tout bas dans les environs qu’il avait volé et assassiné ; mais comme il avait un renom de méchanceté, personne n’osait le dire tout haut.

Létourneau vivait seul avec un garçon cabaretier, nommé Pandrille.

Pandrille avait vingt ans, il était joufflu, haut en couleurs, d’une taille herculéenne et d’une intelligence bornée.

Des deux serviteurs qui composaient la domesticité de la dame mystérieuse qu’abritait le toit du défaut chanoine, l’un était un honnête garçon appelé Guillaume, l’autre était une servante d’origine cauchoise, si on s’en rapportait à ses bonnets en pyramide.

La servante s’en allait tous les jours en ville faire son marché, ne parlait à personne et revenait de bonne heure à la maisonnette, d’où elle ne sortait plus.

Le valet entrait parfois dans le cabaret de Létourneau pour acheter du vin, le payait et sortait sans prononcer une parole.

Quelquefois aussi on le voyait s’en aller à la Grange-Batelière, dont le fermier avait le droit exclusif de pêche sur l’étang, et il achetait du poisson.

Quant à la dame, depuis le jour où elle avait pris possession de la maison, on ne l’avait point vue. Le jardin était clôturé par une double haie, au dedans de laquelle croissait un épais rideau de peupliers.

Pandrille, le garçon du cabaretier Létourneau, avait un jour escaladé la haie et grimpé le long d’un peuplier.

De là son regard, plongeant dans le jardin, avait rencontré la dame mystérieuse.

Par Notre-Dame ! patron, avait-il dit en revenant au cabaret, c’est la plus jolie, femme que j’aie jamais vue.

Létourneau n’avait pas soufflé. Seulement le lendemain il avait imité son garçon.

Comme lui il avait vu la dame, et soudain il avait tressailli, et portant la main à son front :

— Je la connais, je l’ai vue quelque part, s’était-il dit.

Depuis lors, Létourneau mûrissait quelque étrange projet dans son cerveau. Un jour que le valet Guillaume était venu chez lui pour avoir du vin, il lui dit :

Votre maîtresse est pourtant assez riche pour avoir du vin en cave ?

L’honnête valet se troubla.

— Qu’en savez-vous ? dit-il.

— Bah ! fit Létourneau, elle a plus d’écus que le roi.

Guillaume haussa les épaules et voulut s’en aller.

Mais Létourneau le retint.

— Croiriez-vous pas, dit-il, que j’ai été garçon dans le cabaret qui fait le coin de la rue aux Ours et de la rue Saint-Denis ?

Le trouble de Guillaume augmenta.

Il s’en alla et ne revint plus ; mais il continua d’aller à la Grange-Batelière.

Un jour, maître Perrichon lui dit :

— Mon garçon, je suis écuyer, et on me tient pour le plus loyal homme de Paris.

— Je le sais, répondit Guillaume, qui ne savait pas où le fermier, en voulait venir.

— Par conséquent, continua Perrichon, si je vous donne un conseil, vous le prendrez en bonne part ?

— Oui, maître.

— Eh bien ! nous vivons en un temps malheureux où les bandits ont beau jeu, sous prétexte de religion.

Guillaume tressaillit.

La maisonnette que vous habitez avec votre maîtresse est bien isolée continua le fermier.

— Nous ne craignons pas les voleurs.

— Vous avez tort, dit silencieusement maître Perrichon. Croyez-moi, une femme seule ne doit pas vivre en dehors des murs.

Le fermier ajouta en voyant que Guillaume ne répondait rien :

— Nous avons un mauvais drôle de voisin.

— Ah ! fit Guillaume.

— Le cabaretier Létourneau a une méchante réputation.

— On le dit, en effet.

— On l’accuse même d’avoir plus d’une fois assassiné ses pratiques, lorsqu’elles commettaient l’imprudence de lui demander l’hospitalité pour la nuit.

— J’ai une bonne arquebuse, dit Guillaume, et je saurai m’en servir.

Le fermier secoua la tête.

— Pardon, dit-il, je vais vous faire une dernière question. Excusez-moi, mais c’est l’intérêt que je porte aux honnêtes gens qui m’y pousse.

— Je vous écoute, maître.

— Votre dame est-elle catholique ?

— Oui.

— N’a-t-elle aucune relation avec ceux de la religion ?

— Aucune.

— Tant mieux, en ce cas.

Maître Perrichon crut avoir suffisamment averti le valet, qui s’en alla et ne revint que quelques jours après.

Cette fois, le fermier garda le silence.

§

Or, un soir, c’était le lendemain du jour ou maître René le Florentin était rentré au Louvre, deux cavaliers qui paraissaient avoir fait une longue course s’arrêtaient à la porte du *Bon Catholique*.

— Holà, l’hôtelier ! cria l’un d’eux.

Le cabaret était fermé, la nuit close et un peu sombre.

— C’est pourtant un cabaret, dit le second ; et, par l’arche de Noë mon ancêtre ! on m’ouvrira.

Il rangea son cheval près du seuil, prit son épée par le fourreau, et du pommeau frappa sur la porte.

— Qui est là ? dit une voix à l’intérieur.

— À boire ! répondit le premier cavalier.

— Le couvre-feu est sonné, répliqua la voix qui lâcha un gros juron en manière d’accompagnement.

— Le couvre-feu n’est pas fait pour les gentilshommes.

Et le pommeau d’épée retomba plus violemment sur la porte close.

— Je suis couché, répondit la voix.

— Tant pis ! si tu n’ouvres pas, j’enfonce la porte.

La Voix de Noë, car c’était lui, était impérieuse.

Maître Létourneau, qui, sans doute, avait de bonnes raisons pour ne pas ouvrir, pensa qu’il se ferait un mauvais parti s’il persistait dans sa résolution première.

— Attendez un moment ! cria-t-il.

Et, en effet, au bout de trois minutes la porte s’ouvrit.

Noë et son ami Hector de Galard mirent pied à terre.

Ils revenaient de Montmorency, ou Noë était allé porter un-message au vieux connétable.

Hector l’avait accompagné.

Ils étaient allés et revenus sans débrider. Les chevaux étaient las, et, la poussière aidant, les cavaliers mouraient de soif.

Ce fut Pandrille qui vint ouvrir.

Le colosse était tout habillé, et rien dans sa toilette n’indiquait qu’il eut

précipitamment quitté son lit.

— Tiens, dit Noë, je te croyais couché.

— C’est le patron.

— Ah ! ce n’est pas toi le patron ?

— C’est moi, dit une voix que Noë reconnut pour celle qu’il avait entendue à travers la porte.

À la clarté de la lampe en fer que Pandrille avait à la main, Noë et Hector aperçurent alors dans le coin le plus sombre du cabaret un lit, et sur ce lit un homme couché.

Il était enveloppé jusqu’au menton dans les couvertures et les draps.

— Ah ! c’est toi le patron ? demanda Noë.

— Oui, messire.

— Et tu ne voulais pas ouvrir ?

— Je suis couché et malade.

— Un cabaretier doit toujours se bien porter. Comment le nommes-tu ?

— Létourneau.

Ce nom fit froncer le sourcil à Noë.

Noë avait entendu parler vaguement, un soir, dans le corps de garde des Suisses, d’un assassinat commis dans un cabaret de la Porte-Montmartre, et dont le cabaretier lui-même était accusé.

Noë se souvint que le cabaretier dont on avait parlé se nommait Létourneau.

— Que faut-il servir à Vos Seigneuries ? demanda Pandrille.

— Du vin, et du meilleur.

— Vos Seigneuries seront satisfaites, murmura Létourneau d’un ton obséquieux.

— Mais d’abord, attache nos chevaux.

Pandrille noua les deux brides dans un anneau unique fiché dans le mur, à

l’intérieur.

Puis, ayant allumé une chandelle, le garçon cabaretier reprit sa lampe, souleva la trappe de la cave et descendit chercher du vin.

On ne remarqua pas, derrière un pilier, une femme vêtue de noir. (P. 826.)

— C’est singulier, pensait Noë, tandis qu’il s’asseyait en face d’Hector devant une table graisseuse, voilà un homme bien chaudement couvert pour la saison.

Tout à coup un bruit se fit dans la cave, Pandrille avait heurté une bouteille du pied.

— Butor ! murmura Létourneau, qui fit un brusque mouvement, puis se hâta de reprendre son immobilité. Mais ce mouvement avait permis à Noë de remarquer que le cabaretier était couché tout vêtu.

En même temps il lui sembla qu’un reflet de la lampe tombait sur un objet luisant à demi enfoui sous tes couvertures.

Noë reconnut le manche d’acier d’un poignard…

Chapitre 37

Hector avait vu, tout comme Noë.

Tous deux échangèrent un regard.

Puis Noë, sous la table, pressa le pied à Hector.

Hector comprit qu'il devait considérer comme bien fait et bien dit ce que ferait et dirait Noë.

Pandrille revint avec quatre bouteilles sous le bras.

— Oh ! oh ! dit Hector, voilà une vénérable poussière.

— Il y a même de la toile d'araignée, ajouta Noë.

— C'est du vieux, dit Létourneau. Mais si Vos Seigneuries le trouvent trop cher…

— Imbécile ! fit Noë.

Et il tira de sa poche une bourse fort ronde qu'il jeta brusquement sur la table.

Un regard de convoitise s'alluma dans l'œil de Létourneau.

— Dis donc, hôte de malheur, reprit Noë, donne-moi donc un renseignement.

— Volontiers, messire.

— Quel est le plus court chemin pour aller à Montlhéry ?

— Vous allez à Montlhéry ?

— Oui.

— Cette nuit ?

— Nous en avons bonne envie.

— Mais, dit Létourneau, il faut traverser Paris.

— Bon ! après ?

— Et sortir par la porte Bourdeille.

— Et combien y a-t-il de lieues ?

— Au moins cinq.

— Diable ! murmura Noë. Nos chevaux sont bien las.

— Les nuits sont fraîches, dit le cabaretier. Les chevaux *peinent* moins par ce temps-là.

Noë regarda Hector :

— Et toi, es-tu las ?

— Je meurs de sommeil.

— Si nous couchions ici ?

Le cabaretier tressaillit sous sa couverture.

— Ce n’est pas mon intérêt, dit-il, car on doit garder les pratiques le plus possible ; cependant, si j’osais donner un conseil à Vos Seigneuries…

— Parle.

— Pour peu qu’elles soient pressées, elles feront mieux de profiter de la fraîcheur.

— Nous ne sommes pas pressés, dit Noë. D’ailleurs, je vais voir comment sont nos chevaux.

Et il sortit, laissant Hector un peu étonné.

Un moment après il revint.

— Mordioux ! dit-il, mon cheval à moi peut aller encore, mais le tient Hector, sera fourbu s’il fait deux lieues de plus ; il a déjà des mollettes…

— Tu veux donc coucher ici ?

— J’y suis décidé.

— Ce sera comme il plaira à Vos Seigneuries, murmura Létourneau d’un ton de mauvaise humeur. Seulement je n’ai qu’une chambre et qu’un lit.

— Nous coucherons ensemble.

— Mets nos chevaux à l’écurie, dit Hector à Pandrille.

Noë achevait en ce moment la seconde bouteille.

— Peste ! dit-il, ce vin est capiteux ! j’ai la tête lourde.

— Et moi, dit Hector, je dormirai dans cinq minutes d’une si belle manière, que le bourdon de Notre-Dame ne me réveillerait pas si on sonnait le tocsin.

Pandrille s’approcha de son patron.

Létourneau lui murmura quelques mots à l’oreille.

Puis le garçon cabaretier, qui avait mis les chevaux à l’écurie, prit la chandelle qui se trouvait sur la table :

— Si Vos Seigneuries veulent me suivre, dit-il, je vais les conduire à leur chambre.

Il ouvrit une porte qui masquait un escalier de bois. Cet escalier conduisait à l’unique étage du cabaret, lequel était divisé en deux pièces.

L’une était une salle où, quand le rez-de-chaussée était plein de buveurs, on faisait monter les pratiques ; l’autre était la chambre qu’on donnait aux voyageurs, quand il s’en présentait.

— Voilà ! dit Pandrille en y introduisant Hector et Noë. Bonsoir, messeigneurs !

— Bonsoir, mon garçon.

Pandrille posa sur une table boiteuse, auprès du grabat décoré du nom de lit, la chandelle qu’il tenait à la main, puis il se retira.

Alors Noë alla pousser le verrou de ta porte.

Puis il regarda Hector en souriant.

— Ah çà ! dit celui-ci, es-tu fou ?

— Non. Pourquoi ?

— Où as-tu rêvé que nous allions à Montlhéry, et pourquoi veux-tu coucher ici quand nous sommes à la porte de Paris ?

— Mon bon ami, répliqua Noë, il se passe ou il va se passer dans ce cabaret

quelque chose d’inusité.

— Tu crois ?

— Le cabaretier est couché tout habillé, et il a un poignard sous sa couverture. Or, ces préparatifs ne pouvaient nous concerner, puisque c’est tout à fait par hasard que nous nous sommes arrêtés ici.

— Sans doute.

— Moi, je suis curieux, et je flaire quelque félonie, quelque assassinat. Puisque le hasard nous a fait tomber ici, c’est qu’il a ses vues secrètes. Restons : nous verrons.

— Soit ! dit Hector.

Quelques minutes après, les deux amis, qui causaient en langue béarnaise, feignirent de se mettre au lit, et ils éteignirent la chandelle.

Létourneau, qui avait l’oreille au guet, entendit le lit craquer.

— Bon ! pensa-t-il, dans une heure ils dormiront.

Et il se leva sans bruit.

Pandrille avait refermé la porte.

— Partons-nous, patron ? dit-il.

— Pas encore…

— Pourquoi ?

— Il faut attendre qu’ils dorment. Ils ont bu d’un vieux vin qui fait de l’effet.

— Ce sont des seigneurs de bonne mine, observa Pandrille.

— Je l’ai bien vu.

— La bourse que l’un d’eux a montrée était pleine de pièces d’or.

— Je les ai vues briller à travers les mailles…

Pandrille cligna l’œil :

— Ce serait une bonne affaire, hein ?

— Peuh ! fit Létourneau.

— Je me chargerais bien de les étrangler tous les deux, quand ils dormiront.

Létourneau haussa les épaules.

— Quand ils sont arrivés, poursuivit Pandrille, le chemin était désert, Personne n’a dû les voir entrer.

— C’est probable.

— Lorsqu’ils seront morts, nous les descendrons dans la cave, et nous les enterrerons avec les autres… vous savez ?

— Et leurs chevaux ?

— J’irai les vendre au marché. Ce sont de belles bêtes, ma foi ! On en aura un bon prix.

— Pandrille, dit gravement Létourneau, tu es un niais…

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous allons faire cette nuit une besogne qui vaut mieux. Crois-tu que la dame de la maisonnette n’a pas plus d’or et de bijoux que ces deux cavaliers ?…

— Oh ! si fait !

— Un moment j’ai été vexé de voir ces gentilshommes s’arrêter ici. Ils pouvaient nous gêner. Mais à présent je m’en applaudis.

— Vous les ménagez pour après, peut-être, dit Pandrille.

— Non, et je les laisserai partir demain, après leur avoir préparé un bon déjeuner et fait boire de bon vin.

— Quelle drôle d’idée, patron !…

Létourneau était un petit homme d’apparence assez chétive : Pandrille avait la stature et les proportions d’un géant.

Mais Létourneau dominait Pandrille de toute la hauteur de son intelligence.

— Tu n’as pas l’esprit bien ouvert, mon garçon, et il faut t’expliquer longuement

les choses.

— Ça, c’est vrai, dit naïvement Pandrille. Mais j’ai le poignet solide. Vous souvenez-vous du petit page, patron ? lui ai-je bien tordu le cou ?…

— C’est bon. Je te disais donc que les deux gentilshommes s’en iront demain fort tranquillement.

— Oui, et… ?

— Et ce sera pour moi un bon témoignage, si besoin est.

— Comment cela ?

— Tu comprends que l’affaire de cette nuit fera du bruit.

— Certainement.

— On ne manquera point de m’accuser dans les environs.

— Eh bien ?

— Alors ces deux gentilshommes seront là pour dire qu’ils ont passé la nuit ici et que, précisément, j’étais malade.

— Voilà une fameuse idée ! murmura Pandrille émerveillé.

Létourneau ouvrit avec précaution la porte de l’escalier, se déchaussa et monta les degrés nu-pieds.

Puis il colla son oreille à la porte de la chambre où étaient couchés Hector de Galard et Noë.

Il entendit un ronflement sonore.

— Ils dorment, pensa-t-il.

Puis il redescendit et dit à Pandrille :

— Es-tu prêt ?

— Je le suis, patron. Voyez.

Le colosse montrait une barre de fer longue de trois pieds qu’il avait placée sur son épaule, comme il eût fait d’un bâton…

Si le domestique bouge, dit-il, je l’étourdirai avec ça…

Létourneau avait un poignard à sa ceinture.

Il ouvrit un bahut et en retira une pelote de viande hachée.

— Voilà pour le chien ! dit-il.

Létourneau s’enveloppa d’un manteau, enfonça son chapeau sur ses yeux et souffla la lampe.

Pandrille avait ouvert la porte extérieure.

— Un moment, dit Létourneau, il faut de la précaution en toutes choses. Par ici, butor !

Le cabaretier s’approcha de la cheminée et frotta ses mains sur la plaque noircie du foyer.

Puis il appuya ses doigts sur son visage et se barbouilla de suie.

— Voilà, dit-il, qui vous change fièrement un homme !

Et il ajouta en s’adressant à Pandrille :

— Fais-en autant.

Pandrille ne se le fit point répéter. Il se barbouilla comme son maître, puis tous deux sortirent sur la pointe du pied et fermèrent la porte avec précaution, de manière à ne point éveiller Noë et son compagnon.

Une fois dehors, les deux bandits prêtèrent l’oreille avant de se mettre en chemin. La nuit était sombre, la route déserte. On n’entendait aucun bruit.

— Allons, pensa Létourneau, tout dort par ici.

Et, quittant le chemin, ils s’en allèrent, à travers champs, vers la maison blanche qu’habitait Sarah Loriot.

La maison blanche était à peine à un quart de lieue.

En moins de dix minutes ils eurent atteint la haie de clôture.

Cette haie présentait une brèche imperceptible, mais Pandrille et Létourneau la connaissaient.

Comme ils se glissaient par cette ouverture, un aboiement furieux se fit entendre, et un énorme chien de garde arriva au galop, la gueule béante et l’œil ensanglanté.

— Voilà pour toi, Pluton, mon ami, dit le cabaretier.

Il lui jeta la boulette de viande hachée qu’il avait apportée.

Le chien tomba dessus et se tut.

— Nous n’avons pas de temps à perdre, dit Létourneau.

Et tous deux, au pas de course, la haie de clôture franchie, se dirigèrent vers la maison, non moins silencieuse que les environs.

Chapitre 38

La femme mystérieuse qui habitait la maisonnette de feu le chanoine n’était autre, on l’a deviné sans doute, que Sarah Loriot, la belle argentière.

— Comment se trouvait-elle là ? par quels hasards étranges, par quelles vicissitudes imprévues était-elle venue habiter cette maison isolée ?

Il faut, pour l’expliquer, nous reporter à deux mois en arrière, c’est-à-dire au mariage de Marguerite de Valois avec le jeune prince Henri de Bourbon.

Quand la reine Jeanne mourut empoisonnée par René, Sarah était auprès d’elle.

On se souvient que, pour la soustraire aux vengeances du Florentin, le prince l’avait confiée à sa mère.

Noë s’était marié, il avait épousé la jolie Myette.

Presque en même temps, en dépit de son deuil et la raison d’État dominant, le nouveau roi de Navarre avait épousé Marguerite.

La veille du mariage de Noë, le fidèle Guillaume Verconsin arriva de grand matin à la porte du cabaret de Malican.

Le commis poussait devant lui un âne de forte taille chargé d’un bât qui supportait deux tonneaux.

— Qu’est-ce que cela ? dit le Béarnais étonné.

— Aidez-moi à les décharger, dit Guillaume ; ils sont lourds.

Malican ne savait à qui étaient destinés les deux barils.

Il fit ce que lui commandait Guillaume néanmoins, et s’aperçut alors en remuant les barils qu’ils rendaient un son métallique.

— Tiens ! dit-il, c’est drôle.

— Ils sont pleins d’argent, dit naïvement Guillaume Verconsin.

— Pleins d’argent !

— Ils renferment trois cent mille livres.

— Et où les portes-tu, mon garçon ?

— Ici.

— Est-ce que tu plaisantes ?

— Mme Loriot m’a commandé de les déposer dans votre cave.

— Ah ! dit Malican, se méprenant toujours, s’il en est ainsi, dépose-les, mon garçon, et ils seront bien gardés, sois-en sûr.

— Et puis, ajouta Guillaume, Mme Loriot m’a donné cette lettre pour vous.

Guillaume ouvrit son pourpoint et en retira un billet fermé par un fil de soie blanc.

Le billet portait cette inscription :

Au bon Malican

Tout intrigué, Malican ouvrit le billet et lut :

« Mon cher Malican,

« Feu Samuel Loriot, mon époux, n’avait aucun parent en ce monde, et il m’a laissé toute sa fortune.

« Cette fortune était immense, et je n’en ai que faire.

« Ma petite amie Myette n’a point de dot ; son futur époux, M. de Noë, a plus de dettes que d’écus.

« Je me suis renseignée, et j’ai appris que son patrimoine se composait tout entier d’un vieux castel et d’un maigre domaine qui l’entoure.

« Ma petite Myette me permettra de lui faire mon cadeau de noces.

« Je suis votre amie,

« Sarah. »

La lettre avait un post-scriptum :

« Je pars, disait Sarah, pour un grand voyage dont je ne puis vous préciser le but, ni la durée ; mais croyez que je n’oublierai aucun de ceux que j’aime. »

Ce *post-scriptum* rendait tout refus impossible.

Malican accepta pour Myette.

Vainement il questionna Guillaume Verconsin.

L’honnête commis était un serviteur de l’âge d’or : il était intelligent, muet et désintéressé.

Il s’en alla sans que Malican eût pu tirer de lui un seul mot et savoir en quel lieu allait Sarah.

Noë et Myette se marièrent ; puis vint le tour du roi de Navarre.

La messe nuptiale fut dite en grande pompe, et, bien que le roi de Navarre fût de la religion, dans la grande nef de Saint-Germain-l’Auxerrois.

Toute la cour assistait à la cérémonie, et la foule était si grande qu’on ne remarqua pas d’abord agenouillée derrière un pilier une femme vêtue de noir, le visage couvert d’un voilé épais.

Cette femme qui versait des larmes silencieuses, priait avec ferveur pour le bonheur du roi de Navarre.

Comme la messe finissait, Noë se retourna, aperçut la femme vêtue de noir et tressaillit.

Il avait deviné que c’était Sarah Loriot.

Il voulut fendre la foule, arriver jusqu’à elle, lui prendre les deux mains et lui dire :

— Restez avec nous qui vous aimons, restez, et nous vous ferons une famille, à vous qui n’avez plus personne, en ce monde…

Mais lorsqu’il arriva près du pilier contre lequel tout à l’heure elle était agenouillée, Noë ne trouva plus personne.

L’argentière avait disparu.

Depuis lors vainement Noë et le roi de Navarre lui-même avaient-ils cherché Sarah Loriot…

La maison de la rue aux Ours était louée ; on avait muré l’entrée de la cave.

Nul, dans le quartier, ne put dire ce que l’argentière était devenue.

On avait pu voir quelques jours encore Guillaume Verconsin aller et venir puis, à son tour, le commis avait fait une éclipse, et on ne l’avait point revu. Qu’était donc devenue Sarah ?

Sarah était venue s’établir dans la petite maison que nous connaissons, sous le nom de Mariette Lormeau, veuve de Jean Lormeau, huissier au Châtelet, et depuis elle n’en était plus sortie.

Quand la fraîcheur du soir venait, elle se promenait dans le jardin, rêvant avec mélancolie à son cher Henri de Navarre, à jamais perdu pour elle.

Quelquefois Guillaume Verconsin, enveloppé dans un grand manteau, son chapeau rabattu sur ses yeux, s’en allait, à la brune, errer dans Paris, aux alentours du Louvre.

Alors, s’il rencontrait un Suisse ou un garde du corps, il l’abordait et lui demandait si le roi de Navarre était toujours au Louvre.

Le soldat se montrait-il bon enfant, Guillaume l’emmenait dans un cabaret, lui payait à boire et le faisait jaser sur ce qui se passait dans la royale demeure. Or précisément le soir où Noë et son ami Hector allaient frapper au cabaret du *Bon Catholique*, Guillaume était allé à Paris. Assise sous un grand arbre dans le jardin, Sarah l’attendait avec quelque impatience.

Une détonation se fit entendre, et le cabaretier, frappé en pleine poitrine... (P. 831.)

La nuit était venue, la maison était isolée, et Guillaume, qui aurait voulu voir sa maîtresse choisir une autre habitation, ne s'était point fait prier pour lui répéter les sages avertissements de maître Perrichon, le fermier du roi.

Sarah éprouvait donc une vague inquiétude en attendant Guillaume ; mais comme le couvre-feu sonnait aux paroisses voisines, Guillaume arriva.

Alors Sarah oublia ses terreurs pour ne songer qu'à son cher Henri.

— Eh bien ! lui dit-elle, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— De mauvaises, répondit Guillaume.

Sarah tressaillit.

Madame, reprit l'ancien commis de maître Loriot, les affaires de la religion s'embrouillent de plus en plus.

— Mais lui… le roi de Navarre ? demanda Sarah pleine d'anxiété.

— Oh ! rassurez-vous, dit Guillaume, il est sain et sauf jusqu'à présent.

— Eh bien ! que m'importent les affaires de la religion ?

— Minute ! dit Guillaume, vous allez voir. Il y a depuis deux jours une grande fermentation dans Paris.

— Contre qui ?

— Contre les huguenots. Or, le roi de Navarre est huguenot…

— C'est vrai, dit Sarah, mais il est le beau-frère du roi.

— Ah ! dame ! continua Guillaume, je vous-dis ce qu'on m'a dit. J'ai passé une heure dans un cabaret où il y avait des catholiques passionnés, qui disaient que le duc de Guise allait venir à Paris.

— Eh bien ?

— Et qu'il massacrerait tous les huguenots.

Sarah n'attacha qu'une importance médiocre à ces paroles, mais elle devint pâle lorsque Guillaume ajouta :

— René le Florentin, s’est encore tiré des mains du bourreau.

Et Guillaume, qui avait appris tous les détails de l’enlèvement du Florentin au moment où on le menait au supplice, Guillaume, disons-nous, raconta l’événement dans tous ses détails.

— Ô mon Dieu ! murmura l’argentière éperdue, permettrez-vous qu’un tel misérable triomphe toujours ?

Et comme la soirée fraîchissait, elle quitta le jardin et rentra dans la maison.

Puis elle dit encore à Guillaume :

— Qui sait ? le roi de Navarre m’écouterait peut-être, si je lui donnais un conseil.

— Quel conseil voulez-vous donc lui donner, madame ?

— De quitter le Louvre et de s’en retourner en Navarre.

— C’est une belle idée tout de même, observa. Guillaume.

Sarah s’assit devant une table et écrivit :

« Sire,

« Permettrez-vous à une amie des anciens jours de vous donner un avis, du fond de sa retraite ?

« Vous êtes roi de Navarre, et non roi de France, hélas !

« Votre capitale est Nérac et non point Paris. Pourquoi vous dérober à l’amour de vos sujets ?

« Pourquoi fuir vos États ?

« Le Louvre est un méchant lieu, Sire, où la trahison et le crime veillent dans l’ombre ; vos ennemis sont nombreux. Le plus terrible de tous, René, vient d’échapper, une fois encore, au juste châtiment qui l’attendait… »

Sarah interrompit un moment sa lettre pour dire à Guillaume qui l’avait suivie dans sa chambre :

— Tu iras à Paris demain matin.

— Oui, madame.

— Tu te rendras chez Malican.

— Lui dirai-je que vous êtes ici ?

— Non, mais tu le prieras, d’aller te quérir soit Myette, soit Nancy, et tu leur remettras ma lettre.

— Vous serez fidèlement obéie, madame, dit l’honnête Guillaume.

— Et maintenant, acheva l’argentière, va te coucher, mon pauvre garçon ; mais auparavant, lâche Pluton et ferme bien toutes les portes.

Guillaume partit.

Alors Sarah se remit à écrire.

Dans sa lettre elle donnait des conseils au roi de Navarre, elle le suppliait de quitter Paris, de retourner en Navarre ; elle faisait appel à sa prudence des anciens jours et lui remettait en mémoire que la reine Catherine avait une réputation de perfidie établie dans toute l’Europe. Enfin, elle le conjurait de songer que, une fois encore, le Florentin René, René l’empoisonneur, était sorti de prison ; que sans doute il aurait bientôt reconquis le crédit dont il jouissait à la cour de France, et que le premier usage qu’il ne manquerait pas de faire de ce crédit serait de se venger de lui par tous les moyens possibles.

Mais tout à coup un aboiement retentit au dehors.

C’était Pluton, le chien de garde, qui venait de faire entendre sa voix grondeuse.

La jeune femme fit un soubresaut sur son siège et prêta l’oreille.

En même temps, il lui sembla qu’on parlait dans le jardin.

Alors les sinistres prédictions du fermier royal de la Grange-Batelière lui revinrent en mémoire, et une sueur glacée perla le long de ses tempes…

Chapitre 39

La belle argentière se leva et alla jusqu’à la croisée, qu’elle entrouvrit. Puis elle regarda dans le jardin. La nuit était sombre et silencieuse. Le chien s’était tu.

— C’est un passant attardé, pensa la jeune femme.

Et elle vint se rasseoir devant la table et continua à écrire à son cher Henri.

Mais quelques minutes s’étaient à peine écoulées qu’elle se reprit à tressaillir.

Un bruit sourd, difficile à définir, une sorte de craquement venait de se faire entendre.

On eût dit une pesée exercée sur une porte.

Sarah, un peu effrayée, se leva de nouveau.

— Guillaume ! appela-t-elle.

Mais Guillaume dormait sans doute, et il n’entendit pas.

Alors elle prit un flambeau, ouvrit la porte de sa chambre et gagna le corridor, résolue à faire une minutieuse inspection de la maison.

Elle ne vit personne dans l’escalier et descendit au rez-de-chaussée.

Mais là, elle poussa un cri.

Deux hommes, le visage barbouillé de suie, venaient d’entrer dans le vestibule.

L’un d’eux avait une barre de fer sur l’épaule.

L’autre tenait un poignard à la main.

Ces deux hommes venaient de forcer la porte d’entrée et s’apprêtaient, sans doute, à gravir l’escalier, lorsqu’ils avaient subitement vu paraître l’argentière, son flambeau à la main.

Cette apparition n’avait point été prévue par eux probablement, car ils demeurèrent un peu interdits et hésitèrent un moment.

Létourneau et Pandrille avaient compté trouver l’argentière au lit.

En la voyant debout, ils craignirent qu’elle n’appelât au secours assez fort pour qu’on accourût.

Mais le cri jeté par l’argentière avait été à demi éteint par l’effroi qui la prit à la gorge.

— Chut ! taisez-vous, madame, dit enfin Létourneau en posant un doigt sur ses lèvres.

— Faut-il l’étourdir du coup ? demanda Pandrille bas à Létourneau en levant sa barre de fer.

— Non, pas encore.

Et Létourneau fit un pas vers elle. Sarah, immobile, glacée d’épouvante, n’eut pas la force de reculer.

— Allons, ma petite dame, dit Létourneau, vous êtes trop gentille pour que nous ne puissions pas nous entendre…

Sarah essaya de fuir, d’appeler.

Mais sa gorge était aride, ses jambes refusèrent de la porter.

— Ma petite dame, continua Létourneau tout bas, ne criez pas, n’appelez pas ! ça vous porterait malheur.

Et il faisait briller la lame de son poignard.

— Que voulez-vous de moi ? balbutia enfin Sarah.

— Vous parler d’abord de votre défunt époux M. Loriot.

Sarah comprit que ces hommes venaient pour la dépouiller…

— Vous avez de la chance tout de même, chère madame Loriot, continua Létourneau d’un ton narquois, une fière chance, d’être ainsi venue à notre rencontre.

L’argentière regardait ces deux hommes avec stupeur.

Le cabaretier continua :

— Mon ami Pandrille, qui est expéditif, n’aurait pas pris la peine de causer avec vous, s’il vous avait trouvée au lit et dormant…

L’argentière frissonna.

— Tandis que… maintenant… on pourra peut-être s’entendre…

— Mais que voulez-vous donc de moi ? répéta la jeune femme, dont les dents s’entrechoquaient.

— Vous vous appelez madame Loriot, reprit Létourneau ; vous êtes la veuve de l’argentier de la rue aux Ours, et vous avez plus d’écus que S.M. le roi Charles IX. Il nous faut tout ce que vous avez, si vous tenez à la vie : est-ce clair ?… Il nous faut…

Létourneau n’acheva pas, car un éclair brilla au seuil de la porte entrouverte une détonation se fît entendre, une balle siffla et le cabaretier, frappé en pleine poitrine, lâcha un épouvantable juron, tournoya sur lui-même pendant une minute et tomba raide mort.

En même temps deux hommes s’élancèrent dans le corridor pour tenir Pandrille en respect.

Ces deux hommes, on le devine, n’étaient autres que Noë et son ami Hector.

Tous deux avaient le pistolet au poing, la dague aux dents, une main sur la garde de leur épée.

Pandrille le colosse était lâche autant que cruel : il vit tomber son maître, et la peur le prit.

Un moment il songea à fuir…

Mais Hector lui barra le passage et l’ajusta avec son pistolet.

En même temps, Noë laissait échapper une exclamation de surprise.

— Rends-toi ! disait Hector au garçon cabaretier.

— Sarah ! s’écriait Noë stupéfait.

— Grâce ! messeigneurs, murmurait Pandrille, grâce !!!

La belle argentière encore épouvantée regardait Noë.

— Jette ta barre ! ordonna Hector d’un ton impérieux, ou je te casse la tête.

Pandrille laissa tomber son redoutable instrument.

Noë, pendant ce temps-là, courut à l’argentière défaillante, et la soutint dans ses bras.

Tout cela fut l’affaire d’un instant. Pandrille, cette intelligence obtuse qui avait pris l’habitude d’obéir machinalement à Létourneau, contemplait d’un air hébété le cadavre de son maître qui gisait dans une mare de sang.

— Allons ! mon bonhomme, dit Hector, il faut voir à nous expliquer un peu, et savoir ce que tu venais faire ici…

Mais Hector, qui cherchait des explications, fut interrompu par l’arrivée subite d’un nouveau personnage : c’était Guillaume.

Si le fidèle valet avait été un moment en défaut, s’il avait succombé au sommeil, demeurant sourd à l’aboiement du chien et au bruit de la porte que Létourneau avait crochetée, du moins, réveillé en sursaut, il avait bondi en entendant le coup de pistolet tiré par Noë.

Guillaume accourait éperdu, haletant, croyant déjà à un épouvantable malheur.

D’un regard, il embrassa toute la scène : il vit Létourneau mort, Pandrille cloué sous le regard d’Hector, et Sarah que Noë soutenait dans ses bras.

Il comprit tout, comme s’il avait tout vu.

— Guillaume ! s’écria Noë.

— Ah ! monsieur, monsieur ! s’écria le pauvre garçon que l’émotion étouffait, que s’est-il donc passé ? Comment êtes-vous ici ?

— Nous sommes arrivés, répondit Noë dont l’humeur gasconne reprit le dessus, comme la marée en carême.

— Il n’était que temps ! murmura Hector…

Puis, visant de garçon cabaretier que la vue de ce canon de pistolet braqué sur lui gênait singulièrement :

— Voici un coquin, dit-il, qu’il faut réserver pour une bonne corde neuve et une potence de vingt pieds de haut.

— Oh ! les misérables ! exclama Guillaume qui, en dépit de la suie dont ils s’étaient barbouillés, avait reconnu Pandrille et le cadavre de son maître.

— Mais, continua Hector, puisque nous sommes en pays de connaissance, monsieur… Guillaume… c’est le nom, je crois, que mon ami Noë, que vous paraissez-connaître beaucoup, vient de vous donner ?…

— Oui, monsieur.

— Occupons-nous de ce drôle.

— Vous devriez bien le tuer tout de suite, dit Guillaume, que son amour pour sa maîtresse rendait féroce.

— J’y ai songé, dit Hector, mais il est désarmé, et frapper un homme désarmé porte malheur.

— Qu’en allons-nous faire, alors ?

— Le mettre en un lieu de sûreté jusqu’à ce que deux soldats du guet le viennent prendre…

— Il faut le mettre dans la cave, dit Guillaume.

— Ferme-t-elle bien ?

— La porte est en chêne ferré et elle est pourvue d’une bonne serrure et de verrous.

— Et où est cette cave ?

— Là-bas, au bout de cet escalier.

— Marche ! dit Hector, marche devant nous ! sinon je t’envoie une balle entre les deux yeux.

Le garçon cabaretier était plus mort que vif. Il obéit.

Guillaume, qui avait un flambeau à la main, passa le premier.

Hector força Pandrille à suivre Guillaume, et tous trois s’engouffrèrent dans les profondeurs béantes et noires de l’escalier qui conduisait à la cave.

Pendant ce temps, Noë, revenu de sa surprise, et Sarah, de son épouvante, s’étaient pris à causer.

Noë avait emporté l’argentière encore défaillante dans une petite salle qui se trouvait à droite du corridor et dont la porte était ouverte.

Puis, tandis que Guillaume et Hector s’assuraient de Pandrille, le mari de Myette et la veuve de Samuel Loriot avaient échangé rapidement ces questions :

— Comment êtes-vous ici ?

— D’où venez-vous ?

— Pourquoi nous avoir fuis ?

À cette dernière question, la pauvre femme était devenue toute pâle.

— Ah ! dit Noë, je sais bien que vous l’aimez… je sais bien que la vue de son bonheur a été pour vous un supplice… et cependant…

Il hésita et la regarda :

— Mais vous-êtes l’ange du dévouement et de l’abnégation, vous, reprit-il.

— Je tâche de faire quelque bien, murmura, l’argentière.

— Vous saurez souffrir encore, n’est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire, ami ?

— Je veux dire que Henri a besoin de vous, ma chère Sarah.

— Ah ! fit-elle.

Et son visage si pâle s’empourpra subitement.

— Oui, reprit Noë, il faut que vous voyiez Henri, il faut que vous le décidiez à quitter Paris…

— Mon Dieu ! c’est ce que je lui écrivais il y a une heure, et je comptais lui faire parvenir ma lettre…

— Mieux vaut le voir.

— Je le verrai, balbutia-t-elle d’une voix altérée.

— Ah ! Sarah, reprit Noë, quelque chose me dit que vous serez le bon génie de notre Henri, que vous le sauverez du péril où il va tête baissée.

— Je le sauverai ! répondit l’argentière, qu’un pressentiment de l’avenir assaillit sans doute en ce moment.

En ce moment aussi Hector et Guillaume revinrent de la cave où ils avaient solidement enfermé le garçon cabaretier.

— Ma chère Sarah, dit alors Noë, nous ne pouvons vous emmener hors de cette maison au milieu de la nuit ; mais nous ne pouvons non plus vous y laisser seule. Il faut que je voie le roi de Navarre le plus tôt possible, cette nuit même. Je rentre donc à Paris, mais je vous laisse sous la sauvegarde de mon ami Hector.

L’argentière regarda le jeune Gascon, dont la loyale figure lui plut.

Hector aussi regarda l’argentière, et la beauté mélancolique de la pauvre veuve l’impressionna d’une façon bizarre…

Hector avait vingt-deux ans et il n’avait encore jamais aimé…

Chapitre 40

Noë, après avoir installé Hector dans la petite maison de feu le chanoine, en lui confiant la garde de Sarah, s'en revint fort tranquillement à l'auberge du *Bon Catholique*, dont la porte était demeurée entrouverte.

Noë voulait reprendre son cheval. Avant d'aller à l'écurie pour le détacher, il entra dans la salle basse afin de s'y procurer de la lumière : dans ce but, il déterra un des tisons enfouis sous la cendre.

Puis il se mit à souffler dessus et à en arracher des étincelles, en le rapprochant de la lampe que les deux bandits avaient laissée sur la table.

Comme il se livrait à cette opération, il entendit un pas au dehors.

Ce pas s'arrêta sur le seuil et une voix inconnue à Noë cria :

— Hé ! Létourneau !

Noë se retourna.

— Que voulez-vous ? dit-il.

Il venait d'allumer la lampe.

Un grand vieillard à l'air fort noble était sur le pas de la porte.

Ce vieillard reconnut sur-le-champ qu'il n'avait point affaire au cabaretier, mais bien à un gentilhomme.

Aussi salua-t-il.

Noë rendit le salut.

— Excusez-moi, monsieur, dit le vieillard, je passais devant la porte de ce méchant drôle, et en entendant du bruit chez lui à une heure aussi avancée, j'ai eu la curiosité de savoir ce qui s'y passait.

— Ah ! dit Noë.

— Il se brasse souvent bien des mauvaises actions dans cette maison, ajouta le vieillard.

— À qui le dites-vous ? fit Noë, j’en sais quelque chose.

— Ce Létourneau, poursuivit le vieillard, est l’homme le plus mal famé des environs de Paris.

— On le dit.

— Il a volé, pillé, assassiné !…

— Je le crois.

— Et il ne craint guère que moi, par ici !

Noë eut un sourire énigmatique :

— Moi, je crois, dit-il, qu’il ne vous craint plus.

— Bah ! fit le vieillard.

— Ni vous, ni personne, monsieur.

— Pourquoi ?

Mais parce qu’il est mort.

— Oh ! oh ! fit le vieillard.

Tout à coup il recula et ses cheveux se hérissèrent, (P. 837.)

— Je l’ai tué, ajouta Noë aussi simplement que s’il eut parlé de la chose la plus naturelle et la plus indifférente du monde.

— Vous ? dit le vieillard étonné.

— Moi-même, monsieur, moi, Amaury de Noë, gentilhomme béarnais et ami du roi de Navarre.

— Pourquoi donc l’avez-vous tué ? demanda-t-il.

— Pour l’empêcher d’assassiner une pauvre femme.

— Ah ! mon Dieu ! je devine, c’est la dame de la petite maison, là-bas ?

— Justement, dit Noë.

Le vieillard respira.

— J’avais pourtant prévenu le domestique, dit-il ; je ne sais ; pourquoi, mais je pressentais que ce misérable Létourneau méditait quelque crime abominable à l’endroit de cette maison. Chaque fois que Guillaume venait à la ferme…

Noë eut un geste de curiosité que le vieillard comprit.

— Tel que vous me voyez, dit-il, je me nomme Antoine Perrichon, et je suis fermier royal de la Granges-Batelière.

Noë salua.

— Ah ! dit-il, j’ai ouï parler de vous, messire ; vous êtes noble homme, et le roi François vous a baillé des lettres patentes, n’est-ce pas ?

Il y eut un nouveau salut échangé entre le noble et le gentilhomme.

Puis Noë, qui aimait fort à savoir toute chose, Noë regarda le fermier royal et lui dit :

— Vous vous couchez bien tard, monsieur Perrichon.

— Je viens de Paris, où je suis allé voir un mien parent qui est logé au *Grand Charlemagne.*

L’hôtellerie du bord de l’eau, eu aval du bac de Nesle ?

— Précisément.

— On m’a dit qu’elle était tenue, ajouta Noë, par un drôle qui ne vaut pas mieux que celui que je viens d’envoyer dans l’autre monde.

— Hum ! murmura le fermier royal, c’est un peu mon avis. Maître Pernillet est un mauvais chien, il se targue d’être bon catholique et prétend qu’assassiner un huguenot est une œuvre pie.

— Merci bien ! dit Noë.

Il est des gens qui se plaisent et se conviennent à première vue.

— Voilà un brave homme, ou je me trompe fort, s’était dit Noë.

— Voilà un joli garçon qui a l’air d’avoir le cœur sur la main, avait pensé Perrichon.

— Ma foi ! monsieur, dit Noë, j’ai bu de fameux vin ici il y a deux heures.

— Ah ! ah !

— Si nous vidions une bouteille à la santé l’un de l’autre ?

— C’est une bonne idée, répondit le fermier, qui n’avait jamais refusé de trinquer avec personne.

— Je sais où est la cave, ajouta Noë en prenant la lampe d’une main et soulevant la trappe de l’autre.

On descendait à la cave par une échelle de meunier.

Cette échelle avait une dizaine de marches.

Quand il fut sur la dernière, Noë s’arrêta un moment, leva sa lampe et se fit un abat-jour de sa main, afin de s’orienter.

Il lui parut que la cave était divisée en deux caveaux, car il vit une porte tout au fond, entre deux rangées de futailles.

— Ce doit être le bon endroit, pensa-t-il.

Il se dirigea vers cette porte, et s’aperçut qu’elle était fermée.

Seulement il est des heures où l’homme est sujet à une sorte de divination.

Noë leva la tête, vit un trou dans la voûte, et instinctivement il passa la main dans ce trou.

Une clef s’y trouvait. Il la plaça dans la serrure.

La clef tourna, la porte s’ouvrit.

Noë fit trois pas en avant, puis, tout à coup, il recula et ses cheveux se hérissèrent.

— À moi, monsieur Perrichon ! cria-t-il.

Le fermier royal entendit cet appel, et il se hâta de descendre, guidé par la clarté lointaine de la lampe que Noë tenait toujours à la main.

Le vieillard trouva le compagnon du roi Henri immobile, pâle, l’œil fixé sur un objet étrange.

C’était une énorme futaille renversée, de laquelle sortaient deux pieds humains.

— Regardez ! balbutia-t-il.

Noë était brave, certes, et comme pas un, mais il ne pouvait se défendre, et en cela il ressemblait à beaucoup de gens, de cette terreur superstitieuse qu’inspire la vue d’un cadavre.

Les pieds qui sortaient de la futaille étaient chaussés de bas de soie rouges, ce qui était une preuve certaine qu’ils appartenaient à une personne de qualité.

Maître Perrichon éprouva comme Noë un premier mouvement de répulsion et d’horreur, mais il s’en rendit maître sur-le-champ et il marcha droit à la futaille, tandis que Noë demeurait toujours immobile au milieu du caveau.

Il prit ces deux pieds qui passaient, les tira a lui, et Noë vit apparaître un cadavre parfaitement intact et dont la mort, à première vue, semblait toute récente.

Le visage seul était méconnaissable, défiguré qu’il était par une horrible plaie qui l’avait fendu de haut en bas, et qui avait dû être faite par un instrument contondant.

Noë songea sur-le-champ à cette barre de fer que Pandrille, le garçon cabaretier, portait sur son épaule.

Évidemment l’homme qu’on avait tué avait été frappé durant son sommeil.

— Oh ! le misérable Létourneau ! murmura le fermier royal. Ce n’était donc point à tort que la rumeur publique l’accusait de faire disparaître les gentilshommes qui s’attardaient chez lui ?

Le cadavre était celui d’un jeune homme ; le costume dont il était revêtu indiquait un page, et sa casaque bleue était celle que portaient les serviteurs du duc d’Alençon.

— Il a l’air mort d’hier, dit maître Perrichon, mais je gagerais qu’il y a plus de quinze jours qu’il est là. Nous sommes ici dans un souterrain qui a la propriété bizarre de conserver les corps.

Noë, revenu de sa première stupeur, s’était pris à examiner curieusement le cadavre.

— Ou l’a assassiné pour le voler, dit-il.

— C’est probable…

— Et d’ailleurs, la chose est facile à vérifier. Fouillons-le, je gage qu’il n’a pas sur lui une pistole.

Maître Perrichon s’agenouilla devant le cadavre et suivit le conseil de Noë. Il retourna les poches l’une après l’autre, chacune était vide.

Mais, en passant la main sur la poitrine du mort, il sentit tout à coup quelque chose de sec qui lui parut être du parchemin.

Il écarta la chemise et retira en effet une lettre pliée en quatre, retenue et scellée par un fil de soie.

— Qu’est-ce que cela ? dit-il.

Il tendit la lettre à Noë, ajoutant :

— Excusez-moi ! je ne sais pas lire.

Noë tressaillit en jetant les yeux sur la suscription de la lettre :

À madame Catherine, reyne de France.

Sur-le-champ Noë fit cette réflexion :

— Puisque maître Perrichon ne sait pas lire, c’est le cas d’en profiter.

Et il dit tout haut :

— Cette lettre est adressée au roi de Navarre, mon maître.

— Ah ! dit le fermier royal.

— Et je reconnais maintenant le pauvre garçon.

— Vraiment ?

— Ce doit être un page de Mgr le duc d'Alençon qui, vous le savez, est grand ami du roi de Navarre.

— Ah !

— Et je me souviens que mon maître a reçu de lui un second message dans lequel il était question d'un certain page Renaud dont nous n'avons jamais entendu parler.

— Et pensez-vous que ce message soit important ?

— Ma foi ! je vais vous dire cela…

— Comment ! fit le fermier étonné, est-ce que vous oseriez décacheter cette lettre ?

— C'est moi qui ouvre toutes celles qui sont adressées au roi mon maître.

— Ah !

— Je suis son secrétaire.

Maître Perrichon, à qui Noë plaisait de plus en plus, le crut sur parole.

— Remontons, dit le Gascon : la vue de ce cadavre m'est odieuse.

— Et n'oublions pas le vin, observa le fermier royal.

— Ma foi ! je n'ai plus soif…

— Bah ! bah ! nous verrons bien…

Le fermier repassa dans le deuxième caveau et fit main basse sur quatre ou cinq bouteilles poudreuses.

Puis tous deux remontèrent dans la cuisine du cabaret naguère tenu par maître

Létourneau, aujourd’hui défunt.

Noë, tout en remontant, faisait la réflexion suivante :

— Qui sait ? la lettre que le hasard vient de faire tomber en mes mains renferme peut-être un petit secret d’État. Si je pouvais, de mon côté, tenir Mme Catherine en respect en lui jouant un mauvais tour !… J’ai toujours eu l’idée qu’elle conspirait contre le roi son fils avec son autre fils le duc d’Alençon qui est son Benjamin, comme chacun sait. Voyons.

Et tandis que maître Perrichon étalait deux verres sur la table et décoiffait la première bouteille, – Noë brisa le fil de soie et le cachet du message.

Chapitre 41

Le message de S.A. Mgr le duc d'Alençon, second frère du roi, à la reine mère, Mme Catherine de Médicis, était ainsi conçu :

Angers, juillet 1572,

« Madame ma mère,

« M'étant toujours estimé heureux de vos bons conseils, je ferai aujourd'hui encore comme vous me le commandez, et je demeurerai tranquillement dans mon gouvernement d'Angers, attendant des jours meilleurs.

« Ce que vous me marquez de l'humeur sombre et de l'état de maladie du roi mon frère me confirme dans l'opinion que j'ai qu'il ne saurait vivre longtemps encore.

« Je compte plus que jamais, madame ma mère, que vous ferez tout votre possible, comme par le passé, pour ruiner de plus en plus mon frère de Pologne dans l'esprit du roi. Cela dépend de vous entièrement, surtout maintenant que, par suite de notre petite comédie huguenote, vous avez repris tout votre pouvoir.

« J'ai eu des nouvelles du gentilhomme huguenot qui s'est laissé prendre de si bonne grâce et que nous avons ensuite laissé évader, comme c'était convenu.

« Le digne homme a gagné la frontière flamande sans encombre, et il va prendre du service dans l'armée du roi d'Espagne.

« Je vous mande ces nouvelles par un page à moi en qui j'ai toute confiance et qui mâcherait et avalerait mon message, si besoin était.

« Sur ce, madame ma mère, je prie Dieu qu'il vous ait en sa garde.

« François. »

Noë avait lu ces quelques lignes sans sourciller.

— Eh bien ? demanda curieusement Antoine Perrichon.

— Ma parole d'honneur ! répondit Noë, il n'y a que les princes pour avoir ainsi du temps à perdre et du parchemin à gâter. Voilà Mgr le duc d'Anjou qui écrivait une longue lettre à mon maître le roi de Navarre, devinez pour quoi et sur quoi ?

— Dame ! je ne sais…

— À la seule fin de lui donner des conseils sur l’éducation d’un gerfaut dont il lui fit présent voici trois mois.

Antoine Perrichon se mit à rire.

Noë serra le parchemin dans la poche la plus sûre de son pourpoint, ajoutant :

— Et dire que cela a coûté la vie à un malheureux page !

— Pauvre diable !… murmura le fermier royal.

— Buvons à sa mémoire, et à votre santé, monsieur Perrichon !

Le fermier et Noë choquèrent leurs gobelets, et Noë décoiffa une deuxième bouteille.

— Ah çà ! dit le fermier, qu’allez-vous faire du garçon cabaretier, ce colosse stupide dont Létourneau avait fait son instrument ordinaire ?

— Il est enfermé dans la cave de la maisonnette.

— Vous me l’avez dit.

— Et je vous réponds qu’il ne s’échappera point. Mon ami est là.

— Oh ! je suis persuadé qu’il le gardera fidèlement. Mais ensuite ?

— Demain au matin je dirai un mot au chevalier du guet.

— C’était ce que j’allais vous conseiller.

— Et, en attendant, ajouta Noë en se levant, je vais me coucher.

— Ici ?

— Oh ! non, je retourne à Paris. Le roi de Navarre m’attend.

Noë se leva, mais Perrichon l’attira.

— Un instant, monsieur, dit-il, excusez-moi, mais je vais vous faire une question. Le roi de Navarre est toujours huguenot ?

— Toujours.

— Et vous ?

— Moi aussi.

— Ah ! soupira le fermier.

— Est-ce que cela vous chagrine, monsieur Perrichon, par hasard ?

— Hum ! un peu.

— Pourquoi cela ?

— Parce que depuis quelque temps on parle de choses mauvaises à l'endroit des huguenots.

— Hé ! hé ! pensa Noë, voici peut-être un homme qui m'apprendra des choses utiles.

Et il se rassit.

— Buvons donc encore un coup, reprit le fermier royal, qui fit sauter le bouchon d'une troisième bouteille.

— Volontiers, monsieur Perrichon.

— Tenez, moi qui vous parle, j'aime beaucoup le roi de Navarre, parce qu'autrefois, quand j'étais soldat, j'ai servi sous les ordres de son père, le roi Antoine de Bourbon, qui alors n'était que duc.

— Et vous croyez…

— Je crois qu'il y a une grande fermentation parmi les bourgeois de Paris, lesquels adorent le duc Henri de Guise.

— Vraiment ?

— Et vous pensez bien que le duc déteste le roi de Navarre.

Maître Perrichon cligna de l'œil et Noë comprit qu'il était au courant des affaires du Louvre.

— Un soir, le roi de Navarre peut s'attarder sans escorte dans un quartier de Paris où il y aura affluence de populaire, poursuivit le fermier. Eh ! mon Dieu ! un coup est bientôt parti…

— Savez-vous, monsieur Perrichon, que vous me dites là d’étranges choses ?

— C’est que j’ai mes raisons pour cela.

— En vérité !

— Et si j’étais sûr que le roi de Navarre suivît un bon conseil…

— Le roi mon maître est trop sensé, monsieur Perrichon, pour mépriser un sage avertissement.

— Ma foi, tant pis ! je vais vous dire ce que j’ai appris.

— Voyons !

— Figurez-vous donc que je me promène volontiers, la nuit. Les gens de mon âge dorment peu. Je me couche de bonne heure, mais avant que le coq ait chanté je suis sur pied, et alors je vais prendre l’air, surtout dans cette saison où il fait chaud.

— Dites qu’on étouffe !

— Donc, il y a trois jours, ou plutôt trois nuits, je m’étais assis sur un banc, à la porte de ma ferme, lorsque j’entendis le pas de deux chevaux qui suivaient le chemin de Montmorency, lequel passe devant la porte de ce cabaret et devant celle de ma ferme. Tout le monde dormait à la Grange-Batelière ; il n’y avait pas la moindre lumière aux croisées et la nuit était assez obscure. Ces deux cavaliers allaient au pas et se dirigeaient vers Paris. Ils passèrent à trois pas de moi sans me voir, et j’entendis l’un d’eux qui disait :

« — Le duc se moque de moi, s’il espère que je me chargerai du Béarnais de la façon qu’il l’entend : je me bats, mais je n’assassine point.

« — Ni moi, dit l’autre.

« — D’autant plus, reprit le premier, que Paris fourmille de bourgeois qui tirent fort bien un coup d’arquebuse, et qui sont toujours très heureux d’être agréable au duc. »

— Et c’est là, dit Noë, tout ce que vous avez entendu ?

— Tout. Mais j’en ai conclu que le *Béarnais* était le roi de Navarre.

— C’est probable.

— Et l’accent germanique de l’un des cavaliers m’a donné lieu de penser que le duc dont il parlait pouvait bien se nommer Henri de Guise.

— C’est aussi mon avis.

— Or, acheva maître Perrichon, je vous conseille de bien garder votre maître, monsieur de Noë.

— Et moi je vous remercie de votre conseil, monsieur Perrichon.

Cette fois Noë se leva pour tout de bon, et éclairé par Perrichon, il s’en alla à l’écurie brider son cheval.

— Celui-là ? dit le fermier en montrant le cheval d’Hector.

— Mon ami le retrouvera ici demain matin. Il n’y avait de voleurs, j’imagine, que les hôtes de cette maison.

Et Noë sauta en selle, serra la main de Perrichon, fermier de la Grange-Batelière, et piqua des deux vers Paris.

Vingt minutes après, il entrait au Louvre. Deux heures du matin sonnaient à Saint-Germain-l’Auxerrois.

Cependant le roi de Navarre n’était point couché, et Noë, en traversant la cour intérieure du Louvre, aperçut une lumière qui brillait aux croisées de la petite salle où le jeune roi avait installé son cabinet de travail.

Cette salle, on s’en souvient, communiquait d’une part à l’appartement de la reine Marguerite, et de l’autre à la chambre de Noë.

Ce fut par cette dernière pièce que le compagnon du roi Henri pénétra chez lui.

Le jeune prince était assis devant une table, son menton dans ses mains, les yeux fixés sur un volume de vénerie que lui avait prêté le roi Charles IX.

Noë entra sur la pointe du pied.

Le roi l’aperçut et lui dit, sans changer d’attitude :

— Il paraît décidément que Montmorency est au bout du monde. Voici bien longtemps que je t’attends… Tu sais pourtant que je ne t’ai point envoyé à mon cousin de Condé à la seule fin de lui offrir mes civilités.

— J’ai été un peu long, c’est vrai, dit Noë, mais je n’ai pas perdu mon temps.

— Ah ! ah !

— Et entre autres choses, j’ai mis la main sur une lettre qui vous fera quelque plaisir, Henri.

Noë, à ces mots, tira de sa poche le message du duc d’Alençon à la reine mère et le plaça triomphalement sous les yeux de Henri.

Le roi de Navarre le lut, le relut, comme s’il eût voulu l’apprendre par cœur, puis il regarda Noë.

— Eh bien ! dit-il, que comptes-tu faire de ce bout de parchemin ?

— Votre Majesté fera bien de le porter au roi.

Henri secoua la tête.

— Cependant, dit Noë, c’est la preuve irréfutable que le roi a été joué et que le complot découvert par la reine…

— Était une comédie ?

— Dame !

— Raison de plus pour ne point porter ce message au roi…

— Plaît-il ? fit Noë.

— Et le conserver précieusement.

— Je ne comprends pas.

— Mon bon ami, dit le prince en souriant, connais-tu l’histoire ancienne ?

— Un peu.

Il fallut quelques minutes pour déblayer l'entrée. (P. 850.)

— Et d’un sujet de ce même tyran nommé Damoclès ?

— Certainement.

— Alors tu connais l’histoire de cette épée qui était suspendue par un fil ?

— Justement. Mais je ne vois pas ce qu’il y a de commun entre l’épée de Damoclès et ce message.

Alors, tu es un niais !

— Merci !

— Ce n’est pas au roi qu’il faut porter ce message, c’est à Mme Catherine.

— Bah ! fit Noë stupéfait.

— Du moins, c’est une copie qu’il faut lui faire tenir.

— Ah ! bon ! je commence à comprendre, dit Noë.

— C’est fort heureux…

— Et quand Mme Catherine saura que l’original est entre nos mains…

— Elle nous ménagera.

— C’est égal, sire, dit Noë, j’en reviens toujours à mon opinion première.

— Quelle est-elle ?

— Que nous ferions bien d’aller faire un tour en Navarre.

Henri haussa les épaules.

— Et ce n’est pas seulement mon opinion, à moi…

— Ah !

— C’est encore celle d’une personne que vous avez quelque peu aimée.

— Et qui se nomme ?

— Sarah.

Henri de Navarre pâlit et se sentit, à ce nom, saisi par une émotion violente.

— Tu l’as donc vue ?… s’écria-t-il d’une voix altérée.

Un sourire railleur glissa sous la blonde moustache de Noë :

— Chut ! vous allez réveiller la reine de Navarre, Sire !…

Chapitre 42

Un dicton du règne du roi Charles IX est ainsi conçu :

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf.

Ce dicton était vrai pour la première partie seulement.

On se levait de grand matin au Louvre, mais on s'y couchait fort tard quelquefois, surtout depuis que le Louvre était devenu un foyer perpétuel d'intrigues de toutes sortes.

Le roi de Navarre avait attendu Noë jusqu'à deux heures du matin, et nous venons de voir pénétrer enfin ce dernier dans le cabinet du roi son maître, lui montrer d'abord le parchemin trouvé sur le cadavre du page, et lui parler ensuite de la belle argentière Sarah.

La violente émotion qu'éprouva le jeune roi fit faire à Noë une foule de réflexions qu'il jugea convenable de condenser en un monologue.

— D'abord, se dit-il, on ne saurait douter de la faculté dont jouissent certains hommes d'aimer deux femmes à la fois. Évidemment Henri aime la reine Marguerite, mais il aime aussi Sarah. Ceci est hors de doute. Et même si Sarah eût été entourée du prestige qui environne une princesse, si elle eût été de sang royal, Henri eut fait fi de Marguerite. Donc Henri aime Sarah, et cette passion sur laquelle compte Mme de Montpensier pour opérer une diversion favorable à son frère le duc de Guise, je vais l'exploiter à ma manière.

Noë fit toutes ces réflexions en un clin d'œil, tandis que le prince, après avoir pâli, rougissait.

— Mais enfin, dit vivement ce dernier, explique-toi… où l'as-tu vue ?

— Henri, répondit Noë qui reprenait avec son compagnon d'enfance son ton familier ordinaire, si vous voulez que je vous dise où j'ai vu Sarah, il faut que vous écoutiez le récit de mon aventure.

— J'écoute.

Noë se prit à narrer qu'en revenant de Montmorency, il s'était arrêté avec Hector

dans le cabaret de Létourneau, et il lui fit le récit de tout ce qui s'était passé. Quand le prince apprit le danger que l'argentière avait couru, il s'écria :

— Non, je ne veux point laisser Sarah plus longtemps dans l'isolement où elle vit. Je veux qu'elle revienne parmi nous.

Noë haussa les épaules.

— Comment ! fit le prince, ne saurais-tu garder auprès de ta femme votre bienfaitrice ?

— Vous parlez comme si Mme Catherine était à Amboise…

Henri tressaillit.

— Et René au Châtelet.

Le prince eut un léger frisson.

— Enfin, continua Noë, Votre Majesté s'imagine qu'elle est toujours à ce bon temps où nous courions au grand galop sur la roule de *Beauséjour.*

— Pauvre Corisandre !… murmura le prince.

— Et vous pensez, Henri, que Mme Marguerite vous laissera courir la bonne aventure à votre aise.

— Ah ! diable ! dit le prince.

— D'ailleurs vous aimez toujours Sarah.

— Tu crois ? fit naïvement Henri.

— Un peu plus que la reine de Navarre encore…

— Tu es fou !

— Dame ! si je me trompe, si cet amour ne vous tient plus au cœur, il y a un moyen de vous en assurer.

— Voyons ?

— Pourquoi n'envoyez-vous pas Sarah en Navarre ?

— C'est juste.

— Je me charge de l’escorter… et je vous jure qu’il ne lui arrivera point malheur en route.

— Oh ! je me fie à toi.

— Si vous le voulez, continua Noë, dès demain matin je me mettrai en route avec elle.

— C’est un peu tôt, il me semble.

— Nullement, car d’un moment à l’autre la reine mère et René peuvent la retrouver.

— Cependant, j’aurais voulu la voir…

Noë eut un franc éclat de rire :

— Vous voyez bien, mon pauvre roi, dit-il, que ce serait peine perdue de vouloir vous prouver que vous n’aimez plus la belle argentière.

Alors le prince retrouva pour Noë un de ces mouvements d’expansif abandon de sa première jeunesse :

— Mon petit Noë, dit-il, ne penses-tu pas qu’on puisse aimer deux femmes à la fois ?

— J’en suis très convaincu.

— Sans que l’une fasse du tort à l’autre ?

— Hum !

— J’aime pourtant bien Mme Marguerite.

— C’est vrai, dit Noë, mais parfois un souvenir vous chagrine.

Un nuage passa sur le front de Henri.

— Car enfin, il est toujours désagréable de songer…

— Tais-toi !

— Et à votre place je continuerais à aimer Sarah…

— J’y songe.

— Sans remords aucuns.

La morale facile de Noë était du goût du prince.

— Cependant, dit-il, si Mme Marguerite allait avoir vent de la chose ?

— Bah !

— Elle m’aime… elle est jalouse.

— Oui, mais il me vient une bien belle idée, Henri.

— Voyons ?

— Envoyez Sarah à Nérac.

— Bon ! après ?

— Et puis prétextez un voyage de quelques semaines dans vos États. Henri secoua la tête :

— C’est impossible, dit-il.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons.

— J’écoute.

— La première, c’est que Mme Marguerite voudrait m’accompagner.

— Oh ! qu’à cela ne tienne ! je me chargerai bien, moi, de cacher Sarah de telle façon que la reine n’y verra goutte.

— Mais il y a une deuxième raison.

— Laquelle ?

— C’est que je veux rester à Paris.

Noë se mordit les lèvres.

— C’est singulier, Sire, dit-il, singulier en vérité ! que vous préfériez vivre ici menacé par le poignard et le poison, que de vous en aller paisiblement dans vos États où vos sujets vous adorent.

— Mon pauvre Noë, répondit le roi de Navarre, tu ne comprends rien à la politique.

— C’est selon.

— Sais-tu ce que je fais ici ?

— Ma foi ! non…

— Eh bien ! je médite une petite alliance offensive et défensive entre tous les protestants, non seulement de France, mais encore d’Allemagne. Je ne t’ai pas envoyé pour autre chose chez mon cousin le prince de Condé.

— Ah !

— Et j’imagine qu’il m’attendra au rendez-vous que je lui ai fixé ?

— Oui, Sire.

— Tu vois donc bien que je ne puis quitter Paris, en ce moment du moins.

— Mais si on vous assassine ?

Henri se redressa et son œil brilla d’une fierté suprême :

— Va, dit-il, si je dois être assassiné, l’heure de ma mort est lointaine encore. Ne t’ai-je pas dit un soir, en te montrant une étoile qui brillait au ciel, que je mourrais roi de France ?

Noë baissa les yeux sous le regard fulgurant du prince, et il se tut.

Cependant le jeune Béarnais était tenace et il n’abandonnait point facilement une idée lorsqu’il l’avait méditée longtemps.

— J’arriverai indirectement à mon but, se dit-il.

Puis il reprit tout haut :

— Il y a cependant un moyen de tout arranger, Henri.

— Tu crois ?

— Il faut laisser Sarah où elle est.

— Et puis ?

— Et vous l’irez voir tant que cela vous plaira.

Le visage du jeune prince s’épanouit.

— Tu as raison, dit-il. Et dès demain matin…

— Peste ! vous êtes pressé…

Henri rougit.

— À votre place j’attendrais jusqu’au soir, jusqu’après mon retour de Montmorency.

— C’est bien long, demain soir, murmura naïvement le prince.

— Bah ! dit Noë.

Et du doigt il indiqua le sablier placé dans un angle de la salle :

— Il est trois heures, dit-il ; bonsoir ! Sire, je vais me coucher.

— J’ai bien peur de ne pas dormir, soupira le jeune prince.

Il donna une poignée de main à Noë, ouvrit la porte de communication et passa dans la chambre de Mme Marguerite.

La reine de Navarre dormait et ne s’éveilla point.

— Ventre-saint-gris ! murmura le prince avec une humeur subite qui attestait que le souvenir de Sarah remplissait de nouveau son cœur, le bel amour de madame Marguerite ne résiste point au sommeil… Qui sait ? elle rêve peut-être à mon cousin de Guise…

Et Henri se coucha et se prit à songer à la belle argentière.

§

Cependant Sarah Loriot, encore toute bouleversée des événements de la soirée, n’avait point fermé l’œil de la nuit.

Pourtant Hector et Guillaume, installés au rez-de-chaussée de la maison, faisaient bonne garde, Létourneau était mort, Pandrille enfermé dans la cave.

Mais la terreur ne tenait peut-être dans le cœur de l’argentière qu’une place insignifiante ; peut-être songeait-elle à Henri.

La nuit s’écoula, le jour vint…

Sarah veillait toujours.

Elle entendit, comme le soleil se levait, un bruit de voix et de pas dans le jardin, et alors elle quitta son lit, s’enveloppa dans un peignoir et ouvrit sa croisée.

Noë était dans le jardin et trois hommes l’accompagnaient.

Ces trois hommes étaient des soldats du guet qui venaient arrêter Pandrille et le conduire au Châtelet d’où il ne sortirait plus.

Noë aperçut l’argentière et la salua, puis il frappa à la porte de la maison.

Guillaume ouvrit.

Noë pénétra dans le vestibule et aperçut d’abord son ami Hector.

Hector était pâle, sombre, abattu… Il roulait des yeux hagards.

— Qu’as-tu donc ? lui dit Noë.

— Moi ? rien, dit-il.

— Tu as un visage bouleversé ?

— J’ai le visage d’un homme qui n’a point dormi, voilà tout…

Noë crut Hector, ou du moins il feignit le croire.

Puis il monta chez l’argentière et lui dit rapidement :

— Ma chère Sarah, je vais remettre ce misérable que nous ayons enfermé dans la cave aux mains des soldats du guet, puis je remonterai vous voir.

— Ah ! lui dit Sarah, l’avez-vous vu ?

— Oui.

— Eh bien ! partira-t-il ?

— Non, à moins que vous ne me serviez… Attendez-moi… je remonte.

Et Noë rejoignit les hommes du guet.

Hector était toujours morne ; on eût dit qu’il sortait des fumées de quelque sombre ivresse.

Guillaume avait allumé une lampe et ; ouvrait la porte qui conduisait à la cave.

Il descendit le premier, puis Noë le suivit et derrière eux marchaient les soldats du guet.

Le caveau dans lequel on avait enfermé Pandrille, la veille au soir, était situé à l’extrémité de la cave.

Une solide porte de chêne bien ferrée et pourvue de verrous le fermait.

En outre, par un luxe de précaution, que justifiait suffisamment, du reste, la force herculéenne du garçon cabaretier, on avait entassé derrière cette porte tout ce qu’il y avait de pesant dans la cave, – des futailles, de grosses pierres, un vieux bahut dans lequel jadis le chanoine de Notre-Dame avait serré ses chasubles et ses autres vêtements sacerdotaux.

Il fallut quelques minutes pour déblayer l’entrée.

Puis Guillaume mit la clef dans la serrure et tira les verrous.

À l’intérieur du cachot on n’entendait aucun bruit.

— Le drôle dort sans doute, murmura Noë…

Et il ouvrit la porte.

— Mais un cri d’étonnement lui échappa alors ; et ce en fut répété par Guillaume et les soldats du guet.

Le cachot était vide…

Pandrille était parvenu à s’évader en se hissant jusqu’à un soupirail garni d’énormes barreaux de fer. Avec sa force gigantesque le garçon cabaretier avait tordu et descellé l’un de ces barreaux.

Chapitre 43

Quand il fut bien avéré que Pandrille s’était évadé, Noë fit cette réflexion philosophique :

— Après tout, je ferai garder Sarah ; par conséquent nous n’avons rien à craindre de ce drôle, et je suis moins intéressé à son supplice que je ne l’étais à celui de René.

Guillaume fit boire les archers pour les dédommager de leur course inutile, et Noë monta auprès de Sarah à laquelle il apprit l’évasion de Pandrille.

Ensuite, après lui avoir fait comprendre qu’elle n’avait plus rien à craindre du garçon cabaretier, il lui dit :

— Maintenant, parlons de Henri.

— Lui avez-vous remis ma lettre ? demanda Sarah.

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je préfère que vous lui disiez vous-même ce qu’elle contient.

Hector porta au cavalier un vigoureux coup de quarte, qui se trouva paré. (P. 858.)

— Le voir ! murmura l’argentière avec un subit effroi.

— Il le faut.

Sarah devint pâle comme une statue.

— Ô mon Dieu !… fit-elle d’une voix altérée ; mon Dieu !… si vous saviez ce que sa vue me fera souffrir !

Noë lui prit la main.

— Ma pauvre Sarah, dit-il, vous aimez Henri et vous seule pouvez le sauver.

— Le sauver !…

— Oui, vous seule pouvez lui faire quitter Paris ; – Paris, où le poignard et le poison le menacent ; Paris, où il se trame quelque abominable complot en ce moment.

— Ah ! s’il en est ainsi, parlez ! s’écria la noble femme. Parlez ! et je vous obéirai.

— Eh bien ! écoutez-moi.

Noë tenait toujours la main de Sarah dans les siennes.

— Henri vous aime, dit-il.

Sarah se sentit mourir.

— Il vous aime plus que jamais… et il est prêt à vous suivre au bout du monde.

— Mais vous savez bien…

— Chut ! écoutez…

Et Noë ne put s’empêcher de sourire :

— Vous savez bien, dit-il, que ce qu’on ne peut avoir par la force, il le faut avoir par la ruse…

— Que voulez-vous dire ?

— Henri a mis dans sa tête qu’il ne quitterait point Paris, et, quoiqu’on lui puisse dire, il tiendra bon.

— Que pourrai-je donc faire, moi ?

— Il le faut recevoir ici.

— Et puis ?

— Quand l’amour qu’il a pour vous aura repris tout son empire d’autrefois, lorsque, plus que jamais épris, Henri croira toucher au bonheur…

Sarah écoutait, pâle, frémissante, éperdue.

Noë continua :

— Alors, ma chère Sarah, vous prendrez la fuite, vous disparaîtrez.

— Mais, balbutia-t-elle, je ne comprends réellement pas…

— Vous fuirez, poursuivit Noë, mais on s’arrangera pour que votre fuite laisse des traces, et que ces traces Henri puisse les suivre.

— Ah !

— Et vous le conduirez ainsi jusqu’en Navarre. Comprenez-vous ?

— Oui ; mais…

Sarah n’osa parler.

— Oh ! je vous comprends, ma pauvre amie, dit Noë, qui pressa affectueusement sa main ; je vous comprends…

— Peut-être…

— Vous allez me dire que si vous agissez ainsi, Henri cessera d’aimer Marguerite, Marguerite qui est sa femme, Marguerite qui l’aime.

Sarah se prit à soupirer et ses yeux s’emplirent de larmes :

— Ah ! dit-elle, c’est un rôle infâme que vous m’allez faire jouer.

— Non, Sarah, non, répliqua gravement Noë, vous sauverez la vie de celui que vous aimez et que nous aimons tous. Car, voyez-vous, Sarah, poursuivit le jeune homme en s’animant, nous ne sommes autour de lui qu’une poignée d’hommes, et la reine mère et René et les Guises ont armé toute une ville contre nous. Nous mourrons jusqu’au dernier avant qu’on ait trouvé le chemin de sa poitrine…

Mais… après ?

— J’obéirai, murmura l’argentière résignée.

— Et puis, tenez, reprit Noë, pensez-vous que Mme Marguerite soit, en vérité, bien à plaindre ? N’a-t-elle pas aimé le duc de Guise ?…

— Oh ! taisez-vous ! dit Sarah, ces choses-là ne sont point nos affaires.

— Soit !

— Ainsi, *il* viendra ?…

— Ce soir.

— À quelle heure ?

— Vers dix heures environ.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura l’argentière, faites que j’aie du courage…

Noë lui baisa la main.

— Adieu ! dit-il, à demain.

— Demain ?

— Oui, car sans doute j’aurai de nouvelles recommandations à vous faire.

Et le jeune homme s’en alla, laissant la pauvre femme en proie à une inexprimable émotion.

— Ma parole d’honneur, se dit-il, si jamais Mme Marguerite apprend cela, elle sera aimable pour moi…

Les archers buvaient toujours, rangés autour d’une table que Guillaume avait apportée dans le vestibule et sur laquelle il avait étalé plusieurs bouteilles de vin.

Mais Hector, qui d’ordinaire était un assez joli gobelet, Hector avait dédaigné de se mêler aux autres.

Toujours sombre et pensif, il se promenait dans le jardin d’un pas inégal et brusque.

Noë le rejoignit et passa son bras sous le sien :

— Mais qu’as-tu donc, mon pauvre cher ? lui dit-il.

Hector répondit pour la troisième fois :

— J’ai passé une mauvaise nuit.

— Eh bien ! va dormir…

Ces simples paroles semblèrent arracher Hector à sa torpeur :

— Ah ! dit-il, comme si un charme bizarre sous le poids duquel il se trouvait se fût rompu, ah ! nous allons donc partir ?

— Comment, partir !

— Oui, retourner à Paris.

— Moi, oui, mais toi, non. Tu vas rester ici, mon ami.

— Encore !

Et une sorte d’effroi se peignit sur le visage d’Hector.

— Parbleu ! Guillaume te donnera un bon lit et tu dormiras quelques heures.

— Je dormirais aussi bien à Paris.

— Oui, mais il faut veiller sur Sarah.

Hector eut un mouvement de subite impatience :

— Mais qu’est-ce donc que cette Sarah, dit-il, pour laquelle tu prends de si grands soins ?…

— C’est la femme qui a doté la comtesse de Noë. Comprends-tu ?

— Soit ! mais…

— Tiens, mon pauvre ami, dit Noë, j’ai le secret de ton exaltation, de ton trouble et de la nuit que tu as passée…

— Ah ! tu crois ?

Et Hector tressaillit profondément.

— La beauté de Sarah a produit sur toi une impression profonde.

— Tais-toi !

— Tu l’aimes !…

Un nuage passa sur le front d’Hector de Galard.

— Eh bien ! dit-il, quand cela serait ?

— Ah ! tu en conviens ?…

— Cette femme est-elle mariée ou veuve ? Est-elle libre ou non ?

— Elle n’est pas libre, dit tristement Noë.

Hector pâlit.

— Elle n’est pas libre parce qu’elle aime… et celui qu’elle aime…

Noë hésita.

— Eh bien ! fit Hector avec colère, quel est-il ?

— C’est mon meilleur ami.

Hector ne comprit pas, mais il se tut.

Noë reprit :

— Et cet ami, mon pauvre cher, cet ami que Sarah aime, la viendra voir ce soir.

— Et tu veux que je reste ici ?

— Il le faut. Adieu…

Et Noë, sans vouloir s’expliquer plus clairement, serra la main d’Hector et s’en alla.

§

Hector, qui ne savait absolument rien des anciennes amours du roi Henri avec Sarah, Hector, disons-nous, passa une journée pleine d’anxiété.

Notre héros avait dix-neuf ans ; il n’avait jamais sérieusement aimé ; trois ou

quatre amourettes sans conséquence s’étaient partagé sa vie. Jamais son cœur n’avait battu…

Jamais le regard d’une femme n’avait jeté le trouble et l’angoisse au fond de son âme.

Mais, tout à coup, la veille, quand son œil avait rencontré l’œil profond et mélancolique de Sarah, quand il avait envisagé cette beauté merveilleuse à qui la souffrance semblait avoir donné un prestige de plus, une révolution étrange s’était opérée en lui…

Hector avait compris qu’il aimait désormais Sarah d’un amour profond, inaltérable, éternel.

Mais, au lieu de s’abandonner à l’espérance, au lieu de se laisser aller sur-le-champ à ces rêves pleins de promesses que fait naître la première heure de l’amour, Hector avait éprouvé, au contraire, comme le pressentiment terrible que cet amour allait être le malheur de sa vie entière.

Et c’est pour cela que Noë l’avait trouvé sombre et morne.

C’est pour cela que, durant la journée qui s’écoula, Hector se tint constamment à l’écart, évitant de parler à Guillaume, fuyant Sarah sans pour cela s’écarter de la maison.

Lorsque Lahire, Hogier et Hector avaient quitté leur pays à la suite de Noë, ils avaient tacitement reconnu celui-ci pour leur chef. Noë ordonnait, on obéissait.

Aussi Hector avait-il cédé d’abord à ce sentiment docile, lorsque Noë lui avait dit :

— L’homme que Sarah aime est mon meilleur ami. Tu veilleras sur *elle* et tu attendras qu’il vienne…

Mais bientôt le sentiment de la dignité humaine, de l’indépendance et de l’égalité entre gentilshommes, s’éveilla chez Hector.

— Et de quel droit, se dit-il enfin, Noë ferait-il de moi son esclave ? Pourquoi me serait-il défendu d’aimer la femme qu’aime *son ami* ?… Pourquoi ?

Ici, une étrange pensée traversa le cerveau d’Hector.

— Et si je tuais cet homme ? se dit-il.

D’abord il repoussa cette pensée avec énergie, avec indignation.

Mais Sarah descendit au jardin où il se promenait toujours, et elle lui dit de cette voix harmonieuse et douce qui l’avait si profondément ému déjà :

— Vous paraissez me fuir, monsieur ?

— Moi ! fit Hector en tressaillant…

Et alors il perdit la tête et il faillit tomber aux genoux de l’argentière.

Il n’osa point…

Mais il la suivit dans la maison, il causa avec elle, il partagea son repas…

Et alors il oublia presque la confidence que Noë lui avait faite, et, pendant quelques heures, il s’enivra du regard et du pâle sourire de Sarah…

Comme la nuit venait, elle le quitta. Alors le rêve se dissipa, Hector s’éveilla et songea qu’il avait un rival, un rival heureux et aimé… que ce rival allait venir… et que lui, Hector, serait chargé de veiller sur leurs amours. Le jeune homme se sentit pris, en ce moment, d’une sorte de haine profonde et pour Noë qui avait osé lui confier ce rôle, et pour cet inconnu qui avait l’audacieux bonheur d’être aimé…

— Allons ! décidément, fit-il, je tuerai cet homme !

— On entrait dans la maison par le jardin, et le jardin n’avait qu’une seule porte.

— Il faudra bien qu’il passe par là, pensa Hector.

Le Gascon s’enveloppa dans son manteau et se mit à se promener de long en large devant la porte du jardin qu’il entrebâilla.

La nuit allait s’obscurcissant ; les dernières lueurs du crépuscule s’étaient éteintes. Une église lointaine sonna dix heures…

Tout à coup Hector entendit un bruit auquel il ne pouvait se tromper. C’était le trot d’un cheval.

— Le voici ! pensa-t-il.

Et il s’arrêta pour écouter.

Le bruit, éloigné d’abord, devint plus distinct, s’approcha, et bientôt Hector put

discerner, dans les ténèbres, la noire silhouette du cheval et du cavalier.

Le cavalier vint jusqu’à la haie qui clôturait le jardin.

Là, il s’arrêta et mit pied à terre.

Puis il attacha son cheval à un arbre qui se dégageait de la haie.

Et il marcha ensuite vers la porte.

Hector l’avait entrouverte ; le cavalier n’eut qu’à la pousser, et il se trouva dans le jardin.

Alors Hector, immobile depuis un instant, porta la main à la garde de son épée et fit un pas vers le nouveau venu.

Chapitre 44

Il n’y avait guère que cinq jours entiers que les quatre valets étaient arrivés à Paris.

Lahire seul avait pénétré au Louvre. Hogier et Hector n’avaient jamais vu le roi de Navarre.

On se souvient que Noë leur avait dit :

— Le roi notre maître serait furieux s’il savait que nous veillons sur lui. Il faut le protéger et le défendre à son insu.

Depuis plusieurs jours, Henri n’était point sorti du Louvre, et Hector ne l’avait jamais vu.

Or, le cavalier qui venait d’entrer dans le jardin de feu le chanoine de Notre-Dame, ne supposant point qu’on l’attendait à la porte, fit trois pas vers la maison aux fenêtres de laquelle brillaient plusieurs lumières.

Mais tout à coup il s’arrêta.

Hector était devant lui et paraissait vouloir lui barrer le passage.

— Ventre-saint-gris ! murmura le cavalier. Qui va là ?

— Moi, dit Hector d’une voix brève.

— Qui êtes-vous ?

— Peu vous importe !

— Que voulez-vous ?

— Monsieur, dit Hector, je ne serais pas fâché de savoir à qui j’ai affaire moi-même.

— Pardon, monsieur ! répliqua le cavalier, je-vais à cette maison où on m’attend.

— Ah ! ah ! ricana Hector.

— Cela vous étonne ?

— Non !

— Alors, laissez-moi passer !

Mais Hector ne bougea pas.

— Monsieur, dit-il, vous êtes celui qu’attend madame Sarah ?

— Précisément.

— Celui qui l’aime…

— Oui, monsieur.

— Et… qu’elle aime…

— Heu ! heu ! je l’espère…

— Eh bien ! halte-là !

— Plaît-il ?

— Vous ne passerez pas…

Le cavalier répondit par un éclat de rire moqueur :

— Mon cher monsieur, dit-il, j’ai l’habitude de passer partout.

L’humeur gasconne d’Hector se fit jour à ces mots :

— Cela tient, monsieur, dit-il, à ce que vous ne m’avez jamais rencontré sur votre chemin.

Le cavalier se mit à rire de plus belle.

— Ventre-saint-gris ! dit-il, la nuit est noire, monsieur ; mais à une pareille réponse je devine que vous êtes un joli garçon.

— Vous êtes trop aimable…

— Et, ventrebleu ! si votre accent ne me le prouvait surabondamment, j’aurais juré que vous êtes Gascon !

— Des bords de la Garonne, monsieur.

— Eh bien ! mon bel ami, vous êtes un aimable plaisant.

— Vous trouvez ?

— Et maintenant que vous m’avez prouvé combien vous avez d’esprit…

Hector salua.

— Laissez-moi continuer mon chemin, car, vous le savez, l’amour n’aime pas attendre…

— Cette fois-ci, monsieur, il attendra.

— Allons donc !

— Car je me suis mis en tête de vous passer mon épée au travers du corps.

— C’est une jolie idée, ma foi ! dit le cavalier toujours souriant.

— Vous trouvez ?

— Mais elle est prétentieuse…

— Ah ! ah !

— Et cela pour deux raisons…

— Je les écoute, monsieur.

— La première, c’est que je n’ai pas l’habitude de me battre avec les gens qui ne m’ont point décliné leurs titres et qualités.

— Monsieur, répondit Hector, je me nomme le sire de Galard et je descends en ligne directe du *Valet de carreau*.

— C’est une belle généalogie, monsieur, ricana le cavalier.

— Pensez-vous que vous puissiez vous battre avec moi ?

— Heu ! heu !… à la rigueur…

— J’attends la deuxième raison, monsieur.

— Ah ! celle-là, dit le cavalier, est plus sérieuse…

— Voyons !

— C’est que, jusqu’à présent, j’ai eu pour coutume de tuer mes adversaires.

Hector se prit à ricaner.

— Que voulez-vous ? reprit le cavalier, cela me paraît plus commode…

— Allons ! monsieur, dit Hector dont la patience commençait à s’évanouir, trêve de gasconnades, et veuillez mettre l’épée à la main.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Et le cavalier, dégaina.

Hector avait déjà l’épée hors du fourreau.

Les deux fers se croisèrent et grincèrent l’un sur l’autre.

— Tiens, dit le cavalier dès la première passe, vous avez une bonne méthode.

— On me l’avait toujours dit, répondit Hector qui venait de reconnaître que son adversaire était de première force.

— Et je vois, continua le cavalier, que nous aurons le temps de causer un peu.

— Volontiers…

Et Hector porta au cavalier un vigoureux coup de quarte qui se trouva paré.

— Cela vous chagrine donc que j’aime Sarah, hein ?

— Un peu…

— Et qu’elle m’aime ?

— Beaucoup.

— Bah ! fit le cavalier, est-ce que vous l’aimeriez ?

— Peut-être…

— Eh bien ! franchement, vous avez bon goût.

Et le cavalier se fendit à moitié.

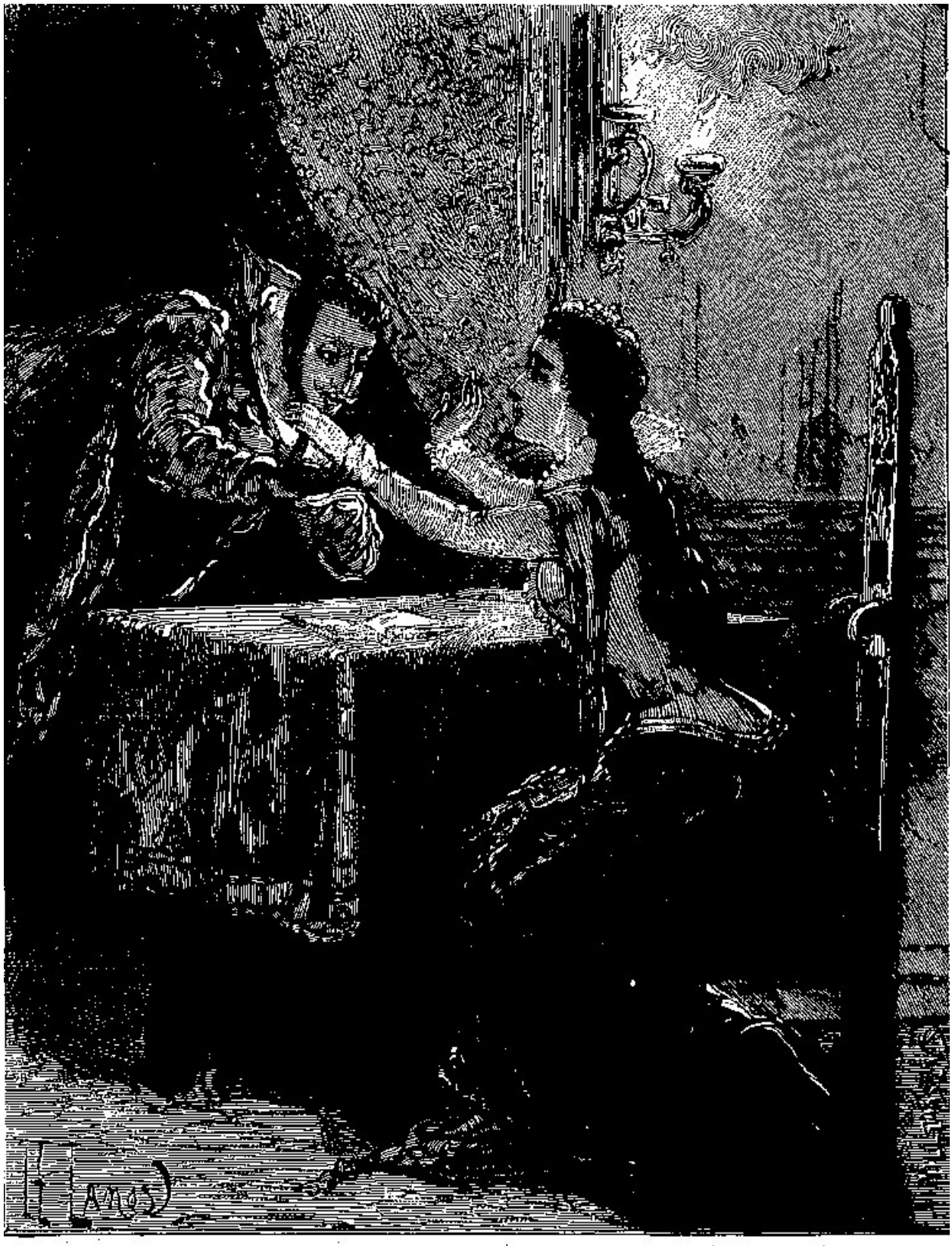
Hector fit un bond de côté, esquiva le coup et riposta ; mais déjà son adversaire était arrivé à la parade.

— Et elle a la cruauté de ne vous point aimer ?…

Cette raillerie exaspéra Hector.

— Cornes du diable ! s’écria-t-il, elle ne vous aimera pas longtemps, vous !

Et il eut le malheur de se fendre à fond sur son adversaire.



Elle poussa un cri étouffé, et tendit les bras à son cher prince. (P. 861.)

Mais ce dernier, aussi calme que s’il eût été dans une salle d’armes, répliqua :

— Vous tirez bien, monsieur, mais vous êtes jeune et manquez d’habitude. Tenez, on pare prime, on lie l’épée de son adversaire tierce sur tierce et… voyez vous-même !

Le cavalier avait mis la théorie en pratique, et l’épée d’Hector venait de sauter à vingt pas.

Hector poussa un cri de rage et s’élança pour ressaisir son épée.

Mais le cavalier, plus agile, avait déjà mis le pied dessus.

Mon cher monsieur de Galard, lui dit-il, je consens à vous rendre votre épée et à recommencer avec vous…

— Ah ! fit Hector ivre de rage.

— Mais j’y mets une condition.

Et le cavalier riait toujours.

— C’est que, acheva-t-il, si je ne vous tue aujourd’hui, et que vous retourniez jamais en Gascogne, vous proclamiez que je suis d’une certaine force en escrime.

Le cavalier se baissa, ramassa l’épée d’Hector et la lui offrit galamment.

— Convenez, dit-il, que je vous ai montré là un joli coup…

Hector écumait.

— Eh bien ! s’écria-t-il, je vais vous en montrer un autre, moi ! Et, par l’écusson de mes aïeux…

— Peuh ! dit le cavalier, vos aïeux étaient gentilshommes, mais enfin ils ne descendaient pas de Jupiter lui-même.

Cette raillerie acheva d’exaspérer Hector.

— Hé ! parbleu ! monsieur, dit-il en se remettant en garde, je serais assez flatté de savoir quels sont les vôtres…

— Ah ! monsieur, répondit modestement le cavalier, je suis d’une assez bonne

famille, croyez-moi.

— En vérité ! ricana Hector.

— Le premier de mes ancêtres directs se nommait Robert…

Hector tressaillit.

— Il descendait du roi saint Louis.

Hector jeta un cri.

— Et mon père, acheva le cavalier avec une bonhomie parfaite, avait nom Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

Cette fois, Hector ne jeta pas un cri, mais il recula pétrifié, et l'épée s'échappa de sa main. Puis, tout à coup, il mit un genou en terre et murmura éperdu :

— Ah ! Sire, Sire… pardonnez-moi !…

Henri le prit dans ses bras et se hâta de le relever.

— Mon bel ami, lui dit-il, n'ayez nulle honte de votre action.

— Ah ! Sire, je suis un butor, un bélître, un misérable…

— Vous êtes un brave garçon.

— J'ai osé tirer l'épée contre mon roi…

— Bah ! vous êtes gentilhomme…

— Oh ! certes.

— Eh bien, le roi est un simple gentilhomme, lui aussi, et tous les gentilshommes se valent.

Henri, à ces mots, prit la main d'Hector et la serra cordialement. Puis, lui frappant sur l'épaule :

— Et maintenant, bonsoir… Vous savez… on m'attend…

Hector se sentit défaillir ; mais il s'effaça, et le roi de Navarre continua son chemin vers la maison.

Guillaume était sur le seuil de la porte, il reconnut Henri et vînt à sa rencontre.

— Venez, Sire, dit-il.

— Chut !…

Guillaume se tut. Mais il prit Henri par la main et le conduisit à travers la maison, que les ténèbres avaient envahie. Il lui fit gravir l'escalier, ouvrit une porte, et Henri vit Sarah devant lui. Sarah était assise auprès d'une table, appuyant son beau front dans ses mains blanches et transparentes comme la cire. Son émotion fut si grande à la vue de Henri qu'elle ne put se lever, mais elle poussa un cri étouffé et tendit les bras à son cher prince.

— Ah ! Sarah !… Sarah, ma bien aimée, murmura Henri en se jetant à ses genoux et couvrant ses mains de baisers ardents. Enfin je vous revois !

Sarah se disait en ce moment :

— Mon Dieu ! je me sens mourir.

§

Cependant Hector était demeuré dans le jardin.

Pendant quelques minutes, le pauvre jeune homme resta comme abasourdi et privé de raison. Il avait tiré l'épée contre son roi, contre ce roi de Navarre qu'avaient servi ses pères, et pour lequel il avait juré quelques jours auparavant de verser son sang jusqu'à la dernière goutte. Cela lui semblait si monstrueux, que pendant quelque temps il oublia tout, même Sarah… Mais enfin il finit par se demander pourquoi il avait provoqué cet inconnu qui n'était autre que son roi. Et alors il se souvint.

Et quand il se lut souvenu, il leva un œil éperdu sur la maisonnette dont le premier étage était éclairé… Et il lui sembla voir derrière les rideaux passer deux ombres enlacées, l'ombre de cette femme que déjà il aimait d'un ardent amour, – l'ombre de cet homme qui n'était plus un rival, mais son roi… Alors encore le malheureux jeune homme tomba sur ses genoux, cacha sa tête dans ses mains et se prit à fondre en larmes. Hector sanglota longtemps ; mais tout à coup un bruit se fit derrière lui, une main s'appuya sur son épaule, une voix murmura à son oreille :

— Pauvre ami !…

Hector se redressa vivement.

— Pauvre ami ! répéta Noë.

C’était Noë, en effet, Noë qui revenait de Montmorency avec le roi de Navarre, et que celui-ci avait distancé, dans son impatience de voir Sarah.

Hector avait dix-neuf ans, l’âge où les larmes coulent abondantes, où l’on est encore un peu enfant…

Il se jeta dans les bras de Noë ; il lui raconta en pleurant ce qui lui était arrivé. Il lui dit qu’il avait failli tuer son roi…

— Tu l’aimes donc bien, cette femme ? murmura Noë.

— À ce point, répondit Hector, que je vais me tuer !…

Et il ramassa son épée, qui gisait à terre, et il allait se la passer au travers du corps.

Noë la lui arracha et la jeta loin de lui. Tu es fou ! lui dit-il.

— Je n’ai plus la force de vivre, répondit Hector, laisse-moi mourir.

— Ta vie ne t’appartient pas.

Hector tressaillit.

— Elle est au roi, dit simplement Noë, à ce roi qui te vole ton bonheur, à ce roi qui est aimé de la femme que tu aimes. Mais la fidélité, mon ami, doit passer par tous les chemins, sécher toutes les larmes, fermer toutes les plaies, tarir la source des plus grandes douleurs.

Il prit Hector dans ses bras et l’y pressa longtemps.

— Ah ! reprit-il, nous servons une cause sainte, ami… Nous serons dans l’avenir les compagnons du roi Henri, de ce roi que la destinée fera grand… Et puis, n’as-tu pas dix-neuf ans, l’âge où le cœur est une cire molle, où la première empreinte s’efface sous une seconde ?… Oublie cette femme, ami…

— Jamais !… murmura Hector, jamais, je le sens !…

Noë ne répondit pas et baissa la tête.

Mais il comprit ce qu’Hector devait souffrir, si près de Sarah, aux pieds de laquelle, à cette heure, se trouvait Henri.

— Tiens, lui dit-il, prends mon cheval et va-t’en. Je te rejoindrai dans une heure à l’hôtellerie du *Cheval rouan.*

Chapitre 45

— Fangas ?

— Monseigneur…

— Es-tu allé au Louvre, aujourd’hui ?

— Oui, monseigneur.

— As-tu vu quelqu’un ?

— J’ai aperçu le roi de Navarre.

— Lui as-tu parlé ?

— Je n’ai pas pu.

— Pourquoi cela ?

— Par ce qu’il passait rapidement dans le grand corridor.

— Et où allait-il ?

— Je ne sais, mais son cheval était sellé et je l’ai vu partir avec M. de Noë.

— Quelle heure était-il alors ?

— Cinq heures environ.

Ainsi causaient M. de Crillon et son écuyer, le Provençal Fangas. Le pauvre duc était dans son lit, où il avait toutes les peines du monde à se tourner, car sa blessure le faisait horriblement souffrir. On avait transporté le duc dans sa maison du pays latin, au carrefour Saint-André-des-Arcs.

Le premier jour, le roi était venu le visiter :

— Ah ! mon pauvre Crillon, lui dit-il, tu peux compter que je te vengerai !…

Le lendemain, le roi n’était pas venu, mais il avait envoyé M. de Pibrac, son capitaine des gardes.

Le troisième jour, le roi n’avait envoyé personne.

— Allons ! s’était dit le duc, il fait mauvais être dans son lit. Les rois qu’on a

servis fidèlement vous oublient.

Cependant il avait envoyé Fangas au Louvre en lui disant :

— Tâche de voir soit Pibrac, soit le roi de Navarre, soit M. de Noë. Tu sauras ce qui se passe…

Fangas avait vu le roi de Navarre.

— Mon pauvre ami, lui dit Henri, dis à M. de Crillon que le roi Charles et la reine mère sont au mieux, que René est rentré au Louvre et qu'il faut perdre tout espoir de le voir rompre.

Fangas était revenu avec ces mauvaises nouvelles.

Le duc avait éprouvé une si violente colère que sa blessure s'était rouverte. Puis il s'était calmé et avait dit à son écuyer :

— Tu retourneras au Louvre demain.

Or le duc, qui avait eu la fièvre pendant deux jours et deux nuits, s'était assoupi une partie de la journée, et ce fut en s'éveillant qu'il adressa ces nouvelles questions à son écuyer.

La nuit était venue. M. de Crillon était couché dans cette vaste pièce où jadis il avait gardé René prisonnier toute une nuit, une nuit pleine d'émotion, durant laquelle Fangas gagna des poignées de haricots avec la conviction que chacun de ces farineux représentait une pistole de René. La chambre était éclairée par deux lampes. La première était posée sur un guéridon placé au chevet du lit. Auprès de ce guéridon, l'écuyer Fangas, qui avait des connaissances chirurgicales assez approfondies, préparait un appareil.

Ce fut lui que le duc vit d'abord en s'éveillant.

Mais, à l'autre extrémité de la pièce, deux jeunes gens étaient attablés et vidaient silencieusement une bouteille de ce vieux vin récolté au flanc des coteaux de Villeneuve-lès-Avignon, où M. de Crillon possédait, comme on sait, un clos de vigne de quelque importance. Ces deux jeunes gens n'étaient autres que Lahire et Hogier. Hector, on s'en souvient, était encore chargé de veiller sur Sarah.

Chaque jour les Gascons étaient venus ensemble ou séparément s'informer de la santé du bon duc.

Ce jour-là ils étaient arrivés ensemble.

Fangas, en les voyant apparaître sur le seuil, avait posé un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! avait-il dit, le duc dort.

Hogier et Lahire étaient rentrés sur la pointe du pied.

— Il dort, avait continué Fangas, mais il ne saurait tarder à s'éveiller.

Fangas était hospitalier comme Crillon lui-même.

À Paris, comme à Avignon, c'était l'usage, on n'entrait jamais chez Crillon sans vider une bouteille. Fangas posa un flacon poudreux et trois gobelets sur la table, but à la santé de son maître et se remit à préparer son appareil.

Après avoir regardé Fangas et échangé ces quelques mots avec lui, Crillon s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls.

Il se servit de sa main comme d'abat-jour.

— Harnibleu ! dit-il, je crois que voilà mes jeunes amis.

Hogier et Lahire s'approchèrent.

— Bonsoir, monsieur le duc, dit Lahire, comment vous sentez-vous ?

— Heu ! heu ! un peu mieux…

— Allons ! fit Hogier, je vois que vous serez sur pied avant quinze jours.

Le duc hocha la tête.

— Mettons un mois et n'en parlons plus, dit Lahire.

Un sourire bonhomme vint aux lèvres de Crillon.

— Mes bons amis, dit-il, le roi ne paraît plus avoir besoin de mes services et j'en conclus que j'ai tout le temps nécessaire pour me guérir à l'aise.

— Le roi est ingrat…

Crillon soupira.

— Je m'étais longtemps refusé à le croire, dit-il.

— Ah ! monsieur de Crillon, murmura Hogier, si vous serviez le roi de Navarre…

Crillon tressaillit.

— Ma foi ! dit-il, tâchez que Dieu en fasse un jour un roi de France, et, ventrebleu ! vous verrez… Pour le moment, mes chers seigneurs, le seul maître de Crillon, c'est le roi Charles.

— Qui a fait sa paix avec la reine mère.

— Hélas !

— Et qui a pardonné à René…

Un nuage passa sur le front pâle du blessé.

— Vive Dieu ! mes enfants, dit-il, je vais vous parler à cœur ouvert.

— Alors vous ferez comme toujours, monsieur le duc, dit Lahire.

— Et nous vous écouterons avec bien du plaisir, ajouta Hogier.

— Je vais d'abord vous établir un principe. Les gens comme moi ne servent point un homme dans la personne de leur roi, ils servent la monarchie.

— C'est juste.

— La monarchie, c'est un principe institué par Dieu. Peu importe qui le représente. Le roi François 1er était un grand homme, le roi Henri II, son fils, en était la monnaie.

— D'assez bon aloi, dit Hogier.

— Je le veux bien. Mais le feu roi François II, et le roi Charles IX, qui n'a pas de descendance, et le roi de Pologne, et le duc d'Alençon, ressemblent diantrement à de la fausse monnaie, mes enfants !

Et le duc eut son gros rire mélangé de finesse et de bonhomie.

— Écoutez-moi bien, poursuivit-il ; j'ai peu d'estime pour le roi Charles, peu de confiance dans son frère de Pologne, je méprise le duc d'Alençon. Eh bien, je verserai mon sang pour le premier, pour le second et le troisième avec la même abnégation si chacun d'eux monte sur le trône… Et savez-vous pourquoi ?

continua Crillon, dont le visage semblait entouré d’une auréole de fierté chevaleresque :

— C’est que je suis un serviteur, un soldat de la monarchie ! c’est que, moi aussi, j’entrevois l’avenir et que je prie Dieu chaque jour de me conserver jeune longtemps, afin que je puisse, quand ce trône pourri des Valois sera tombé, saluer la race nouvelle qui lui succédera, et voir la France abaissée se redresser hautaine et dominer le monde !…

Crillon s’arrêta un moment, ferma les yeux, et sa pensée sembla interroger les mystères de l’avenir.

— Ah ! mes enfants, reprit-il enfin, je vois bien du sang, bien des larmes, bien des douleurs s’abattre, dans le lointain, sur notre pauvre France… Mais à l’horizon, là-bas, je vois aussi se dresser une grande figure, je vois un héros apparaître, j’entends une voix mystérieuse qui prononce un grand nom…

Hogier et Lahire regardaient le duc avec étonnement.

Crillon était en proie à ce délire raisonnable qui s’empare des blessés ; sa fièvre ardente semblait lui avoir donné une double vue.

— Écoutez-moi encore, reprit-il après un nouveau silence. Un jour viendra où le coq gaulois chantera d’une voix plus sonore, où le clairon de la guerre civile ne retentira plus au milieu de nos campagnes désolées. Tenez, dans l’avenir, je vois flotter sur les Alpes elles Pyrénées la vieille oriflamme de saint. Louis ; je vois un roi vraiment Français, vraiment patriote, remettre au fourreau l’épée des discordes intestines, pour porter sur l’Espagne et l’Autriche, nos mortelles ennemies, le canon victorieux de la France !…

— Le délire l’a repris, murmura Fangas à l’oreille d’Hogier de Lévis.

— Que parles-tu de délire ? fit Crillon qui entendit ces mots.

Et, se mettant sur son séant, il dit encore :

— Ce roi, mes enfants, vous le servez déjà, je ne le sers point encore…

— Au nom du ciel ! monsieur le duc, murmura Fangas, si vous vous animez ainsi, votre blessure se rouvrira…

Crillon sourit de nouveau.

— Vous l’entendez, messieurs, dit-il, voilà le chirurgien qui parle… obéissons… Et en attendant que le roi de France ait besoin de moi, songeons à-nous en aller un peu dans nos terres.

— À la bonne heure ! dit Fangas ; voici que M. le duc devient raisonnable.

— Imbécile !

— Et si je pouvais parler à mon tour…

— Parle !

Fangas reprit :

— Voyez-vous, monseigneur, dans huit jours Votre Seigneurie pourra se lever.

— Tant mieux, harnibieu !

— Dans quinze jours elle pourra monter en litière.

— Ah ! ah !

— Et nous nous en irons à Avignon faire nos vendanges.

— C’est mon idée, murmura Crillon.

— On dit beaucoup de mal du Midi, voyez-vous ; on médit de cette pauvre Provence tant qu’on peut ; mais, en fin de compte, on y revient toujours volontiers. Le mistral a du bon, monsieur le duc.

— Je le crois bien, dit Crillon ; c’est un purgatif !…

— Et le bon vin !

C’est un tonique.

Fangas se frotta les mains.

— Allons ! allons ! dit-il, je vais inventer quelque baume merveilleux qui vous guérira plus vite.

Comme Fangas se réjouissait ainsi de la perspective d’un prochain voyage à Avignon, on frappa légèrement à la porte.

— Entrez ! dit le duc.

Et soudain il étouffa un véritable cri de joie.

Un jeune homme que Crillon reconnut était sur le seuil.

C’était le roi de Navarre.

— Ah ! Sire… murmura le duc, c’est bien le cas de dire qu’on voit la queue du loup quand on en parle.

— Vous parliez de moi ?

— Oui, Sire.

— Eh bien ! vous me direz cela tout à l’heure.

Le roi connaissait Lahire pour l’avoir, vu dans la chambre de Noë, mais il n’avait jamais vu Hogier.

— Messieurs, dit-il, je désire causer tête à tête avec le duc.

Lahire et Hogier, dont le martial et spirituel visage séduisit le prince, s’inclinèrent sans répondre. Puis ils sortirent.

— Va-t’en pareillement, dit Henri à l’écuyer Fangas.

Fangas obéit.

Alors Henri s’assit au chevet de Crillon et lui parla longtemps bas à l’oreille.

Le duc écouta attentivement sans interrompre le jeune roi.

Mais, quand celui-ci eut fini, le brave duc répondit :

— Sire, j’ai eu tout à l’heure comme une révélation de l’avenir, et dans cet avenir je me suis vu votre serviteur.

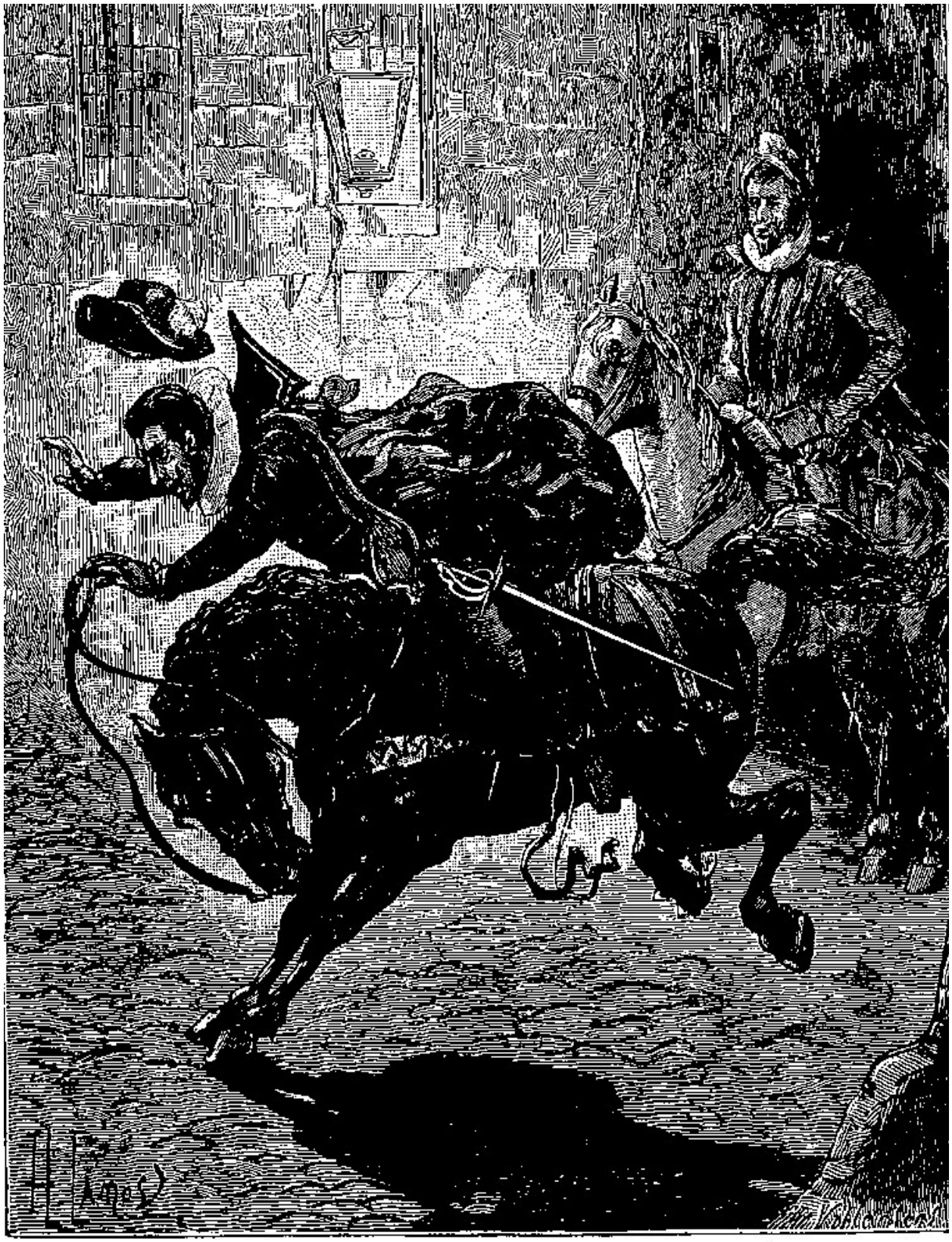
Henri tressaillit.

— Mais alors, reprit Crillon, vous étiez roi de France, Sire !

Un éclair brilla dans les yeux du prince.

— Aujourd’hui, acheva Crillon avec sa brusque franchise, vous me proposez de vous servir contre le roi de France, et je refuse ! Crillon est le soldat de la monarchie française !…

Henri soupira, mais il tendit la main à Crillon.



Le cavalier s'y attendait si peu qu'il vida les arçons et alla piquer une tête. (P. 874.)

— Voilà une belle parole, duc, dit-il, et ventre-saint-gris ! je m’en souviendrai !…

Pour deviner ce que le roi Henri de Navarre venait proposer à Crillon, il faut nous reporter à quelques heures en arrière et suivre le jeune prince à Montmorency, où il s’était rendu avant d’aller voir Sarah.

Chapitre 46

Le prince, on le sait, était escorté de Noë. Mais Noë, en montant à cheval, n’avait pu se défendre de faire la réflexion suivante :

— Je veux que le diable m’étrangle si je sais ce que Henri va comploter avec son cousin le prince de Condé !

Durant la route, le roi s’était montré taciturne, ou bien il avait parlé de Sarah. Mais, quant au but de sa visite au prince de Condé, il n’en avait soufflé mot.

Pendant la première heure du voyage, Noë avait espéré que le prince lui ferait quelque confidence. Mais ils étaient déjà bien au-delà de Saint-Denis que Noë n’était pas plus avancé.

Alors il perdit patience et laissa échapper un gros juron.

— Plaît-il ? fit le roi.

— Oh ! ce n’est rien, dit Noë. Je me parle à moi-même.

— Et que te dis-tu ?

— Que je suis un bélître… Oui, dit Noë, car depuis quelque temps Votre Majesté me traite si mal et fait si peu de cas de moi, que je ferais mieux de m’en aller…

— Où cela, Noë mon ami ?

— Dans mes terres, Sire.

— Prends garde ! dit le roi en riant ; si c’est un voyage de santé que tu veux entreprendre et que tu veuilles prendre de l’exercice, je te conseille d’aller ailleurs.

— Pourquoi donc, Sire ?

— Parce que tes terres sont si petites que tu en auras fait le tour en peu de temps, mon bel ami.

Noë se mordit les lèvres.

— Vraiment, reprit le roi, tu trouves que je te traite mal ?

— Très mal, Sire.

— Bah ! comment cela ?

— Votre Majesté n’écoute plus mes conseils, d’abord.

— C’est qu’ils sont mauvais.

— Ensuite…

— Ah ! tu as encore d’autres griefs ?…

— Oui, Sire.

— Parle.

— Ensuite Votre Majesté né daigne même pas me mettre au courant de ses projets.

— Diable ! diable ! murmura le roi de Navarre, j’ai peut-être bien tort, mon bel ami, mais…

Il s’arrêta et parut réfléchir :

— Écoute donc, reprit-il enfin, je gage que tu vas m’approuver.

— Voyons ? fit Noë, qui crut enfin à une confidence.

— Nous allons voir mon cousin, reprit le roi.

— Parbleu ! je le sais.

— Et je lui vais proposer une petite affaire dont j’attends bon résultat. Reste à savoir s’il acceptera.

— Mais… cette affaire ?…

— Ta ta ta ! tu es trop pressé, mon ami, attends un peu.

— J’écoute.

— Si Condé pense comme moi, s’il est de mon avis, lui et moi nous aurons bon besoin de vaillants et fidèles serviteurs tels que toi…

— Ah ! c’est bien heureux !

— Et alors tu peux compter que je te mettrai au courant…

— Et s’il n’accepte pas ?

— Alors, ma foi ! tu ne sauras rien…

Noë fronça le sourcil.

— Voilà, dit-il, une confiance qui m’honore, Sire.

— Hé ! mon pauvre ami, dit le roi, je te vais répondre par un proverbe qui est du feu roi Antoine, mon père :

« Il vaut mieux parler d’une conspiration en voie d’exécution que d’une conspiration en projet. »

— Tiens ! dit Noë, nous conspirons donc ?

— C’est-à-dire que nous conspirerons…

Noë se tut. Le roi poussa son cheval et parla d’autre chose.

La nuit tombait lorsque les deux cavaliers atteignirent la lisière de la forêt de Chantilly.

— Hé ! hé ! dit le roi qui aperçut au loin les croisées du château illuminées, je vois qu’on nous attend !…

Le prince de Condé, cousin du roi de France, et plus près cousin du roi de Navarre, était un homme d’environ trente ans. Comme son cousin, le Béarnais, il se nommait Henri.

Henri de Condé avait acquis déjà une belle réputation militaire. Malheureusement il était huguenot, et, comme tel, il portait ombrage à la reine mère et aux Guises.

Depuis près d’une année, à la suite de quelques paroles désagréables qui étaient échappées au roi à son sujet, le prince s’était retiré à Chantilly et n’avait point remis les pieds à la cour. Cependant il était venu à Paris, d’abord pour y voir la malheureuse reine de Navarre, qui devait mourir quelques jours après si malheureusement ; ensuite pour assister au mariage du roi son fils. Mais il n’avait point voulu entrer au Louvre.

Le prince boudait, comme Achille, avec cette différence qu’il avait choisi pour

tente cette magnifique vallée de Montmorency dont il était le seigneur et maître.

La veille, Noë, accompagné d'Hector de Galard, lui était venu demander rendez-vous pour le roi de Navarre.

Lorsque ce dernier arriva, Henri de Condé était seul en une vaste pièce au rez-de-chaussée, dont les murs étaient couverts de trophées de chasse. Il alla avec empressement à la rencontre du jeune roi, qui lui tendit la main et lui dit :

— Bonjour, mon cousin.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, répondit le prince sur le même ton de cordiale égalité, et partant sans doute de ce principe qu'un prince de Condé valait bien un roi de Navarre.

Noë était demeuré au dehors.

— Êtes-vous seul, mon cousin ? demanda Henri.

— Oui, répondit le prince.

— Nous pouvons donc causer !

Le prince avança un fauteuil au jeune roi.

— Je vous écoute, dit-il.

— Mon cher cousin, reprit alors le roi de Navarre, vous êtes huguenot et moi aussi, en dépit de la messe qu'on m'a fait entendre le jour de mon mariage ; à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le prince de Condé s'inclina d'un air qui signifiait :

— Je n'en ai jamais douté.

Le roi poursuivit :

— À cette heure, mon cousin, d'un bout à l'autre du royaume de France, deux partis sont en présence : les huguenots et les catholiques. Ces derniers ont à leur tête nos cousins de Lorraine et la reine mère.

— Oh ! je sais cela, dit le prince de Condé ; seulement la reine et les Guises sont mal ensemble.

— Vous vous trompez…

— Bah !

— Depuis huit jours le duc est à Paris, il a vu la reine mère et la paix est faite.

— Oh ! oh ! fit le prince en fronçant le sourcil.

— La reine mère et le duc de Guise se voient tous les jours ; tous les soirs la reine mère passe chez le roi Charles.

— Ah ! ah !

— Si nous n'y mettons bon ordre, nous serons pris traîtreusement. Qui sait ? on nous assassinera peut-être…

— Cordieu ! fit le prince, qui, instinctivement, porta la main à la garde de son épée.

— Si nous laissons la reine s'ancrer de plus en plus dans l'esprit du roi, nous sommes perdus.

— Comment l'empêcher ?

— Ah ! ma foi ! c'est pour me concerter avec vous que je suis venu ici.

— Voyons ?

— Si l'on supprimait la reine mère ?…

— Plaît-il ?

— Oh ! mon Dieu ! dit tranquillement Henri de Navarre, la chose est plus simple que vous ne pensez.

Le prince regarda Henri avec étonnement.

— Figurez-vous, mon cousin, que depuis quelques jours Mme Catherine a la manie de sortir tous les soirs du Louvre.

— Seule ?

— Oui…

— Oh ! oh ! dit le prince.

— Pour la *supprimer*, il suffit de quatre hommes déterminés et d'une bonne

litière.

— Bon ! mais où là conduire ?

— Ici d’abord.

— Diable ! fit le prince, l’idée me sourit, mais…

— J’écoute vos objections, mon cousin.

— Savez-vous que nous jouons notre tête ?

— Bah ! dit Henri, qui secoua la sienne par un mouvement rapide, la mienne tient fièrement sur mes épaules, voyez…

— Et puis, dit encore le prince, la reine enlevée ; le roi Charles sera furieux. Il la fera chercher par tout le royaume.

— Non, mon cousin.

— Vous croyez ?

Sans doute, car la reine lui écrira…

— Au roi ?

— Oui, et elle lui donnera un motif de sa retraite qui aura bien son petit mérite.

Alors Henri tira de sa poche la lettre que Noë avait trouvée sur le corps du page assassiné. Le prince lut cette lettre.

— Corbleu ! dit-il, voilà qui compromettait fort Mme Catherine et notre cousin d’Alençon aux yeux du roi Charles.

— C’est mon avis…

— Et je crois que point n’est besoin d’enlever la reine mère.

— Au contraire. Ah ! mon cher cousin, dit Henri, vous ne la connaissez pas aussi bien que moi. Si elle pouvait s’expliquer avec le roi touchant cette lettre, qui a été écrite par ses ennemis et non par le duc d’Alençon…

— Mais enfin, qu’en ferez-vous ?

— C’est la reine mère qui l’enverra au roi.

— Vous plaisantez !…

— Avec quelques mots bien sentis que je me charge de lui dicter.

Le sourire du roi de Navarre était fort compréhensible.

— Mais quand nous aurons la reine ici, qu’en ferons-nous ?

— Nous l’y garderons dans votre meilleure tour, à trente ou quarante pieds sous terre.

— Longtemps ?

— Jusqu’à ce que nous puissions la transférer en Navarre.

— Et là ?…

— Ah ! ma foi ! dit froidement Henri, vous êtes chasseur comme moi, mon cousin, et vous savez qu’il vaut mieux tuer la bête fauve que d’être dévoré par elle.

— C’est juste.

— Quand je tiendrai Mme Catherine en Navarre, je la garderai jusqu’à ce qu’elle soit trop vieille pour se mêler des choses de la politique.

— Mon cher cousin, répondit le prince, je m’associe dès aujourd’hui à votre plan, que j’approuve fort. Seulement, je vois surgir une difficulté.

— Laquelle ?

— Le roi Charles est faible, et il est aisé de le faire passer du camp des catholiques dans celui des huguenots. Cependant, la transition ne peut s’opérer si rapidement… et ce n’est ni vous ni moi…

— J’ai trouvé un homme dont nous ferons son premier ministre, et qui, en dépit de sa religion, a conservé sur son esprit un grand empire.

— Vous voulez parler de l’amiral ?

— Justement.

— Coligny est, en effet, le conseiller qui nous vaut le mieux. Mais j’aimerais assez voir dans nos intérêts un homme comme Crillon.

Henri hocha la tête.

— Je lui proposerai d’entrer dans notre camp, dit-il, mais je doute qu’il y consente. Vous ne connaissez pas Crillon.

Le jeune roi et le duc causèrent une heure encore.

Puis ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain et se séparèrent.

Henri remonta à cheval dit à Noë :

— Je me suis attardé avec le cousin Condé. Il faut rattraper le temps perdu et songer que Sarah m’attend.

Et il mit son cheval au galop.

— Eh bien ! demanda Noë, le prince a-t-il consenti ?

— Oui.

— Alors je saurai ?…

— Tu sauras tout.

— J’écoute.

— Ah ! dit Henri, je n’ai pas le temps maintenant. Quand j’aurai vu Sarah… Adieu !…

Le cheval du roi valait mieux que celui de son compagnon. Noë eut beau jouer de l’éperon, il demeura en arrière, et le roi eut bientôt pris sur lui une telle avance, qu’il eut ; le temps de se battre avec Hector et ensuite de passer une grande demi-heure aux genoux de Sarah.

§

Maintenant, nous allons suivre Hector, qui rentrait dans Paris et gagnait l’hôtellerie du *Cheval rouan*.

Chapitre 47

Hector était monté machinalement sur le cheval de Noë. Le pauvre jeune homme semblait n'avoir plus que vaguement inconscience de son existence.

Quand il fut en selle, il rendit la main à sa monture.

Le cheval était un peu las ; il prit une allure modérée sur la route de Paris.

Hector, perdu en sa morne rêverie, se laissa emporter à l'aventure, et sans même songer que Noë venait de lui donner rendez-vous à l'hôtellerie du *Cheval rouan.*

Le cheval entra par la porte Montmartre et suivit la rue de ce nom, la bride sur le cou.

Son cavalier paraissait endormi.

Vers l'église Saint-Eustache, la bête se mit à hennir, et Hector s'aperçut qu'il avait devant lui un cavalier qui suivait le même chemin.

Mais cet incident n'était point de nature à arracher le jeune homme à sa torpeur.

Le cavalier continuait sa route ; le cheval de Noë pressa le pas.

La nuit était tombée ; mais tout à coup le chevalier qui chevauchait devant Hector passa dans le cercle de lumière projeté par une des rares lanternes qui éclairaient alors la bonne ville de Paris.

Le cheval de Noë hennit de nouveau ; celui du cavalier répondit, et Hector tressaillit soudain.

On se souvient que la veille Noë avait pris son cheval à l'auberge de Létourneau et laissé celui d'Hector à l'écurie. Il y avait une heure, Noë s'était souvenu pour la première fois depuis la veille de cette circonstance ; mais il était tellement pressé de voir partir Hector, qu'il lui avait remis son propre cheval, se réservant d'aller prendre le sien pour regagner Paris.

Or, dans le cheval qu'il avait devant lui, Hector crut reconnaître ce fameux Lucifer que son valet avait sellé, un soir, dans son manoir des bords de la Garonne, pour aller quérir une outre de vin qui n'existait pas.

Hector était venu à Paris sur Lucifer, et il l'avait abandonné, la veille au soir,

pour la première fois.

Si morne que fût sa rêverie, si noir son chagrin, notre héros n’était pas homme à voir son cheval en des mains étrangères sans s’en inquiéter.

D’abord il crut avoir mal vu.

Mais le cheval de Noë hennissait toujours, et l’autre lui répondait.

Hector rendit un peu la main et le cheval de Noë rejoignit celui que montait le chevalier inconnu juste au moment où il passait sous une deuxième lanterne.

Cette fois, Hector remarqua la trace de balzane que Lucifer avait au pied montoir.

Ce signe était caractéristique.

— Holà ! Lucifer ! cria-t-il.

Le cheval s’arrêta net.

Le cavalier qui le montait joua de l’éperon, mais Lucifer se cabra et n’avança point.

En même temps, Hector vint se ranger tout à côté.

— Parbleu, mon gentilhomme, dit-il, je serais curieux, de savoir si vous avez acheté mon cheval à un voleur ou si vous l’avez volé vous-même.

Le cavalier auquel Hector s’adressait était enveloppé dans un grand manteau couleur muraille ; il avait un feutre rabattu sur les yeux, et il était difficile de voir son visage.

— Ce cheval est à moi, répondit-il, et je n’ai pas d’explications à vous donner.

Puis de nouveau il joua de l’éperon et ensanglanta les flancs de Lucifer.

Cette fois, Lucifer bondit en avant, sembla prendre un galop précipité, puis exécuta violemment cette manœuvre de tout cheval vicieux qui veut jeter bas son cavalier et qu’on appelle le saut de mouton.

Le cavalier s’y attendait si peu, qu’il vida les arçons et alla piquer une tête à dix pas.

Fort heureusement la rue n’était point pavée et l’édilité parisienne d’alors était

peu chatouilleuse à l’endroit de la propreté.

Le cavalier tomba sur un tas d’immondices et ne se fit aucun mal. Mais déjà le cheval avait fait volte-face et revenait en hennissant à son maître, qui, malgré son chagrin, n’avait pu s’empêcher de rire à gorge déployée de la mésaventure de l’inconnu.

Ce dernier se leva furieux, tira son épée et revint vers Hector, qui avait pris son cheval par la bride.

— Rendez-moi ce cheval, mon gentilhomme, dit-il, il est à moi.

— Je ne le pense point, monsieur, répondit Hector, car, vous le voyez, il m’a suffi de l’appeler pour qu’il me revint après vous avoir désarçonné.

— Il est à moi, je l’ai payé ! répéta l’inconnu avec colère.

— Ah ! voilà ce que je ne nie point, monsieur… Vous n’avez pas l’air, en effet, d’un voleur de chevaux.

— Donc, rendez-le-moi.

— Plaît-il ? fit Hector. On me vole mon cheval et vous l’achetez. Je le retrouve et le reprends. C’est mon droit.

— Soit, monsieur, dit l’inconnu, mais si je vous le paye une seconde fois ?

— Mon cheval n’est pas à vendre, monsieur.

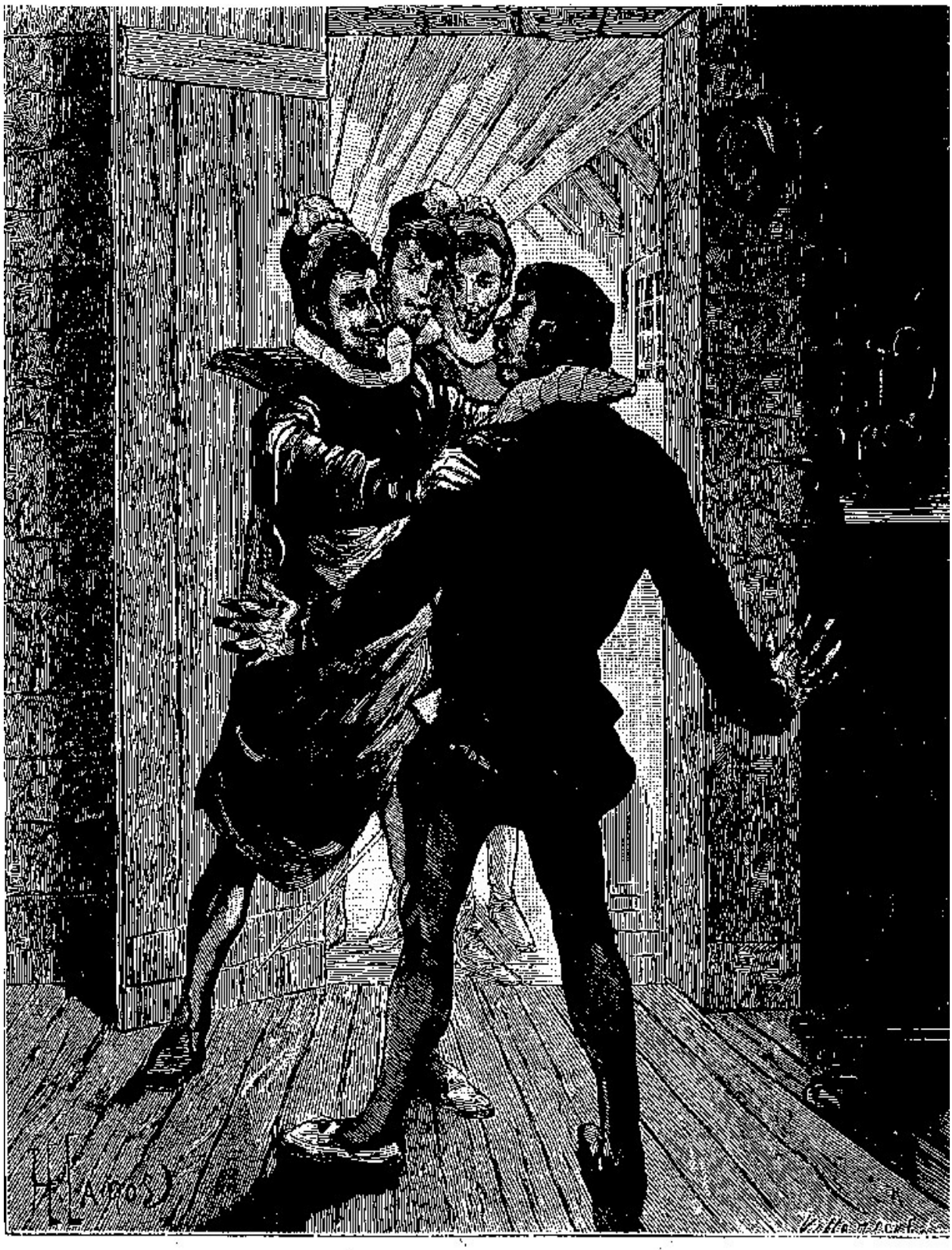
— Ah çà ! monsieur, dit l’inconnu avec hauteur, vous ne savez point le prix que je veux y mettre ?

— Je vous répète, monsieur, qu’il n’est pas à vendre.

— Je vous en donne cent pistoles.

— Merci bien !… je ne le vends pas.

— Monsieur, reprit l’inconnu, j’ai absolument besoin de votre cheval ; fixez-en le prix vous-même, et je vous le payerai.



— Grâce! messeigneurs, dit-il, grâce! (P. 882.)

La voix du cavalier démonté demeurait hautaine et brève, en dépit de la tournure courtoise de son langage.

— Je suis gentilhomme et non marchand de chevaux, monsieur.

Et Hector voulut passer, monté sur le cheval de Noë et tenant toujours le sien par la bride.

Mais, cette fois, l'inconnu perdit patience. Il prit hardiment la bride du cheval d'Hector, ce qui, en tout temps, a été une véritable insulte.

— Eh bien ! dit-il, puisqu'il en est ainsi, nous le jouerons…

— Ah ! parbleu ! répliqua Hector, je ne demande pas mieux et vous tombez bien, mon gentilhomme. Je suis aujourd'hui d'humeur maussade, et ne demande pas mieux que de m'égayer un peu.

Tout le sang gascon d'Hector avait été mis en ébullition par l'insulte qu'on venait lui faire.

Il mit pied à terre, noua la bride de son cheval autour du cou de Lucifer et dégaina.

Le gentilhomme inconnu s'était débarrassé de son manteau.

Comme Hector, il avait l'épée à la main.

— Monsieur, lui dit ce dernier, j'ai horreur de me battre dans les ténèbres.

— Moi aussi, monsieur.

— Voulez-vous venir sous cette lanterne ?

— Volontiers.

Le cavalier inconnu fit quelques pas en arrière.

Lucifer, qui était un cheval parfaitement dressé, suivit son maître, qui rétrogradait pareillement, entraînant après lui le cheval de Noë.

Quand ils furent sous la lanterne, les deux adversaires purent s'examiner à loisir avant de croiser le fer.

L'inconnu était un grand et beau jeune homme, au visage martial, aux cheveux

bruns, à la barbe taillée en pointe.

Une grande balafre s’étendait de son front à sa joue gauche, en passant au-dessus de l’arcade sourcilière, sans pour cela le défigurer aucunement.

C’était un homme qui pouvait avoir vingt-cinq ans, dont les manières et l’attitude étaient fort nobles, et dont le pourpoint de velours brodé d’or annonçait qu’il ne s’était point trop avancé en offrant de payer Lucifer le prix qu’Hector fixerait lui-même.

J’ai affaire à quelque seigneur de la cour, pensa Hector, qui ne connaissait pas grand monde à Paris.

De son côté, l’inconnu regarda Hector et lui trouva bonne mine.

En même temps l’accent du jeune homme lui révélait son origine.

— Allons ! monsieur, dit Hector, dépêchons-nous !

— Monsieur, dit l’inconnu en croisant le fer, je vous renouvelle ma proposition.

— Je la refuse !

Et Hector attaqua le premier.

Mais l’inconnu était un rude tireur : dès la première passe, Hector crut retrouver cette méthode solide, cette main sûre qu’il avait rencontrée tout à l’heure chez le roi de Navarre.

Cependant Hector tirait fort bien ; ensuite il avait un merveilleux sang-froid, que doublait son humeur chagrine.

Hector, depuis qu’il savait que Sarah ne l’aimerait jamais, ne tenait plus à la vie.

Enfin notre héros avait, sur le terrain, une qualité rare : il se souvenait des beaux coups qu’il avait vu faire et osait les essayer.

— Monsieur, reprit l’inconnu, si vous saviez le besoin pressant que j’ai de votre cheval, vous ne me le refuseriez pas… car…

L’inconnu termina sa phrase par une exclamation de colère.

L’épée d’Hector l’avait effleuré en pleine poitrine.

— Ah ! puisqu’il en est ainsi, s’écria-t-il, je ne vais plus, vous ménager, mon

jeune coq.

Et il porta un coup furieux à Hector.

Celui-ci le para à moitié, mais l’épée de l’inconnu ne l’atteignit pas moins au bras.

Hector jeta un cri, fit un bond en arrière, puis, se souvenant de la leçon que le roi de Navarre lui avait donnée tout à l’heure, il retomba en garde, attaqua vivement, parvint à lier l’épée de son adversaire tierce sur tierce, et, d’un revers de poignet, la fit voler à dix pas en même temps qu’il appuyait la sienne sur la poitrine de l’inconnu.

— C’est le coup qu’on m’a montré ce soir, dit-il.

L’inconnu se crut mort.

— Monsieur, lui dit alors Hector, vous êtes en mon pouvoir et j’ai le droit de vous tuer.

— Tuez-moi ! dit l’inconnu froidement.

— Mais je ne le ferai pas, car je viens de songer que, peut-être, vous n’aviez si grand besoin de mon cheval que pour aller à un rendez-vous d’amour : et moi qui aime, acheva le jeune homme en soupirant, je comprends ces choses-là…

L’inconnu tressaillit.

— En effet, dit-il, j’allais à un rendez-vous… une femme m’attend.

Hector releva son épée :

— Eh bien ! monsieur, dit-il, prenez mon cheval, je ne vous le vends pas, je vous le prête. Vous me le renverrez demain à l’hôtellerie du *Cheval rouan*, rue Saint-Jacques.

— Monsieur, répondit l’inconnu, touché de la noblesse du procédé, je n’accepterai votre cheval que si vous consentez à me tendre la main.

— Oh ! de grand cœur, monsieur.

Et Hector prit la main de l’inconnu.

Puis il détacha le cheval de Noë du cou de Lucifer.

Les deux animaux étaient demeurés paisibles spectateurs du combat.

— Voilà le cheval, dit Hector, sautez en selle, monsieur, et que Dieu vous rende heureux…

La voix d'Hector était triste.

— Mon jeune ami, répondit l'inconnu, vous semblez malheureux… Auriez-vous le cœur malade ?

— Hélas !

— Et votre mal est-il sans remède ?

— Sans remède, monsieur.

Hector sauta en selle à son tour.

— Adieu ! monsieur, dit-il, bonne chance !…

Et il s'éloigna au galop.

Hector, arraché par cette aventure à sa torpeur morale, dirigea le cheval de Noë vers le Pont-au-Change, traversa la Cité et gagna l'hôtellerie du *Cheval rouan*.

Là il s'enquit de ses amis.

Lahire et Hogier étaient sortis sans dire où ils allaient.

Hector monta dans sa chambre, s'y enferma et fut bientôt replongé dans son désespoir. Une heure s'écoula, pendant laquelle il oublia l'inconnu pour ne songer qu'à Sarah. Mais on frappa à la porte, et ce bruit l'arracha de nouveau à sa prostration.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi ! répondit la voix de Noë.

Hector alla ouvrir.

Noë était sur le seuil, un flambeau à la main, et la lumière de ce flambeau tombant d'aplomb sur Hector fit étinceler quelques gouttes de sang qui jaspaient son pourpoint de couleur grise.

Le jeune homme, on s'en souvient, avait été légèrement blessé, si légèrement

qu’il n’y avait pas pris garde.

— Qu’est-ce que ce sang ? s’écria Noë.

— Ah ! ce n’est rien, dit Hector.

— Tu t’es battu ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Avec un inconnu à qui on avait vendu mon cheval.

— Que me chantes-tu là ?

— La vérité.

— Je sais bien qu’on t’a volé ton cheval, mais…

Hector prit le parti de raconter à Noë son aventure tout au long.

Noë l’écouta attentivement, puis il lui demanda le signalement exact de son inconnu.

— Ma foi ! dit Hector, il est jeune, grand, fort beau garçon, en dépit d’une large balafre qui lui coupe le visage en deux.

— Une balafre ?

— Oui.

— A-t-il la barbe brune ?

— Oui.

— Taillée en pointe ?

— Justement.

— Et n’as-tu pas remarqué, lorsqu’il parle, un léger grasseyement dans la voix.

— Tiens ! dit Hector, c’est vrai. Tu le connais donc ?

— Et tu lui as mis ton épée sur la poitrine, et tu as pu le tuer ?

— Parbleu ! comme un poulet…

Noë lâcha un affreux juron.

— Ô triple niais ! s’écria-t-il, comment n’as-tu pas eu le pressentiment que cet homme était notre ennemi mortel ?

— Notre… ennemi ?

— Oui, acheva Noë, ivre de rage, tu as eu dans tes mains la vie de l’homme qui a juré la mort de notre roi, et tu l’as laissé échapper !… Sais-tu quel est cet homme ?…

C’est le duc Henri de Guise, dit le Balafré !

Chapitre 48

Comment le cavalier que Noë prétendait être le duc de Guise était-il en possession du cheval Lucifer, lorsqu'il fut rencontré par Hector ?

Il nous faut, pour l'expliquer, revenir à un personnage de notre histoire que nous avons entrevu à peine.

Nous voulons parler de Pandrille, ce colosse inintelligent dont Létourneau avait fait son complice.

Pandrille, dominé par l'éloquence un peu brutale du pistolet d'Hector, s'était laissé conduire à la cave et enfermer par Guillaume Verconsin, le fidèle valet de Sarah, dans ce caveau qu'une solide porte de chêne, ferrée avec soin, pouvait, à la rigueur, élever à la dignité de prison.

Nature violente et féroce, Pandrille était lâche.

Quand il se vit sous les verrous, le colosse pensa bien que le chevalier du guet serait averti au plus vite et que, par conséquent, il serait transféré au Châtelet, d'où il ne sortirait que pour aller se faire pendre en Grève.

Il se coucha sur le sol et se prit à fondre en larmes, ni plus ni moins qu'un enfant.

Puis un accès de fureur succéda chez lui à cette faiblesse momentanée, et, ivre de rage, il se dressa et appuya ses larges épaules contre la porte, espérant l'enfoncer ; mais la porte demeura close et ne fut pas même ébranlée.

Alors Pandrille avisa la petite lucarne par laquelle il découvrait un lambeau du ciel étoilé, et qui laissait arriver jusqu'à lui une bouffée d'air frais.

La lucarne était haut percée.

Cependant, comme il était d'une taille gigantesque et de plus très agile, Pandrille réunit toutes ses forces, se ramassa sur ses jarrets et, bondissant à la manière des chats, il parvint à saisir les barreaux de la lucarne et s'y cramponna.

Puis il se hissa, à la force des poignets, jusqu'à l'entablement étroit de la lucarne, et, plongeant un œil ardent à l'intérieur, il reconnut qu'elle donnait dans le jardin et était percée sur la façade opposée à la porte.

Pandrille eut bientôt pris son parti.

Il se laissa retomber dans le caveau, et, à tâtons, il se mit à chercher un objet de quelque résistance, barre de fer ou morceau de bois.

Le hasard le servit à souhait.

Il y avait dans le souterrain, auprès d'une futaille vide, un énorme maillet de fer destiné à cercler les tonneaux.

Le manche avait près de deux pieds de long. Pandrille s'en empara, puis, usant du même moyen, il bondit de nouveau jusqu'à la lucarne.

Attaquer les barreaux à coups de maillet était un moyen impraticable, car le bruit aurait sans nul doute attiré l'attention de Guillaume et des deux gentilshommes.

Mais il passa le manche du maillet à travers les barres de fer de façon à lui faire jouer le rôle de levier.

Il ne fallait rien moins que la force gigantesque de Pandrille pour mener à bien une semblable opération.

Le barreau résista d'abord, puis il craqua, se tordit et finit par se casser net comme un fer dans lequel se trouve une paille.

Alors Pandrille prit le tronçon du haut, le secoua et parvint à l'arracher de son alvéole.

Le tronçon du bas lui offrant plus de résistance, le géant le tordit et le coucha sur l'entablement.

Tout cela s'opéra sans trop de bruit.

Le passage que Pandrille venait de se frayer était étroit, mais le géant s'inquiétait peu de se déchirer et de se meurtrir. Il s'écorcha les épaules et les jambes et il se trouva dans le jardin.

Une fois là, Pandrille ne se soucia point de savoir ce qui se passait dans la maison. Il prit sa course à travers les jardins, et d'un bond il franchit la haie vive.

Quand il fut en pleins champs, Pandrille hésita.

Où irait-il ?

Malgré son peu d'intelligence, le géant comprit que la maison de Létourneau ne pouvait être un refuge…

Évidemment, les premières recherches des archers seraient dirigées sur ce point. Mais, en même temps, le garçon cabaretier songea que son défunt maître était à la tête d'assez belles économies, lesquelles était serrées dans un sac de cuir, enfermé lui-même dans un coffre de chêne à triple serrure, sur lequel, par luxe de précaution, il avait établi le matelas qui lui servait de lit.

Pandrille, guidé par la cupidité, se dirigea vers le cabaret du *Bon-Catholique*.

Lorsqu'il y arriva, Noë et le fermier royal, Antoine Perrichon, venaient d'en sortir.

Pandrille alluma la lampe éteinte et put constater le désordre qui régnait dans la salle d'auberge.

La table était surchargée de gobelets et de bouteilles.

La trappe de la cave était soulevée…

Pandrille était ivrogne.

La cave ouverte lut pour lui une tentation sans pareille, il prit un gobelet et descendit, bien décidé à vider une de ces vieilles bouteilles que feu Létourneau vendait une pistole huit sous trois deniers.

Mais là il s'aperçut que le caveau était ouvert, et il vit le cadavre du page au beau milieu.

La peur prit Pandrille.

Le drôle, qui assassinait un homme d'un coup de barre aussi froidement, qu'il eût vidé un verre de vin, était pris d'une terreur superstitieuse à la vue d'un cadavre.

Lorsque Pandrille avait assassiné quelqu'un, c'était Létourneau qui se chargeait de faire disparaître la victime.

Depuis que le caveau servait de sépulture au pauvre page, Pandrille n'y était point entré.

Toutes tes sornettes dont le populaire était nourri, toutes les histoires de revenants qu'il avait entendu conter, lui revinrent alors. Il s'imagina que le page s'était réveillé, puis était sorti de la cave, qu'il était ensuite monté dans l'auberge et s'était mis à boire ; qu'enfin il était venu pour se recoucher dans le tonneau

qui lui servait de sépulture, et trahi par l’ivresse n’avait pu arriver jusque-là…

La terreur s’empara si bien de Pandrille qu’il laissa tomber la lampe qui s’éteignit.

Il remonta à tâtons, se heurta vingt fois, s’arrêta vingt fois, la sueur de l’angoisse au front et les cheveux hérissés… Mais enfin il sortit de la cave et se précipita au dehors de la maison, sans plus songer au sac de cuir de Létourneau.

Cependant il n’avait pas fait dix pas qu’il entendit un hennissement derrière lui. C’était le cheval d’Hector qui s’ennuyait. Pandrille revint vers l’écurie, toujours dominé par cette terreur qui lui faisait souhaiter des ailes.

Il s’empara du cheval, sauta dessus, le frappa avec les talons et le lança au galop.

Pandrille ne savait pas trop où il allait.

Il fuyait, et dans sa fuite, il s’imaginait que le page mort et les archers vivants le poursuivaient de compagnie. Pandrille s’en alla tout d’abord emporté par le cheval jusqu’au bord de la Seine, en dehors des remparts.

Là, l’absence de pont l’empêcha de passer outre.

Il avait galopé une heure et sa terreur s’était un peu calmée, du moins par son côté superstitieux.

Pandrille ne songea plus au page mort, mais il songea aux archers du chevalier du guet, et il se dit que plus il mettrait de distance entre eux et lui, et plus il serait en sûreté. Mais le colosse n’avait pas un sou vaillant sur lui, il avait des vêtements en désordre, et c’en était assez pour qu’il fût appréhendé au collet en mettant le pied sur le premier bailliage des environs de Paris.

Alors le garçon cabaretier eut une idée, chose rare pour son obtuse intelligence ! Il songea à vendre le cheval, et se souvint que Létourneau, quand il avait trouvé sur les jeunes seigneurs qu’il assassinait un objet de prix autre que de l’argent monnayé, et dont il n’aurait pu se défaire sans exciter les soupçons, allait le vendre à un aubergiste de l’intérieur de Paris.

Cet aubergiste, qui était en même temps brocanteur, était établi dans la rue du Rempart, non loin de la porte Montmartre.

Pandrille rentra dans Paris par le bord de l’eau et remit le cheval au galop. À

cette époque il n’y avait guère que les gentilshommes qui montassent à cheval.

Paris était mal éclairé ; un homme qui le traversait à cheval était, pour les rares passants attardés, un gentilhomme. Pandrille arriva à la porte de l’aubergiste-brocanteur sans avoir fait de mauvaise rencontre.

La porte du bouchon était entrouverte, mais il n’y avait pas de lumière.

Pandrille attacha le cheval à l’anneau de fer scellé dans le mur, poussa la porte et entra.

— Est-ce toi, Crèvecœur ? dit une voix.

Pandrille s’arrêta interdit ; il venait d’entrer précisément dans cette maison ou le duc de Guise vivait caché depuis quelques jours.

— Est-ce toi ? répéta la voix.

Pandrille ne répondit pas.

Alors un bras vigoureux le saisit et la voix ajouta :

— Qui est-ce donc ?

En même temps une porte s’ouvrit à l’intérieur de l’auberge, et un flot de clarté envahit la première pièce.

Pandrille eut le vertige.

Sur le seuil de la porte qui venait de s’ouvrir, deux jeunes gens apparaissaient et le regardaient curieusement. En même temps un troisième le secouait rudement et lui disait :

— Qui es-tu ? que veux-tu ? où vas-tu ?

Pandrille était sans armes, les trois jeunes gens avaient l’épée au côté et la dague au flanc.

Le garçon cabaretier s’imagina qu’il était tombé aux mains des archers, et il perdit tout à fait la tête.

— Grâce ! messeigneurs, dit-il, grâce ! Ce n’est pas moi qui ai voulu tuer Sarah Loriot, c’est Létourneau… Moi je n’ai rien fait !…

Si on se souvient que quelques jours auparavant la duchesse de Montpensier

disait que, pour rapprocher de nouveau Henri de Guise de Marguerite, il était urgent de retrouver Sarah Loriot, on comprend l'effet que produisit son nom sur trois jeunes gens, qui n'étaient autres que Conrad, Gaston de Lux, et le duc lui-même. C'était le duc qui étreignait le bras de Pandrille.

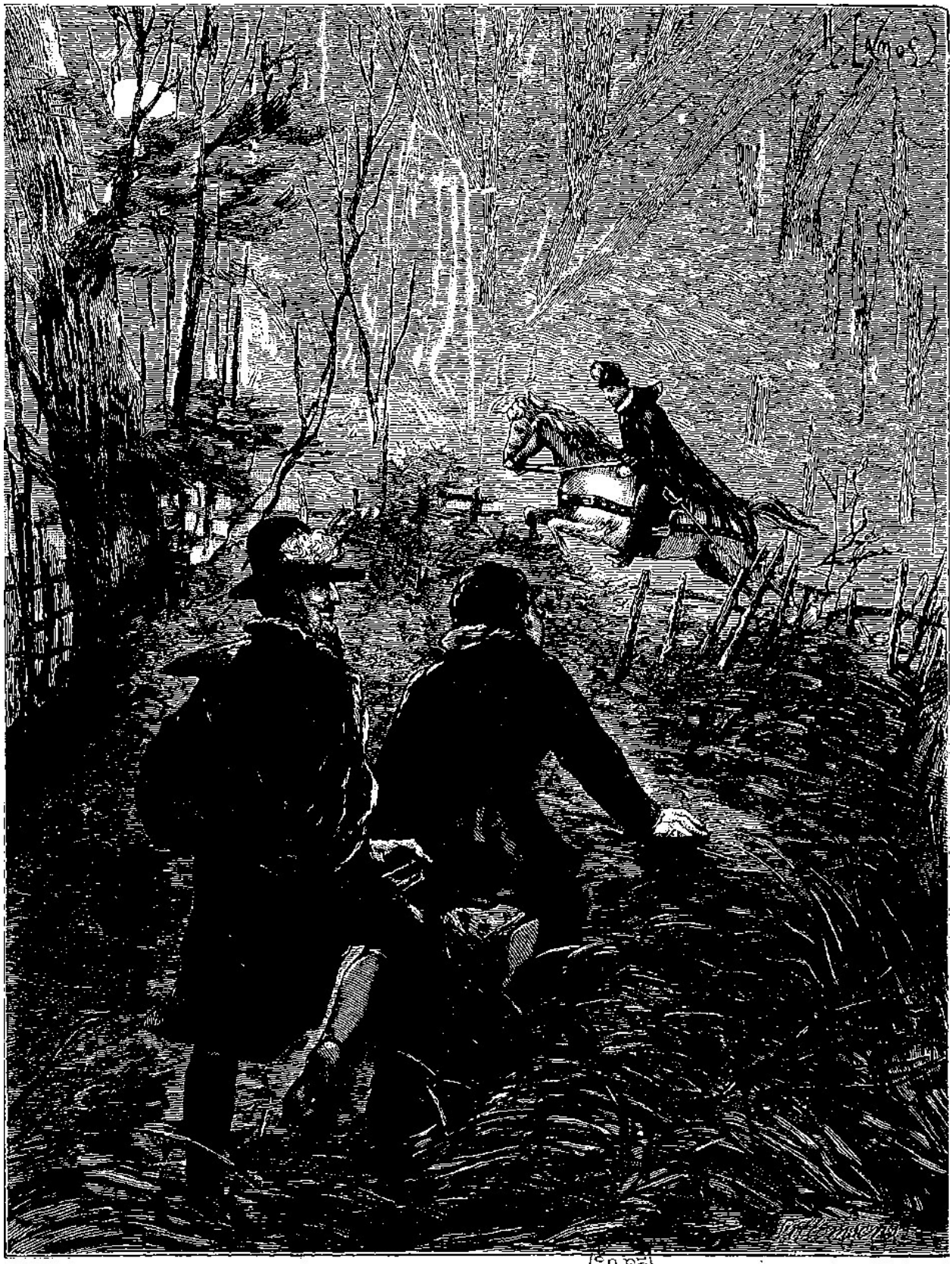
Sarah Loriot ! dit-il, tu as tué Sarah Loriot ?

— Non, non, ce n'est pas moi ! hurla Pandrille.

— Qui donc alors ?

— Létourneau.

— Il l'a tuée ?



Le cheval, qui était lancé à fond de train, voulut passer outre. (P. 888.)

— Non… non… il a voulu la tuer… mais les gentilshommes sont venus…

— Quels gentilshommes ?

— Je ne les connais pas.

Les dents de Pandrille claquaient de terreur.

Le duc comprit qu’il fallait d’abord calmer cet homme.

— Imbécile ! lui dit-il, nous ne sommes point les soldats du guet et nous ne te pendrons pas ; mais, si tu ne t’expliques point, et si tu ne nous dis pas tout ce que tu sais sur Sarah Loriot, nous te tuerons. Tiens ! choisis… cet or, si tu parles ; ce poignard, si tu te tais !

Le duc tira sa bourse pleine d’or et la jeta sur une table.

La vue de l’or rassura Pandrille et lui délia la langue.

Il raconta tout ce qu’il savait, tout ce qu’il avait, vu, c’est-à-dire comment Létourneau avait reconnu l’argentière et formé le projet de l’assassiner pour lui voler ses trésors, et comment l’expédition avait avorté.

Le duc demeura persuadé que l’un des deux gentilshommes qui étaient accourus au secours de Sarah était le roi de Navarre lui-même.

— Hé ! hé ! pensa-t-il, je conterai cela à ma sœur Anne, et elle me donnera un bon conseil.

Puis il dit à Pandrille :

— Sais-tu, mon garçon, après semblable chose, que tu ne peux plus sortir d’ici ?

Pandrille tressaillit.

— Tu n’aurais pas fait dix pas dans la rue que tu tomberais dans une des patrouilles du chevalier du guet.

— Oh ! lit Pandrille.

— Et tu serais pendu sous huit jours…

Pandrille devint livide.

— Tandis que si tu restes ici, continua le duc, tu seras en sûreté.

Le garçon cabaretier regarda le duc d’un air de doute.

Henri de Guise était sorti sur le pas de la porte et examinait le cheval.

— Voilà un bel animal, dit-il, je le prends pour moi, et je t’en donne vingt pistoles.

Les yeux de Pandrille brillèrent de convoitise.

— Ensuite tu vas demeurer ici ; je te prends à mon service.

L’audace revint au colosse.

— Votre Seigneurie veut faire tuer quelqu’un ? demanda-t-il.

— Peut-être…

— Je vois que Votre Seigneurie est généreuse, murmura le garçon cabaretier.

Henri de Guise se tourna vers Gaston de Lux :

— Monte sur ce cheval, dit-il, et va-t’en à Meudon.

Gaston s’inclina.

— Tu diras à Anne qu’elle ne cherche pas plus longtemps… que nous avons trouvé…

— Bon !

— Et que, acheva le duc, la nuit prochaine je l’irai voir.

Gaston sauta sur le cheval et partit.

Chapitre 49

Le duc Henri de Guise ne sortait jamais le jour.

Caché dans ce cabaret du bord des remparts, il ne s'aventurait au dehors que lorsque la nuit était venue.

Mais alors il s'enveloppait soigneusement dans son manteau et se rendait chez la Chesnaye, ou bien encore il s'en allait rôder aux environs du Louvre.

Les actions du roi de Navarre intéressaient le duc au plus haut point.

Quoi qu'il en eût dit à Mme Catherine, Henri de Guise aimait toujours Marguerite, et son désespoir eût été sans bornes, s'il n'avait eu la secrète espérance de se débarrasser du roi de Navarre tôt ou tard.

Léo d'Arnembourg, grièvement blessé par Lahire, avait été transporté dans cette petite maison où le duc se cachait.

Malgré la gravité de son état et grâce aux soins empressés que ses trois amis et le duc lui prodiguaient, il était hors de danger.

Chaque soir, le duc envoyait un message à sa sœur, après le départ d'un mystérieux personnage qui ne manquait pas un seul jour de venir, à la tombée de la nuit, s'entretenir avec lui longuement.

Ce personnage, on le devine, n'était autre que Mme Catherine. La reine mère empruntait divers déguisements pour venir voir le duc. Tantôt elle était venue en page, chose que sa taille encore mince lui permettait ; tantôt elle s'enveloppait dans la mante d'une duègne. Quelquefois même elle usait d'une robe de moine dont elle rabattait le capuchon sur ses yeux.

Or, le lendemain soir de cette nuit où Pandrille était tombé par hasard au milieu du duc et de ses affidés, comme neuf heures sonnaient, la reine arriva.

Ce soir-là, elle avait pris une robe de moine et suspendu un gros chapelet à la corde qui lui servait de ceinture.

Le duc la reçut dans cette petite pièce qui ressemblait à une cellule, dans laquelle nous l'avons déjà vu stipuler avec elle les bases de cette mystérieuse alliance dont le but unique était la perte du roi de Navarre et de tous les huguenots.

Le duc était botté et éperonné.

— Madame, lui dit-il quand ils furent seuls, j’ai trouvé l’argentière.

— Ah ! fit Catherine dont l’œil s’alluma de colère.

La reine mère se souvenait que la belle argentière avait failli coûter la vie à son cher René, et elle avait pour elle une haine violente.

— Vous l’avez trouvée ? répéta-t-elle avec une sombre joie.

— Oui.

— Où est-elle ?

— Près d’ici.

La reine songea à René.

— Je connais quelqu’un, dit-elle, qui voudrait être aussi instruit que vous.

— Et, ajouta le duc, je saurai dans une heure si le roi de Navarre la voit toujours.

— Oh ! dit Catherine, cela me semble impossible, mon cher duc.

— Vous croyez, madame ?

— J’en suis presque certaine.

— Remettez votre capuchon, madame, afin que la personne que je vais faire entrer ici ne vous voie point.

La reine remit son capuchon, le duc ouvrit la porte et appela :

— Pandrille !

— Catherine vit entré le colosse qui salua gracieusement.

— Conte à ce bon religieux, dit le duc, ce qui s’est passé hier dans la maison de feu le chanoine.

Pandrille ne se le fit pas répéter. Pour de l’argent, le garçon cabaretier faisait tout ce qu’on voulait. Il narra dans les plus petits détails l’histoire que nous connaissons déjà.

— Oh ! oh ! murmura la reine, ceci m’étonne singulièrement. Comment étaient

ces deux gentilshommes ? demanda-t-elle à Pandrille.

— L’un d’eux a une barbe blonde.

— Ah !

— Et il me semble que l’autre l’a appelé d’un singulier nom.

— Te le rappelles-tu ?

— Noë, je crois.

— Très bien, dit la reine, et l’autre ?

— Je ne sais pas son nom, mais il a une petite barbe noire.

— Ah ! ah !

— Et il est plus grand que le premier.

Ce vague signalement d’Hector pouvait s’appliquer à Henri.

Pandrille le compléta en disant :

— Tous deux parlent comme des Gascons.

— C’est lui ! murmura Catherine, persuadée que l’homme à la barbe noire n’était autre que Henri de Bourbon.

— Du reste, dit le duc, je vais aller rôder autour de la maison. Nous verrons bien *s’il* y vient. Où pourrai-je vous voir, madame ? murmura-t-il tout bas à l’oreille de Catherine.

— Ici. Je vous attendrai.

— C’est bien.

Le duc laissa Catherine installée dans son oratoire, il prit son manteau et fit signe à Pandrille de le suivre.

Tous deux longèrent la petite rue des Remparts et arrivèrent à la porte Montmartre…

— Conduis-moi, dit le duc.

Pandrille fit prendre au noble personnage le chemin qui, passant d’abord au pied

de l’abbaye de Montmartre, se dirigeait vers Saint-Denis. Mais, comme ils arrivaient à la bifurcation de ce chemin et du sentier qui conduisait à la maison habitée par Sarah, le duc, prêtant l’oreille, entendit le galop forcené d’un cheval. Oh ! oh ! se dit-il, voilà un homme bien pressé, ce me semble.

Et le duc et Pandrille s’arrêtèrent.

Le chemin était bordé d’une haie assez haute.

Comme le galop du cheval devenait plus distinct, le duc et Pandrille se jetèrent derrière cette haie et attendirent.

Le cavalier ne tarda point à arriver à la bifurcation.

Le cheval, qui était lancé à fond de train, voulut passer outre ; le cavalier voulut le jeter dans le sentier ; il y eut une lutte d’une seconde, au bout de laquelle le cheval fut réduit et prit le sentier.

Mais, dans la lutte, un énergique *ventre saint-gris !* était échappé au cavalier, et le duc avait reconnu la voix de Henri. Caché derrière la haie, il attendit que le cavalier eût atteint la clôture du jardin qui entourait la petite maison. Puis il dit à Pandrille :

— Tu vas rester là, en observation…

— Oui, messire.

— Jusqu’à ce que ce cavalier sorte.

— Oui, messire.

— Et tu calculeras à peu près le temps qu’il sera resté dans cette maison.

Pandrille s’inclina.

— Après quoi tu viendras me rejoindre.

Ce dernier s’en retourna tranquillement par où il était venu.

La reine mère l’attendait avec impatience.

— Vous l’avez vu ? dit-elle.

— Je l’ai entendu, ce qui revient au même, il me semble.

— Vous ne vous êtes pas trompé ?

— Non.

— Et il est chez Sarah ?

— Oui, madame.

La reine réfléchit un moment.

— Il y est venu hier, il y revient ce soir… Certainement, il y reviendra demain.

— C’est probable…

— Ah ! si Marguerite sait cela…

Le duc frissonna de joie :

— Elle le saura, j’imagine, dit-il.

Mme Catherine eut, sous son capuchon, un de ces sourires énigmatique dont seule elle possédait le secret.

— Mon cher duc, dit-elle, nous voici tous deux à une heure critique où il faut frapper juste, si nous frappons…

— C’est mon avis, madame.

— Henri de Navarre, jusqu’à présent, a été protégé par l’amour de sa femme, qui a sur le roi un empire excessif.

— Je le sais…

— Si sa femme l’abandonne, le roi nous le livrera demain.

— Mais, dit le duc avec feu, il me semble que Marguerite ne peut pas aimer le roi de Navarre du jour où elle saura…

— Ah ! mon cher duc, dit la reine d’un ton protecteur, vous qui êtes versé dans les choses de la politique, vous ne comprenez rien à celles de l’amour.

— Comment cela ?

— Marguerite haïra son époux du jour où elle aura la preuve de sa trahison ; mais cette preuve, comment la lui donner ?

— J’irai la voir, dit le duc avec impétuosité.

— Bon ! Après ?

— Je lui affirmerai sur ma parole…

— Elle ne vous croira pas. L’amour est aveugle, vous le savez…

— Et si je lui montre Henri aux pieds de Sarah ?

— Voilà le difficile.

— Cependant…

— Écoutez, dit Catherine, tant que ma fille Marguerite aura auprès d’elle cette fine mouche qu’on nomme Nancy…

— Eh bien ?

— Vous ne parviendrez pas à la voir… Et si vous y parvenez, qu’elle consente à vous suivre, que vous la conduisiez dans cette maison où Sarah reçoit Henri de Navarre et que vous lui montriez ce dernier aux genoux de l’argentière, Nancy lui prouvera qu’elle a mal vu.

— Que faut-il donc faire ?

— Il faut *supprimer* Nancy, dit froidement la reine.

Le duc tressaillit :

— Oh ! dit-il, on ne peut pourtant pas faire assassiner une femme.

— Hé ! dit la reine mère en haussant les épaules, qui vous parle de l’assassiner ? Êtes-vous fou, mon cher duc ?

— Alors que comptez-vous faire ?

— L’enlever.

— Comment ?

— Je m’en charge.

— Où la conduira-t-on ?

— Il faudra que la duchesse votre sœur soit sa geôlière.

— J’y songeais, dit le duc.

— Tenez, dit la reine, il faut la voir cette nuit.

— Je suis prêt à monter à cheval.

— Vous vous chargerez d’avoir une litière et deux hommes masqués.

— Quand ?

— Demain.

— Où attendra cette litière ?

— Dans la rue des Prêtres-Saint-Germain. Je me charge du reste.

Le duc se leva et appela Gaston de Lux :

— Selle mon cheval, lui dit-il.

Dix minutes après, le duc de Guise quittait la reine mère et, monté sur Lucifer, le cheval volé par Pandrille, il descendit la rue Montmartre.

On sait ce qu’il advint, comment il rencontra le véritable propriétaire du cheval, et ce qui suivit cette rencontre. Une heure plus tard, le duc arrivait à Meudon et conférait avec la duchesse sur le prochain enlèvement de Nancy et le moyen de renouer avec Mme Marguerite.

Chapitre 50

Vingt-quatre heures après l'entrevue de la reine mère et du duc de Guise, Mme Marguerite était seule en son oratoire avec Nancy.

Nancy était légèrement soucieuse. La reine l'était plus encore. Depuis plus d'une heure, Nancy allait et venait par l'oratoire comme une âme en peine. Depuis plus d'une heure Mme Marguerite n'avait point desserré les dents, et son beau et large front était plissé comme la mer un jour de tempête. Enfin Nancy n'y tint plus. L'espiègle caméristeéprouvait le besoin de parler et sa langue était en proie à une violente démangeaison.

— La reine ne s'habille donc pas ce soir ? dit-elle.

— Non ! répondit sèchement Marguerite.

— Cependant, Votre Majesté avait coutume, le soir, d'aller chez le roi.

— Je n'irai pas.

— Votre Majesté est peut-être souffrante, ou inquiète ?

À cette question plus directe, la reine tressaillit profondément.

— Oui, dit-elle.

— Pourquoi ? fit ingénument la camérière.

Marguerite ne répondit à cette seconde question que par une autre :

— Crois-tu que le roi m'aime ? reprit-elle.

— Hum ! pensa Nancy, voici l'orage arrivé, gare ! si le nuage crève… Puis tout haut :

— Mais je trouve la question plaisante !

— Hein ?

— Votre Majesté sait mieux que moi que le roi l'adore.

— En es-tu sûre ?

— Dame ! cela se voit.

— Marguerite ne donna point un démenti à Nancy, mais elle ne parut pas convaincue. Elle alla s’asseoir auprès de la fenêtre ouverte et ; jeta un regard mélancolique au dehors.

Un nouveau silence régna dans l’oratoire. Nancy continua de ranger divers objets et se dit :

Nancy fut terrassée, garrottée, emportée. (P. 396.)

— À présent que le premier mot est lâché, il faudra bien que Mme Marguerite aille jusqu'au bout.

Et la fine mouche attendit que la reine lui adressât la parole.

Tout à coup Marguerite se retourna.

— À quelle heure le roi de Navarre est-il parti ce soir ? demanda-elle brusquement.

— Mais, dame ! répondit Nancy, de plus en plus ingénue, je ne sais trop madame. Après souper… Il était nuit.

— Ah !

Nancy prit un air mystérieux, Votre Majesté sait bien, dit-elle, que la politique est une maladie qui gagne tous les princes. Le roi de Navarre, se mêle de politique.

— Tu crois ?

— Oh ! j'en suis sûre.

Marguerite quitta la fenêtre et alla s'asseoir devant un métier à brader. Pendant quelques minutes encore elle garda le silence ; puis elle reprit :

— C'est singulier ! le roi s'occupe de politique bien tard.

— Votre Majesté veut dire *bien tôt !* le roi est si jeune…

— Oh ! je veux dire, fit Marguerite, qu'il rentre fort tard… dans la nuit…

Cela ne prouve rien. Il est des affaires qui ne peuvent se traiter en plein jour.

— Sais-tu qu'il était trois heures du matin quand il est revenu ?

— Bah ! si tard ?…

— Et puis…

Marguerite hésita.

— Eh ! mais, dit Nancy en riant, on dirait que votre Majesté est jalouse.

— Ah ! c'est que, répondit la reine, j'ai mes raisons pour cela.

— C’est différent.

— Le roi est froid, mélancolique, indifférent, depuis trois jours.

— La politique l’absorbe…

— Et, ajouta Marguerite, qui se décida tout à coup à faire ses confidences à Nancy, je n’aime pas qu’il mêle des femmes dans ses intrigues politiques.

Les femmes ! exclama Nancy, qui feignit une vive indignation.

— Lesquelles lui prêtent des mouchoirs brodés.

Et la reine, qui serrait depuis quelque temps, un mouchoir brodé dans sa main crispée, le jeta au nez de Nancy.

Nancy ramassa gravement le mouchoir, le tourna et le retourna en tous sens, et finit par laisser bruire un éclat de rire ; moqueur entre ses lèvres roses.

— Tu ris ? fit la reine indignée.

— Ah ! c’est juste, murmura Nancy, j’ai tort… Si Votre Majesté savait la vérité… elle me chasserait peut-être.

— Te chasser !

— Dame ! j’ai eu tort… j’en conviens… C’est moi qui ai prêté ce mouchoir au roi de Navarre… Et que peut-être… Votre Majesté…

Marguerite écoutait stupéfaite.

Nancy avait pris un air confus, elle baissait les yeux… elle était dans l’attitude d’un grand coupable.

— Car enfin, acheva-t-elle, si Votre Majesté allait me croire indigne de ses bontés… moi qui voudrais donner tout mon sang pour elle.

Marguerite croyait avoir mal entendu.

— Mais explique-toi donc ! s’écria-t-elle. Ce mouchoir est à toi ? et c’est toi qui l’as donné au roi…

— Oh ! non, dit Nancy. Je l’ai prêté, Madame : je suis une pauvre fille qui ne peux faire de tels cadeaux. Ce mouchoir est de fine batiste. C’est un mouchoir de famille. Je le tiens de mon aïeule.

— Comment ! tu l’as prêté au roi ?

— Oui, madame.

— Mais… quand ? pourquoi ?…

Nancy retrouva son air confus.

— Ah ! murmura-t-elle en baissant tes yeux de plus belle, j’ai eu tort… Mais je suis jeune, j’aime à rire…

— Explique-toi donc ! répéta Marguerite avec impatience.

— Votre Majesté me chassera.

— Tu es folle !…

— Ah ! si j’étais sûre qu’elle me pardonnât !

— Je te pardonne.

— D’avance ?

— Oui.

— Ma foi ! tant pis ! murmura Nancy ; quand on a seize ans, on aime à s’amuser un peu… Je vais tout narrer à Votre Majesté. Eh bien, hier au soir, le roi de Navarre m’a rencontrée dans le petit escalier qui conduit à la poterne du bord de l’eau.

— Quand il est parti ?

— Oui, madame. Il faisait nuit… c’est vous dire que l’escalier, qui est dans le jour assez sombre déjà, était tout à fait noir.

Nancy s’interrompit pour se remettre à rire.

— Mais parle donc ! fit la reine.

— Le roi descendait, reprit Nancy, moi je montais.

— D’où venais-tu ?

— Je m’étais promenée au bord de l’eau.

— Avec qui ?

— Avec Raoul.

— Bon ! après ?

— Le roi descendait sans faire de bruit. Moi je faisais un tapage de tous les diables avec ma robe dont les frous-frous sont bruyants…

« — Qui donc va là ? » a demandé le roi tout bas. Je n’ai pas reconnu sa voix et je l’ai pris pour M. Pibrac, qui gasconne passablement, lui aussi.

— Et puis ? fit Marguerite.

Nancy poursuivit :

— Alors, au lieu de répondre, j’ai jeté mes deux bras autour du cou du roi, que je prenais pour M. de Pibrac, et, déguisant ma voix, je lui dis à l’oreille :

— « Je suis une femme de la cour qui vous aime follement et n’a jamais osé vous l’avouer. »

Marguerite, à ce récit, empreint de l’espièglerie ordinaire de Nancy, ne put s’empêcher de sourire.

— Comment, dit-elle, tu as fait cela ?

— Oui, madame.

— Et qu’a dit le roi ?

— Ah ! madame, quand j’y songe, j’en ai la chair de poule.

— En vérité !

— Le roi s’est écrié, en partant d’un éclat de rire :

« — Vraiment ! vous m’aimez, belle inconnue ? »

Cette fois, j’ai reconnu sa voix, et la peur m’a prise : je n’ai pas répondu.

« — Ah ! vous m’aimez, mamie ! a repris le roi. Eh bien, dites-moi votre nom, que je l’aille répéter à Mme Marguerite. »

— J’ai voulu m’esquiver, mais il m’a prise par le bras. Je me suis débattue, et mon mouchoir lui est resté dans les mains.

Nancy baissa les yeux pour la troisième fois.

— Ah ! dit-elle, je sais que c’est bien mal… car enfin je me suis permis d’embrasser le roi. Mais…

— Tu es une belle fille ! interrompit Marguerite, qui riait à se tordre. Ah ! ma pauvre Nancy, ajouta-t-elle, figure-toi que j’ai trouvé ce matin ce mouchoir sous l’oreiller de mon cher Henri, et depuis ce matin je suis folle !

— Si Votre Majesté m’avait plus tôt confié son inquiétude, tout se serait expliqué.

— Mais mon tourment est passé, va !

— Ah ! madame, dit Nancy, je suis bien certaine, moi, que le roi vous adore.

— Mais où peut-il être allé ?

— Chut ! c’est de la politique…

Et Nancy prit un air câlin :

— Est-ce que Votre Majesté ne me permettra point, dit-elle, d’aller prendre un peu l’air…

— Plaît-il ?

— Au bord de l’eau…

— Où t’attend Raoul ?

— Ce pauvre garçon, dit Nancy, je lui ai promis de l’épouser sitôt qu’il aurait vingt ans… et il a encore six mois à attendre. Il faut bien lui faire prendre patience.

— Va ! dit la reine souriant.

— Ah ! Votre Majesté est trop bonne…

Et Nancy s’esquiva en murmurant un *ouf !* qui avait une éloquence sans pareille.

Nancy ne descendit pas au bord de l’eau, où Raoul ne l’attendait point, mais elle courut vers les antichambres du roi Charles IX, où le page était de service.

— Viens vite ! lui dit-elle, viens ! j’ai besoin de toi.

Raoul confia le poste qu’il occupait à un autre page et suivit Nancy avec cette docilité particulière aux amoureux.

La camérière le suivit dans sa chambre et s’y enferma avec lui à double tour.

— Ah ! mon pauvre ami, dit-elle, je t’assure que je viens d’éviter un joli coup de tonnerre.

— Que dites-vous ? fit Raoul étonné.

— Eh bien, la reine était jalouse. Tu sais ce que je t’ai conté hier…

— Oui, la conversation que vous avez surprise à travers la serrure entre Noë et le roi de Navarre ?

— Précisément.

— Le roi a revu Sarah ?

— C’est-à-dire, fit Nancy, que c’est une horreur. Il est resté chez elle jusqu’à trois heures du matin.

— Et la reine ?…

— La reine a trouvé un mouchoir que Sarah a donné à son royal adorateur.

— Ah ! diable !

— Heureusement le mouchoir, tout brodé qu’il était, ne portait aucune couronne, aucun écusson, pas même une initiale.

— Eh bien ?

— Je l’ai pris sur mon compte.

— Comment cela ?

— J’ai dit qu’il était à moi.

— La reine l’a cru ?

— Oui, grâce à une petite histoire que j’ai imaginée…

— Bravo !

— Et que je vais te narrer. Écoute bien… car il faut que tu te la rappelles bien

textuellement.

— Oh ! soyez tranquille, chère Nancy, dit Raoul. J’ai bonne mémoire. Nancy raconta alors à Raoul cette fabuleuse histoire qu’elle avait narrée à Mme Marguerite.

— Bon ! dit Raoul… Maintenant, ma petite Nancy, que dois-je faire ?

— Tu vas descendre au bord de l’eau. Le roi rentrera je ne sais à quelle heure, mais il rentrera…

— C’est probable.

— Il rentrera par la poterne du bord de l’eau.

— Vous croyez ?

— C’est son habitude. Tu lui conteras ce qui est advenu et tu lui répéteras mot pour mot la fable du mouchoir.

— Soyez tranquille.

— Tu lui recommanderas même de prendre les devants et de narrer cette histoire avant que Mme Marguerite l’interroge.

Raoul inclina la tête.

Nancy reprit :

— Moi je ferai bonne garde auprès de Mme Marguerite.

— Ah çà ! dit Raoul, voici l’orage détourné polir aujourd’hui ; mais… demain ?…

— Oh ! demain, c’est une autre affaire.

— Vous en convenez ?

— D’abord, il n’y aura pas de lendemain.

— Je ne comprends pas.

— Je verrai le roi de Navarre ce soir… seule à seul, et je te réponds bien qu’il me jurera de ne pas retourner chez Sarah.

— Qui sait ? fit Raoul.

— Bah ! répondit Nancy, je ne suis pas trop maladroite, Conviens-en !

— C’est vrai.

— Quant à M. de Noë, poursuivit Nancy, comme c’est lui qui a déniché l’argentière et qu’il en a parlé au roi qui n’y pensait, plus, je me charge de lui donner une rude leçon.

Nancy accompagna ces paroles résolues d’un petit air mutin qui lui seyait à ravir.

— Ah ! Nancy… chère Nancy ! murmura Raoul, vous êtes une femme comme il n’y en a pas !…

— Niais ! dit-elle en lui passant sa jolie main sous le menton. Va, mon mignon !… ou plutôt viens, car j’ai demandé à Mme Marguerite une heure de liberté pour causer avec toi, et j’ai dit que tu m’attendais au bord de l’eau.

Nancy prit Raoul par la main, le fit descendre par le petit escalier que nous connaissons, et tous deux s’allèrent promener au dehors devant la poterne, prenant bien garde que le roi ne rentrât au Louvre tandis qu’ils causaient.

Au bout d’une heure, Nancy quitta Raoul et de nouveau elle s’engouffra dans l’escalier ténébreux, pour remonter auprès de Mme Marguerite. Mais elle avait à peine gravi une dizaine de marches que deux bras vigoureux l’enlacèrent.

En même temps une main invisible lui appliqua un masque de poix sur le visage pour l’empêcher de jeter un seul cri…

Nancy fut terrassée, garrottée, emportée, sans que la sentinelle qui veillait en bas eût rien entendu.

Chapitre 51

Nancy avait été saisie et enlacée si rapidement, on lui avait appliqué le masque de poix sur le visage avec tant de promptitude, que non seulement elle n'avait pu se dégager, mais qu'il lui avait été impossible de jeter un cri.

L'obscurité était profonde dans l'escalier, et il était impossible à Nancy de deviner à quels agresseurs elle avait affaire. Aucune parole n'avait été prononcée et les bras qui l'étreignaient étaient vigoureux. Cependant Nancy comprit qu'elle n'était point attaquée par une seule personne.

On lui jeta sur la tête, en outre du masque de poix, une sorte de capuchon qui lui descendit jusque sur le cou. Puis un de ces mystérieux ravisseurs la chargea sur son épaule.

Nancy se sentit emportée sans qu'il lui fût possible de savoir où. Le capuchon et le masque l'aveuglaient.

Celui qui la portait chemina environ cinq minutes, après avoir redescendu l'escalier ; puis il déposa la jeune fille dans une litière et s'assit auprès d'elle, Nancy essayait vainement de se débattre. Tout à coup, et comme la litière se mettait en route, celui de ses ravisseurs qui était à côté d'elle se pencha et d'une voix qui lui était inconnue il dit à la camérière :

— Si vous voulez être débarrassée de ce masque qui vous étouffe, on vous en débarrassera. Mais si vous avez le malheur de crier, on vous tuera, ma petite. Promettez d'un signe de tête, et ce sera fait.

Nancy inclina la tête de bas en haut.

Alors l'inconnu passa ses deux mains sous le capuchon et enleva le masque de poix.

Nancy avait les bras liés derrière le dos. Le masque enlevé, elle pouvait parler, mais elle n'y voyait pas davantage, car le capuchon descendait plus bas que son menton.

Nancy était une fille prudente et qui connaissait à merveille les mœurs de son temps. Elle comprit que si, en effet, elle appelait à son aide, on lui enfoncerait un stylet dans la poitrine avant que personne fût venu à son secours. Aussi dit-elle

tranquillement :

— Je ne crierai pas, mais dites-moi où vous me conduisez.

— Impossible ! lui répondit-on.

Nancy était courageuse, elle ne se désola point, mais elle rassembla tous ses souvenirs pour deviner qui pouvait lui jouer un pareil tour. Nancy ne se connaissait pas d'ennemis personnels ; mais elle savait qu'on disait, au Louvre, qu'elle était le meilleur conseil de Mme Marguerite. Aussi, loin de chercher à qui elle pouvait avoir nui, elle songea sur-le-champ que, si on l'enlevait, c'est qu'on la voulait empêcher d'être utile à la reine de Navarre. Nancy était trop sagace pour errer longtemps à côté de la vérité. Elle se remémora la conversation de Lahire et de Noë, et ce que le premier avait dit au second touchant les projets de la duchesse de Montpensier.

On se souvient que Lahire avait surpris, à travers une porte ou un trou de serrure, ces paroles de la duchesse à M. d'Arnembourg :

« — Il faut que le duc mon frère revoie Marguerite et que l'on retrouve Sarah l'argentière. »

— Bon ! se dit Nancy, c'est le duc qui me fait enlever. Allons, c'est, au demeurant, un galant homme, et je n'ai rien à craindre pour ma vie. On me gardera prisonnière, mais je serai bien traitée.

Elle fit toutes ces réflexions en quelques minutes, puis elle dit à son ravisseur :

— Mon cher monsieur, je ne sais pas où vous me conduisez et je n'insiste point, pour le savoir. Seulement, si vous voulez réfléchir que je suis une pauvre femme sans défense, vous verrez qu'on me traite avec la dernière brutalité.

L'inconnu répondit :

— J'ai des ordres.

— Ne vous serait-il point possible de me délier les mains ? la corde qui les attache me fait un mal horrible !

— Soit, dit le ravisseur, mais à la condition que vous ne chercherez point à vous échapper.

— Je vous le jure.

— D’ailleurs, s’il en était autrement, ma petite, répondit l’inconnu, vous exposeriez votre vie.

— Comment, vous avez ordre de me tuer ?

— Non, si vous ne cherchez point à nous résister.

— Je vous promets d’être raisonnable.

Le ravisseur délia les mains de Nancy.

— Et, continua celle-ci, allez-vous me laisser ce vilain capuchon sur la figure ?

— Hélas ! il le faut.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne devez pas voir où l’on vous conduit.

— Ah ! soupira Nancy, ce capuchon m’étouffe.

— Rassurez-vous, votre supplice ne sera pas long : en moins d’une heure nous serons arrivés au lieu où l’on vous mène.

— Ah ! tant mieux !…

Et Nancy résignée se rejeta au fond de la litière.

La litière était emportée au grand trot de deux mules dont le cou était garni de clochettes.

La camérière se prit à méditer et se dit :

— M. le duc de Guise a sans doute calculé qu’il pourrait arriver sans encombre jusqu’à Mme Marguerite s’il me faisait enlever. Mais il a compté sans mon petit Raoul, qui, en prévenant le roi de Navarre de ce qui m’est advenu ce soir, le mettra sur ses gardes.

Ainsi que l’inconnu qui accompagnait Nancy prisonnière le lui avait annoncé, la litière s’arrêta au bout d’une heure.

— Nous voici arrivés, lui dit son ravisseur.

Il descendit le premier et prit la main de la jeune fille.

— Appuyez-vous sur moi, lui dit-il, et laissez-vous conduire.

Nancy était d’une docilité parfaite ; elle savait que la soumission est le rôle obligé de tout prisonnier qui a l’espoir de s’évader. Elle se laissa donc conduire sans résistance aucune.

— Vous ayez cinq marches à monter, lui dit son guide.

Nancy monta les cinq marches et sentit sous ses pieds un sol dallé, en même temps qu’une atmosphère plus fraîche l’entourait. On lui fit faire quelques pas, puis elle entendit ouvrir une porte. Ensuite au sol dallé succéda sous son pied un tapis épais qui assourdit le bruit de ses pas.

Elle se retourna et regarda son mystérieux conducteur. (P. 900.)

Alors le ravisseur lui ôta son capuchon.

Nancy jeta autour d’elle le regard avide de ceux qui ont été momentanément privés de la vue.

Elle était dans une sorte d’oratoire coquettement décoré.

— Bon ! se dit-elle, je sais où je suis. La description que M. Lahire a faite de l’oratoire de Mme de Montpensier à Noë est exactement celle du lieu où je me trouve. Voyons ce qu’on va faire de moi ?

— Elle se retourna et regarda son mystérieux conducteur.

Celui-ci était un homme de haute taille, revêtu d’une robe de génovéfain, et la figure couverte d’un masque noir qui lui descendait jusqu’au menton.

— Voilà des gens de précaution, pensa la camérière.

L’homme masqué frappa à une porte qui s’ouvrit presque aussitôt.

Un jeune homme vêtu d’un costume de page et pareillement masqué entra alors et salua Nancy.

Nancy lui fit une belle révérence.

Puis l’homme masqué, supposant sans doute que Nancy ne comprenait point l’allemand, s’adressa au page dans cette langue :

— Où est madame ? demanda-t-il.

Elle va monter dans la litière.

— Ah ! fit l’homme masqué.

— Et retourner à Paris…

— En sorte que nous resterons seuls ici ?

— C’est-à-dire que je resterai seul, dit le page, car vous allez retourner avec elle.

— En es-tu sûr ?

— Très sûr.

Tu sais que tu réponds de la petite ?

— Oh ! soyez tranquille…

Alors l’homme masqué s’approcha de Nancy impassible et qui ne paraissait pas avoir entendu un mot.

— Vous savez, ma petite, lui dit-il, que si vous tentiez de vous évader, il pourrait vous arriver malheur…

— Je n’y songe pas, monsieur.

— Je vois que vous êtes raisonnable.

— Cependant j’aimerais assez savoir, reprit Nancy, pour combien de temps je suis ici.

— Pour quelques jours.

— Et… après ?

— On vous reconduira au Louvre.

Nancy fit une seconde révérence.

— Bien obligée du renseignement, monsieur, dit-elle.

— L’homme masqué s’en alla. Alors Nancy regarda le page. Le page était masqué. Mais le masque était étroit, transparent, pour ainsi dire ; il ne cachait ni le front qui était large, blanc, uni, avec une belle veine bleue au coin des tempes, ni le menton qui était creusé d’une jolie fossette.

À travers les trous on voyait les yeux, deux yeux vifs, pétulants, amoureux sans doute, car ils s’arrêtaient sur la camérière avec une complaisance sans égale.

Nancy n’avait pas précisément la candeur d’une jeune fille des champs ; elle avait vécu au Louvre, elle savait ce que parler veut dire, et quand elle regardait, un cavalier, elle faisait sur lui telle ou telle réflexion qui dénotait de l’expérience. Or, Nancy regarda le page, et quand elle l’eut regardé, elle se dit :

— IL est fort joli garçon, ma foi ! et si je n’aimais pas Raoul, j’aurais sûrement du penchant pour lui.

Cette réflexion faite, Nancy eut une fort belle idée.

Quand Nancy avait une idée, elle la tournait, la retournait sous toutes les faces,

la pesait, l’examinait. Puis l’idée adoptée, elle se disait : « En avant ! »

Or, il paraît que l’idée qu’eut Nancy lui parut bonne, car elle se mit à l’œuvre sur-le-champ.

Le page Amaury (car c’était lui) s’était assis dans un coin de l’oratoire et, de cet endroit, il regardait Nancy avec une naïve admiration.

Amaury avait seize ans, l’âge où l’amour est un rêve, ou le cœur bat sans qu’on sache pourquoi. Amaury contemplait Nancy, il la trouvait belle et se disait :

— Est-il possible, en vérité, qu’on lui ait lié les mains, placé un masque de poix sur le visage et un capuchon sur la tête ! Ah ! si on m’avait chargé de l’enlever !…

Et l’enfant soupirait.

Nancy s’était laissé tomber sur l’ottomane qui se trouvait entre les deux croisées du boudoir. Là, elle avait pris une attitude pleine de tristesse, jetant autour d’elle un coup d’œil désolé. Le page, non moins silencieux, la contemplait avec cet œil mélancolique dont la vingtième année emporte le secret.

Comme le page se contentait de la regarder, Nancy soupira. Le soupir de Nancy fit tressaillir le page. Nancy remarqua qu’il avait fait un mouvement, et elle soupira de nouveau. Cette fois, Amaury fut ému ; il se leva et s’approcha d’elle :

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit-il, vous paraissez avoir un profond chagrin.

Nancy ne répondit pas, mais elle plaça ses deux mains sur ses joues, et le page crut voir jaillir une larme à travers ses jolis doigts roses.

— Hélas ! reprit le page, voici la première fois qu’il me répugne d’obéir aux ordres que je reçois.

Nancy releva la tête et arrêta sur le page son regard le plus fascinateur :

— Merci de cette bonne parole, monsieur, dit-elle.

Puis elle parut retomber en sa mélancolie profonde.

Le page avait commencé à parler. Il ne se tint point pour battu, et il reprit :

— On m’a commandé de vous garder, et je vous garde, mademoiselle ; mais je fais, croyez-le, des vœux ardents pour que vous soyez bientôt rendue à la liberté.

Nancy haussa les épaules d’un air résigné :

— Oh ! dit-elle, vivre ici ou au Louvre, c’est pour moi la même chose.

Ces mots intriguèrent le page.

— Tenez, dit Nancy, j’ai horreur de tous ces grands seigneurs, de toutes ces femmes de qualité parmi lesquels je vis… Je serais si heureuse si mon rêve pouvait se réaliser !…

— Votre rêve ?…

— Ah ! pardon, monsieur, j’ai perdu un moment l’esprit. Je ne vous connais pas, vous êtes mon geôlier, et cependant, je vous parlais comme à un ami.

— Mademoiselle…

— Que voulez-vous ! continua Nancy, il est des moments où l’on a tant besoin de s’épancher…

— Ah ! mademoiselle, murmura le page qui donna dans le piège, pourquoi ne me parleriez-vous point comme à un ami ?… Si vous saviez… cependant…

L’enfant se prit à rougir.

— Quel âge avez-vous ?

— Seize ans.

— À votre âge, les hommes ne sont pas encore méchants.

Et elle le regarda plus tendrement encore :

— Vous avez l’air bon, dit-elle.

— Mademoiselle…

— Et je vais vous parler comme si vous étiez mon frère…

Le page s’approcha de Nancy et vint s’asseoir auprès d’elle.

Nancy lui prit la main.

— Tenez, voyez-vous, dit-elle, j’avais rêvé une bonne petite vie bien paisible, une vie à deux en quelque coin du monde, loin de Paris, loin du Louvre…

J’aurais voulu rencontrer un homme qui m’aimât…

Le page frissonna :

— Comment ! dit-il, personne ne vous aime ?…

— Personne, soupira Nancy d’un air désolé.

— Et vous n’aimez personne ?…

— Hélas ! dit-elle, je n’ai point encore rencontré celui que je rêve.

Le page eut un éblouissement. L’œil humide de Nancy était fixé sur lui, et cet œil avait des rayonnements magnétiques. Nancy avait arrondi un de ses bras sur un des coussins de l’ottomane ; sa main blanche et rose jouait avec un gland qui pendait à ce coussin.

Le page osa prendre cette main, que Nancy ne retira point. Puis il la porta à ses lèvres.

— Que faites-vous ? lui dit-elle vivement.

— Ah ! murmura le page, pardonnez-moi, mais il vient de se passer en moi quelque chose d’étrange.

— Vraiment ?

Et Nancy eut un regard de plus en plus fascinateur.

— Il m’a semblé, murmura le jeune homme, que, si vous le vouliez, je vous aimerais ardemment.

Nancy étouffa un cri.

— Vous ! dit-elle.

— Moi…

Et le page frémissant se mit à genoux devant elle.

— Allons ! pensa Nancy, je le tiens !…

Chapitre 52

Nancy se plut un moment à voir le page à ses genoux.

Puis elle lui retira brusquement ses mains, le repoussa et lui dit :

— Mon cher page inconnu, je suis fort touchée de votre amour, mais…

Elle eut un sourire railleur et mutin qui produisit sur le page l'effet d'un seau d'eau glacée sur la tête d'un homme en colère.

— Mais, acheva-t-elle, je suis prudente, et j'aime à voir ce que j'achète.

Le page se releva tout confus.

— Avant de répondre à vos protestations d'amour, murmura Nancy, j'aimerais assez voir votre visage.

Ces mots, si simples en apparence, bouleversèrent Amaury.

— Car, enfin, acheva l'espiègle soubrette, en passant une de ses belles mains dans la chevelure du page qui venait de se remettre à genoux, vous êtes fort bien de tournure, je n'en disconviens pas ; vous avez de jolis cheveux châtain clair, vous paraissez avoir de beaux yeux, et votre voix est charmante, mais vous pouvez être… laid !

— Ah ! fit le page, outré de cette supposition malveillante.

— Hé ! mon Dieu ! qui sait ?

Et Nancy décocha au page naïf une œillade assassine.

— Ensuite, et même en admettant, poursuivit-elle, que vous soyez le plus accompli des cavaliers, c'est pour moi une question d'amour-propre.

— Ah ! fi ! dit le page.

— Ô mon Dieu ! reprit Nancy, je suis une pauvre fille sans expérience, mais je n'en ai pas moins ouï conter bien des choses…

Le page s'était remis à genoux, et il baisait avec enthousiasme les mains que Nancy lui abandonnait sans trop se fâcher.

— Vraiment ? dit-il.

— Mais oui.

— Eh ! mon Dieu ! qu’a-t-on pu vous conter, mademoiselle ?

— L’histoire de plus d’une pauvre fille comme moi qui s’est laissé séduire par un page beau parleur…

— Oh ! je ne suis pas de ceux-là, moi !

— Qui m’en répond ?

— Et si j’ai osé vous dire que je vous aime, poursuivit Amaury, c’est que la chose est bien vraie.

— Bah !

— Je vous aime, et je sens que je vous aimerai toujours…

— Tarare ! dit Nancy, vous ne me connaissiez point il y a une heure.

— C’est vrai, mais…

— Et il me paraît difficile…

— Oh ! fit le page, croyez-moi ! j’ai éprouvé une sensation bizarre, étrange, inexplicable, en vous voyant.

— Juste ciel !

— Et j’ai compris que, désormais, je vous appartenais corps et âme…

— En vérité !

— Que je serais votre esclave…

Nancy interrompit les protestations du page par un éclat de rire.

— Raison de plus, dit-elle, pour que je voie votre visage.

Le page pâlit sous son masque.

— Mais, dit-il, si je fais cela, je manquerai à tous mes devoirs.

— Comment cela ?

— Il m’est défendu de me laisser voir.

— La raison ?

Parce que vous ne devez, pas me reconnaître quand vous me rencontrerez.

— Ah ! ah !

— Afin que vous ne sachiez pas où l’on vous a conduite.

Cette fois le rire de Nancy devint homérique.

— Ah ! page, mon bel ami, dit-elle, que vous êtes vraiment amusant ! Vous me parlez d’amour, vous m’aimez, vous devez m’aimer toujours…

— Ah ! je le sens !

— Et vous convenez que, si, plus tard, nous nous rencontrons, je ne dois pas pouvoir vous reconnaître. Ah ! ah ! ah !

Nancy continua il rire de plus belle, et le page tout décontenancé garda un moment le silence.

— Mais alors, mon bon ami, reprit Nancy, il est parfaitement inutile que vous me parliez de votre amour…

— Cependant, mademoiselle…

— Et je vous engage à reprendre tout simplement votre métier de geôlier ; car n’êtes-vous pas mon geôlier ?

— C’est-à-dire que je suis chargé de vous garder ici.

— Jusques à quand ?

— Je l’ignore.

— Et il vous est enjoint de demeurer masqué, sans doute ?

— Hélas !

— Ce qui fait que vous m’offrez votre cœur. C’est commode… et pour vous… et pour moi…

Nancy riant toujours.

Le page se mit à genoux, baisa de nouveau ses mains et lui dit d’une voix émue :

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Non ! répondit Nancy, laissez-moi… ne me parlez pas d’amour… Je veux tout ou rien… je veux que l’homme qui m’aimera n’aime que moi, n’obéisse qu’à moi…

— Je serai cet homme.

— Tarare ! vous ne voulez pas vous démasquer…

Amaury, complétement fasciné, oublia tous ses devoirs et arracha son masque. Alors Nancy put voir un charmant visage d’adolescent, blanc et rose, un visage un peu féminin, mais plein de mystérieuses séductions.

— Oh ! oh ! pensa Nancy, il est gentil. Songeons à Raoul… C’est bien nécessaire en ce moment.

Et elle parut regarder Amaury avec une naïve admiration. Puis elle soupira.

Amaury jeta un cri de joie :

— Parlez, dit-il, ordonnez… Je vous aime…

Nancy prit la tête du page dans ses mains et lui posa un baiser sur le front.

Ce baiser brûla l’enfant comme un fer rouge et lui mit du salpêtre dans les veines.

Ensuite elle l’attira doucement auprès d’elle, sur l’ottomane où elle était assise, et lui dit :

— Vous êtes un gentil garçon ; votre nom ?

Le page n’avait plus assez de raison pour taire son nom.

— Amaury, dit-il.

— C’est un joli nom.

— Vous trouvez ?

— Eh bien ! mon petit Amaury, dit Nancy, causons raison, s’il vous plaît.

— Raison ! oh ! le vilain mot !…

— Soit ! mais causons.

— Hé ! fit le page avec un naïf abandon, que voulez-vous donc que je puisse dire, si ce n’est que je vous aime ?…

— Je vous défends de me le répéter.

— Oh !

— Avant de m’avoir entendue… C’est moi qui vais vous parler raison. Vous avez seize ans. J’en ai tout à l’heure dix-huit : donc je suis votre aînée, donc vous me devez l’obéissance.

— Oh ! de grand cœur !…

Amaury porta les mains de Nancy à ses lèvres, ajoutant :

— Parlez, je vous écoute… Ce que vous ordonnerez, je le ferai.

— Mon mignon, dit alors Nancy, il en est de l’amour comme de la fortune, il frappe une seule fois à votre porte, et si on ne lui ouvre pas, il ne revient plus. Or, je m’étais fait un serment depuis longtemps…

— Et… ce serment ?

— C’était d’ouvrir la porte à l’amour s’il se présentait. Et si vous m’aimez, je vous aimerai.

— Oh ! je vous aime déjà de toutes les forces de mon âme.

— Très bien, dit Nancy, mais si je vous mettais à l’éprouve ?

— Ordonnez…

— Si je vous disais : J’ai horreur du Louvre, horreur des intrigues de cour… Je voudrais fuir avec vous… aller ensevelir notre amour dans une solitude ignorée ?…

— J’accepterais avec enthousiasme.

— Vrai ?

— Sur mon honneur !

— Et si je vous, disais encore : La nuit n’est point avancée. Nous avons quatre heures avant que le jour paraisse…

— Fuyons sur-le-champ ! dit le page enivré…

— Ta ! ta ! ta ! fit la prudente Nancy, réfléchissons un peu d’abord.

— À quoi bon !

— Si, écoutez-moi. De quel pays êtes-vous, mon mignon ?

Je suis Lorrain.

— Est-ce joli, la Lorraine ?

— Oh ! le vieux manoir de mon père est caché dans les bois, aux bords de la Meurthe.

— Votre père a un manoir ?

— Oui, certes.

— Est-il riche ?

— C’est un pauvre gentilhomme, mais il a de quoi vivre.

— Et si vous me conduisiez chez lui, me recevrait-il ?

— Oui, dit l’enfant, quand il saura que je vous aime.

— Et que je suis votre femme, mon mignon, ajouta ; Nancy, car vous m’épouserez, j’imagine.

— Certainement.

— Eh bien ! nous irons chez votre père. Mais…

Chacun des *mais* de Nancy faisait frissonner le page. Il craignait toujours qu’elle ne se rétractât.

— Mais, reprit la fine mouche, comment fuir d’ici ?

— C’est facile…

— Et ce vilain homme qui était là tout à l’heure ?

— Il est parti.

— Mais il y a d’autres personnes dans cette maison ?

— Non, je suis seul avec vous.

— Eh ! partons, dit Nancy, partons sur-le-champ.

— J’ai un cheval, dit Amaury, je vous prendrai en croupe.

— À merveille !

— Venez, je vais lui donner une poignée d’avoine et le seller.

Et le page prit Nancy par la main, s’arma d’un flambeau et entraîna la jeune fille hors de l’oratoire de Mme de Montpensier.

Nancy n’avait pas encore un plan bien arrêté, mais l’essentiel pour elle était de quitter la maisonnette du bois de Meudon. Après, elle verrait.

Le page la conduisit à l’écurie, posa son flambeau sur le râtelier et se mit en devoir de harnacher le cheval.

Mon mignon, si vous bougez, vous êtes mort. (P. 908.)

Tout en le sellant et le bridant, le jeune fou, ivre d’enthousiasme, entretenait Nancy de mille projets d’avenir.

Ils devaient se marier dans le premier village où ils rencontreraient un prêtre, s’en aller directement au manoir du père d’Amaury, etc., etc.

Nancy écoutait, mais elle ne perdait de vue aucun des mouvements d’Amaury.

— Et votre manteau ? lui dit-elle.

— Ah ! c’est juste, dit le page, j’allais l’oublier.

— Ou est-il ?

Je vais le prendre.

Ah ! dit Nancy, si vous pouviez en trouver un pour moi… la nuit est fraîche… je frissonne !…

— Je vous envelopperai dans le mien, répondit le page.

Puis il passa la main dans les fontes de sa selle.

— Que faites-vous ? demanda la jeune fille.

— Je vois si mes pistolets y sont.

— Ah ! c’est une précaution ; avec toutes les querelles de religion, les routes ne sont pas sûres.

Amaury prit ses pistolets l’un après l’autre, en visita les pierres, le bassinet, fit jouer le rouet, et dit en souriant :

— Voilà toujours de quoi tuer deux huguenots…

Et il dit à Nancy :

— Venez, nous allons chercher mon manteau.

— Je vous attends ici… allez !

Amaury était trop épris pour avoir la moindre défiance. Il prit Nancy dans ses bras, la pressa sur son cœur, et elle ne se défendit pas. Puis il entra en courant dans la maison, emportant le flambeau et laissant Nancy dans l’obscurité.

Nancy se tint un moment sur le seuil de l’écurie, regardant les étoiles qui brillaient dans un ciel sans lune.

Puis, tout à coup, elle prit son parti, rentra à tâtons dans l’écurie, chercha le cheval, mit les mains sur les fontes et s’empara des pistolets.

Cinq minutes après, Amaury revint. Le page avait trouvé un manteau appartenant à Mme de Montpensier. Il l’apporta à Nancy.

— Tenez lui dit-il, voici pour vous, ma bien-aimée.

— Bon ! dit Nancy qui s’était appuyée contre la muraille et dissimulait les pistolets ; roulez-le et le placez à l’arçon de la selle.

Alors, tandis que le page se livrait à cette opération, Nancy se mit à rire aux éclats.

— Qu’avez-vous ? dit Amaury qui se retourna stupéfait.

Nancy fit deux pas en arrière, éleva un de ses pistolets à la hauteur du front du page et lui dit :

— Mon mignon, si vous bougez, si vous faites un pas vers moi, sur le salut de mon âme vous êtes mort !…

L’œil de Nancy n’était plus rempli d’effluves magnétiques, il n’avait plus ce regard mélancolique et langoureux qui avait fait sur le cœur d’Amaury une si vive impression. Bien au contraire, il brillait d’une résolution froide et hautaine. Et le malheureux page, se dégrisant tout à coup, comprit qu’il avait été joué et qu’il était à la merci de la rusée camérière !

Chapitre 53

La stupéfaction du page Amaury n’est traduisible en aucune langue. Il regardait Nancy et ne pouvait en croire ses yeux. Nancy, le pistolet au poing ; était froide et résolue.

— Mon mignon, lui dit-elle, l’heure des jolis mots, des serments d’amour et des phrases charmantes est passée…

Amaury, pétrifié, regardait et ne comprenait pas.

Il voulut faire un pas vers Nancy, mais la camérière s’écria :

— Si vous avancez, je vous tue !

Amaury s’arrêta.

Nancy poursuivit avec calme :

— Mon mignon, il faut nous expliquer, vous et moi.

— Que voulez-vous dire ? balbutia le page Amaury.

Nancy retrouva sa voix moqueuse.

— Mon cher mignon, dit-elle, je m’appelle Nancy.

Je le sais, dit le page, tout confus de cette aventure inattendue.

— Je suis la première camérière de Sa Majesté la reine de Navarre.

— On me l’a dit.

— Or, ce soir, il y a environ deux heures, on m’a enlevée, garrottée, et il m’a été impossible de jeter un cri, puis on m’a emportée…

Amaury regardait Nancy et ne savait pourquoi elle lui rappelait tout cela. Nancy poursuivit :

— On m’a enlevée, puis on m’a conduite ici… puis… on m’a confiée à votre garde.

— Eh bien ? fit naïvement Amaury.

— Eh bien ! mon mignon, on m’a horriblement violentée.

— Hé ! dit le page, je le sais… et c’est pour cela…

Nancy l’interrompit d’un geste :

— C’est pour cela, dit-elle, que j’ai songé à m’échapper.

Le page était au trois quarts dégrisé, ces mots le rendirent tout à fait à la raison.

— C’est-à-dire, fit-il, que je suis un misérable fou qui s’est laissé duper ? Et, dans un accès de colère, il voulut faire un pas vers Nancy et lui arracher un de ses pistolets.

— Prenez garde ! s’écria la jeune fille, je vais vous tuer !

Le sentiment de la conservation l’emporta sur la colère du jeune homme. Il s’arrêta.

Toujours calme, toujours souriante, Nancy reprit :

— Pour qui avez-vous pu me prendre, mon mignon ?

Et comme il semblait ne pas comprendre :

— Mais, cher enfant, dit-elle avec un sentiment de protection maternelle, vous ne savez donc pas que, moi aussi, j’ai un père gentilhomme, un père qui possède un vieux manoir ?… Je suis fille de bonne maison, j’ai les sentiments des gens de ma caste, et il serait vraiment inouï, convenez-en, qu’une fille de ma race se fit enlever subitement par un page joli garçon et s’en allât avec lui courir les aventures ! Fi !…

Et Nancy eût un geste de reine, un geste ou plusieurs siècles de noblesse se révélaient.

Amaury écoutait et semblait faire un mauvais rêve.

Nancy continua :

— J’étais prisonnière… et j’avais grand besoin de ma liberté. J’ai cherché à la reconquérir par tous les moyens possibles. Le hasard m’a servi…

Amaury, à ces paroles, ne douta plus du rôle ridicule qu’il jouait depuis une heure.

— Le hasard m’a servie, continua la camérière, vous m’avez parlé d’amour, je vous ai écouté. Vous m’avez proposé de fuir, j’y ai consenti, avec l’espoir de trouver une occasion favorable de vous échapper.

Amaury était d’une pâleur mortelle et semblait jeté dans les espaces imaginaires.

Nancy éprouva sans doute un mouvement de pitié, car elle lui dit :

— Ah ! mon cher enfant, je suis bien fâchée que ce soit à vous qu’advienne l’aventure, car vous êtes joli à croquer et vous me paraissez aimable…

— Vous êtes cruelle ! murmura l’enfant.

— Mais il faut que je m’en retourne, acheva Nancy. On m’attend au Louvre cette nuit.

— Eh bien ! murmura le page au désespoir, tuez-moi alors !

— Vous tuer ?

— Oui, puisque vous voulez fuir.

— Bah ! dit Nancy, vous êtes vraiment trop gentil pour ne point m’obéir, mon ami.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous enfermer quelque part dans cette maison… de cette façon vous n’aurez cédé qu’à la force…

— Je suis un homme déshonoré, soupira Amaury.

— Non, puisque vous aurez cédé à la force.

— Et puis, ajouta l’enfant, je suis le plus malheureux des hommes.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous aime et que vous me refusez la seule grâce que vous n’ayez point le droit de me refuser.

— Quelle est-elle ?

— Celle de me tuer.

L’accent du page était si désolé que Nancy eut pitié de lui.

— Pauvre enfant ! dit-elle.

— Oh ! tuez-moi ! tuez-moi ! puisque vous ne m’aimez pas… puisque…

Nancy l’interrompit.

— Vous êtes fou ! dit-elle.

— Un fou ?

— Oui.

— Parce que je vous aime ?

— Non, mais parce que vous vous désespérez…

Amaury tressaillit.

— Mon pauvre ami, dit Nancy, aujourd’hui je suis Nancy, la camérière de la reine de Navarre, Nancy qu’on a brutalement enlevée, Nancy qui aspire à la liberté et cherche à la reconquérir.

— Ah ! dit le page désolé, c’est votre droit, j’en conviens.

— Vous, poursuivit Nancy, vous êtes le page de la duchesse de Montpensier.

Amaury fit un pas en arrière.

— Comment, dit-il, vous savez !…

— Je sais que je suis à Meudon…

— Ah !

— Chez la duchesse de Montpensier.

— Mais alors…

— Alors, dit froidement Nancy, vous pensez bien que je ne vous considère point comme un ami, mais comme un ennemi, et, entre ennemis toutes les ruses de guerre sont bonnes.

— Hélas !

— Donc, je me suis jouée de vous. Mais, continua Nancy d’une voix émue, vienne demain, c’est-à-dire une heure où je serai redevenue Nancy tout court, où vous ne serez plus qu’Amaury, ce joli damoiseau que j’aime de tout mon cœur, eh bien !…

Nancy s’arrêta. Amaury tressaillit de nouveau, car le regard de la jeune fille devint humide et s’arrêta sur lui plein de magnétiques effluves.

— Eh bien ? fit-il avec angoisse.

— Eh bien ! dit Nancy, qui sait ? Je me souviendrai peut-être de tous nos projets, de tous nos rêves d’aujourd’hui.

— Oh ! dit le page devenu incrédule, vous me raillez encore.

— Non.

Et Nancy prononça ce seul mot avec franchise ; puis elle ajouta :

— Tenez, mon mignon, si je vous raillais, je ne parlerais point ainsi ; car je n’ai plus besoin de vous en ce moment, car je puis vous tuer si vous refusez de me laisser sortir d’ici…

Le page secoua la tête :

— Oh ! dit-il, partez, si vous le voulez, partez, mademoiselle… Je vous aime et n’ai plus d’autre maître que vous… Et ce que vous ordonnerez, je suis prêt à le faire.

— Vous êtes un gentil garçon, dit Nancy, mais je ne puis accepter.

— Pourquoi ?

— Parce que, demain, la duchesse viendra et demandera ce que je suis devenue.

— Eh bien ! dit l’enfant avec fierté, je lui dirai la vérité.

— Alors, fit Nancy, la duchesse appellera un de ses hommes d’armes qui vous pendra à un arbre.

— Non pas, dit Amaury qui se redressa plein de fierté.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis gentilhomme, et que les gens comme moi ne meurent que

par la hache.

— Soit, l’on vous tranchera la tête.

— Eh bien ! je mourrai en songeant à vous, Nancy.

— Et moi, dit la jeune fille émue, qui ne veux pas que vous mourriez… moi qui veux vous revoir… moi qui veux que vous soyez innocent de mon évasion !…

— C’est impossible !

— Bah ! dit Nancy, vous allez voir…

Et puis, comme elle était toujours prudente, elle ajouta :

— Mon mignon, je vous aime fort, mais j’aime encore plus ma liberté ; et si j’ai à choisir… je vous tuerai. Par conséquent, marchez devant moi… et rentrons, dans la maison.

Amaury obéit, non point à la menace de mort, mais à cette voix fascinatrice de Nancy qui le bouleversait si profondément.

La camérière le ramena ainsi dans l’oratoire de la duchesse, et là elle lui dit :

— Allez chercher une cruche de vin et deux verres.

Amaury obéit, sans savoir dans quel but Nancy donnait cet ordre.

— Bon ! dit celle-ci, placez tout cela sur une table. Très bien. Versez du vin dans votre verre et dans le mien. À merveille ! Jetez ensuite le contenu dans les cendres de la cheminée…

Amaury exécuta toutes ces manœuvres.

Alors Nancy approcha de la table, posa dessus un de ses pistolets, garda l’autre à la main et dit à Amaury :

— Éloignez-vous !

Amaury s’éloigna.

— Maintenant, dit Nancy en retirant de son doigt une bague dont elle tourna le chaton, je vais vous procurer le moyen de dormir.

Le chaton de la bague renfermait une poudre grisâtre que Nancy répandit tout

entière dans le verre vide.

Après quoi elle remplit ce verre et le tendit à Amaury :

— Buvez ! dit-elle.

Le page n’avait plus d’autre volonté que celle de Nancy.

Il prit le verre et avala le contenu d’un trait. Alors Nancy le regarda en souriant :

— Vous ne comprenez pas ? dit-elle.

— Non.

— Eh bien ! écoutez : vous venez d’avaler un narcotique comme celui que l’on a fait prendre ici au Gascon Lahire…

— Comment ! exclama le page, vous savez aussi cela ?

— Je sais tout.

Amaury regarda la camérière avec une sorte d’admiration.

Elle reprit :

— Je vous aurai demandé à boire.

— Bien ! dit le page.

— Et vous aurez trinqué avec moi, sans me pouvoir refuser. Or, au second verre, j’aurai mêlé à votre boisson la poudre que voici. Vous aurez bu et le sommeil vous aura pris. Comprenez-vous, mon mignon ?

— Mais…

— Il n’y a pas de *mais*, dit Nancy. Vous avez été imprudent, mais non coupable… la duchesse sera furieuse… mais elle ne saurait vous punir… Tiens ! tiens ! fit la camérière, voici que vous chancelez… que vos yeux papillonnent… Ah ! ce narcotique est prompt, allez !

— En effet !… balbutia Amaury, qu’une ivresse inconnue gagnait rapidement.

— Ce narcotique, dit Nancy, je l’ai volé au Florentin René, tandis que j’accompagnais Mme Marguerite et la reine Catherine qui lui faisaient une visite dans son laboratoire du pont Saint-Michel. Je le conservais depuis longtemps

comme un vrai trésor ; mais, convenez-en, je ne pouvais le conserver pour une meilleure occasion…

Nancy n’acheva point.

Le page, dompté par l’ivresse, commença à tourbillonner sur lui-même, attachant sur la jeune fille un regard plein d’amour, puis il tomba à la renverse et ferma les yeux.

Alors Nancy posa sur la table son second pistolet, désormais inutile.

Sous l’influence du foudroyant narcotique, Amaury le page ronflait déjà comme le bourdon des tours de Notre-Dame.

Nancy, qui était forte à l’occasion, le prit à bras le corps et le porta sur l’ottomane où elle lui donna l’attitude d’un homme qui s’est assoupi tout naturellement.

— Allons ! allons ! murmurait-elle, ceci n’est point trop mal réussi.

Puis, laissant le page endormi, elle s’enveloppa dans le manteau de la duchesse et regagna l’écurie où le cheval était sellé.

Elle ouvrit toutes les portes, replaça les pistolets dans leurs fontes, s’élança lestement en selle et lança le cheval au grand galop hors de la cour en se disant :

— Mon Dieu ! pourvu que je n’arrive pas trop tard !… Qui sait ce qui s’est passé au Louvre en mon absence !…

Et Nancy galopa vers Paris.

Chapitre 54

Cependant Mme Marguerite ne voyait pas revenir Nancy. Il y avait plus d'une heure que la jolie camérière avait demandé la permission de rejoindre Raoul. Mais Mme Marguerite était indulgente pour les amoureux en général et pour Nancy en particulier. D'ailleurs elle n'avait pas besoin des offices de la camérière, attendu qu'elle avait pris la résolution bien formelle de ne se mettre au lit qu'après que le roi de Navarre serait rentré au Louvre.

Tout à coup on gratta légèrement à la porte.

— Entrez ! dit Marguerite, qui eut l'espoir que c'était le roi son époux.

Marguerite se trompait. C'était Mme Catherine qui lui venait faire une petite visite nocturne.

Cette visite était dans les habitudes de la reine mère, qui travaillait toujours très tard, soit qu'elle se livrât à son goût particulier pour les sciences abstraites, soit qu'elle travaillât à la politique.

Dans ces moments-là, quand la lassitude venait, Mme Catherine était bien aisé que sa fille veillât encore. Alors elle passait chez elle et s'en allait babiller une heure ou deux.

Elle entra souriante et mielleuse à faire frémir.

— Bonjour, mignonne, dit-elle, bonjour, mon enfant chérie.

— Bonjour, dit Marguerite un peu désappointée, je suis votre servante.

— Comme je pensais bien vous trouver seule, poursuivit Mme Catherine, je suis venue vous tenir compagnie.

— Ah ! fit la reine de Navarre, vous pensiez que j'étais seule ?

— Dame ! répondit Catherine, votre époux est absent du Louvre.

Marguerite tressaillit :

— Comment ! dit-elle, vous savez ?…

— Je sais même où il est, murmura Catherine avec un sourire hypocrite.

La jeune reine de Navarre éprouva un violent battement de cœur. Cependant elle se tut et ne fit aucune question.

— Pauvre chère enfant ! murmura la reine mère en s’asseyant auprès de sa fille et lui tendant la main. Tu l’aimes donc bien ?

— Qui ? fit Marguerite en tressaillant.

— Le roi ton époux.

— Oh ! certes…

— Et crois-tu qu’il t’aime ?

— Lui… j’en suis sûre.

Mme Catherine ne donna point un démenti direct à sa fille, mais elle se prit à soupirer.

— Mon Dieu ! madame, fit Marguerite avec impatience, me sera-t-il permis de vous faire deux questions ?

Et l'emporta comme la bête fauve emporte une proie. (P. 922.)

— Parle, mignonne…

— D’abord, qui me vaut l’honneur que vous me faites de me visiter ?

— Je te l’ai dit, chère belle ; je te savais seule et je suis venue.

— Comment me saviez-vous seule ?

— Parce que je savais où est, à cette heure, le roi de Navarre.

— Ah ! vous le savez ?

Marguerite eut un air de doute.

— Oui, certes.

— Eh bien ! vous êtes plus savante que moi, madame.

La reine mère soupira de nouveau, et cette fois d’une façon déchirante.

— Ah ! pauvre chère mignonne, répéta-t-elle.

— Mais enfin, madame, s’écria Marguerite, à qui revinrent ses soupçons jaloux que Nancy avait eu tant de peine à calmer, puisque vous savez où est le roi de Navarre…

— Hélas ! oui… je le sais…

Peut-être me ferez-vous l’honneur de me le dire.

— Non, dit-elle, à quoi bon ?

— Mais, madame…

— Et puis tu l’aimes ?

— Certainement, mais…

— Et enfin, ce ne sont point la mes affaires, acheva la perfide italienne.

Mais un éclair passa dans les yeux de Marguerite :

— Ah ! madame, dit-elle, puisque vous m’avez dit cela, vous irez bien jusqu’au bout, j’imagine.

— Mais… mignonne…

— Et, acheva Marguerite pâle et frémissante, je saurai où est Henri et ce qu'il peut faire hors du Louvre à pareille heure…

— Oh ! mon Dieu ! murmura Catherine, ne t'alarme point ainsi, chère enfant. Le roi de Navarre est jeune… étourdi… cela ne l'empêche point de t'aimer, peut-être… Et puis… Catherine semblait hésiter.

— Mais parlez donc, madame ! s'écria la jeune reine avec angoisse, ne voyez-vous pas que vous me faites mourir ?

— Tu le veux ? fit Catherine, qui changea tout à coup d'attitude.

— Je vous le demande à genoux.

— Ah ! c'est que, reprit Catherine, avant de te dire où est le roi de Navarre, il faut que je te narre certains faits que tu ignores…

— Parlez ! je vous écoute…

— As-tu entendu parler d'un certain Loriot ?

— Samuel Loriot que René…

— Chut ! dit la reine…

— Certes oui. Et j'ai même vu sa veuve.

— Ah ! tu l'as vue ?

— Oui.

— Quand et en quel lieu ?

Marguerite tressaillit :

— C'était, dit-elle, chez ce brave homme d'épicier où on avait transporté Henri après son duel avec le duc de Guise.

— Eh bien ! comment l'as-tu trouvée ?

Marguerite frissonna.

— Je n'ai point fait attention à elle.

— Tant pis !

— Pourquoi ?

— Parce qu’elle est fort belle, cette Sarah Loriot… tant pis !

— Mais madame, exclama la princesse d’une voix altérée, pourquoi me demandez-vous tout cela ?

— Attends…

Et le sourire machiavélique de Catherine lui revint aux lèvres. Elle reprit :

— Sarah Loriot est l’amie d’enfance de cette comtesse Corisandre de Gramont qui t’a porté tant d’ombrage.

— Ah ! dit Marguerite dont le trouble augmentait.

— Lorsque Henri de Bourbon vint à Paris, il y a environ trois mois, il était porteur d’une lettre de Corisandre pour Sarah Loriot.

— En vérité !

— Ah ! murmura la reine mère avec son rire moqueur, cette pauvre comtesse, elle ne se doutait guère que…

Marguerite interrompit sa mère avec impétuosité, et, lui posant sa main sur le bras :

— Un seul mot ! dit-elle.

— Parle…

— Croyez-vous que Henri ait aimé Sarah ?

— Oui.

— Avant qu’il m’aimât ?

— D’abord.

— Et… ensuite ?

La voix de Marguerite tremblait et sa pâleur était horrible.

— Ma chère enfant, dit Catherine, il faut pardonner à ton époux… il est si jeune… et puis… Sarah est si belle !

Marguerite était debout, frémissante, échevelée…

— Pauvre enfant ! répéta la reine mère.

— Et elle lui mit un baiser au front, ajoutant :

— Allons ! calme-toi… Sonne Nancy et mets-toi au lit… le sommeil donne l'oubli de tous les maux… Bonsoir !…

Et Mme Catherine s'en alla comme un reptile qui vient de baver son venin.

Marguerite n'essaya point de la retenir. La jeune reine était comme foudroyée. Longtemps immobile, muette, l'œil hagard, elle eut à peine conscience de sa situation et du lieu où elle était.

Mais bientôt une clarté se fit dans son esprit, une pensée traversa son cerveau et l'illumina.

— Mon Dieu ! dit-elle, qui sait si tout cela n'est point l'invention de Mme Catherine, qui sait si le roi mon époux ?…

Et elle appela :

— Nancy ! Nancy !…

Pour Mme Catherine, Nancy était passée à l'idée de confident tragique, avec cette différence qu'au lieu d'écouter toujours, la camérière se permettait des observations et quelquefois des conseils.

Dans ses joies comme dans ses peines, Marguerite avait besoin d'elle.

— Nancy ! répéta-t-elle en entrouvrant la porte qui donnait sur le corridor ténébreux que nous connaissons.

Mais Nancy ne répondit pas.

Tout à coup un pas se fit entendre dans l'escalier qui terminait ce corridor. Le pas était léger, mais l'oreille exercée de Marguerite ne s'y trompa point, cependant. C'était un pas d'homme.

— Ah ! c'est Henri ! pensa-t-elle.

Et tout son sang afflua de nouveau à son cœur, et elle se précipita en avant, à sa rencontre.

Le pas approchait.

Marguerite fut convaincue que ce pas était celui du roi de Navarre, et elle continua à avancer à tâtons, les mains tendues…

— Est-ce toi ? dit-elle.

Et ses bras enlacèrent un pourpoint de soie, et elle sentit une haleine brûlante se mêler à son haleine.

Cependant l'homme au pourpoint ne répondit pas.

— Est-ce toi, Henri ? répéta Marguerite à demi folle.

— Oui, c'est moi.

La jeune reine jeta un cri.

La voix qui venait de lui répondre n'était pas celle du roi de Navarre, et cependant elle avait dit :

— Oui, c'est moi !

Marguerite crut que la terre s'entrouvrait sous ses pieds ; elle s'imagina qu'elle faisait un rêve affreux…

La voix qu'elle avait entendue était une voix connue aussi, une voix qui jadis avait fait battre son cœur… une voix aimée autrefois.

C'était la voix d'un homme qui pareillement s'appelait Henri.

Et cet homme qu'elle venait d'enlacer de ses bras, le prenant pour son époux, la soutint à son tour et la porta défaillante dans l'oratoire…

Après une rupture de six mois, le duc Henri de Guise pénétrait de nouveau dans l'appartement de Mme Marguerite qu'il avait tant aimée et qu'il aimait encore !…

§

Un moment étourdie, stupéfaite, paralysée, la jeune reine se redressa tout à coup

avec fierté :

— Que faites-vous ici ? dit-elle, que me voulez-vous ?…

— Marguerite !…

Et la voix du duc était suppliante.

— Sortez, prince ; sortez, mon cousin !… murmura Marguerite éperdue. Mais le duc avait osé se mettre à genoux devant elle.

— Non, dit-il, non, je ne sortirai pas, madame, avant de vous avoir dit tout ce que j'ai souffert depuis six mois que je suis loin de vous… depuis six mois que vous ne m'aimez plus…

— Monsieur le duc… mon cousin… Henri… supplia Marguerite, au nom du ciel ! partez !

— Oh ! Marguerite, je vous aime ! dit le prince avec l'accent de l'enthousiasme.

— Mais, malheureux ! s'écria la jeune reine, ne savez-vous pas que le roi mon époux va venir ?… et que s'il vous trouve ici… à mes pieds… Ah ! fuyez… fuyez !…

Mais le duc s'était relevé précipitamment.

— Votre époux ? dit-il, vous croyez que votre époux va venir ?

— Je l'attends…

— Il ne viendra pas.

Marguerite étouffa un cri et leva sur le prince lorrain un œil hagard.

— Il ne viendra pas, répéta le duc, car à cette heure il est auprès de Sarah Loriot, votre rivale.

Ces mots éclatèrent comme la foudre.

— Oh ! s'écria Marguerite éperdue, voici la seconde fois qu'on me parle de cette femme… et qu'on me dit…

Elle s'arrêta, considéra un moment le duc et lui dit tout à coup :

— Eh bien ! vous qui me dites cela, comme la reine ma mère me le disait tout à

l’heure, vous qui accusez le roi, me prouveriez-vous sa trahison ?

— Oui, dit froidement le duc Henri de Guise.

— Vous me le montreriez aux genoux de cette femme ?

— Oui, dit encore le duc.

— Quand ?

— À l’instant si vous voulez me suivre.

— Oh !… s’écria Marguerite, malheur à Henri, s’il m’a trahie !…

— Venez, répéta le duc avec l’accent de la conviction.

Chapitre 55

Marguerite ne songea point qu’on lui pouvait tendre un piège.

La jalousie s’était emparée de son cœur et le brûlait.

Elle jeta un manteau sur ses épaules, s’enveloppa la tête dans un capuchon, posa un masque sur son visage et dit au duc d’une voix altérée :

— Marchez ! je vous suis.

Le cœur du duc de Guise éclatait.

— Ah ! Marguerite… Marguerite… murmura-t-il au moment où, sortant de l’oratoire, ils entraient dans le corridor, si vous saviez ce que j’ai souffert !

Marguerite ne répondit pas. Elle songeait à Henri qu’elle avait tant aimé, qu’elle aimait tant encore !

Le duc s’engagea le premier dans l’escalier où naguère Nancy avait été prise au piège. Marguerite le suivit. Ils passèrent devant cette sentinelle qui avait pour consigne de fermer les yeux quand on entrait ou sortait par la poterne du bord de l’eau.

Une fois hors du Louvre, Marguerite s’arrêta un moment. Un sentiment de défiance venait de s’emparer d’elle.

— Eh bien ! fit le duc.

Mais Marguerite immobile levait les yeux sur la façade du Louvre, et regardait les fenêtres de l’oratoire de Mme Catherine. Ces fenêtres étaient éclairées.

— Vous avez vu ma mère ? dit-elle brusquement au duc.

Henri de Guise tressaillit.

— Répondez ! fit-elle ; vous l’avez vue ?

— Oui, dit le duc.

— Et vous lui avez dit… ?

— Peut-être…

Et, comme la reine de Navarre ne bougeait pas, le duc ajouta :

— Venez, Marguerite ; nous n’avons pas de temps à perdre…

— Et qui me dit, répondit-elle tout à coup, que vous ne me trompez pas ?

— Vous tromper ?

— Oui.

— Moi vous tromper, Marguerite ? répéta le duc interdit.

— Oui, dit-elle, qui m’assurera que vous ne cherchez pas à m’attirer dans un piège ?

Un nuage passa sur le front du duc.

— Ah ! Marguerite, murmura-t-il en proie à une émotion subite, j’ai déjà bien souffert, mais votre abandon m’a été moins cruel que votre défiance.

L’accent du duc était navré.

— Hé ! mon Dieu ! fit la reine de Navarre, vous m’aimez donc ?…

— À en mourir, Marguerite.

— Vous êtes jaloux et vous haïssez le roi de Navarre ?

— Oh ! fit le duc dont la poitrine se souleva, si je le hais !

— C’en est assez pour que…

Le duc interrompit Marguerite d’un geste. Puis il retira son gant et lui montra sa main gauche dont l’index était orné d’une bague.

— Reconnaissez-vous ce joyau ? lui dit-il.

Marguerite tressaillit.

— C’est vous qui me l’avez donné, Marguerite. Le chaton renferme de vos cheveux. C’est tout ce qu’il me reste de vous… Eh bien !…

Il hésita un moment. Puis, retirant la bague de son doigt, il la tendit à la reine de Navarre :

— Tenez, Marguerite, dit-il, reprenez-la. Vous la garderez si j’ai menti, vous me

la rendrez si j’ai dit vrai.

Ce gage que le duc lui offrait parut suffisant à la jeune reine. Elle ne douta plus de la sincérité de Henri de Guise.

— Marchez ! répéta-t-elle en prenant la bague. Et elle le suivit.

— Vous ne voulez point vous appuyer sur moi ? demanda-t-il.

— Non, marchez.

Il se mit à côté d’elle, et tandis qu’il lui faisait traverser la place de Saint-Germain-l’Auxerrois et la guidait dans la direction de Saint-Eustache :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Marguerite, lui disait-il, pourquoi donc ayez-vous cessé de m’aimer ?

Marguerite haussa les épaules et répéta :

— Marchons !

— La reine votre mère, poursuivit-il, se repent cruellement aujourd’hui… Ah ! Marguerite, je ne vous eusse point faite reine, moi, mais le duché que j’aurais mis à vos pieds valait mieux que ce méchant royaume de Navarre, que…

— Duc, interrompit brusquement Marguerite, je ne vous ai point suivi pour que vous me parliez d’amour… mais pour que vous me donniez la preuve de ce que vous avanciez…

Le duc eut un mouvement de rage.

— Venez donc !… fit-il, hâtez le pas… car *votre* Henri, ne passera point la nuit tout entière aux pieds de la belle Sarah.

Ce nom fouetta le sang de la jeune reine, qui précipita sa marche sans répondre.

Ils arrivèrent à la porte Montmartre. Le duc était sombre, Marguerite ne prononçait pas un seul mot. Cependant, lorsqu’ils eurent franchi la porte, lorsque la reine de Navarre se trouva seule avec le duc au milieu des champs, elle eut peur.

— Où donc me conduisez-vous ? demanda-t-elle, envahie de nouveau par un sentiment de méfiance.

Mais le duc étendit la main.

— Tenez, dit-il, voyez-vous là-bas, auprès de la Grange-Batelière, cette lumière qui brille ?

— Oui.

— Distinguez-vous le toit d'une maison ?

— Oui.

— C'est là !

Marguerite eut un moment de défaillance, mais la jalousie lui rendit ses forces, et elle redoubla de vitesse.

Alors le duc la prit par la main et l'entraîna à travers champs. À cent pas de la haie vive qui clôturait le jardin de la petite maison où Sarah recevait Henri, le duc s'arrêta.

— Que faites-vous ?… demanda la reine de Navarre surprise.

— Chut ! attendez…

Le duc mit la main sur sa bouche et fit entendre un cri étrange, rauque, glapissant, et qui imitait à merveille le houlement de la chouette. Aussitôt un cri lointain, semblable à celui-là, lui répondit. Puis, à quelque distance et malgré la nuit, Marguerite vit se mouvoir une forme humaine qui vint à la rencontre du duc.

Celui-ci dit à mi-voix :

— Est-ce toi, Pandrille ?

— C'est moi.

— Y est-*il* toujours ?

— Toujours.

Et l'homme se trouva en présence de Marguerite qui laissa échapper un geste d'effroi. Le géant Pandrille avait toute la tête de plus que le duc.

Celui-ci reprit la main de la reine de Navarre.

— Venez ! venez ! dit-il.

Ils se remirent en marche, escortés par le garçon cabaretier.

Lorsqu’ils furent parvenus au pied de la haie, le géant, qui était aussi agile que robuste, la franchit d’un bond ; puis il grimpa le long d’un peuplier jusqu’à la hauteur des croisées du premier étage.

Après quoi il se retourna vers Marguerite et le duc et fit un signe affirmatif en agitant sa tête de haut en bas.

— Il est toujours là, souffla le duc à l’oreille de la princesse.

Alors Pandrille, qui sans doute avait médité cette manœuvre avec le duc, Pandrille noua ses deux jambes à l’entour du peuplier, et, comme un acrobate de profession, il rejeta son corps en arrière et laissa pendre ses bras.

Alors aussi le duc prit Marguerite, l’enleva de terre et la remit à Pandrille.

Marguerite, plus morte que vive, se laissa hisser jusqu’à l’endroit d’où le regard pouvait plonger dans l’intérieur de la maison, la fenêtre de la chambre de Sarah était entrouverte pour laisser pénétrer l’air frais de la nuit. L’argentière était assise. Henri agenouillé devant elle, lui baisait les mains avec transport.

Marguerite étouffa un cri et s’évanouit dans les mains de Pandrille. Celui-ci la laissa glisser au bas du peuplier et la remit au duc frémissant qui la chargea sur son épaule et l’emporta, comme la bête fauve emporte une proie…

Chapitre 56

Tandis que le duc de Guise emportait Marguerite évanouie, Nancy galopait vers Paris et arrivait à la porte du Louvre.

Un homme se promenait toujours de long en large devant la poterne. C’était Raoul.

— Raoul ! cria Nancy en arrêtant court son cheval.

Raoul accourut au son de cette voix. Rien ne saurait peindre l’étonnement du page. Il voyait Nancy reparaître devant le Louvre à cheval.

Raoul n’était pas trop superstitieux, cependant il fut tenté de croire que le diable avait emprunté, pour le séduire, la gracieuse apparence de la camérière.

— Vous ? vous ? dit-il.

— C’est moi, prends ma bride.

La reine et René ne tournèrent même pas la tête et continuèrent à regarder nager les poissons. (P. 926.)

Nancy se laissa couler à terre.

— Prends ma bride et dis-moi vite si le roi de Navarre est rentré.

— Non.

— Tu n’as vu sortir personne du Louvre ?… demanda Nancy.

— Oh ! pardon… mais vous ne m’aviez pas commandé de veiller sur les gens qui sortaient.

— Eh bien ! qu’as-tu vu ?

— D’abord deux hommes, dont l’un portait quelque chose sur ses épaules.

— Ah !

— Ils se sont dirigés vers une litière qui attendait à une centaine de pas en aval de la rivière.

— Très bien ! Et sais-tu quels étaient ces deux hommes ?

— Non.

— Et ce qu’ils portaient ?

— Pas davantage.

— Eh bien ! c’était moi… Mais, dit Nancy, je n’ai pas le temps de t’expliquer tout cela ; attache mon cheval quelque part, et puis…

— Ah ! pardon ! dit le page, j’oubliais encore de vous dire que, il y a environ une heure, il est sorti un homme et une femme du Louvre.

— Par la poterne ?

— Oui.

Nancy eut un pressentiment.

— Comment étaient-ils ?

— L’homme était de haute taille, son manteau lui cachait le visage tout entier.

— Et la femme ?

— Elle était masquée.

— A-t-elle pris le bras de l’homme ?

— Non, mais elle s’est mise à marcher à côté de lui. Ils allaient d’un pas rapide.

— Et quelle direction ont-ils prise ?

— Je les ai vus disparaître du côté de Saint-Germain-l’Auxerrois.

Nancy n’en entendit point davantage :

— Ah ! dit-elle, tout est perdu !

Raoul ne comprenait pas.

— Attache ce cheval ! dit Nancy, et viens avec moi.

Raoul passa la bride du cheval dans un anneau de fer scellé au mur et se mit en devoir de suivre Nancy.

Mais celle-ci ajouta :

— Tire ton poignard et passe devant ; le Louvre n’est plus sûr pour moi. Marche !

Raoul, abasourdi, gravit l’escalier ténébreux, donnant la main à Nancy, et tous deux arrivèrent sans encombre jusqu’au couloir qui conduisait à l’appartement de Mme Marguerite. La porte en était ouverte. Nancy y pénétra seule. La chambre à coucher, l’oratoire et même le cabinet du roi de Navarre étaient déserts.

— Mon Dieu ! murmura Nancy, la chose est sûre, c’est Mme Marguerite que tu as vue sortir.

Cependant elle eut un dernier espoir : cet espoir, léger comme un fil de la Vierge, était que Mme Marguerite eût été mandée par la reine Catherine, laquelle avait parfois de longues insomnies et était sujette à de fréquents caprices nocturnes.

Nancy fit à l’instant cette réflexion :

— Si Mme Catherine est complice de mon enlèvement, elle fera un mouvement de surprise en me voyant apparaître ; si, au contraire, elle n’y est pour rien, il n’y a aucun inconvénient à ce que je me présente inopinément chez elle.

Cette résolution prise, Nancy, toujours suivie de Raoul, se dirigea vers l'oratoire de la reine mère.

Quand elle fut à la porte, elle se tourna vers Raoul et lui prit la main :

— M'aimes-tu ? dit-elle.

— Oh ! fit l'enfant.

— Me défendrais-tu envers et contre tous.

— Contre le roi, si vous l'ordonniez.

— Eh bien ! reste là, mon mignon, colle ton oreille au trou de cette serrure, regarde parfois, et si j'appelle à mon aide, accours.

— Ô Nancy, dit le page avec l'accent du dévouement absolu et fanatique, je me ferai hacher avant qu'il vous arrive malheur !…

Nancy fut émue. Elle étendit les mains dans les ténèbres, prit la tête du page et lui donna un baiser.

— Moi aussi, dit-elle, je t'aime !

Et, pour ne point s'attendrir davantage, elle se hâta de frapper à la porte de Mme Catherine.

Cette porte était celle des intimes de la reine mère, de ceux qui conspiraient avec elle. C'était par là qu'étaient entrés successivement, et à diverses époques, René le Florentin, pour comploter l'empoisonnement de la reine de Navarre ; le duc d'Alençon, qui songeait à devenir roi ; le duc de Guise, qui conspirait contre les huguenots ; et tant d'autres…

— Entrez ! dit à l'intérieur la voix de Mme Catherine.

Nancy entrouvrit la porte et vit la reine mère assise auprès de René, devant une table qui supportait un bocal de verre rempli d'eau, dans lequel nageaient deux poissons rouges.

La reine et René qui, sans doute, attendaient un troisième personnage, crurent que c'était lui qui entrait, car ils ne tournèrent même pas la tête et continuèrent à regarder nager les poissons. Un coup d'œil suffit à Nancy pour la convaincre que Mme Marguerite était absente.

Une inspiration subite lui traversa l’esprit. Elle referma brusquement la porte et entraîna Raoul en lui disant :

— Fuyons !

Cette manœuvre fut accomplie avec une telle promptitude que la reine mère s’imagina un moment que le personnage qu’elle attendait était entré. Ce ne fut qu’au bout de quelques minutes qu’elle s’aperçut qu’elle était seule avec René. Mais ces quelques minutes avaient permis à Nancy de regagner l’appartement de Mme Marguerite.

— Avez-vous encore besoin de moi ? demanda Raoul.

— Certainement.

— Où dois-je me mettre ?

— Reste là… dans ce cabinet.

Nancy poussa Raoul dans le cabinet attenant à la chambre à coucher ; puis, en proie à une vive anxiété, elle attendit.

Deux heures sonnaient à Saint-Germain-l’Auxerrois. Où donc était, à cette heure tardive, Henri de Bourbon, roi de Navarre ? Où donc était Mme Marguerite ?

Nancy essayait vainement de résoudre ces deux questions, lorsqu’elle entendit un pas assourdi dans le couloir.

La personne qui marchait ainsi avec précaution s’arrêta devant la porte de l’oratoire que Nancy avait fermée et frappa. Nancy alla ouvrir.

— Ouf ! dit une voix joyeuse.

Et le roi de Navarre entra. Nancy poussa un cri de soulagement, sinon de joie, à sa vue.

— Bonjour, petite, bonjour, ma mie, dit-il en lui frappant amicalement sur la joue.

— Bonjour, Sire…

— Peste ! comme te voilà renfrognée ?

— J’ai des soucis.

— Bah ! et où donc est la reine ?

— Mme Marguerite ?

— Hé ! sans doute…

— Je ne sais pas, dit Nancy ?

— Comment ! tu ne sais pas !

— Ma foi ! non, dit la camérière. Peut-être est-elle allée reporter certain mouchoir brodé que Votre Majesté avait emprunté la nuit dernière, je crois.

— Ventre-saint-gris ! exclama le jeune roi pâlissant, que parles-tu de mouchoir ?

Nancy alla fermer de nouveau la porte avec précaution :

— Les murs ont des oreilles, dit-elle.

— Plaît-il ?

— Et comme je ne sais où est la reine…

— Mais tu es folle !

— Nullement, Sire.

— La reine ne sort jamais du Louvre à pareille heure…

— C’est vrai.

— Et si elle sortait… elle te préviendrait.

— Je n’étais pas au Louvre quand elle est sortie.

— Et… où… étais-tu ?

— Prisonnière, avec un masque de poix sur le visage, et un capuchon de moine sur la tête.

Le roi considéra attentivement la jeune fille et se demanda si elle n’avait point perdu la raison. Mais Nancy, quoique très pâle, était calme, et rien dans son regard n’indiquait la folie.

— Ah çà ! fit Henri, t’expliqueras-tu clairement, ma petite ?

— Oui, Sire.

— J’attends, en ce cas.

— On m’a enlevée parce que ma présence auprès de la reine gênait fort certaines personnes.

— Mais qui t’a enlevée ?

— Les gens de M. le duc de Guise.

Henri fit un pas en arrière et une sueur glacée baigna ses tempes.

— Eh ! Sire, ricana Nancy, la vie est ainsi faite que la loi la plus juste et la plus souvent appliquée est celle du talion.

— Explique-toi… murmura Henri d’une voix altérée.

— Ah ! reprit Nancy, vous avez une intrigue, Sire ; vous revoyez Sarah l’argentière, sous prétexte de politique…

— Tais-toi !

— Et vous ne voulez point que, durant ce temps, M. le duc de Guise, qui aime toujours, qui aime plus que jamais Mme Marguerite, profite de votre absence ?

Henri était pâle et appuyait sa main sur la garde de son épée.

— Sire, reprit Nancy, je ne sais pas ce qui s’est passé, mais je vous jure qu’une catastrophe vous menace… Prenez garde !

Comme Nancy prononçait ce mot de catastrophe, la porte s’ouvrit violemment et le roi et la camérière virent apparaître sur le seuil Mme Marguerite.

La jeune reine avait la blancheur de ces statues qui décoraient le grand escalier du Louvre. Son œil étincelait, ses narines étaient frémissantes.

Elle regarda le roi son époux, et, pour la première fois, son regard ne fut point éclairé de ce rayonnement de tendresse qui avait si fort séduit l’ex-sire de Coarasse.

— Allons ! pensa Nancy, la reine sait tout !…

Après avoir regardé longtemps Henri muet et confus, Marguerite se tourna vers

Nancy. D’un geste impérieux, elle lui montra la porte.

— Sortez ! dit-elle.

— Bon ! pensa la pauvre camérière, me voilà disgraciée !…

Nancy sortit. Alors Marguerite fit un pas vers Henri et lui dit :

— Sire, vous avez cessé de m’aimer puisque vous en aimez une autre.

Le roi fit un geste de dénégation. Mais Marguerite l’arrêta.

— La femme que vous aimez, dit-elle, se nomme Sarah Loriot.

— Madame !…

— Je le sais.

— Marguerite… je vous jure…

— Ne jurez pas, vous feriez un faux serment. Il y a une heure, je vous ai vu à ses genoux, dans une petite maison hors des murs, au de la de la porte Montmartre.

À ces derniers mots, Henri demeura comme foudroyé.

Alors la reine reprit :

— Sire, je suis votre épouse devant Dieu, et comme telle je dois suivre votre fortune politique. Vous m’ayez trompée et j’ai cessé de vous aimer ; mais je resterai votre alliée.

— Ô Marguerite, Marguerite ! s’écria Henri.

Pris d’un remords immense, il tomba à ses genoux et voulut prendre ses mains.

Mais elle les retira et dit froidement :

— Sire, ne me parlez jamais d’amour. Cette heure est passée, elle ne reviendra pas. Désormais, entre vous et moi, il n’y a plus de commun que la couronne que nous portons. Je serai pour vous la reine de Navarre, c’est-à-dire que nos intérêts seront les mêmes, que la politique nous trouvera constamment unis. Mais ne demandez rien à mon cœur, il est *mort* pour vous !

Et Marguerite, fière, hautaine, se redressa, et, sans daigner accorder un dernier regard à celui qu’elle avait tant aimé, elle rentra dans sa chambre et s’y enferma.

Chapitre 57

Comment, à si peu de distance du moment où elle s’était évanouie, Marguerite se trouvait-elle au Louvre ?

Comment avait-elle quitté le duc de Guise ?

Ce dernier, on s’en souvient, avait pris dans ses bras la jeune reine évanouie ; puis, chargé de ce fardeau sans prix pour lui, il s’était mis à courir à travers champs jusqu’à la porte Montmartre.

De là il avait gagné la rue des Remparts et cette misérable auberge où il vivait caché depuis plusieurs jours. Trois hommes l’attendaient : c’étaient le comte Éric, Conrad de Saarbruck et Léo d’Arnembourg. Celui-ci, faible encore, était néanmoins sur pied.

Le coup d’épée de Lahire ne l’avait point mortellement atteint.

Quant au quatrième amoureux de la belle duchesse de Montpensier, il était absent ; Gaston de Lux était allé à Meudon, sans doute.

Le duc était sorti de l’auberge deux heures auparavant, en compagnie de Gaston et du comte Éric. Tous trois s’étaient dirigés vers le Louvre. À quelque distance du royal édifice, le duc s’était arrêté et était entré dans un cabaret rival de celui de Malican.

Éric et Gaston avaient continué leur chemin. Puis ils s’étaient présentés à la grande grille du Louvre et avaient montré un laisser-passer signé du roi. Ce laisser-passer avait été donné par Mme Catherine.

On devine ce qu’ils étaient allés faire au Louvre. Ils étaient entrés chez Mme Catherine, qui les avait postés dans l’escalier de la poterne ; et c’étaient eux qui avaient enlevé Nancy.

Nancy enlevée, Gaston était monté avec elle dans la litière, tandis que le comte Éric rejoignait le duc.

Alors, à son tour, ce dernier était entré au Louvre en disant au comte :

— Vous me verrez sortir probablement. Si je suis seul, vous m’aborderez.

— Et si Votre Altesse n’est pas seule ?

— Vous me suivrez à distance jusqu’aux portes de la ville.

— Après ?

— Et vous irez m’attendre à l’auberge.

Le comte Éric s’inclina. Peu après il vit le duc sortir du Louvre avec Marguerite. Il les suivit à distance jusqu’à la porte Montmartre, puis s’en revint auprès de Léon d’Arnembourg et du baron Conrad.

— Messieurs, leur dit-il, je crois qu’il va se passer de singulières choses cette nuit.

— Bah ! dirent-ils tous deux.

— Et je ne jurerai pas que le duc et le roi de Navarre ne mettront pas l’épée à la main.

— Ce sera un beau combat, dit Conrad. Je voudrais voir ça…

— Moi aussi, dit Léo.

— Qui sait ? reprit le comte Éric, nous monterons peut-être tous à cheval dans une heure.

— Ah ! ah !

— Et pour quelle destination ?

— Pour accompagner le duc, qui enlève la reine de Navarre.

— Eh bien ! là ! morbleu ! s’écria le baron Conrad, qui eut un gros rire germanique je voudrais voir cela, moi ! Ce serait un beau coup !

Et les trois jeunes gens devisèrent de la sorte pendant une demi-heure environ, lorsque la porte de l’auberge s’ouvrit, et le duc apparut, portant dans ses bras la reine de Navarre évanouie.

— Bravo, murmura Conrad.

— Voilà une bonne soirée, ajouta Léo d’Arnembourg.

Mais le duc ne répondit pas ; il traversa la première salle et pénétra dans ce

cabinet où plusieurs fois déjà il avait reçu la reine Catherine. Puis il coucha Marguerite sur une chaise longue et se prit à la contempler.

Marguerite lui parut plus belle que jamais, plongée dans ce sommeil voisin de la mort.

Il s’agenouilla devant elle, effleura de ses lèvres les boucles dénouées de sa chevelure, prit ses mains dans les siennes et les couvrit de baisers ; et comme elle ne rouvrait pas les yeux, il se prit à l’appeler de sa voix la plus caressante :

La jeune reine promena autour d'elle un regard indécis, étonné. (P. 933.)

— Marguerite ! murmura-t-il, chère Marguerite !… revenez à vous… je vous en supplie !…

La reine de Navarre demeurait insensible et froide.

Alors le duc eut peur ; il la crut morte et cria :

— À moi ! à moi !

Léo et Conrad entrèrent. Léo était un peu chirurgien, un peu médecin.

— Elle n’est qu’évanouie, dit-il, et j’ai sur moi le remède nécessaire.

En parlant ainsi, Léo ouvrit son pourpoint et en retira un flacon en argent.

— Voilà, dit-il, le cordial le plus énergique connu.

Le duc prit le flacon.

— Deux gouttes, ajouta Léo, versées sur les lèvres de la reine, lui feront instantanément ouvrir les yeux.

Comme le duc débouchait le flacon, le comte Éric l’arrêta d’un geste :

— Votre Altesse m’accordera-t-elle une seconde ?

— Parlez, comte.

Éric se tourna vers Léo :

— Puis que tu es chirurgien, toi, dit-il, tu pourras nous dire le temps qu’à ton estime durerait cet évanouissement, si on n’employait ni ton cordial ni tout autre.

— Deux grandes heures au moins. Plus encore peut-être, répondit Léo. Et…

Il s’arrêta et parut hésiter.

— Achève, insista le comte Éric.

— Et si je frottais les tempes avec un certain onguent que je connais.

— Eh bien ?

— L’évanouissement pourrait se prolonger un jour ou deux.

— Sans danger ?

— Sans danger aucun.

— Où voulez-vous en venir ? demanda le duc étonné.

— À ceci, poursuivit le comte Éric, que Votre Altesse aime toujours Mme Marguerite.

— Oui, dit le duc, oui, je l'aime !…

— Elle fera bien, en ce cas, de la placer en travers de sa selle et de l'emporter dans cet état de léthargie.

— L'emporter !

— Oui.

— Et où cela, monsieur ?

— À Nancy.

Henri de Guise frissonna.

— Eh ! mon Dieu, poursuivit Éric, les femmes sont changeantes, monseigneur, le feu roi François l'a dit avant nous.

Henri de Guise regarda le comte Éric avec attention :

— Expliquez-vous, dit-il.

— Or, continua le comte, aujourd'hui Mme Marguerite est indignée contre son époux… elle a le désespoir au cœur… et, bien certainement, elle s'imaginera qu'elle hait le roi de Navarre et qu'elle vous aime… Mais… demain…

— Taisez-vous, comte ! taisez-vous ! dit le duc saisi de vertige.

— Tandis que, dit Conrad à son tour, avec de bons chevaux nous serions loin de Paris au point du jour…

— Et tenez, ajouta Léo d'Arnembourg, tenez, monseigneur, je crois qu'on va vous donner le même conseil.

Léo s'effaça et livra passage à deux nouveaux personnages, Gaston de Lux et la duchesse de Montpensier.

La duchesse arrivait de Meudon en toute hâte pour savoir l'événement. Elle avait

confié Nancy à la garde du page Amaury.

— Ah ! fit-elle en poussant un cri de joie… Ah ! la voilà !…

Et elle montrait Mme Marguerite évanouie.

— Enfin, ajouta-t-elle, nous avons un otage.

Henri de Guise tressaillit à ce mot. La duchesse se pencha sur Marguerite.

— Elle est évanouie, dit-elle, mais le cœur bat…

— Madame, dit alors le comte Éric, Son Altesse ne paraît pas vouloir écouter nos conseils…

— Ah ! fit la duchesse.

— Nous lui avons conseillé de monter à cheval…

— Bien !

— De placer la reine de Navarre en travers de sa selle.

— C’est une bien belle idée !

— Et de galoper vers Nancy.

— Le duc n’est pas de cet avis ?

— Non.

Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, regarda le duc son frère avec un sentiment de compassion railleuse :

— Allez-vous pas faire de la chevalerie maintenant ? lui dit-elle.

Henri de Guise tenait toujours le flacon dans ses mains et semblait hésiter. Mais tout à coup il repoussa d’un geste ceux qui l’entouraient et la duchesse elle-même.

— Non ! non ! dit-il ; si Marguerite doit m’aimer encore, elle m’aimera sans que j’emploie la ruse ; ce serait indigne d’elle et de moi.

Et le duc déboucha le flacon.

— Henri… prends garde ! dit la duchesse avec l’accent de la prière.

— Arrière ! répéta le duc ; laissez-moi ! sortez tous !

— Il est fou ! murmura Mme de Montpensier.

Et elle sortit. Gaston de Lux, Éric de Crèvecœur, Conrad et Léo la suivirent.

— Alors le duc approcha le flacon des lèvres de Marguerite et laissa tomber quelques gouttes du contenu dans sa bouche entrouverte.

Soudain Marguerite fit un mouvement, soupira et ouvrit les yeux. Déjà le duc s'était remis à genoux.

— Pendant quelques secondes la jeune reine promena autour d'elle un regard indécis, étonné… Puis tout à coup elle vit le duc, le reconnut.

— Vous ! dit-elle. Ah !…

La reine de Navarre ne savait pas où elle était, mais elle se souvenait… elle se souvenait d'avoir vu le roi son époux aux genoux de Sarah l'argentière.

Alors elle se prit à fondre en larmes, et le duc, respectant cette douleur, demeura silencieux.

Mais Marguerite était une de ces femmes chez qui les réactions s'opèrent promptement. Elle eut honte de verser des larmes ; elle se repentit d'avoir étalé sa douleur.

Soudain elle regarda le duc :

— Où suis-je donc ? lui demanda-t-elle.

— En un lieu où je me cachais depuis plusieurs jours.

— C'est-à-dire que je suis chez vous ?

— Oui.

Marguerite se leva.

— Duc, dit-elle, vous m'aimez encore, n'est-ce pas ?

— Ah ! murmura-t-il en posant sa main sur son cœur, en pouvez-vous douter, Marguerite ?

— C'est que, dit-elle, vous auriez pu songer à vous venger.

Le duc secoua la tête :

— Aimez-moi, dit-il, rendez-moi cet amour que vous m’avez retiré, et je serai votre esclave…

— Je vous crois, dit-elle.

Puis elle attacha sur lui un regard plein de confiance :

— Henri, dit-elle, savez-vous que je suis une fille de France !

Il tressaillit.

— Et que ce n’est point dans une maison isolée, en un lieu inconnu alors que je suis à votre merci, qu’on me peut parler d’amour ?

— Ah ! s’écria le duc, je le sais, Marguerite ! Et je mourrais de honte et de douleur… si vous pensiez que j’aie voulu vous tendre un piège.

Elle lui tendit la main :

— J’ai foi en vous, dit-elle. Et maintenant…

Elle le vit pâlir.

— Maintenant, poursuivit-elle, vous allez me reconduire au Louvre, Henri.

Ce nom de Henri qu’elle prononçait avec une tristesse affectueuse, un charme mélancolique indicible, arracha un frisson de joie au duc.

— Allons ! pensa-t-il, elle m’aime encore !…

Il prit son manteau et le jeta sur les épaules frissonnantes de la jeune reine.

— Venez, dit-il, je suis à vos ordres !…

Le duc voulut éviter que Marguerite se rencontrât avec Mme de Montpensier et ses compagnons. Il ouvrit une porte qui donnait sur une allée étroite et noire :

— Venez, madame, répéta-t-il, et pardonnez-moi de vous avoir reçue dans ce bouge infect.

§

Marguerite sortit de la maison borgne sans y soupçonner la présence de la duchesse de Montpensier.

Appuyée sur le bras de Henri de Guise, elle reprit à pas lents le chemin du Louvre.

Le duc parlait de son amour avec enthousiasme, avec délire ; il lui dépeignait ce qu'il avait souffert et de quelles tortures sans nom la jalousie avait tourmenté son âme. Marguerite l'écoutait silencieuse. Quand elle fut à la porte du Louvre, elle lui dit :

— Demain, vous aurez de mes nouvelles, Henri.

— Ah ! murmura-t-il, je crois que je vais mourir de bonheur…

— Taisez-vous ! reprit-elle, et… à demain…

Puis elle le quitta sans lui vouloir laisser prendre un baiser, et elle rentra furtivement au Louvre, le cœur rempli de colère et l'âme brisée…

— Ah ! comme je l'aimais ! murmura-t-elle.

Chapitre 58

Raoul était demeuré caché dans le cabinet de toilette de Mme Marguerite, et sa position devenait critique. Le roi de Navarre était dans l'oratoire. La reine, après avoir fermé la porte sur elle, avait pris possession de la chambre à coucher.

— Comment Raoul allait-il sortir ?

À vrai dire, le pauvre page n'y songeait pas, et peu lui importait son propre sort, quand il songeait à celui de sa chère Nancy.

Nancy était en disgrâce, Nancy venait d'être congédiée par Mme Marguerite.

À travers le rideau du cabinet de toilette, il avait semblé à Raoul que la camérière s'en allait le visage baigné de larmes.

Cependant la reine, en proie à une agitation violente, allait et venait par la chambre, et Raoul immobile, retenant son haleine, ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Deux fois elle fut sur le point d'entrer dans son cabinet et s'avança même jusqu'à la porte. Deux fois Raoul frissonna jusqu'à la moelle des os.

Mme Marguerite s'assit un moment, appuya sa tête dans ses mains et se prit à pleurer silencieusement. Raoul oublia un moment Nancy et se sentit pris de pitié pour cette pauvre reine si jeune, si belle et cependant trahie.

Mais Mme Marguerite était une femme forte ; elle ne pleurait jamais longtemps. Tout à coup Raoul la vit se redresser, essuyer ses beaux yeux pleins de larmes, et il l'entendit murmurer avec l'accent de la résolution :

— Allons ! puisque Henri a cessé de m'aimer, je serais folle, moi, si je l'aimais encore.

Et Mme Marguerite qui, sans doute, était trop agitée pour songer à se mettre au lit, prit une lampe qui se trouvait sur la cheminée et la posa sur une table devant laquelle elle s'assit. Puis elle ouvrit un livre et se mit à lire.

Alors Raoul songea de nouveau à Nancy.

— Où est-elle allée, où peut-elle être ? se demanda-t-il.

Il aurait voulu sortir de sa cachette et la rejoindre. Mais Mme Marguerite était toujours là, et force lui serait d'attendre ou qu'elle se mît au lit et s'endormît, ou qu'elle sortît.

Ce dernier espoir était presque irréalisable, vu l'heure avancée de la nuit. Cependant le hasard vint se charger de délivrer Raoul. La cloison qui séparait le cabinet où il était caché de l'oratoire où Mme Marguerite avait laissé le roi de Navarre était très mince. Raoul entendit, pendant longtemps, le roi se promener de long en large, d'un pas saccadé, et paraissant livré à un violent désespoir. Puis, ensuite, il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se refermait. Henri avait quitté l'oratoire et il venait de passer dans son cabinet.

Le bruit de cette porte n'avait sans doute pas échappé davantage à Mme Marguerite, car elle se leva sur-le-champ, rouvrit la porte de l'oratoire, traversa cette dernière pièce et gagna le couloir qui conduisait à la fois au petit escalier du Louvre et aux appartements de la reine mère.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Raoul s'élança hors du cabinet, traversa l'oratoire à son tour, et il allait entrer dans le couloir, lorsqu'il se trouva face à face avec Mme Marguerite.

Cette dernière était sortie avec l'intention de se rendre chez la reine mère ; puis elle avait brusquement changé de résolution et elle était revenue sur ses pas.

À la vue de Raoul, elle étouffa un cri, et ce dernier demeura tout tremblant devant elle.

— Que faites-vous ici ? d'où venez-vous ? telles furent les deux questions que Mme Marguerite adressa sur-le-champ au page, en fronçant le sourcil.

Mais presque aussitôt Mme Marguerite devina tout. Elle devina qu'en son absence Raoul était venu faire sa cour à Nancy, qu'il avait été surpris par son arrivée ou celle du roi, et qu'il n'avait eu que le temps de se cacher.

Seulement elle s'imagina qu'il s'était réfugié derrière un des rideaux de l'oratoire. Aussi, oubliant un moment sa douleur, elle se prit à sourire.

— Mais d'où viens-tu donc, mon mignon ? lui dit-elle d'un ton moqueur.

— Madame… je cherchais… je voulais voir…

— Oui, tu cherchais Nancy, n’est-ce pas ?

Raoul rougissait et pâlissait tour à tour.

La reine le prit par le bras :

— Viens avec moi, lui dit-elle.

Elle l’entraîna dans sa chambre et s’y enferma avec lui.

— Dis-moi la vérité, fit-elle.

— Mais, madame…

— Tu étais là quand je suis entrée. Voyons, ne mens pas.

— J’y étais, balbutia Raoul.

— Où ?

— Là.

Et Raoul montra le cabinet.

— C’est Nancy qui t’avait caché, n’est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Ainsi tu as entendu ce qui s’est passé ici ?

Raoul baissa les yeux.

— Eh bien ! mon mignon, tu as mon secret, par conséquent, et tu sais que le roi de Navarre m’a trahie.

— Ah ! madame, dit-il, je savais tout cela bien avant ce soir. Nancy m’avait tout dit ; et nous avons fait tout ce que nous avons pu, elle et moi, pour que Votre Majesté ignorât la vérité.

— C’est-à-dire que vous avez cherché à me tromper.

— Nous voulions épargner une douleur à Votre Majesté.

— C’est ingénieux ! dit la reine avec amertume.

— Et puis, acheva Raoul, Nancy cherchait un moyen de faire disparaître

l’argentière, et je crois même qu’elle l’avait trouvé, quand…

— Il est trop tard maintenant, soupira Marguerite.

— Mais, osa reprendre Raoul, je jure à Votre Majesté que Nancy…

— Nancy m’a jouée, dit sèchement la jeune reine.

— Pauvre Nancy ! murmura Raoul, qui se décida à intercéder pour elle, elle donnerait tout son sang pour Votre Majesté.

Ah ! Votre Majesté ne sait pas l’aventure qui lui est advenue cette nuit ?

— Quelle aventure ?

— On l’a enlevée.

— Qui donc ?

— Nancy.

— Tu es fou, mon mignon, dit Marguerite.

Mais Raoul ne se déconcerta point, et il raconta tout ce qu’il savait, c’est-à-dire l’enlèvement de Nancy et son retour à cheval.

— Oh ! oh ! pensa la reine de Navarre, si on enlevait Nancy, c’est qu’on la craignait, c’est qu’on voulait pénétrer plus aisément auprès de moi. Ah ! monsieur le duc de Guise, vous avez employé de singuliers moyens pour vous faire aimer de nouveau.

Et Marguerite, un instant rêveuse, dit à Raoul :

— Va-t’en, mon enfant.

— Dois-je envoyer Nancy à Votre Majesté ?

Marguerite était trop irritée contre sa camérière.

— Plus tard, ajouta-t-elle, demain, peut-être… je lui pardonnerai… mais, pour aujourd’hui… je ne la veux point voir ! Va-t’en !

Raoul comprit qu’insister ce serait doubler l’irritation de la reine de Navarre. Il sortit donc et se mit à la recherche de Nancy.

Où était-elle ?

Raoul pensa que la camérière avait dû se réfugier dans sa chambre, et il y monta. En route, il avait battu le briquet et allumé une petite bougie, que selon l'usage, chaque page, au Louvre, avait toujours sur lui.

Raoul grimpa lestement l'escalier qui conduisait aux combles, le lieu où, pages et camérières avaient leur logis. Mais, comme il allait atteindre la porte de Nancy, il recula abasourdi, et vit cette dernière accroupie sur le seuil extérieur.

Nancy pleurait, la tête dans ses mains.

— Chère Nancy, lui dit-il, ne pleurez pas, la reine vous pardonnera.

Mais Nancy était au désespoir, et elle secoua la tête.

— Elle me l'a dit, ajouta Raoul.

Nancy tressaillit et se leva tout d'une pièce.

— Tu l'as vue ? Ah ! mon Dieu ! je me souviens maintenant.

Et Nancy songea qu'elle avait poussé Raoul dans le cabinet de Mme Marguerite.

— Oui, répéta Raoul, la reine est irritée contre vous, mais son irritation se calmera. Elle m'a laissé entendre qu'elle vous pardonnerait, et je gage que demain…

Nancy essuya ses larmes.

Elle se leva et dit à Raoul :

— N'as-tu pas un ami parmi les pages ?

— J'en ai plusieurs. Pourquoi ?

— Je voudrais que tu puisses demander l'hospitalité à l'un d'eux.

Raoul regarda Nancy.

— Quelle idée ! fit-il.

— À moins que tu ne veuilles te charger, ajouta Nancy, d'aller chez Mme Marguerite.

— Je ne comprends pas, dit le page.

— Eh bien ! figure-toi, dit Nancy, que j’étais si troublée tout à l’heure, que… j’ai laissé ma clef sur un guéridon… dans l’oratoire…

— Eh bien ! venez chez moi… je vous céderai mon logis et j’irai coucher avec mon ami Gauthier.

— Allons ! dit Nancy.

Raoul conduisit la camérière chez lui et l’y installa.

— Tu es gentil et je t’aime, lui dit-elle.

Raoul frissonna de joie et s’en alla. Mais, ce soir-là, le page avait une audace inaccoutumée. Quand il eut fait dix pas dans le corridor, il revint frapper à sa porte, que Nancy avait déjà verrouillée en dedans.

— Qui est là ? demanda la camérière.

— C’est moi, répondit Raoul d’une voix humble et câline.

— Que veux-tu ?

— J’ai quelque chose à vous dire.

Nancy, ordinairement si fine mouche, ouvrit sans défiance.

— Ma petite Nancy, dit Raoul, je viens de faire une réflexion. Gauthier me demandera pourquoi je vais partager son lit, quand j’ai le mien au Louvre.

— C’est juste ! Eh bien ! tu lui diras la vérité.

— Mais, ma petite Nancy, vous n’y songez pas… Il voudra savoir pourquoi vous n’entrez pas chez Mme Marguerite.

— Parce qu’elle dort.

— Bah ! ce n’est pas une raison, puisque vous y pénétrez à toute heure de jour et de nuit. Gauthier devinera que vous êtes en disgrâce…

— C’est-à-dire que tu ne sais où loger, mon mignon ?

— Oh ! pardon… Tenez, voyez-vous cette peau de loup, là, dans le cabinet qui précède mon logis ? Je dormirai parfaitement là-dessus ; quant à vous, vous

tirerez les verrous de ma chambre, et vous serez comme dans un fort.

Madame Marguerite quittait Paris comme une fugitive. (P. 946.)

Nancy voulut se récrier, mais le page se glissa comme une couleuvre entre le bras blanc de la jolie camérière et la porte que ce bras tenait entrouverte.

— Et ma réputation ! dit Nancy ; grâce à vous, me voilà compromise !

— Vous savez bien que je vous aime, dit-il en l’enveloppant de son plus tendre regard. Et puis… ne devons-nous pas nous marier ?…

Nancy rougit comme une cerise de juin, mais elle n’osa se fâcher. Il était si tard !

Chapitre 59

Celui qui eut assisté la veille à l'entrevue nocturne de Mme Marguerite avec son époux, le roi de Navarre et aurait été témoin de l'émotion et du courroux de la pauvre reine trahie, aurait été bien étonné, le lendemain, vers dix heures, en pénétrant dans son appartement. Marguerite avait bien un peu les yeux battus et le regard fiévreux ; peut-être même était-elle un peu pâle, mais elle était calme, et son geste, sa démarche, n'avaient plus rien de saccadé. La jeune reine, privée des soins de Nancy, s'était habillée elle-même. Puis elle avait ouvert sa fenêtre, exposé son front à l'air pur du matin, elle était demeurée longtemps à cette place, l'œil tourné vers Paris et la Seine. Sans doute Marguerite avait pris quelque résolution subite et d'autant plus inébranlable.

Comme dix heures sonnaient, un petit page béarnais lui apporta un message. Ce message venait du roi de Navarre. Marguerite devina que son époux, au désespoir, lui faisait demander une entrevue. Elle prit la lettre et la jeta négligemment sur une table. Et comme le page ne bougeait :

— Est-ce que tu attends une réponse ?

— Oui, madame.

— Eh bien, la voici.

Marguerite reprit la lettre et la laissa tomber dans un vase de bronze ciselé, placé sur un dressoir, dans un angle de sa chambre :

— Tiens, tu diras au roi ce que tu m'as vu faire.

— Oui, madame.

— Ce vase, ajouta Marguerite, est destiné à recevoir toutes les lettres que je ne lis pas.

Le page, un peu déconcerté, s'inclina et sortit.

— À propos, lui dit la reine en le rappelant, connais-tu le page Raoul ?

— Oui, madame.

— Cherche-le par le Louvre. Tu me l'enverras…

Le page sortit. Un quart d’heure s’écoula. Puis on gratta à la porte. C’était Raoul. Raoul était, lui aussi, quelque peu métamorphosé. Il était un peu pâle, un peu agité, mais son regard brillait plus qu’à l’ordinaire.

— Mon mignon, lui demanda la reine, pourrais-tu me dire où est Nancy ?

— Mais… je ne sais… je… la trouverai peut-être… balbutia-t-il. Faut-il l’envoyer à Votre Majesté ?

— Sur-le-champ.

Raoul s’esquiva.

Au bout d’un second quart d’heure, on heurta discrètement à la porte.

— Entrez ! dit Marguerite.

Nancy apparut, plus émue et plus troublée encore que le page. Mais Marguerite de Valois mit le trouble de Nancy sur le compte des événements de la veille, et elle se hâta de lui sourire.

— Viens, ici ! dit-elle, je te pardonne !…

Nancy baisa respectueusement la main de la reine et se trouva réconfortée. Alors Marguerite reprit :

— Sais-tu que tu m’as trompée ?

— Moi ! madame ?

— Oui, car tu savais la vérité.

Nancy baissa les yeux.

— Et tu me l’as celée.

— Madame, répondit Nancy qui retrouva sa présence d’esprit ordinaire, le dévouement emprunte quelquefois l’apparence de l’aveuglement et du mensonge… Si j’avais eu le temps, le bonheur de Votre Majesté durerait encore… j’aurais étouffé le mal à sa naissance. Le roi…

Mais Marguerite l’interrompit :

— Au nom du ciel ! dit-elle froidement et d’un air hautain, ne me parle jamais du roi de Navarre.

Nancy la regarda. Alors un beau sourire rempli de dédain vint aux lèvres de Marguerite.

— La nuit qui vient de s’écouler, dit-elle, m’a fait voir que j’avais un cœur à l’épreuve des plus terribles déchirements. J’ai cru que j’allais mourir… Mais, tu le vois, j’ai vécu… je vivrai… je suis guérie !

L’accent de Marguerite était si vrai que Nancy oublia momentanément ses émotions.

— Décidément Sa Majesté le roi de Navarre redeviendrait le sire de Coarasse des pieds à la tête qu’il n’en serait pas plus avancé. Son règne est fini.

La reine reprit :

— Maintenant, parlons d’autres choses.

Nancy devint attentive.

— Sais-tu pourquoi je t’ai pardonné ?

— Mais, dit Nancy, parce que Votre Majesté a bien pensé que… mon dévouement…

— Ce n’est pas cela… C’est que j’ai besoin de toi, je veux te consulter, ma petite.

— Votre Majesté me fait grand honneur…

— Non, tu es de bon conseil.

Nancy s’inclina.

— Et d’abord, laisse-moi te dire que si le roi de Navarre a creusé un abîme infranchissable entre lui et mon cœur, je n’en demeure pas moins la reine de Navarre, et comme telle, je serai fidèle à sa fortune, bonne ou mauvaise. Ses alliés seront les miens, ses ennemis seront mes ennemis. Je serai son amie pour les choses de la politique.

— Seulement ? dit Nancy.

— Oh ! répondit Marguerite, s’il en était autrement, j’aurais de moi-même un mépris souverain. Passons.

— Soit ! dit Nancy.

— Que penses-tu du duc de Guise ?

Nancy tressaillit à ce nom et regarda la reine dans le blanc des yeux.

— Je pense que le duc aime toujours Votre Majesté.

Marguerite haussa les épaules.

— Je le sais… Mais, moi, dit-elle, je ne sais plus si je l'aime encore… Cependant hier…

— Madame, interrompit Nancy, je vais demander à Votre Majesté la permission de lui narrer un apologue.

— Voyons !

— Il était autrefois, reprit Nancy, au pays des Féeries et des Merveilles, un prince de dix ans qui avait le goût des fleurs et des arbres. Le roi, son père, avait encouragé cette inclination, en prétendant qu'un monarque jardinier vaudra toujours mieux qu'un prince batailleur.

— Il avait raison, ce roi.

— Or, un matin, le jeune prince, en se promenant dans le verger superbe où il passait sa vie, remarqua auprès d'un bel arbuste chargée de fruits dorés et savoureux, un arbuste qu'il affectionnait et arrosait lui-même tous les matins, un autre arbre non moins beau, non moins élégant, et dont les fruits lui parurent meilleurs. La jeunesse est inconstante, elle ressemble, dit-on, aux femmes…

— Impertinente ! fit la reine.

Nancy continua :

— Le nouvel arbre plut si fort au prince que l'ancien lui déplut. Il appela un garçon jardinier et lui commanda de scier le pauvre arbuste et de le jeter honteusement. Le jardinier obéit. Alors, tout entier à son second amour, le prince s'empressa de cueillir un fruit du nouveau favori. Mais le fruit était amer et il le rejeta avec colère. Alors, se repentant encore il voulut relever l'arbre abattu, et il essaya de le replacer sur son tronc… mais le pauvre arbre n'avait plus de racines et il retomba lourdement sur le sol. Voilà, madame, acheva Nancy, mon petit apologue.

— C’est-à-dire, fit la reine pensive, que le duc de Guise est un arbre déraciné… et le roi de Navarre l’arbre aux fruits amers ?

— Précisément.

— Que faut-il en conclure ?

— Ah ! madame, répondit Nancy, quand vous voudrez tirer une conclusion de mon histoire, vous ne prendrez conseil que de vous-même.

Et Nancy retrouva son fin sourire et son regard mutin.

Marguerite demeura silencieuse un moment.

— Sais-tu bien, dit-elle enfin, que cet arbre trompeur qui, en dépit de sa beauté, ne portait que des fruits amers, méritait un châtiment ?

— Il en eut un… Le jeune prince fit quelques pas, avisa une touffe verte sous laquelle brillait modestement un petit fruit rouge et blanc, une fraise.

— Et il la mangea ?

— Avec délices.

— Nancy, dit la reine en souriant, tu es pleine d’esprit, et je gage que tu vas comparer cette fraise à quelque petit gentilhomme naïf, candide, beau comme un ange et tout rougissant.

— À bon entendeur, salut ! murmura Nancy.

— J’y songerai ! répondit Marguerite rêveuse.

Puis elle prit une plume et écrivit ces quelques lignes :

« Mon cher duc,

« La vie est un fleuve dont on ne remonte pas le courant, mais dont les rives sont parfois si belles, que le voyageur qui les a parcourues en garde un éternel souvenir.

« Le souvenir vaut mieux que l’espérance.

« À vous dans le passé.

« Marguerite. »

— Hum ! murmura Nancy à mi-voix, lorsque la reine lui eut montré cette lettre, je crois que Dieu va faire un miracle et bouleverser les saisons. Je me trompe fort, ou cette année les fraises mûriront en septembre.

Marguerite n’entendit pas… elle rêvait !

La rêverie est contagieuse, et Nancy allait à son tour devenir mélancolique, lorsque Marguerite lui dit brusquement :

— Tu vas me chercher mes hardes et serrer dans des caisses et des corbeilles mes plus beaux atours. Voici longtemps que mon frère d’Alençon me convie à l’aller voir dans son gouvernement d’Angers. J’ai bonne envie de m’y rendre.

Nancy soupira.

— Pourquoi ce soupir ? fit Marguerite étonnée.

— C’est que, à mon tour, je voudrais demander un conseil à Votre Majesté.

— Ce conseil empêchera donc mon voyage ?

— Non, mais…

Nancy hésita.

— Voyons ! fit la reine.

— Il se pourrait que Votre Majesté me conseillât d’aller faire, moi aussi, un petit voyage… d’où je reviendrais après avoir changé de condition.

— Peste ! exclama la reine, sais-tu que tu parles par énigmes ?…

— Je suis si embarrassée…

— Toi ?

Nancy parut se résoudre à un gros aveu.

— Ma foi ! madame ! dit-elle, on ne peut pas vivre impunément parmi les loups sans le devenir.

— Plaît-il ?

— Depuis tantôt cinq ans que je suis au Louvre, j’ai vu passer devant moi tant d’amoureux… que…

— Que la contagion t’a gagnée ?

Nancy baissa les yeux.

— Et que tu aimes Raoul !

Nancy poussa un gros soupir.

— Raoul qui t’aime aussi…

— Il me le dit, du moins ; mais les hommes sont si trompeurs !

— Hélas ! fit Marguerite.

— Cependant, nous devons nous épouser.

— Oui, dans deux ans.

Nancy se reprit à rougir.

— Oh ! dit-elle, ce serait bien long.

— Eh bien ! acheva Marguerite, allons faire notre voyage ; au retour, on fera ton petit page écuyer, je te doterai, et tout s’arrangera…

Chapitre 60

Le reste de la journée s'écoula pour Mme Marguerite dans une solitude complète. Deux fois le roi de Navarre lui envoya un nouveau message. Elle prit les lettres et les jeta dans le vase de bronze. Mme Catherine, à son tour, voulut pénétrer chez elle. Mais Nancy se plaça en travers de la porte et prétendit que la jeune reine était hors d'état de voir personne. Pendant ce temps, Nancy serrait les hardes et faisait les paquets.

Raoul seul avait pu pénétrer auprès de Mme Marguerite. On l'avait même investi d'une mission de confiance.

— Mon mignon ! lui avait dit la reine de Navarre, voici une bourse pleine d'or ; tu vas aller dans la rue des Deux-Ecus, à l'enseigne du *Cheval-Blanc*. L'hôtelier est un brave homme qui loue des chevaux et des litières. Comme je ne veux pas que mon départ fasse le moindre bruit au Louvre, je ne demanderai au roi mon frère ni litière ni chevaux.

— Comment ! madame ! s'écria Nancy, Votre Majesté voyagera seule ?

— Avec toi.

— Dans une litière de louage ?

— Sous le plus strict incognito. Ce sera plus amusant.

— Sans la moindre escorte ?

— Avec Raoul qui nous servira de protecteur.

Nancy avait rougi de nouveau.

— Tu le vois, enfant, dit Mme Marguerite en souriant, je fais bien les choses et je ne sépare pas ceux qui s'aiment.

Raoul avait exécuté les ordres de la reine de Navarre.

Une litière, portée par deux belles mules d'allure rapide, devaient attendre, le soir vers dix heures, devant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Quant à lui, Raoul, il avait, acheté un fort beau cheval à un gentilhomme bourguignon descendu la veille à l'hôtellerie du *Cheval-Blanc*. Comme le gentilhomme

arrivait à Paris pour y solliciter son entrée dans les gardes du roi, et qu'il avait plus besoin d'argent que de son cheval, Raoul avait fait un excellent marché. Il avait acheté la monture moyennant vingt pistoles, ce qui était pour rien.

La nuit approchant, Mme Marguerite se fit servir à souper dans sa chambre et permit à Nancy et à Raoul de partager son repas. Ensuite elle écrivit trois lettres, dont l'une était adressée au roi de Navarre, l'autre à la reine mère, la troisième au roi Charles IX.

Marguerite écrivait à Mme Catherine :

« Madame,

« Je joins à ce billet un message que vous pourrez faire parvenir, je n'en puis douter, à Mgr le duc de Guise, attendu que j'ai appris de bonne source le revirement d'amitié que vous avez pour lui, après l'avoir voulu faire occire en un coin du Louvre.

« Je vous dirai, madame ma mère, que lorsque ce billet vous parviendra, j'aurai probablement fait beaucoup de chemin loin du Louvre et de Paris.

« Comme je me suis aperçue que nous n'étions pas du même avis, le roi de Navarre et moi, sur la façon dont nous comptons gouverner notre peuple de Gascogne, je prends le parti d'aller voyager quelques jours, à la seule fin de m'instruire sur les choses de la politique, en étudiant les mœurs et les coutumes de différents pays.

« Je vous prie donc, madame ma mère, d'accepter mes adieux, et je demande au ciel qu'il continue à vous protéger.

« Marguerite. »

La reine de Navarre écrivait au roi son époux :

« Sire,

« J'ai éprouvé de votre conduite un violent chagrin, que le séjour que je pourrais faire au Louvre entretiendrait sûrement. Souffrez que je m'absente quelques jours, en me disant.

« Votre bonne amie,

« Marguerite.

« P.S. Je vous conseille de vous méfier plus que jamais de Mme Catherine, de René et de notre excellent cousin le duc Henri de Guise. »

Enfin la jeune reine écrivait à son frère, le roi Charles IX :

« Sire,

« Votre Majesté sait quelle répugnance j'ai pour les choses de la politique. J'espère donc qu'elle ne verra dans mon absence qu'un caprice de femme et nullement autre chose.

« Je vais, du consentement du roi mon époux, faire un petit voyage de quelques semaines.

« Votre Majesté m'a toujours témoigné une grande amitié, et je pense qu'elle continuera, malgré mon absence, à en reporter une partie sur le roi de Navarre, qui a bon nombre d'ennemis à votre cour, quoiqu'il soit le plus fidèle sujet de Votre Majesté, et peut-être même à cause de cela… »

Quand ces trois lettres eurent été scellées, Marguerite les plaça sur un guéridon, au milieu de sa chambre à coucher.

Un peu avant dix heures, Marguerite, dont tous les préparatifs étaient terminés, s'enveloppa dans une grande mante espagnole qu'elle tenait de la feue reine de Navarre : elle plaça sur son visage un loup de velours noir, et dit à Nancy :

— Maintenant, esquivons-nous.

Raoul avait pris les devants.

La jeune reine et sa camérière descendirent par le petit escalier, sortant du Louvre par la poterne du bord de l'eau et gagnèrent la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

La litière attelée de ses mules, conduite par deux hommes, et les deux mules chargées des bagages sous la garde d'un troisième, attendaient devant l'église…

Raoul était monté sur le cheval du gentilhomme bourguignon, et il avait le mousquet à l'arçon, les pistolets dans les fontes, la dague au flanc et l'épée au côté.

Marguerite et Nancy montèrent dans la litière.

— Ou allons-nous ? demanda Raoul pour transmettre cet ordre aux conducteurs de la litière.

— Route d’Angers ! répondit la reine.

— Hé ! hé ! madame, dit Nancy, il fait chaud à Angers, n’est-ce pas ?

— Pourquoi cette question ?

— Mais, dame ! répondit Nancy, parce qu’il y aura peut-être encore des fraises à cueillir dans ce pays-là.

— Impertinente ! murmura Marguerite en souriant.

Et la litière se mit en marche, escortée par Raoul qui trottait à la portière de droite. La nuit était noire, et personne au Louvre ne soupçonnait que Mme Marguerite quittait Paris à cette heure comme une fugitive.

Chapitre 61

Rétrogradons de vingt-quatre heures.

Avant que Marguerite, guidée par le duc de Guise et soulevée par le garçon cabaretier Pandrille, eut aperçu le roi de Navarre, son époux, aux genoux de Sarah. Noë sortit de Paris à pied et gagna la maison du défunt chanoine à travers champs. Il était alors neuf heures à peine. Sur le seuil de la maison, Noë trouva le fidèle Guillaume Verconsin qui vint à sa rencontre disant :

Sarah était seule, accoudée à sa fenêtre, qui donnait sur le sentier. (P. 946.)

— Bonsoir, monsieur le comte.

— Peste ! fit Noë, tu as un mousquet sur l’épaule ?

— Après ce qui nous est arrivé, c’est tout simple.

— Bah ! le cabaretier est mort.

— Oui, mais son garçon s’est évadé.

— Au fait ! tu as raison, mon garçon… D’ailleurs, acheva Noë, c’est la dernière nuit que tu passes ici…

— Ah !…

Et Guillaume regarda Noë d’un œil interrogateur.

Mais Noë, paraît-il, n’avait pas le temps de donner des explications. Il se contenta de demander si Sarah attendait le jeune roi de Navarre.

— Vous savez, dit Guillaume, que madame ne sort jamais.

Mais comme il posait le pied sur la première marche de l’escalier, Noë se retourna et revint vers le fidèle serviteur.

— À propos, lui dit-il, es-tu homme à garder un secret ?

— Toujours, monsieur.

— Écoute bien alors ; je vais dire deux mots seulement à Mme Sarah, et puis je m’en irai.

— Ah !

— Dans une heure le roi viendra, et tu te garderas bien de lui dire que tu m’as vu…

Guillaume parut hésiter. Il savait que le roi de Navarre aimait Sarah et que Sarah l’aimait. Or, garder à Noë un secret au préjudice du roi de Navarre n’était-ce point trahir Sarah ?

Noë comprit cette hésitation :

— C’est dans l’intérêt de ta maîtresse, dit-il.

— Vrai ? dit Guillaume.

— Quand je serai parti tu monteras chez elle…

— Et elle me dira comme vous ?

— Oui.

— Alors c’est bien.

— Tu seras muet ?

— Sur ma part de paradis, je vous le jure ! répondit Guillaume.

Noë monta. Sarah était seule, accoudée à sa fenêtre, qui donnait sur le sentier qui venait, à travers champs, du chemin de Saint-Denis à la petite maison.

— Tout à l’heure, dit-elle à Noë en lui tendant la main, j’ai entendu des pas et, un moment, mon cœur a battu violemment.

Noë se prit à sourire.

— J’ai cru que c’était mon Henri, mais bientôt…

— Vous avez reconnu que c’était moi, n’est-ce pas ?

— Oui, et j’ai eu peur… j’ai craint que vous me vinssiez m’apprendre quelque malheur.

— Rassurez-vous…

Sarah respira.

— Henri va bien, dit Noë, et vous le verrez… ce soir… dans une heure…

— Ah ! merci !…

Noë prit la main de l’argentière :

— Ma pauvre Sarah, dit-il, je suis l’homme le plus malheureux du monde, je vous le jure ! Je m’aperçois que vous aimez Henri de plus en plus.

— Ah ! si je l’aime !…

— Et j’ai peur…

— Peur ?

— Oui, j’ai peur que vous manquiez de courage pour le sauver.

Un fier et héroïque, sourire glissa sur les lèvres de l’argentière.

— Ah ! vous avez tort, dit-elle. J’aime assez Henri pour me dévouer.

— Vous résigneriez-vous à le quitter ?

Elle prit la main de Noë, à son tour :

— Non, pas ce soir, ajouta-t-il.

— Mais… demain ?

— Oui.

Sarah courba la tête.

— Soit ! dit-elle.

— Demain, au coucher du soleil, poursuivit Noë, vous quitterez cette maison.

— Et où irai-je ?

— Vous me trouverez à la porte Montmartre, vous attendant.

— Tenez, dit-elle, il va venir et mon cœur déborde de joie… Eh bien, dites-moi qu’il faut que je parte à l’instant même, et je partirai. Mais, où me conduirez-vous ?

— Vous le saurez demain.

— Je vous obéirai, murmura l’argentière, puisque mon départ doit sauver mon Henri.

— Oui, certes ! répondit Noë, car Henri vous aime avec passion, avec délire ; et l’espoir de vous rejoindre pourra seul lui faire quitter Paris, où sa vie est de plus en plus menacée.

— Comptez sur moi, dit Sarah, demain au coucher du soleil.

Noë se leva.

— Adieu, dit-il, à demain… Vous ne m’avez pas vu… Il ne faut pas que Henri

sache que je suis venu ici.

Sarah fit un signe de tête, et Noë s’éloigna.

§

Trois quarts d’heure s’écoulèrent, puis des pas précipités se firent entendre dans le sentier.

Cette fois, le cœur de Sarah se reprit à battre de plus belle. Elle avait reconnu le pas de son Henri bien-aimé.

Le jeune prince, qui ne se doutait point qu’à cette heure il était épié et que Pandrille, couché dans un champ de blé auprès du sentier par les ordres du duc, attendait avec impatience son arrivée pour le suivre en rampant et épier tous ses mouvements, le jeune prince, disons-nous, arrivait de ce pas rapide et plein d’ardeur qui est le privilège de l’adolescence amoureuse. Il ne fit point le tour du jardin, et, pour couper au plus court, il sauta lestement par-dessus la haie.

Comme Noë, il trouva le bon Guillaume qui faisait sentinelle. Guillaume n’avait pas besoin d’être gentilhomme pour tenir scrupuleusement sa parole. Il avait promis le secret à Noë, il ne dit pas un mot à Henri de la venue du premier. Henri courut se précipiter aux genoux de Sarah.

— Ah ! chère âme, s’écria-t-il, comme la journée qui s’est écoulée m’a paru longue et mortelle.

Il prit les belles mains de l’argentière et les baisa avec transport. Sarah avait les yeux pleins de larmes et sentait son cœur se briser, car elle songeait qu’elle voyait son Henri pour la dernière fois. Mais lui, plein de confiance en l’avenir, reprit avec enthousiasme :

— Ah ! ma chère Sarah, si vous saviez comme je suis heureux d’oublier à vos genoux les soucis de la politique !… Quand je suis là, votre main dans la mienne, tenez, je m’oublie parfois à faire un rêve charmant, un rêve de bonheur et de vie modeste.

— Henri !

— Il me semble, poursuivit le jeune prince, que je suis un simple gentilhomme, moins que cela, un petit bourgeois qui vous aime au grand jour… et que vous pouvez épouser…

— Henri… Henri !… murmura l’argentière, vous êtes fou !…

— Mais, hélas ! reprit le prince, aussitôt hors d’ici, il faut me réveiller… et la politique me reprend !

À ces derniers mots, Sarah posa sa main sur le bras du prince :

— Tenez, dit-elle, je veux vous parler à cœur ouvert.

— Oh ! parlez !

— Me croyez-vous votre amie ?

— Comment en douterais-je ?

— Et si je vous donnais un conseil ?

— Parlez !

— Je ne suis qu’une pauvre femme sans condition, poursuivit Sarah, une bourgeoise ignorante des choses de la cour, et cependant…

Elle hésita.

— Parlez ! je vous écoute.

— Eh bien, si le roi de Navarre m’en croyait, au lieu de rester à Paris et de s’y mêler à une foule d’intrigues…

Ces mots produisirent sur Henri une révolution subite. L’amoureux s’effaça, le prince qui rêvait une couronne fleurdelisée reparut. Il arrêta l’argentière d’un geste.

— Sarah, dit-il, vous allez voir si je vous aime et si j’ai foi en vous ! J’ai un ami d’enfance, Noë ; je l’aime comme un frère et je sais qu’il verserait pour moi la dernière goutte de son sang. Eh bien, il n’a point mon secret.

— Ah !

— Et ce secret, je vais vous le confier.

— À moi ?

— À vous !

Sarah eut un frisson d’orgueil. Henri demeura à ses genoux, mais son regard étincela et devint dominateur, son geste prit la dignité que le jeune prince déployait parfois, et l’argentière se sentit fière de le voir à ses pieds.

En ce moment, et comme il allait parler, un cri lointain, le cri d’un oiseau de nuit se fit entendre. Sarah eut un mouvement de frayeur :

— Qu’est-ce que cela ? dit-elle.

— C’est un cri de chouette, répondit Henri, qui se doutait peu que, à cette heure, Pandrille avertissait le duc de Guise de la présence du roi de Navarre chez Sarah.

Et le jeune prince reprit :

— Ma chère Sarah ! j’ai du sang de roi dans les veines, et je suis le petit-fils de saint Louis. Je ne sais ce que me garde l’avenir, mais une voix intérieure m’a crié plus d’une fois qu’un jour viendrait où je ceindrais une couronne auprès de laquelle celle de Navarre n’est qu’un jouet d’enfant. Eh bien, entre l’avenir et moi, entre cet avenir inconnu qui fait battre mon cœur d’un noble orgueil et l’heure présente, j’entrevois des combats et des luttes sans trêve, je prévois des pièges infâmes tendus sur mon passage… J’ai des ennemis acharnés, ma chère Sarah, des ennemis qui, sous prétexte de religion, ont juré ma perte et celle des huguenots…

— Oh ! je le sais, murmura l’argentière, je le sais, Henri.

— Ils sont puissants et je suis faible, ils ont des armées et je ne possède qu’une poignée de soldats : eh bien, cependant, j’accepte la lutte, et, Dieu aidant, je vaincrai.

— Henri ! Henri ! supplia Sarah pleine d’angoisse.

Un fier et dédaigneux sourire glissa sur les lèvres du jeune prince.

— Oh ! je sais, dit-il, que pour leur échapper je pourrais me retirer sur ces quatre arpents de terre pierreuse qu’on appelle le royaume de Navarre, m’y faire humble et petit et courber l’échine comme un vilain. Mais je suis fils de roi, je vous l’ai dit, Sarah, et l’homme que j’estime le plus dans l’histoire, c’est David

enfant terrassant Goliath.

— Mais si vous êtes vaincu ?…

— Bah ! j’ai mon étoile… elle brille avec trop d’éclat pour pâlir subitement, mon amie…

Alors Henri se pencha à l’oreille de Sarah frémissante.

Quel secret lui confia-t-il ?

Ce secret devait être terrible, sans doute, car, plus d’une fois, la pauvre femme pâlit et frissonna.

— Oh ! dit-elle enfin, mais c’est votre tête que vous jouez, Henri…

Le prince ne répondit point, car, à ce moment, un cri traversa l’espace… C’était un cri de douleur, d’angoisses, de désespoir… un cri de femme. Le prince se leva précipitamment et courut à la fenêtre entrouverte.

Mais il ne vit rien… La nuit était noire ! Sarah, elle, n’avait rien entendu. Tout entière à ce que Henri lui disait, elle n’écoutait que lui.

— Je crois que j’ai rêvé… murmura Henri. Et il se remit aux genoux de la belle argentière.

L’heure succédait à l’heure, et le temps s’écoulait… Mais Henri s’était repris à parler d’amour ; il baisait les mains de Sarah et s’abandonnait avec elle à mille rêves charmants…

Cependant, un moment vint où le prince leva les yeux sur le cadran placé dans un angle de la chambre de Sarah. Ce cadran marquait une heure du matin. Henri songea soudain à Marguerite, et se levant :

— Il faut que : je parte ! dit-il.

Puis il jeta ses bras auteur du cou de la jeune femme :

— À demain ! dit-il en lui donnant un long baiser…

— À demain ! répéta Sarah, qui songea que le lendemain elle aurait quitté Henri, peut-être pour jamais…

Le cœur de Sarah se brisait.

Le prince s’enveloppa dans son manteau et partit.

Noë devait l’attendre au bout du jardin avec son cheval.

— C’est incroyable, murmura-t-il, je n’aurais jamais cru qu’on put aimer aussi ardemment deux femmes à la fois !…

Et il traversa le jardin en courant.

Quant à Sarah, elle s’était mise à fondre en larmes, après le départ de son Henri bien-aimé.

Chapitre 62

Noë, en effet, était au bout du jardin, à cheval et tenant la monture du prince en main.

Henri, lorsqu'il était arrivé chez Sarah, ne venait point du Louvre, mais bien de Chantilly, où il avait en une nouvelle conférence avec son cousin le prince de Condé.

Cette fois le roi de Navarre ne s'amusa point à entretenir son confident Noë de son amour pour l'argentière et de la double faculté qu'avait son cœur de contenir deux amours.

Henri avait bien autre chose en tête. Noë le devina à son accent bref, à sa démarche assurée et rapide.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, la conférence de Chantilly aura pris de la tournure. Cela se voit de reste.

Henri sauta en selle, et tous deux chevauchèrent un moment sans que le prince ouvrit la bouche. Mais Noë, impatienté, dit au roi :

— Savez-vous, Henri, qu'il est une heure du matin ?

— Je le sais.

— Et qu'il serait grand temps de rentrer au Louvre ?

— Est-ce que Myette t'attend ?

— Aussi bien que peut vous attendre Mme Marguerite.

Henri tressaillit, mais il ajouta :

— Cependant nous n'allons pas au Louvre.

— Ah !

— Nous allons rue Saint-Jacques ?

— Pourquoi faire ?

— À l'hôtellerie du *Cheval Rouan*, pour y voir ton ami. Comment l'appelles-tu ?

— Hector.

— Justement.

— Ah ! Votre Majesté veut voir Hector ?

— Ventre-saint-gris ! murmura le roi d'un ton plein d'humeur, aussitôt que tu vois poindre dans mes paroles un mot de politique, tu me traite de *Majesté* comme si nous étions en plein conseil.

— Mais, dame ! Sire, c'est tout simple.

Le roi haussa les épaules :

— Soit ! dit-il. Appelle-moi *Majesté*, mais conduis-moi auprès d'Hector.

— C'est inutile.

— Hein ?

— Hector n'est pas à Paris…

Noë mentait, mais il avait besoin d'Hector pour le lendemain. Il avait songé à en faire le compagnon de voyage et le chevalier de Sarah.

— Morbleu ! murmura le roi, j'avais pourtant besoin de lui.

— Pourquoi ? demanda Noë.

— Pour le mettre à cheval…

— Bon !

— Et l'envoyer sur la route de Navarre.

— Tiens, tiens !… fit Noë d'un air indifférent.

— Il est dévoué et brave, ce garçon.

— Oh ! soyez tranquille, Sire. Il se fera hacher pour Votre Majesté quand il en sera besoin.

— De plus il a l'air intelligent.

— Dame ! il est Gascon.

— Et puisqu’il est parti, je ne vois que toi qui le puisses remplacer.

Noë fit un soubresaut sur sa selle.

— Comment ! dit-il, Votre Majesté veut m’envoyer en Navarre ?

— Pas tout à fait… mais jusqu’aux frontières de Gascogne.

— Et… quand cela ?

— Tu vas partir sur-le-champ.

— Sans voir ma femme ?

— Nous n’avons pas le temps… et puisque Hector est parti…

— Sire, dit Noë résolument, j’ai sous la main un homme qui est aussi jeune, aussi brave, aussi intelligent qu’Hector.

— Ah ! bah !

— Et qui, comme lui, verserait tout son sang pour Votre Majesté.

— Comment le nommes-tu ?

— Hogier.

— C’est un Béarnais ?

— Oui.

— Et tu l’as sous la main ?

— Il est, comme Hector, logé au *Cheval Rouan*, Sire.

— Et tu crois qu’il partira ?

— Sur-le-champ. Cependant…

— Bon ! dit Henri, je comprends ta restriction, mon bel ami…

— Peut-être.

— Cependant, tu trouves que le temps est venu de te faire mes confidences…

— Il est certain, murmura Noë un peu dépité, que depuis quelque temps vous ne m’honorez pas précisément de toute votre confiance, Henri.

— Sais-tu pourquoi ?

— Ma foi ! non.

— Eh bien ! c’est parce que, depuis que tu as pris femme, tu n’es plus le Noë des anciens jours.

— Oh ! quelle idée !

— Tu trembles toujours, tu as peur de tout.

— Bah ! vous croyez ?

— Et tu as imaginé une foule d’inventions pour me faire quitter Paris.

— C’est vrai…

— Eh bien ! sois satisfait…

— Nous partons ?…

— Après-demain. Mais, dit le roi, nous emmenons un otage.

Noë tressaillit pour la seconde fois.

Henri se pencha à l’oreille de Noë et lui murmura un nom.

— Et je te jure, continua le roi, que nous ne chômerons pas en route.

— Ah ! ah !

— Et que je voyagerai avec une escorte convenable. Notre prisonnier sera gardé. Aussi, Noë, le temps d’hésiter et de reculer est passé.

— *Alea jacta est !* murmura Noë en poussant un soupir.

Puis il ajouta :

— Maintenant, c’est bien. J’ai peut-être eu tort, Henri, lorsque je voulais vous faire quitter Paris. Mais, puisque l’heure du combat a sonné, vous me trouverez au premier rang.

Tandis qu’ils causaient ainsi, le prince et son compagnon avaient traversé la Seine, gagné la rue Saint-Jacques et atteint l’hôtellerie du *Cheval Rouan.*

Noë mit pied à terre et frappa avec le pommeau de son épée. La porte s’ouvrit, et

l’hôtelier, en chemise, accourut. Il reconnut Noë, il reconnut le prince et salua jusqu’à terre.

— Hogier est-il couché ? demanda Noë.

— Il dort, répondit l’hôte.

— Tiens nos chevaux et donne-moi ta chandelle.

Noë guida Henri jusqu’au premier étage, où Hogier de Lévis dormait, la clef sur la porte, avec la confiance d’un gentilhomme aussi pauvre que brave.

Le prince et Noë entrèrent. Hogier, réveillé en sursaut, allongea la main vers son oreiller pour y prendre son épée ; mais, soudain, il reconnut Noë et se mit à rire.

Puis il regarda Henri et étouffa un cri.

Hogier avait vu souvent à Nérac le jeune roi, du temps qu’il n’était que prince de Navarre.

Mme Marguerite prit un bouillon et suça une aile de poulet. (P. 961.)

Il sauta donc à bas de son lit tout rougissant et tout confus. Mais Henri lui dit en souriant :

— C’est bien, monsieur ! je sais que vous n’ignorez pas qui je suis.

— Ah ! Sire…

— Et Noë m’a dit que vous m’étiez dévoué.

Faut-il me faire tuer pour Votre Majesté ?

— Pas précisément ; mais habillez-vous…

Hogier se vêtit en un clin d’œil.

— Ton cheval est bon, dit Henri à Noë, et il peut faire encore une douzaine de lieues ?

— Il en fera vingt, si besoin est…

Henri avait fermé la porte, ouvert son pourpoint et tiré de ses chausses une grosse bourse pleine d’or, qu’il plaça sur une table, aux yeux étonnés de Noë.

Puis il dit à Hogier :

— Monsieur, vous allez partir à l’instant.

— Oui, Sire.

Le roi fouilla dans son pourpoint et en tira un parchemin plié en quatre. Ce parchemin était couvert d’une demi-douzaine de noms.

— Tenez, dit-il en le plaçant sous les yeux du jeune Béarnais, voilà six noms que vous apprendrez par cœur.

— Oui, Sire.

— Et quand vous les saurez, vous brûlerez ce parchemin.

Hogier s’inclina.

— Chacun de ces six gentilshommes à son manoir sur la route de Paris en Gascogne.

— Et j’irai chez chacun d’eux ?

— Oui, successivement.

— Alors le roi retira de son doigt cette bague qu’il tenait du roi Antoine de Bourbon, son père, cette bague : qui l’avait fait reconnaître par le bon Malican.

— À chacun d’eux, poursuivit-il, vous montrerez cet anneau.

— Oui, Sire.

— Et chacun d’eux vous obéira comme à moi-même, monsieur.

— Que dois-je leur commander ?

— De tenir, à partir de demain soir, dix chevaux frais prêts à partir.

— Où les placeront-ils ?

— Tenez, dit Henri, le temps nous presse et je n’ai pas le loisir de vous donner de vive voix toutes les instructions que vous trouverez dans cette lettre.

Il tira de sa poche un second parchemin et le remit au jeune homme :

— Il est écrit en langue béarnaise, lui dit-il. Partez !…

Hogier avait achevé de s’habiller.

Il prit son feutre et son manteau, boucla son épée et attacha ses éperons.

— Prenez encore cet or, lui dit Henri, et ne le ménagez point sur la route. Henri et les deux jeunes gens redescendirent.

— Mets mon cheval à l’écurie, dit le roi de Navarre à l’hôtelier, tandis que Hogier sautait sur celui de Noë. Je m’en retournerai à pied.

Hogier partit au galop.

Henri et Noë passèrent la Seine au bac de Nesles et gagnèrent le Louvre. À la porte, Noë dit au roi :

— Je ne pense pas, Sire, que vous ayez besoin de moi cette nuit.

— Non.

— Et je puis vous quitter…

— Où vas-tu ?

— Chez Malican.

— Ta femme y est ?

— Elle m’y attend. Bonsoir, Sire.

— Bonsoir, Noë, mon ami.

Tandis que Hogier de Lévis galopait sur la route de Gascogne, tandis que Noë s’allait coucher, Henri rentrait au Louvre où Marguerite n’était point revenue encore.

On sait ce qui advint.

Le lendemain, en arrivant de bonne heure au Louvre, Noë trouva le jeune roi dans une prostration profonde.

Henri aimait Sarah, mais il aimait aussi Marguerite, et il était livré à un violent désespoir.

Vainement Noë essaya-t-il de le consoler.

Durant toute la journée, le jeune roi se lamenta et écrivit à Marguerite billets sur billets, qui demeurèrent sans réponse.

— Mais, vers le soir, Noë, dont les confidences de Henri et les événements de la nuit avaient quelque peu modifié les plans à l’endroit de Sarah, Noë dit au roi :

— Autrefois, Votre Majesté m’écoutait.

— Et je suis prêt à t’écouter encore…

— Votre Majesté veut-elle reconquérir le cœur de la reine ?

— Tu me le demandes ?

— Eh bien ! il y a pour cela un très bon moyen.

— Lequel ?

— C’est de mettre d’abord nos plans à exécution.

— Oh ! dit Henri, j’y compte bien. J’ai engagé ma parole à Condé.

— Et de partir comme si de rien n’était.

— Bon ! après ?

— Nous emmènerons Sarah…

Henri tressaillit.

— Et nous attendrons que Mme Marguerite nous coure après, ce qui ne peut manquer d'arriver…

Henri secoua la tête.

— Bah ! dit Noë, je m'y connais. Les femmes aiment ceux qui les dédaignent !

Et ayant ainsi réconforté le prince, Noë ajouta :

— Et maintenant, Sire, oublions les chagrins d'amour et songeons aux choses de la politique…

Henri se redressa :

— Tu as raison, dit-il. Tes gens sont-ils prêts ?

— Oui, Sire.

— Hector et Lahire viendront-ils ici ?

— Ils seront à minuit à la poterne.

— Avec la litière ?

— Tout sera prêt. D'ailleurs, je vais donner les derniers ordres…

Noë quitta le prince et courut chez Sarah. L'argentière était toute disposée à partir, mais Noë lui dit :

— Ma chère Sarah, tout est changé depuis hier.

— Que voulez-vous dire ?

— La reine a tout su.

Sarah pâlit affreusement.

— Et elle a cessé d'aimer votre Henri.

— Ô mon Dieu !

— Ce qui fait que, pour le présent, il ne faut plus songer à le fuir.

Elle frissonna.

Noë lui prit les deux mains et lui dit avec émotion :

— Ah ! vous le savez, ce prince que tous deux nous aimons ne saurait vivre sans amour… Il faut que vous l'aimiez, Sarah, il faut que vous le suiviez partout… il faut que vous deveniez son bon ange !

Sarah se mit à genoux et deux larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

La pauvre femme avait fait à son amour le sacrifice du devoir.

§

Cependant Mme Marguerite et Nancy s'en allaient bon train sur la route d'Angers. Elles étaient parties, comme on sait, la veille, à dix heures du soir, de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Raoul, on s'en souvient, trottait à la portière.

Le cortège traversa la Seine au pont au Change, puis la Cité, passa sur le pont Saint-Michel et gagna la porte Saint-Jacques.

Une fois là, les muletiers fouettèrent leurs bêtes et Raoul joua de l'éperon.

La nuit était fraîche, un peu sombre. C'était le meilleur temps d'été qu'on pût trouver pour voyager.

Alors la reine, qui, depuis qu'elle était montée en litière, avait gardé le silence, dit à Nancy :

— Nous ferons bien une quinzaine de lieues sans débrider, et nous arriverons, si nous continuons à aller de ce train, aux portes de Chartres avant le lever du soleil.

— C'est bien possible, dit Nancy.

— C'est certain, affirma Raoul à travers la portière.

— Or, ma petite, reprit la reine, c'est fort joli d'avoir fait quinze lieues avant que

personne, au Louvre, s’aperçoive que je ne suis plus dans mon lit, mais ce n’est pas suffisant…

— Dame ! fit la prudente Nancy, il se pourrait faire, ma foi ! que le roi de Navarre fît courir après votre Majesté.

— Oh ! cela m’est égal…

— Et que le roi Charles IX s’en mêlât.

— Ah ! ceci est plus grave… mais je redoute bien davantage Mme Catherine, mon honorée mère.

— Sans compter le duc de Guise, qui sera fou de rage en recevant le billet de Votre Majesté.

— Par conséquent, reprit Marguerite, mon avis est que nous ferions fort bien de prendre le plus d’avance possible. Qu’en dis-tu, petite ?

— Je pense comme Votre Majesté.

— Et de voyager demain toute la journée. Quand nos mules seront fatiguées…

— Nous en achèterons d’autres.

— C’est cela.

Raoul se pencha sur le cou de son cheval pour se mêler plus à son aise à la conversation.

— On peut aller, par ce moyen, dit-il, coucher à Blois.

— Ah !

— Et de Blois…

— Oh ! dit Marguerite, quand nous serons à Blois, nous pourrons en prendre à notre aise et ne plus voyager que la nuit…

— Là-dessus Marguerite et Nancy se mirent à causer comme de bonnes amies et Raoul continua à galoper en respirant l’air à pleins poumons.

On voyagea ainsi le reste de la nuit.

Au petit jour, Raoul aperçut dans le lointain les tourelles de la cathédrale de

Chartres.

En même temps il jeta un coup d'œil dans la litière. Mme Marguerite s'était endormie. Nancy, elle, ne dormait pas et lorgnait son beau Raoul du coin de l'œil.

Alors celui-ci laissa passer la litière, puis poussa son cheval et vint se ranger à la portière de gauche afin de causer plus facilement avec Nancy.

Nancy se pencha en dehors, Raoul se pencha sur l'encolure de son cheval et la conversation s'établit à mi-voix entre les deux jeunes gens.

— Mon mignon, dit alors Nancy, as-tu remarqué une chose ?…

— Laquelle ?

C'est que le chagrin s'en va avec le voyage et le sommeil.

— Ah ! chère Nancy, murmura le tendre Raoul, si je voyageais sans vous, je ne dormirais pas, et mon chagrin augmenterait au fur et à mesure du chemin que je serais obligé de faire en m'éloignant de vous.

Le compliment plut à Nancy, mais elle n'en fit rien paraître et continua :

— Il n'en est pas moins vrai que Mme Marguerite dort.

— Oh ! profondément.

— Ce qui est une preuve, même en admettant ton raisonnement, que son chagrin est diminué.

— C'est possible.

— Quand elle s'éveillera, nous serons si loin de Paris qu'elle n'y songera plus…

— Bah ! vous croyez ?

— J'en suis sûre…

— C'est qu'alors elle n'aimait pas le roi de Navarre.

— Elle l'adorait, au contraire, mais…

— Mais ?… fit Raoul.

— Elle a été froissée dans son orgueil, et comme elle songe à se venger, elle croit ne plus souffrir.

— Comment se vengera-t-elle ? demanda Raoul avec une candeur indigne d'un page de la cour de France.

Nancy le regarda avec une compassion pleine de raillerie.

— Enfant ! dit-elle.

— Ah ! bon ! dit Raoul, illuminé tout à coup, je comprends…

— C'est bien heureux…

— Et je plains…

— Chut !

Raoul se tut.

— Mon mignon, reprit Nancy, puisque nous causons de ces choses-là, il est bon que je te donne un conseil.

— Parlez…

— D'abord laisse-moi te dire que la reine s'intéresse à toi…

— Ah !

— À notre retour à Paris tu seras fait écuyer…

— Bon !

— Elle me dotera.

— Ce qui fait que nous nous marierons tout de suite, n'est-ce pas ?

— Mais, fit Nancy en menaçant Raoul du bout de son doigt rose, j'y compte bien, en vérité.

Nancy continua :

— Il est donc nécessaire d'être aux petits soins pour Mme Marguerite.

— Oh ! soyez tranquille…

— D’être complaisant, dévoué, discret…

— Oh ! certes !

— Écoute donc ! Nous allons à Angers…

— Je le sais.

— Une galante ville, par ma foi ! poursuivit Nancy, et où les gentilshommes de bonne noblesse et de belle tournure sont aussi communs qu’au Louvre. Or, je te l’ai dit, la reine veut se venger.

— Eh bien ?

— Ce qui signifie que si elle a quelque peu besoin de nous pour sa vengeance… il faut songer à notre avenir et la servir…

— Mais… comment ?

— Peut-être en fermant les yeux simplement, peut-être autrement… on ne sait pas…

— Ma foi ! dit naïvement Raoul, quand nous en serons là, ma petite Nancy, vous me ferez la leçon, hein ?

— Certainement.

La litière entra dans la ville de Chartres au lever du soleil. Et Mme Marguerite s’éveilla en entendant résonner le sabot des mules sur le pavé.

— Ah ! dit-elle en souriant, je crois que j’ai dormi un peu.

— Mais oui, répondit Nancy.

— Où sommes-nous ?

— À Chartres.

Mme Marguerite mit la tête à la portière.

Les rues étaient désertes encore, et à peine, de distance en distance, rencontrait-on un maraîcher ou quelque bourgeois matinal qui ouvrait sa porte et humait le grand air.

Mme Marguerite dit quelques mots à Raoul, et Raoul ordonna aux muletiers de

s’arrêter à la première hôtellerie qu’ils trouveraient sur leur chemin.

La jeune reine dit alors à Nancy :

— Voici le moment de nous distribuer les rôles, ma petite.

— Voyons ! fit Nancy.

— Je suis une jeune veuve du pays de Touraine, la dame de Château-Landon.

— Tiens ! un joli nom !…

— Je viens de Paris, où j’ai gagné un procès que le sire de Château-Landon, mon époux, m’avait laissé pendant devant le parlement.

— À merveille !

— Toi, tu es ma nièce, et Raoul est mon neveu ; tu es la fille de mon frère, il est le fils de ma sœur ; vous êtes fiancés… et vous allez vous marier… Jusqu’à Angers, pour tout le monde que nous trouverons en route, ce sera ainsi.

— Ma foi ! dit Nancy, tout cela m’a l’air fort naturel, et personne, j’imagine, ne soupçonnera en Votre Majesté la reine de Navarre.

La reine s’arrêta une heure à Chartres.

Pendant cette heure, Raoul acheta des chevaux pour remplacer les mules qui étaient lasses, et il troqua sa monture contre une jument percheronne qui appartenait à l’aubergiste.

Mme Marguerite prit un bouillon, suça une aile de poulet, trempa ses lèvres dans un verre de vin blanc des bords de la Loire. Nancy l’imita et on se remit en route. On chemina ainsi pendant cinq ou six heures, et on fit quinze autres lieues.

Durant ce trajet, la reine ne prononça pas même le nom de Henri.

Nancy, la fine camérière, parla beaucoup d’Angers et des Angevins, prétendit qu’en ce pays les gentilshommes étaient aussi spirituels qu’en Gascogne, beaucoup plus beaux et de meilleure éducation. La reine ne contredit point Nancy. Comme il était à peu près midi, on aperçut à gauche de la route un petit hameau, et à l’entrée une hôtellerie qui avait pour enseigne :

Au bon roi Louis le onzième.

— Tiens ! dit la reine, voici un sujet qui n’a pas eu son ancêtre pendu, ce qui est rare en ce pays où mon aïeul, le roi Louis XI, avait coutume de border les chemins de potences, au lieu de planter les arbres. Si nous dînions chez lui ?…

On s’arrêta de nouveau, et la dame de Château-Landon se fit servir à dîner pour elle et ses parents. Puis, comme la chaleur était étouffante, lorsque le repas fut fini, Nancy conseilla à sa prétendue tante de faire une sieste de quelques heures.

Mme Marguerite était fatiguée, elle suivit le conseil de sa camérière et se retira dans une des chambres de l’auberge.

Nancy et Raoul, qui n’avaient nulle envie de dormir, se prirent sous le bras et s’allèrent promener, au bord d’une petite rivière qui coulait parallèlement à la route.

Les muletiers se jetèrent dans l’écurie sur une botte de fourrage et s’abandonnèrent, eux aussi, tandis que leurs bêtes se restauraient, aux douceurs de la sieste que justifiait pleinement la chaleur torride du mois d’août.

Il ne resta bientôt plus d’éveillé, dans l’auberge, que l’hôtelier, qui s’assit sur le pas de sa porte et se mit en devoir de plumer une oie.

Trois heures environ s’écoulèrent.

Nancy et Raoul erraient toujours sous les saules de la petite rivière, Mme Marguerite n’avait point reparu, et l’hôtelier achevait sa besogne lorsqu’un cavalier s’arrêta à la porte et cria :

— Holà ! cabaretier, un verre de vin pour moi et de l’avoine pour mon cheval.

L’hôtelier accourut, le cavalier mit pied à terre. C’était un fort beau jeune homme, de taille moyenne, bien fait de sa personne, blanc et rose, avec de petites moustaches noires, un pied mignon, une main aristocratique, de grands yeux brillants et doux, un homme de race s’il en fut.

Telle fut, du moins, l’opinion de Nancy, qui, appuyée sur le bras de Raoul, inventoria l’inconnu d’un coup d’œil, au moment où il pénétrait dans l’auberge.

En ce moment aussi Mme Marguerite, ayant fini sa sieste, descendit et entra dans la salle basse.

A dix heures du soir, il sonnait au pont-levis du deuxième manoir. (P. 966.)

Soudain le jeune cavalier, qui déjà s’était assis, se leva et salua avec courtoisie. Puis, il demeura véritablement en extase devant la royale beauté de la prétendue dame de Château-Landon. Jamais, dans ses rêves les plus ardents, le jeune homme n’avait osé entrevoir un semblable idéal. Aussi éprouva-t-il une émotion subite si grande que ses joues s’empourprèrent comme des cerises de juin.

Chapitre 63

Quand il fut hors de Paris, Hogier de Lévis, qui partait avec de mystérieuses instructions du roi de Navarre, mit son cheval au galop et s'en alla jusqu'à Meudon sans trop songer au but de son voyage. Il était arrivé à Paris huit jours avant, avec la conviction qu'il y resterait longtemps, et que c'était à Paris surtout que le roi de Navarre avait besoin de ses services. Or, le roi de Navarre le mettait en route pour une destination inconnue, et la chose ne laissait pas que de l'intriguer passablement.

Comme il traversait le village de Meudon, Hogier vit sur la gauche de la grande rue une lueur rougeâtre. Il s'approcha. C'était une forge de maréchal ferrant qui s'ouvrait. Le forgeron était matinal. Il se levait à deux heures du matin, allumait sa forge et chauffait son fer. À trois heures, d'ordinaire, les pratiques commençaient à arriver.

Hogier s'arrêta devant la porte et appela le maréchal. Celui-ci accourut.

— Hé ! compagnon, lui dit Hogier, visite donc un peu les quatre pieds de mon cheval. Je crains que la bête ne soit déferrée.

Le maréchal prit et leva tour à tour chaque pied.

— Tous les fers y sont, dit-il, mais celui du pied montoir de devant est aussi mince qu'une lame de couteau.

— Peux-tu en ajuster un tout de suite ?

— Ce sera l'affaire d'un quart d'heure, répondit le forgeron.

Hogier mit pied à terre et attacha son cheval à l'anneau de fer qui était scellé dans le mur, à la porte. Puis, il entra dans la forge et s'approcha du foyer :

— Je suis curieux, pensa-t-il, de savoir au juste ce que contiennent mes instructions.

Et tandis que le forgeron arrondissait son fer sur l'enclume, il tira de sa poche les deux parchemins que le roi lui avait donnés et les lut à la clarté de la forge.

Le premier était une liste de noms.

Le second était couvert d'une écriture fine, serrée, et dont la physionomie

trahissait une langue autre que la langue française.

Les instructions du roi Henri étaient écrites en langue béarnaise, ce qui convainquit Hogier qu'elles lui avaient toujours été destinées.

Le document était ainsi conçu :

« Le porteur du présent parchemin, se rendra d'abord au château de Bellecombe, qui est situé sur la gauche du chemin, à une lieue de Chartres.

« Le seigneur de Bellecombe est un calviniste du nom de Mauduit.

« Le porteur lui montrera la bague qu'on lui aura donnée, et comme le sire Mauduit se mettra à l'instant même à sa disposition, il le requerra d'avoir à tenir des chevaux tout sellés dans la nuit de jeudi, vers dix heures du matin dans la forêt qui avoisine le château. »

Hogier s'arrêta en cet endroit de sa lecture pour faire la réflexion suivante :

— C'est aujourd'hui mardi, c'est donc après-demain qu'il faut les chevaux.

Et il continua :

« Du château de Bellecombe, le porteur de la présente se rendra au manoir de Grateloup, habité par le vieux sire de Grateloup, calviniste comme Mauduit, et il le requerra pareillement. »

— Bon ! se dit Hogier, il paraît que je suis transformé en courrier.

Le document en langue béarnaise indiquait successivement dix châtelains et dix manoirs situés sur la route de Gascogne. Seulement, pour chacun d'eux, l'heure variait.

— Hé ! mais, pensa le jeune homme, avec quarante-huit heures d'avance, j'ai réellement le temps d'en prendre à mon aise et de ne point crever mon cheval.

Puis il remit les parchemins dans sa poche, ôta de son doigt la bague que lui avait donnée le roi et la mit dans sa bourse, qu'il portait suspendue au cou, sous sa chemisette, par un cordon de cuir.

Le jeune homme venait de faire la réflexion suivante :

— Si cette bague a la vertu de me faire obéir de ceux qui la verront, elle doit être fort connue, et, par conséquent, il serait imprudent de la porter à mon doigt, car

je crois que le roi de Navarre n’a pas que des amis en France.

Le cheval était ferré. Hogier paya le forgeron, sauta en selle et partit.

Au lever du soleil, il atteignit le manoir du sire de Bellecombe. Le sire de Bellecombe était un vieillard fort vert et dont l’œil brillait du feu de la jeunesse. Il s’était retiré du métier des armes et des soucis de la politique depuis de longues années, mais il était demeuré calviniste enragé, et les choses de la religion avaient le privilège de lui rendre l’ardeur de ses vingt-cinq ans…

Il paraît que la bague du roi possédait réellement un pouvoir magique, car le vieux seigneur, en la voyant, s’inclina plein de respect et dit à Hogier :

— Il sera fait comme désire *celui* qui vous envoie.

Les instructions en langue béarnaise, dont Hogier était porteur, renfermaient une recommandation qui n’était point de mince importance, celle de voyager le moins possible durant le jour tant qu’il ne serait pas à une distance respectable de Paris. Aussi, fidèle à cette recommandation, Hogier passa-t-il la journée chez le sire de Bellecombe, et n’en repartit-il que le soir, au moment de la fraîcheur.

À dix heures du soir il sonnait au pont-levis du deuxième manoir qu’il devait visiter, s’acquittait rapidement de sa mission et partait pour atteindre au point du jour un troisième château.

Mais là il éprouva une déception. Le châtelain, qui ne s’attendait pas sans doute à cette visite, avait été plus matinal qu’Hogier. Il était allé à la chasse.

Le parti du jeune messager fut bientôt pris. Il se renseigna sur la direction suivie par le chasseur et remit son cheval au galop. Au bout de trois heures, guidé par le son d’une trompe et les aboiements d’une meute. Hogier rejoignit le châtelain et s’acquitta de son message. Puis il continua son chemin avec l’intention de pousser jusqu’à Blois.

Or, c’était lui qui était entré dans l’auberge où Mme Marguerite venait de faire sa sieste, tandis que Raoul et Nancy s’étaient compté mille gentillesses au bord de la petite rivière.

Marguerite s’aperçut tout de suite de l’impression profonde qu’elle produisait sur Hogier. Mais, en même temps aussi, elle ne put se défendre elle-même d’une sorte d’émotion bizarre, et il lui sembla que cet homme que le hasard plaçait sur

son chemin serait quelque chose dans son existence.

L’histoire des pressentiments est inexplicable.

Quant à Nancy, elle entra et, fidèle à la leçon que la reine lui avait faite le matin, elle lui dit :

— Est-ce que nous repartons sur-le-champ, ma tante ?

— Oui, petite, répondit Marguerite.

— Il fait bien chaud encore…

— Tu crois ?

— Oh ! certes ; nous revenons avec Raoul de nous promener au bord de l’eau, où le soleil est brûlant.

— Voyons ! dit Marguerite.

Et comme si elle eût voulu rompre ce charme mystérieux qu’elle exerçait sur Hogier depuis deux minutes, elle passa devant lui et sortit de la cuisine de l’auberge, tandis que la camérière y entrait. Hogier était demeuré immobile et comme fasciné.

La reine partie, il respira, puis il regarda Nancy et Raoul. Raoul, en cavalier courtois, salua, attendu qu’il entrait et que, par conséquent, c’était à lui de faire les avances. Hogier lui rendait son salut avec empressement. Ce que voyant Nancy, elle, lui fit à son tour une belle révérence. Puis elle poussa le coude à Raoul.

Raoul comprit que Nancy désirait entrer en conversation avec le jeune gentilhomme, et il lui dit, en le saluant de nouveau :

— Vous avez dû faire une longue route, monsieur, car votre cheval que je viens de voir à la porte est tout ruisselant et a les flancs coupés.

— En effet, monsieur, je viens d’assez loin, répondit Hogier.

— Est-ce que vous vous dirigez sur Paris ?

— Non, monsieur, je vais à Tours.

En ce moment l’hôtelier apporta à Hogier une bouteille de vin et un gobelet.

— Monsieur, dit poliment le Gascon, oserai-je vous faire une prière ?

— Parlez, monsieur.

— J’ai horreur de boire seul, et je suis persuadé que cela porte malheur.

— On le dit, monsieur.

— Voudriez-vous donc trinquer avec moi ?

— Volontiers.

— Un verre ! demanda Hogier.

La connaissance était faite.

On se mit à causer et Nancy s’en mêla.

De même que Hogier avait dit qu’il allait à Tours, Nancy et Raoul prétendirent qu’ils faisaient la même route. Hogier se donna pour un gentilhomme qui était allé recueillir aux environs de Paris la succession d’un vieil oncle mort dans les ordres. Nancy et Raoul parlèrent de leur prochain mariage et racontèrent que leur tante, Mme de Château-Landon, revenait également de Paris où elle avait une sœur mariée à un officier du roi.

Hogier eut quelques mots pleins d’adresse, à la seule fin de savoir si Mme de Château-Landon avait un mari.

— Elle est veuve, lui répondit-on.

Hogier éprouva une satisfaction ; qu’il eût été bien embarrassé de s’expliquer.

— Oh ! dit-il, elle est veuve de trop bonne heure pour ne point songer à se remarier promptement.

Nancy hocha la tôle.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Cependant !…

— Elle adorait son mari, et elle le pleure tous les jours.

— Ah ! soupira Hogier.

Mme Marguerite revint après avoir fait quelques pas sur la route, et elle fut fort étonnée de voir Raoul et Nancy en si bonnes relations avec l'inconnu.

— Ma tante, dit Nancy, voilà un gentilhomme qui fait la même route que nous.

— Il va à Tours, ajouta Raoul.

Hogier salua profondément Marguerite, et son visage exprima, le trouble d'un adolescent. Marguerite lui fit une révérence et ne put s'empêcher de le trouver charmant.

— Ma tante, dit Raoul à son tour, est-ce que vous ne vous plaigniez pas tout à l'heure que les routes n'étaient pas sûres ?…

— Et que par le temps de troubles où nous vivons, ajouta Nancy, il valait mieux ne pas voyager seuls ?

— C'est vrai, dit Marguerite.

— Alors, puisque monsieur suit le même chemin que nous…

Hogier s'inclina :

— Diable ! pensa-t-il, cette veuve est charmante, mais j'ai une mission pressée… Comment faire ?

Marguerite reprit à son tour :

— Monsieur est peut-être pressé d'arriver…

— Pas précisément, madame, répondit Hogier, mais je suis, obligé de me détourner de la roule un peu avant d'arriver à Blois.

Nancy fil une petite moue de désappointement.

Heureusement Hogier ajouta :

— Ce qui fait que je ne pourrai arriver à Blois que fort tard. Mais si j'osais vous demander à quelle auberge vous comptez descendre ?

— À la Licorne d'argent.

— C'est pareillement mon hôtellerie !

— Nous nous reverrons à Blois, en ce cas, répliqua Raoul. Et il sortit pour faire

harnacher les chevaux et préparer la litière.

Quant à Hogier, comme s’il avait eu hâte de s’arracher à la fascination exercée sur lui par Marguerite, il fit rebrider son cheval, prit congé de la prétendue dame de Chateau-Landon et de sa nièce, promit de les revoir à Blois, sauta en selle et partit.

§

Alors Marguerite regarda Nancy :

— Ah çà ! lui dit-elle, quelle idée singulière t’a passé par la tête, de faire la connaissance de ce gentilhomme ?…

Nancy eut un sourire mystérieux et ne répondit pas.

Chapitre 64

Hogier était jeune, ardent, et son cœur rempli de vagues aspirations n'avait jamais aimé. Pour la première fois ce cœur avait battu à outrance à la vue de Marguerite.

Aussi notre héros s'en alla-t-il accomplir, sa quatrième mission avec beaucoup plus de zèle et de promptitude, car il avait hâte de se retrouver à Blois avec la prétendue dame de Château-Landon.

La même pensée présida-t-elle au voyage de Marguerite ? Ou bien Nancy donna-t-elle à Raoul des ordres secrets ? C'est ce qu'on ne saurait préciser. Toujours est-il que le petit cortège s'étant mis en route, les chevaux qui portaient la litière prirent une allure plus rapide, Raoul mit insensiblement sa monture au grand trot ; bientôt on marcha un vrai train de prince. La reine était silencieuse et rêvait… Nancy l'observait du coin de l'œil et se livrait à des réflexions pleines de sens :

— Évidemment, se disait-elle, ce gentilhomme qui nous doit rejoindre à Blois est fort joli garçon, et il rougit si gentiment que c'est à donner envie de l'aimer. Cependant, il faut convenir que Mme Marguerite n'eût pas fait attention à lui, s'il eût été blond au lieu d'être brun, grand et non de taille moyenne, homme du Nord et non méridional ; mais il a une jolie moustache noire, un nez busqué, des yeux brillants et un accent gascon qui rappelle légèrement ce pauvre roi de Navarre. Or donc, ce pourrait bien être la fraise que nous attendons.

Voyant que Mme Marguerite était plongée dans les méditations, Nancy se garda bien de lui adresser la parole. Durant plus d'une heure, il y eut un silence profond dans la litière, Raoul galopait, se penchait de temps à autre pour voir Nancy lui sourire. Mme Marguerite rêvait toujours. Cependant un peu avant d'arriver à Blois, la reine regarda tout à coup sa camérière.

— La nuit est fraîche, dit-elle.

— Très fraîche, répondit Nancy.

— Il fait un clair de lune superbe.

— C'est vrai, madame.

— Et si notre attelage n’était point trop las…

— Eh bien ?

— Je serais d’avis de pousser à quelques lieues plus loin.

— Ah ! fit Nancy avec une indifférence affectée.

— Raoul, dit la reine se penchant à la portière, combien de lieues d’ici à Blois ?

— Une, madame.

— Et après Blois, quel est le plus proche pays ?

— Je ne sais ; c’est un village dont j’ai oublié le nom.

— Est-il bien éloigné ?

— Trois lieues.

— Si nous allions jusqu’à ce village ?

— Les chevaux sont fatigués, répondit Raoul qui échangea un rapide coup d’œil avec la rusée camérière.

— Allons ! soupira Marguerite, arrêtons-nous à Blois, en ce cas.

— D’autant plus, dit alors Nancy, que nous avons donné rendez-vous à ce gentilhomme.

— Marguerite tressaillit.

— Tiens ! c’est vrai, dit-elle.

— Votre Majesté n’y songeait plus ?

— Point du tout.

— Ah ! fit Nancy.

Et la camérière se dit :

— Mme Marguerite l’avait si bien oublié, ce gentilhomme, qu’elle n’a cessé de rêver à lui depuis que nous sommes en route. Et voilà comment on écrit l’histoire !

— Après cela, reprit la reine, si nos chevaux n’avaient pas été las…

— Mais, répondit Nancy, le pauvre garçon serait bien désappointé.

— Tu crois ?

— Et Marguerite se rejeta au fond de la litière pour causer plus librement avec Nancy.

— Bon ! pensa cette dernière, voici l’heure des confidences.

Et elle reprit tout haut :

— Si je le crois ? certes, oui, madame.

— Bah ! fit la reine.

— Votre Majesté a produit sur lui une vive impression.

Ce fut cet intendant qui vint recevoir les visiteurs. (P. 978.)

— En vérité !

— Il crèvera plutôt son cheval que de ne point venir au rendez-vous. La reine redevint rêveuse un moment. Nancy se garda bien de parler. Mais Marguerite reprit, après un silence :

— Il est tout jeune, ce gentilhomme.

— Il a peut-être vingt ans.

— Comment le trouves-tu.

— Charmant ! Il est bien pris en sa taille, il a de jolis traits, des mains de femme, un sourire…

— Peste ! fit la reine, tu vois bien des choses en peu de temps, ce me semble.

— Ah ! reprit Nancy, je garantis qu'il a le cœur neuf, celui-là…

Marguerite tressaillit.

— Il rougit comme une jeune fille, poursuivit la camérière.

— Cela ne prouve rien…

— Et il a regardé Votre Majesté avec des yeux !…

— Les yeux de l'homme sont trompeurs, petite.

— Ah ! madame, si j'étais à la place de Votre Majesté…

— Et bien.

— Je me rappellerais l'apologue d'hier.

— Chut ! dit Marguerite, tu es folle…

— Peuh ! fit Nancy, il n'y a de raisonnable que la folie.

— Singulière idée, en vérité ! reprit la reine. Connais-tu ce gentilhomme ?

— Non. Mais…

— Sais-tu où il va ?

— À Tours, a-t-il dit.

— Eh bien, nous allons à Angers, nous.

— Il viendra à Angers aussi.

— Pourquoi ?

— Mais, dit Nancy, parce que nous y allons.

— Nancy, murmura la reine, tout ce que tu dis n’a pas l’ombre du sens commun.

— C’est possible.

— Il est heureux que tu en conviennes.

— Mais tout ce que je prédis arrivera cependant.

— Par exemple.

— Chut ! dit tout à coup Nancy. Écoutez, madame.

Et elle indiquait du doigt la route que l’on venait de parcourir. On entendait le galop lointain d’un cheval.

— Je gage que c’est lui, dit Nancy.

Marguerite tressaillit de nouveau et son cœur battit un peu plus vite.

— Hé ! Raoul, cria Nancy, dis donc aux porteurs de ne pas crever leurs bêtes. Nous allons beaucoup trop vite.

Soudain la litière ralentit sa marche. Le cheval qu’on entendait galoper sur la route redoublait, au contraire, de vitesse.

— Il n’y a que les amoureux qui vont un pareil train, murmura Nancy.

La reine ne répondit rien, mais les battements de son cœur devinrent précipités et un léger incarnat se répandit sur son front.

— Peste ! pensa Nancy, les bords de la Loire ont un climat joliment hâtif. Les fraises y mûrissent en quelques heures…

Chapitre 65

Mme Marguerite, qui ne soupçonnait point la malicieuse réflexion de Nancy, s'était penchée à la portière, et elle écoutait avec une sorte de joie inquiète le galop forcené qui retentissait dans l'espace. Bientôt la silhouette du cheval et du cavalier se dessina dans l'éloignement. Alors le cœur de Mme Marguerite palpita plus vite.

Bientôt encore la silhouette grandit, le cheval pressé par l'éperon redoubla de vitesse, et quelques minutes après, Marguerite ne put douter davantage. Elle avait reconnu, aux rayons de la lune, le beau cavalier de l'auberge.

— Allons ! allons ! murmura Nancy, je ne m'étais pas trompée.

Hogier, c'était bien lui, arriva jusqu'à la litière et rangea son cheval à la portière de droite, que Raoul, plein de tact et de réserve, s'était empressé de lui céder. Raoul avait passé à gauche, ce qui le plaça du côté de Nancy.

Hogier salua Marguerite. Marguerite lui rendit son salut et lui dit avec une certaine émotion :

— Mon Dieu ! monsieur, vous paraissez maintenant bien pressé d'arriver à Blois.

Hogier répondit.

— Détrompez-vous, madame, j'étais pressé de vous rejoindre…

Cette galanterie à brûle-point ne déplut pas à la jeune reine, car Hogier se hâta d'ajouter :

— Les routes sont si peu sûres, le soir…

— Vraiment ? dit Marguerite.

— Oh ! répondit Hogier, tous les jours, en ce pays, catholiques et huguenots s'entrebattent.

— Mon Dieu !

— Et les coupe-jarrets et les voleurs prennent prétexte de la religion pour arrêter les voyageurs.

— Vous m’effrayez, en vérité.

— Si bien, continua Hogier qui tenait à faire valoir l’utilité de sa présence, que du moment où nous faisons le même chemin, je mentirais à mon nom de gentilhomme si je ne vous accompagnais, madame.

Marguerite s’inclina, souriant.

— Oh ! ces Gascons, murmura Nancy, ils ont le talent de se faufiler partout et de persuader qu’ils sont nécessaires toujours.

La reine reprit :

— Et la ville de Blois, monsieur, comment est-elle au point de vue de la religion ?

— Ah ! il y a des huguenots en quantité, madame.

— Et les catholiques sont les plus faibles ?

— Souvent.

— Alors, on doit parfois se battre dans les rues ?

— Presque tous les jours.

— Mais vous me faites grand’peur, monsieur !

— Précisément, à l’hôtellerie de la *Licorne*, continua le jeune homme, il y a eu dernièrement une rixe sanglante.

— Ah ! mais, je ne veux pas y descendre, en ce cas.

— C’est que c’est la seule auberge pour des gens de qualité.

Marguerite se pencha à la portière de gauche :

— Raoul ? appela-t-elle.

— Ma tante… répondit Raoul, fidèle à son rôle de neveu…

— Tu crois donc, mon mignon, que nos chevaux n’en peuvent plus ?…

Mais Raoul, qui n’avait plus les mêmes raisons pour trouver que la route était longue et qu’il était nécessaire de s’arrêter à Blois, Raoul répondit :

— La nuit est fraîche, la route est bonne, ils pourront bien faire trois lieues encore…

— Et ma fois ! dit Nancy à son tour, puisque Votre Majesté a fait la sieste et que, sans doute, elle n’a plus sommeil…

— Oh ! du tout…

— Elle pourrait aller coucher un peu plus loin.

— J’y songeais…

Hogier tressaillit à cette réponse, car il avait à voir, à une demi-lieue de Blois, au bord de la forêt, un cinquième gentilhomme calviniste qui devait comme les autres, fournir un relais de chevaux.

— Monsieur, lui dit Marguerite, est-ce que vous ne connaissez pas, au-delà de Blois, une ville ou un village plus pacifique et où l’on puisse dormir dans une hôtellerie sans crainte d’être réveillé par des catholiques et des huguenots s’expliquant à coup d’arquebuse ?

— Oh ! certainement, madame. Un village de cent feux environ, dont les habitants ne se mêlent point de toutes ces querelles religieuses.

— Comment le nommez-vous ?

— Bury.

— À quelle distance se trouve-t-il au-delà de Blois ?

— À trois lieues.

— Eh bien ! si nous poussions jusque-là…

Hogier hésita l’espace d’une seconde. Puis il fit cette réflexion :

— De Bury à Blois, il n’y a pas loin. Quand la belle veuve sera couchée, je prendrai un cheval frais et je ferai le voyage en trois heures. J’aurai donc le temps de revenir avant le lever du soleil.

Hogier était sur une pente fatale ; l’amour commençait à lui suggérer des transactions avec son devoir. Mais, au clair de lune, il s’enivrait du sourire mélancolique de la prétendue dame de Château-Landon, et il répondit, fasciné :

— Je suis tout à vos ordres, madame.

— Votre cheval n’est point las ?

— Il ferait dix lieues encore.

— Mais, j’y songe, dit la reine, souriant toujours, trouverons-nous une hôtellerie dans ce village ?

— Nous y trouverons un château.

— Ah ! et vous en connaissez le châtelain, sans doute ?

— C’est un de mes cousins…

Marguerite fronça légèrement le sourcil :

— Qu’est-ce que ce gentilhomme ? demanda-t-elle.

— C’est un huguenot.

— Fi ! dit la reine avec dédain.

— Mais un huguenot fort courtois, madame.

— Vraiment ?

— Et qui, du reste, n’habite point son domaine, ce qui fait que nous en serons les maîtres.

Marguerite respira.

— Hector de Bury, continua Hogier, un de mes cousins au deuxième degré, sert en Navarre.

La jeune reine laissa échapper un geste de surprise.

Mais Hogier ne le remarqua point et poursuivit :

— Quand je l’ai vu pour la dernière fois, il m’a dit : – Tu peux prendre mon manoir pour hôtellerie quand tu iras à Blois, mon intendant te recevra de son mieux.

— Mais que dira cet intendant, observa Marguerite, en nous voyant arriver ensemble ?

— Vous passerez pour ma cousine.

— Tiens, dit Nancy, qui ne perdait pas un mot de la conversation, c’est une idée !

— Vous trouvez, mademoiselle ?

— Et je conseille à ma tante d’en faire son profit.

— Soit ! dit la reine, qui trouvait toutes ces combinaisons d’incognito charmantes.

Nancy se hâta d’ajouter :

— Ainsi, voilà qui est convenu, nous dépassons Blois ?

— Pourquoi pas ?

— Et nous allons coucher au manoir de Bury ?

— Oui, mademoiselle.

— Hé ! Raoul, dit Nancy, fais donc presser un peu les chevaux.

Raoul stimula les porteurs, la petite caravane prit une allure plus rapide.

Marguerite causait avec Hogier, lequel se laissait entraîner sur la pente de la galanterie et devenait insensiblement plus hardi, Raoul et Nancy échangeaient de doux regards, de tendres sourires, se parlaient bas, et parfois le page, se courbant, effleurait de ses lèvres les boucles de la blonde chevelure de Nancy.

Ce fut ainsi qu’on atteignit Blois et qu’on laissa le château sur la gauche.

Puis on entra dans la forêt, et Hogier, qui connaissait merveilleusement le chemin, fit prendre à la caravane une jolie route sablonneuse qui serpentait sous de grands chênes pendant deux lieues environ.

La jeune reine se plaisait à écouter la voix fraîche et sonore de Hogier. Son accent méridional, son esprit vif et parfois railleur, lui plaisaient.

Hogier allait à Tours, disait-il ; mais il ne faisait nul mystère de son origine, il était Béarnais.

— Où êtes-vous né ? lui demanda madame Marguerite.

— À Pau, madame.

— Avez-vous vu le roi de Navarre ?

— Une fois en ma vie.

— Et… où cela ?… demanda-t-elle en tressaillant.

— À Nérac.

Hogier était trop discret pour convenir qu'il eût vu le roi de Navarre à Paris ; sa mission ne devait pas même être soupçonnée.

Nancy murmurait à l'oreille de Raoul, courbé sur l'encolure de son cheval :

— Si cela continue, Mme Marguerite n'ira pas à Angers.

— Où ira-t-elle ?

— En Navarre.

— Oh ! quelle plaisanterie !

— À moins, dit encore Nancy, qu'elle n'éprouve le besoin de rester quelques jours au manoir du Bury.

Lorsque la litière eut traversé la forêt de Blois, elle se trouva sur le versant d'une petite colline, au flanc de laquelle la route descendait par rampes assez brusques.

Dans la plaine sommeillait un paisible village, Chambon.

Au-delà de Chambon, sur une autre colline, la lune dessinait les tourelles d'un vieux manoir. C'était Bury.

Un faux pas que fit un des chevaux de la litière servit de prétexte à Mme Marguerite pour mettre pied à terre et descendre la côte à pied.

Aussitôt le jeune Gascon en fit autant, noua la bride sur le cou de son cheval et le laissa cheminer tranquillement devant lui. De cette façon, il put offrir son bras à Mme Marguerite, laquelle ne put le refuser.

— Eh ! dit Nancy, qui demeura dans la litière, voilà que nous allons pouvoir causer à notre aise, Raoul, mon mignon.

— Ah ! chère Nancy… dit le page en la regardant avec tendresse.

Mais Nancy laissa bruire un joli éclat de rire sur ses lèvres roses.

— Oh ! dit-elle, ce n’est pas pour parler de nos affaires, mon mignon.

— Desquelles voulez-vous donc parler, ma chère Nancy ?

— De celles de Mme Marguerite.

— À quoi bon ?

— Comment ! nigaud, reprit Nancy, tu crois donc que tout ce qui arrivé est le pur effet du hasard ?

— Mais, dame !

Nancy haussa les épaules.

— À la condition, reprit-elle, que je lui aie aidé.

— À qui ?

— Mais au hasard, donc !

— C’est vrai…

— Et tu vois comme nous faisons de la belle besogne, le hasard et moi.

— Certes, oui. Mais je me demande quel intérêt vous avez à cela, Nancy.

La blonde camérière prit un air mystérieux.

— Mon petit, dit-elle, tu es trop jeune pour comprendre bien des choses.

— Oh ! par exemple ?

— Cependant je vais t’expliquer de mon mieux certains détails.

— J’écoute.

— Le roi de Navarre a perdu l’amour de la reine…

— C’est incontestable.

— Et pour toujours…

— Vous croyez ?

— Je connais Mme Marguerite et je suis certaine de ce que j’avance.

— Diable !

— Or, du moment où elle s’est juré de ne plus aimer le roi de Navarre, Mme Marguerite s’est fait un autre serment.

— Lequel ?

— Celui d’aimer quelqu’un.

— Ah ! vous croyez ?

— D’abord, poursuivit Nancy, Mme Marguerite est de l’opinion des dieux d’Olympe.

— Elle aime la vengeance ?

— Naturellement ; ensuite elle a besoin d’être aimée, à peu près comme nous avons besoin d’air et comme les poissons ont besoin d’eau…

— Mais enfin, dit Raoul, je ne vois pas pourquoi l’homme qui doit l’aimer dans l’avenir serait ce petit Gascon…

— Mon bon ami, entre deux maux, on choisit le moindre.

— Comment cela !

— Si la reine porte les yeux sur un grand seigneur, sur un prince, sur quelqu’un de considérable, en un mot, ce sera un grand scandale…

— C’est juste.

— Ce pauvre roi de Navarre, que toi et moi aimons de tout notre cœur…

— Oh ! certes !

— Se trouvera joué à l’âge où l’on a pour coutume de jouer les autres…

— Et vous croyez que ce petit gentilhomme sera discret ?

— Comme la tombe, attendu qu’il apprendra, un beau matin, que la dame de Château-Landon est une fille de France, et que le roi Charles IX a voulu un jour faire occire le duc de Guise parce que Marguerite l’aimait.

— Alors, dit Raoul, tout est pour le mieux. Vive la Gascogne !

En ce moment, la litière se trouva au bas de la côte.

Mme Marguerite, qui avait cheminé à petits pas, s'appuyant avec délices sur le bras d'Hogier, s'arrêta pour remonter en litière, Hogier ouvrit la portière, et aida la reine à s'y installer.

Mais, pendant trois secondes, sa main blanche et aristocratique demeura posée sur le rebord de la portière, exposée aux rayons de la lune.

Marguerite regarda cette main et tressaillit aussitôt. Hogier portait à son doigt la bague du roi de Navarre. Cette bague, on s'en souvient, il l'avait d'abord enfermée dans sa bourse. Puis il l'avait remise à son doigt à la porte de chacun des châteaux qu'il allait visiter.

Ensuite il la remettait dans sa bourse. Mais dans sa dernière visite, l'image de la belle dame de Château-Landon l'avait si fort troublé, qu'il était remonté à cheval en conservant la bague à son doigt.

Or, la reine venait de remarquer cette bague et elle l'avait reconnue.

Chapitre 66

Mme Marguerite avait parfois sur elle-même une grande puissance. Ce soir-là, elle eut la force de concentrer son étonnement, nous dirons même sa stupéfaction. Elle ne poussa pas un cri, elle ne laissa échapper aucun geste.

Nancy elle-même, qui passait au Louvre pour voir courir l'air et discerner sa couleur, ne s'aperçut de rien.

Hogier remonta sur sa bête et le cortège se remit en route.

On traversa la plaine de Chambon, on arriva au pied de la colline qui supportait le manoir de Bury, on suivit les contours sinueux de la route qui grimpait jusqu'au pont-levis.

La reine causa avec Hogier comme si de rien n'était.

Nancy s'occupait de Raoul et laissait Marguerite penchée à la portière de droite.

Le manoir de Bury était une vieille construction remontant à la grande féodalité. Un fossé bourbeux sur lequel était jeté un pont-levis lui servait d'enceinte.

Seulement le pont-levis ne se hissait plus depuis des siècles ; on ne voyait luire aucune arquebuse derrière les créneaux, les hommes d'armes étaient morts, et la seule garnison que renfermât dans ses vieux murs le fier castel féodal était un gros homme d'intendant du nom de Pamphile, assisté de deux maritornes et d'un valet d'écurie.

Ce fut cet intendant qui vint, au seuil du pont-levis, recevoir les visiteurs.

Le bonhomme avait environ cinquante ans, trogne rubiconde, des joues rebondies, l'œil souriant, les lèvres rouges et charnues.

On lui eût souhaité une robe de moine ; et d'aucuns, dans la contrée environnante, prétendaient qu'il avait passé sa jeunesse au couvent et que c'était là qu'il avait appris à boire.

Or, maître Pamphile, qui passait neuf mois de l'année sans voir son honoré maître et seigneur, allait se mettre au lit et dormir tout d'une traite jusques au lendemain, lorsque, ce soir-là, en fermant la fenêtre de sa chambre, il aperçut un groupe de personnes à cheval et une litière qui montaient la côte. D'ailleurs les

clochettes des chevaux avaient résonné dans le lointain.

On lui mit un poignard sur la poitrine. (P. 983.)

Au lieu de manifester la moindre humeur, comme tant d’autres valets qui n’aiment point que leurs maîtres reçoivent des visites, maître Pamphile, au contraire, épanouit ses lèvres en un large sourire.

— Hé ! hé ! se dit-il, voilà, ce me semble, une litière et des cavaliers. La litière contient des dames, sans nul doute, les cavaliers sont des gentilshommes, c’est certain. Tout ce monde-là vient demander au manoir l’hospitalité pour la nuit, c’est-à-dire que nous allons boire…

Pour expliquer ces dernières paroles, que le gros intendant s’adressa en fermant la fenêtre, il nous est besoin d’une légère digression.

Hogier n’avait point menti à la prétendue Mme de Château-Landon : il était bien le cousin du sire de Bury.

Or, le sire de Bury était un joyeux compagnon, un bon vivant qui préférait le séjour de Nérac à celui de son vieux manoir, et les beaux yeux des Béarnaises à ceux des paysannes de sa seigneurie.

Cependant, comme tout gentilhomme qui se respecte et qui est d’origine écossaise, – son aïeul était venu en France sous Louis XI et avait servi dans la garde de ce roi, – le sire de Bury était hospitalier.

Maître Pamphile avait ordre de recevoir les voyageurs égarés, les étrangers surpris par la nuit, et, dans ces occasions, la permission de boire du meilleur vin de la cave lui était octroyée.

Pamphile était un intendant fidèle. Il n’aurait point mis une bouteille en vidange ni un tonneau en perce, s’il n’en avait eu le droit.

Or, chaque année, en quittant son manoir, le sire de Bury lui disait :

— Tu boiras dans la semaine du vin de l’année courante, – je te permets le vin de deux ans le dimanche ; – les jours de fête, tu pourras boire du vin de Guyenne, et, quand tu recevras des étrangers en mon nom, tu trinqueras avec eux comme mon représentant, et tu leur verseras de ce muscat sans pareil qui fut mis en bouteille par mon trisaïeul.

Or, ce fameux muscat, qu’en réservait pour les hôtes de distinction, chatouillait si agréablement le palais de maître Pamphile qu’il eût souhaité tenir table ouverte d’un bout à l’autre de l’année. Le soir en se couchant et le matin en se

levant, il adressait à Dieu cette singulière prière :

— Mon Dieu ! faites qu'aujourd'hui la pluie ou le vent, la neige ou le tonnerre, nous amènent des étrangers, à la seule fin que cet excellent muscat, qui me rend gai comme un pinson et robuste comme un jeune homme, ne s'aigrisse pas à la cave.

Or, ce soir-là, maître Pamphile voyait sa prière exaucée.

Aussi se rhabilla-t-il lestement et, passant sa plus belle casaque, il s'empressa d'aller recevoir les étrangers à la porte du manoir.

Comme Hogier, en compagnie d'Hector de Galard, avait déjà passé par Bury quelques jours auparavant, en allant à Paris, maître Pamphile le reconnut pour un cousin de son maître et lui fit force révérences.

— Mon cher monsieur Pamphile, lui dit Hogier, je vous amène une parente à moi, Mme de Château-Landon, que son neveu et sa nièce accompagnent.

L'intendant s'inclina.

— Et nous venons vous demander l'hospitalité pour la nuit.

Maître Pamphile, plus heureux qu'un roi, fit à Hogier et à la prétendue dame de Château-Landon la plus belle réception du monde. Bien qu'il fût tard, on fit main-basse sur la basse-cour endormie, on alluma les fourneaux de cuisine, on mit à sac l'office et le cellier.

Pendant tous ces préparatifs, Mme Marguerite, songeuse et préoccupée, s'adressait trois fois par minutes cette question unique :

— Comment ce jeune Gascon peut-il posséder la-bague du roi mon époux ?

Cependant, fidèle à son plan de dissimulation, la jeune reine ne fit point part à Nancy de son observation. Elle attendait pour cela d'être seule avec elle.

On se mit à table. De plus en plus amoureux, Hogier se montra spirituel, empressé et de joyeuse humeur. Mais tout à coup Mme Marguerite, tressaillit profondément. Elle s'aperçut que la bague avait disparu. Hogier l'avait ôtée de son doigt et remise dans sa bourse.

Le souper terminé, la prétendue dame de Château-Landon prétexta une grande fatigue et demanda à se retirer dans sa chambre avec Nancy.

Hogier, que son devoir rappelait à Blois, se garda bien d'insister ; et lorsqu'il eut été convenu qu'on repartirait le lendemain au coucher du soleil, il laissa la prétendue dame de Château-Landon suivre maître Pamphile, qui la conduisit avec Nancy à la chambre d'honneur du château.

Marguerite avait besoin d'être avec sa camérière, ce secret qu'elle avait surpris semblait l'étouffer.

Nancy avait fini par deviner que la jeune reine était en proie à une vague inquiétude.

— Ah çà, lui dit naïvement Marguerite, lorsqu'elle eut poussé les verrous, n'as-tu pas entendu ce jeune cavalier me dire qu'il avait vu le roi de Navarre une fois dans sa vie ?

— Oui, dit Nancy.

— Il mentait…

Et Marguerite prononça ce mot avec une émotion étrange.

— Bah ! fit Nancy.

— Il mentait ! répéta lentement Mme Marguerite.

Et comme Nancy ouvrait de grands yeux :

— Cet homme, dit-elle, appartient au roi de Navarre…

À son tour, Nancy tressaillit.

— J'ai vu une bague à son doigt.

— Une bague ?

— Oui, la bague du feu roi Antoine de Bourbon…

— C'est impossible !

— Je l'ai vue… et tu le sais, cette bague est celle que les rois de Navarre confient à ceux-là seulement qui possèdent toute leur confiance.

— Mais, dit Nancy, de plus en plus étonnée, je n'ai vu aucune bague, moi.

— Non, car il a eu soin de la cacher en arrivant ici.

— Et il l’avait en route ?

— Oui.

— Après ça, dit Nancy, il y a des bagues qui se ressemblent…

— Oh ! non, répondit Marguerite, celle-là est unique en son genre.

— Et vous croyez que c’est celle du roi ?

— J’en suis sûre.

— Comment donc l’aurait-il en sa possession ?

— Le roi la lui a confiée.

— Pourquoi ?

— Je l’ignore. Mais…

Marguerite fronça subitement le sourcil.

— Qui sait ? dit-elle, cet homme est peut-être un espion. Le roi de Navarre lui a commandé de me suivre.

— Bah ! fit Nancy.

— Oh ! reprit la reine hors d’elle-même, il faudra bien que je sache comment il possède cette bague…

— Ma foi ! madame, dit Nancy, il y a peut-être un bon moyen pour cela…

— Vrai ?

Nancy baissa la voix :

— J’ai une poudre merveilleuse, dit-elle.

— Une poudre !

— Qu’un gentilhomme espagnol donna jadis à mon père.

— Et quelle est la vertu de cette poudre ?…

— Elle rend bavard.

Nancy avait au petit doigt de la main gauche un gros anneau surmonté d’un large

chaton. C’était un joyau de famille, une bague que le père transmettait à son fils.

Nancy, n’ayant pas de frère, avait hérité de cette bague.

Or, le chaton contenait une petite poudre noirâtre, et, en donnant cette bague à sa fille, le vieux seigneur lorrain lui avait dit :

« Nancy, ma mignonne, tôt au tard tu rencontreras sur ton chemin un beau damoiseau qui te parlera d’amour. Il aura pourpoint de soie et langage doré ; mais si tu veux savoir s’il t’aime réellement et s’il est sincère, un soir que tu souperas en sa compagnie, jette un grain de cette poudre dans son verre. Je la tiens d’un capitaine espagnol qui a longtemps navigué dans les mers indiennes. »

Mon père, acheva Nancy, me remit alors cette bague.

— Et tu n’as jamais essayé cette poudre ?

— Jamais.

— Cependant, au Louvre, les occasions ne t’ont pas manqué ?

— Oh ! certes non.

— Mais alors…

— Je là réservais pour le but que lui avait assigné mon père.

— Ah ! dit la reine en souriant.

— Et tout dernièrement, ajouta Nancy, je comptais, en faire usage sur mon ami Raoul, lorsque…

— Tu as laissé chez moi la clef de ta chambre, n’est-ce pas ?

— Justement, madame.

— Ce qui fait que l’essai devenait inutile.

— Hélas ! soupira Nancy, à quoi bon consulter mon talisman, du moment que ce petit démon m’avait ensorcelée.

— Alors tu vas me laisser faire usage de ta poudre ?

— Oui, madame.

— Mais comment remployer ?…

— Ah ! dame, ce soir, ce serait peut-être un peu tard.

— Tu crois ?

— Il a soupé, et, sans doute, il va dormir, mais… demain…

Nancy n’eut pas le temps de développer sa pensée. On entendit, dans la cour d’abord, puis sous la voûte du manoir, puis enfin sur le pont-levis, retentir le sabot d’un cheval. La reine se leva et ouvrit sa croisée.

Au clair de lune, elle aperçut Hogier de Lévis, à cheval.

Le jeune homme, en quittant la table, avait pris à part le gras intendant :

— Mon bonhomme, lui dit-il, as-tu un cheval passable ici ?

— J’ai celui de monseigneur.

— Est-il frais ?

— Il n’est pas sorti depuis deux jours.

— En combien de minutes irait-il bien à Blois !

— En moins d’une heure.

— Selle-le ! J’ai oublié à Blois un objet auquel je tiens beaucoup.

— Ah !

— Je vais le chercher…

Et comme le bonhomme Pamphile semblait hésiter quelque peu, Hogier, qui connaissait déjà son faible, ajouta :

— Et tiens-moi dans un seau d’eau une bouteille de ce vin muscat que nous avons bu à dîner ; nous trinquerons à mon retour.

La promesse était alléchante ; Pamphile ne se fit pas prier davantage.

Il sella le cheval et Hogier l’enfourcha.

— Hé ! monsieur, fit la reine en le voyant sortir.

Hogier tourna la tête.

— Où donc allez-vous ?

— Madame, répondit Hogier un peu déconcerté, je vais à Blois.

— À Blois !

— Oui, madame.

— Et que faire, bon Dieu ?

— M’acquitter d’une commission que j’avais oubliée.

— Vraiment ?

— Et que je viens de me remémorer à l’instant.

Et comme Hogier ne voulait pas entrer dans de plus amples explications avec la prétendue dame de Château-Landon, il se contenta de saluer pour la seconde fois, poussa son cheval et lui fit prendre le galop.

— Oh ! murmura la reine avec colère, cet homme se joue de moi !…

— Diable ! murmura pareillement Nancy, est-ce que notre fraise serait empoisonnée ?…

Chapitre 67

Tandis que Mme Marguerite voyageait ainsi incognito et faisait en route la connaissance de Hogier, tandis, encore, qu'elle remarquait à son doigt la bague du roi de Navarre, d'autres événements s'accomplissaient au Louvre.

Le soir même où Mme Marguerite s'échappait avec Nancy de la royale demeure, la reine mère, qui ne soupçonnait point ce départ, avait passé deux heures à conférer avec René le Florentin, après le souper du roi, auquel elle avait assisté.

Le roi s'était montré de belle humeur, il avait raillé quelque peu l'amiral Coligny, désapprouvé le roi de Navarre qui élevait la prétention de toucher la dot de sa femme, et dit assez nettement que si les huguenots continuaient à conspirer contre la sécurité du royaume, il les ferait pendre, occire et noyer.

Ce qu'entendant, le joyeux Pibrac, qui était en même temps l'homme le plus prudent de la cour de France, avait fait la réflexion que l'air de Paris devenait de plus en plus insalubre pour le roi de Navarre.

La reine mère était rentrée chez elle toute joyeuse, et René qui, depuis qu'il était en liberté, se montrait fort peu, ne venait au Louvre qu'en cachette et évitait avec soin la moindre rencontre, René s'était réjoui avec elle.

Vers onze heures du soir, après s'être fait faire les cartes par René et avoir déchiffré, au fond d'une carafe, une page de la destinée, Mme Catherine congédia René en lui disant :

— Il faut que je voie le duc.

— Quand ?

— Cette nuit même.

— Dois-je l'aller prévenir ?

— Oui, sur-le-champ.

René partit.

Alors Mme Catherine s'enveloppa dans sa mante, posa un masque sur son visage et se glissa furtivement hors de chez elle.

Elle suivit cet escalier que Marguerite et Nancy avaient descendu une heure auparavant, et elle arriva au bord de l'eau.

Le temps était nuageux, la lune n'apparaissait point.

Mme Catherine passa inaperçue devant les deux Suisses en sentinelle à la grande porte du Louvre.

Elle arriva sur la place où Malican avait son cabaret, la traversa et gagna la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cette rue était étroite, sombre, et l'unique lanterne suspendue au milieu, à vingt pieds du sol, ne projetait autour d'elle qu'une clarté douteuse.

Cependant, comme Mme Catherine, depuis qu'elle se rendait auprès du duc de Guise, avait l'habitude de passer par là, elle suivit le même chemin sans hésiter.

Mais à peine avait-elle fait une dizaine de pas dans la rue que son pied rencontra un obstacle. Elle fit un faux pas et tomba.

L'obstacle rencontré était une petite corde tendue d'un côté à l'autre de la rue.

À peine était-elle tombée, et avant qu'elle eût le temps de se relever, que la reine mère se sentit saisir par derrière, et on lui jeta sur la tête un capuchon de laine, semblable à celui avec lequel, la veille, on avait momentanément aveuglé Nancy.

Elle voulut crier, mais deux mains l'étreignirent à la gorge :

— Taisez-vous ! lui dit-on.

On lui mit un poignard sur la poitrine, puis la même voix qui lui avait imposé silence murmura :

— Si vous appelez, on vous tue !

Mme Catherine était Italienne, elle était prudente, elle connaissait le prix de la vie. Elle demeura donc muette aux bras de ses agresseurs ; mais, en se relevant, elle chercha à les voir, et, par un brusque mouvement, elle secoua le capuchon.

Le capuchon retomba après avoir été soulevé, mais pas assez rapidement pour que la reine n'eût vu qu'elle était entourée d'hommes masqués et armés.

Cependant elle se hasarda à parler à voix basse.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Vous le saurez plus tard, répondit cette voix, qui devenait méconnaissable.

— Peut-être vous trompez-vous ?

— Oh ! non…

— Vous ignorez qui je suis…

— Nous le savons.

— Ah ! fit Catherine en tressaillant.

— Vous êtes la reine Catherine de Médicis, continua la voix, la persécutrice des huguenots, l'amie des princes lorrains.

— Ces hommes en veulent à ma vie, pensa la reine mère.

Cependant elle essaya de se débattre et de payer d'audace :

— Malheureux ! dit-elle, je vous ferai tous périr sur un échafaud…

Un éclat de rire lui répondit.

— Allons ! madame, reprit la voix, il faut vous exécuter de bonne grâce, si vous voulez vivre… car, sans cela…

Catherine sentit la pointe du poignard effleurer son cou.

— Mais où me conduisez-vous ? demanda-t-elle.

— On vous le dira plus tard, marchez.

Et la reine mère se sentit enlevée par deux bras robustes, en même temps qu'une main lui appuyait le capuchon sur le visage pour étouffer ses cris.

En même temps aussi elle entendit une seconde voix qui disait :

— Nous nous donnons là une besogne bien périlleuse.

— Tu crois ? dit la première voix.

— Et bien inutile.

— Bah !

— Un coup de poignard la simplifierait.

— Oh ! Oh !

— Demain on trouverait le cadavre de Mme Catherine dans la rue ; et comme il est vingt personnes pour une qui s'en réjouiraient, il en résulterait que le roi seul serait intéressé à savoir quels sont les meurtriers.

— C'est possible…

— Or, le roi est d'humeur changeante.

— Chut ! dit la première voix. À employer le moyen que tu proposes, autant faire disparaître le cadavre.

Mme Catherine frissonnait jusqu'à la moelle des os.

Elle se sentit enlevée, transportée, jetée dans une litière, et le capuchon était si bien appliqué qu'elle ne pouvait pousser un cri. D'ailleurs le poignard était toujours appuyé sur sa gorge.

Un des hommes masqués qu'elle avait entrevus s'assit à côté d'elle et lui dit :

— Vous devez bien penser, madame, que des gens qui osent faire ce que nous faisons sont capables de toutes les extrémités. Par conséquent, réfléchissez que, si on essayait de vous délivrer, vos libérateurs ne trouveraient plus qu'un cadavre.

La reine soupira et se tut.

— Marche ! cria la première voix.

Aussitôt la litière s'ébranla au grand trot. Seulement, en dépit du pavé, les chevaux qui la portaient ne faisaient aucun bruit et ils n'étaient point, selon l'usage, garnis de grelots retentissants.

Mme Catherine qui, malgré son émoi, avait conservé toute sa présence d'esprit, en conclut qu'ils avaient les pieds enveloppés de chiffons.

Pendant la première heure de cette course silencieuse, la reine mère se dit :

— Évidemment ce sont les huguenots qui viennent de se rendre maîtres de ma personne. Mais les huguenots ont plusieurs chefs… quel est celui qui a osé tenter

ce coup hardi ?

Mme Catherine songea un peu à l'amiral, un peu au prince de Condé, pas du tout au roi de Navarre. Henri était occupé de Sarah, selon elle, et c'en était assez pour qu'il n'eût point le temps de songer à autre chose.

Ce raisonnement, complétement faux, égara la reine mère.

— Voilà, pensa-t-elle, des gens qui m'ont enlevée afin d'avoir un otage… Nous verrons bien à quoi je leur servirai !

Cependant les paroles qu'elle avait entendues : *autant faire disparaître le cadavre*, ne laissaient point de l'inquiéter.

— Ils sont capables de me tuer, pensa-t-elle, si je n'en passe pas par où ils voudront… Ah ! si je pouvais leur échapper !

À partir de ce moment, toutes les pensées de Mme Catherine, comme celle des prisonniers, se portèrent vers un but unique, la délivrance ! Elle n'appela point à son aide, elle ne se débattit point, mais elle chercha, au contraire, à tromper ses ravisseurs par sa docilité.

Marguerite accueillit Hogier avec un sourire charmant. (P. 990.)

Au bout d’une demi-heure de marche, le cortège s’arrêta un moment. Deux ou trois *haut-le-pied* que la reine mère entendit, lui apprirent qu’on débarrassait les chevaux de leurs chiffons, ce qui était une preuve qu’on était hors de Paris et en rase campagne. En même temps, l’atmosphère, assez fraîche jusque-là, lui parut plus lourde, Mme Catherine en conclut que la litière, après avoir un moment suivi le bord de l’eau, avait pris à gauche ou à droite.

Quand le cortège se remit en marche, elle entendit résonner les pieds des chevaux sur une route sonore, et son oreille exercée lui apprit qu’il y avait une escorte autour de la litière.

Mme Catherine était privée de la vue, mais, en revanche, elle avait l’oreille fine. Cette finesse d’ouïe lui permit d’apprécier, à la sonorité du chemin qu’elle parcourait, qu’elle était sur une des nouvelles routes construites à grands frais par le feu roi Henri II, son époux.

Or, ces trois routes étaient celles de Saint-Germain, qu’on trouvait au-delà du village de Chaillot :

Celle de Melun, qui commençait à la porte Bourdeille ;

Celle de Chartres, qui partait du village de Vaugirard.

Mme Catherine, étant allée récemment à Saint-Germain, avait remarqué que la route était nouvellement empierrée. Or, comme ses porteurs trottaient sur un sol uni, ce qui était facile à constater par le son, la reine mère n’avait point à s’occuper de la route fraîchement empierrée de Saint-Germain.

Restait donc à savoir si elle suivait celles, de Chartres ou si elle avait pris celle de Melun.

En rassemblant ses souvenirs, Mme Catherine songea que de Paris au village de Charenton il y avait beaucoup plus loin que de Vaugirard à Meudon.

Et comme, au bout de dix minutes, le sabot des chevaux résonna de nouveau sur le pavé, elle en conclut qu’elle était à Meudon et non point à Charenton.

— Je suis sur la route de Chartres, pensa-t-elle.

Les porteurs allaient bon train, l’escorte était silencieuse. Mme Catherine avait glissé son bras sur la portière entrouverte et avait retiré sa main humide. Il

tombait un léger brouillard.

La reine mère avait une robe dont les manches étaient d'une ampleur peu ordinaire. Cette robe, qui n'était point ajustée à la taille, était celle qu'elle avait coutume de mettre, le soir, quand elle se glissait hors du Louvre pour courir Paris incognito.

Une idée lui vint. Elle ramena ses mains sur sa poitrine, puis elle passa une de ses mains sous sa robe, et cette main fouilla dans son corsage et y prit une rose à peu près fanée. Mme Catherine aimait les fleurs, et chaque matin elle mettait, soit à sa ceinture, soit à son corset, une grosse rose mousseuse qu'elle remplaçait le lendemain.

Elle prit donc cette rose, la dissimula dans sa large manche et replaça son avant-bras sur la portière. Puis, lentement, elle effeuilla la rose, en laissant tomber une feuille de distance en distance.

— Si on retrouve ma trace, pensa-t-elle, on pourra me suivre à l'aide de ces feuilles de rose.

Tout à coup la litière sembla changer de direction. Le sabot des chevaux cessa de retentir sur un sol sonore, et à de certains cahots inusités, la reine mère comprit qu'elle prenait un chemin à travers les terres.

En même temps, l'une des deux voix qu'elle avait déjà entendue murmura :

— Je ne répondrais pas que Mme Catherine ne fut point arrivée au terme de son voyage…

Elle tressaillit.

— Car, si elle refuse de signer la petite pièce que tu sais.

— Eh bien ?

Il faudra jouer du poignard.

— Que peut-on vouloir me faire signer ? se demanda la reine mère.

Peu après la litière s'arrêta. Puis l'homme masqué assis auprès de la reine descendit et lui prit la main :

— Venez, madame, dit-il.

La reine mit pied à terre.

Alors on lui ôta son capuchon. Elle jeta un regard avide autour d’elle et ne vit que les hautes et sombres murailles d’un manoir qui lui était inconnu…

Chapitre 68

Revenons à Hogier.

Le cheval du sire de Bury que lui avait remis le bonhomme Pamphile était un vrai cheval, dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire qu'il galopait comme une gazelle et faisait un chemin du diable. En outre, il paraît qu'il avait l'habitude d'aller à Blois et de prendre les raccourcis, car, au lieu de suivre le chemin battu, il se jeta dans un sentier qui courait droit sous la futaie.

L'instinct du cheval et sa vitesse permirent à Hogier d'atteindre Blois en moins de trois quarts d'heure.

Une heure et demie après, il était de retour à Bury, et en hélant le majordome Pamphile pour qu'il lui vint ouvrir la porte, il fit la réflexion suivante, qui ne manquait ni de philosophie ni de tristesse :

— Le hasard n'est vraiment point aimable à mon endroit. Je n'avais souci, voilà un mois, ni de politique, ni de religion, et ne savais que faire de mon temps. Pourquoi donc le destin ne m'a-t-il point placé, alors, sur le chemin de cette adorable veuve que j'aime passionnément déjà et à laquelle, hélas ! il ne m'est pas permis de me consacrer entièrement ? Le roi de Navarre se fût bien passé de moi, en vérité !…

Maître Pamphile vint ouvrir la porte du manoir.

— Cornes de cerf ! monsieur, dit-il avec admiration, vous ne chômez pas en route.

— Tu trouves ?

— Ah ! pauvre cheval… il est en nage !

— Fais-le bouchonner solidement, demain il n'y paraîtra plus.

Hogier mit pied à terre.

— Ces dames vous attendent, ajouta Pamphile.

— Hein ? fit Hogier surpris.

Et il s'aperçut que les croisées de la salle à manger étaient éclairées.

— Comment ! dit-il, elles ne sont pas couchées ?

— Non.

— La singulière idée !

— Elles ont voulu vous attendre…

Tandis que Pamphile conduisait le cheval à l’écurie, Hogier entra dans la salle à manger.

La prétendue dame de Château-Landon, assise devant la vaste cheminée sans feu, avait les yeux tournés vers la porte.

Nancy et Raoul jouaient aux dés sur un coin de la grande table de chêne placée au milieu de la salle.

Le haut bout de cette table avait été couvert d’une nappe, et sur cette nappe l’hospitalier Pamphile avait étalé des viandes froides, un pâté de venaison, des gâteaux et des confitures, le tout accompagné de trois bouteilles du fameux vin muscat.

Marguerite accueillit Hogier avec un sourire charmant. Nancy et Raoul interrompirent leur jeu.

— Comment ! monsieur, dit Marguerite d’un ton à demi railleur, c’est ainsi que vous nous abandonnez, au milieu de ce vieux manoir ?…

— Ah ! madame ! croyez bien… balbutia Hogier.

— Un manoir hanté par les esprits !

— Oh ! quelle plaisanterie !…

— Ou le vent pleure sous les portes…

— Vraiment ?

— Où l’on entend des bruits étranges…

— Ah ! monsieur Hogier ! dit Nancy, si vous écoutez ma tante…

— Taisez-vous, mademoiselle ! Vous savez bien, dit Marguerite jouant à merveille son rôle de tante, vous savez bien que je suis peureuse.

— Oh ! peureuse à ce point, dit Nancy, que ma tante n’a pas voulu se coucher que vous ne soyez revenu.

Hogier, tout confus, mais ravi, regardait Marguerite avec amour.

— Enfin, vous voilà ! reprit la prétendue dame de Château-Landon, et ma terreur se dissipe un peu.

— Désirez-vous, madame, que je passe la nuit à veiller sur le seuil extérieur de votre porte ?

— Non, mais nous allons souper, n’est-ce pas ?

— Ma tante a peur, dit Nancy, mais la terreur ne lui ôte pas l’appétit.

Et Nancy eut un franc éclat de rire.

— Venez, monsieur, dit Marguerite.

Elle alla s’asseoir à la place d’honneur de la table, et d’un geste elle invita Hogier à s’asseoir auprès d’elle.

— Ah ! reprit-elle, vous courez donc ainsi la nuit, abandonnant deux pauvres femmes et un jouvenceau, après leur avoir proposé de leur servir le paladin !

— Madame ! croyez bien…

L’arrivée de Pamphile coupa court aux explications de Hogier. Le gros majordome arrivait, sa serviette sous le bras, pour présider, à ce nouveau repas des hôtes que le hasard envoyait au vieux manoir de Bury.

— Monsieur Hogier, dit Nancy d’un petit ton railleur, ma tante est peureuse, il faut le lui pardonner. Cependant si, comme moi, elle savait ce que vous êtes allé faire à Blois…

Hogier rougit jusqu’aux oreilles.

— C’est bien simple, dit-il. On m’avait chargé à Paris d’un message…

— Bah !

— Et je l’ai porté à son adresse…

— Bravo ! dit Nancy. Seulement on ne vous croit pas…

Après avoir rougi, Hogier se prit à pâlir, car il se crut deviné.

— Mon Dieu ! continua l’hypocrite camérière, il n’y a pas grand mal à tout cela, monsieur Hogier.

— Mais, mademoiselle…

— Si l’on n’aimait pas à notre âge…

— Aimer ! que voulez-vous dire ?

— Que sans doute tout à l’heure, à Blois, une persienne s’est ouverte, qu’une petite main a touché la vôtre… que… mon Dieu ! le sais-je ?…

Ces paroles de Nancy frappèrent Hogier d’une douloureuse stupeur.

— Moi ? moi ? dit-il.

Il leva sur Marguerite un regard qui semblait dire :

— Comment peut-on supposer que j’aime une autre femme que vous ?

Ce regard, cet accent, furent d’une telle éloquence, que la jeune reine en fut touchée.

— Il est possible, pensa-t-elle, que ce jeune homme soit le mandataire du roi de Navarre ; il est possible encore qu’il ait mission de me suivre et de m’espionner, mais, malgré tout, il m’aime !…

Et Marguerite ajouta au fond de son cœur :

— Ah tant pis ! si le roi de Navarre a voulu en faire un instrument, il verra le parti que j’en saurai tirer…

— Comment ! dit Nancy ingénument, vous n’alliez point à Blois pour…

— Non, mademoiselle.

— Le jureriez-vous ?

— Sur l’honneur !

— Alors, pardon ! je m’étais trompée. Soupons, monsieur Hogier.

Nancy déboucha elle-même des bouteilles du vin muscat. Maître Pamphile prit

sur la table un quartier de venaison et le porta sur un dressoir voisin pour le découper. Presque aussitôt la prétendue dame de Château-Landon parut tressaillir.

— Qu’avez-vous, madame ? demanda Hogier avec empressement.

— Je crois avoir entendu du bruit.

— Où ?

— Là…

Et elle indiqua les croisées.

Hogier se leva, alla ouvrir une des fenêtres et se pencha au dehors.

— Je ne vois rien, dit-il.

— Ah ! dit la reine.

— Et je n’entends rien.

— Pardonnez-moi, la nuit je suis poltronne à l’excès.

Hogier referma la fenêtre. Puis il revint prendre sa place en souriant et jetant un tendre regard à la dame de Château-Landon. Mais, prompte comme l’éclair, Nancy avait su mettre à profit cette absence momentanée. Tandis qu’Hogier tournait le dos, la leste camérière avait laissé tomber dans son verre un grain de cette poudre merveilleuse qui devait rendre les amoureux sincères et leur arracher leurs plus intimes secrets… Ensuite la reine, Raoul et elle avaient échangé un malicieux regard.

— Le tour est fait, pensa le page.

Quant au bonhomme Pamphile, il découpait gravement sa venaison et n’avait rien vu.

Nancy, pressée sans doute de faire avaler sa poudre merveilleuse à Hogier, s’empressa de lui verser un nouveau verre de vin.

— À votre santé, monsieur Hogier ! dit-elle. À la santé des revenants dont ma tante a si grand’peur…

— Quand je ne suis pas là, du moins, répondit Hogier, à qui le vin muscat

donnait une certaine suffisance.

Et il vida son verre d’un trait.

Puis il mangea de fort bon appétit, attachant toujours un regard amoureux sur Marguerite et raillant fort agréablement le bonhomme Pamphile, qui semblait vouloir se conduire d’une intempérante façon.

Au bout d’un quart d’heure, Hogier commença à éprouver de légers titillements. Il sentit que le vin lui montait singulièrement à la tête, et il lui sembla que les murs de la salle s’éloignaient et changeaient mutuellement de place.

Mais cette ivresse qui lui venait aussi rapidement n’avait rien de triste. Bien au contraire, il éprouvait une sorte de bien-être qui lui montrait tout en rose, et la dame de Château-Landon lui parut d’une beauté sans limites et sans comparaisons.

— Le premier symptôme de ma poudre se traduit par la gaieté, pensa Nancy.

Un regard qu’elle échangea avec la jeune reine lui fit dire tout haut :

— Ma foi ! je trouve que nous avons suffisamment festoyé, ma tante, et moi qui n’ai pas peur des revenants et des esprits…

— Tu es bien heureuse.

— J’ai bonne envie de m’aller coucher, si vous le permettez…

— Moi aussi, dit Raoul.

Hogier se mit à rire :

— Il fait trop chaud pour dormir, dit-il ; et l’autre nuit, quand ils sont venus m’éveiller… à Paris…

— Oh ! oh !… pensa la reine, la poudre agit, nous allons voir…

Puis elle dit à Nancy :

— Eh bien, retirez-vous, mes enfants… Mais moi, j’ai trop peur de ce vieux manoir, et si monsieur me veut tenir compagnie…

— Oh ! bien volontiers, madame…

— J’attendrai le jour ici.

— Nous causerons, murmura Hogier.

— Vous me raconterez votre voyage.

— Quel voyage ?

Et Hogier, secoué, par un reste déraison, essaya de se remémorer l'importance de sa mission secrète.

— Nancy et Raoul s'esquivèrent sans bruit, et Raoul, en sortant, prit le bonhomme Pamphile par le bras.

— Où me conduisez-vous ? fit celui-ci, qui se laissait entraîner avec peine et regrettait un fond de bouteille de muscat oublié sur la table.

Mais l'hésitation de mons Pamphile ne fut pas longue, car il vit Hogier prendre la bouteille et en verser le contenu dans son gobelet.

Aussi, poussant un soupir de regret, il suivit Raoul.

— Comment ! monsieur Pamphile, dit Nancy, vous ne comprenez pas, vous qui êtes un homme d'âge ?…

— Quoi donc ?

— Naïf intendant !…

Et Nancy se prit à rire.

— Vous ne comprenez pas, dit Raoul, que notre tante et Hogier…

— Ils s'aiment ?

— Ils doivent s'épouser aux vendanges…

— Peut-être avant, murmura la malicieuse Nancy.

— Il faut les laisser seuls un peu… Aussi bien, vous devriez aller vous coucher, monsieur Pamphile.

— Heu ! heu ! dit l'intendant, qui décrivait des zigzags fabuleux dans le vestibule.

— Vous paraissez fatigué…

— C’est vrai… Bonsoir, mademoiselle !… Bonsoir, monsieur !…

— Bonsoir, monsieur Pamphile.

Le digne intendant prit la rampe de fer de l’escalier, laquelle lui fut d’un grand secours, et il monta ainsi d’un pas lourd et inégal jusqu’à sa chambre sans trop s’inquiéter de savoir si les deux jeunes gens le suivaient.

Mais ceux-ci n’avaient garde de le faire.

Nancy avait pris Raoul par la main, l’avait ramené à la porte de la salle à manger qu’ils avaient fermée en s’en allant.

Puis elle avait collé son œil au trou de la serrure.

— Que faites-vous ? demanda Raoul.

— Mon métier. J’écoute et je regarde par les trous de serrure, comme il convient à une camérière bien éduquée, répondit Nancy.

— Et vous croyez que… ?

— Mon mignon, dit Nancy souriante, je crois plusieurs choses.

— Ah !

— Je crois d’abord que ma poudre rend communicatif.

— C’était du moins l’opinion de votre père, n’est-ce pas ?

— Je crois ensuite qu’Hogier est gris…

— Cela se voit.

— Qu’il est entreprenant…

— Oh ! certes !

— Et que Mme Marguerite fera l’impossible pour savoir d’où lui vient la bague du roi de Navarre.

— Je le crois comme vous.

— Je crois encore, poursuivit Nancy, que Mme Marguerite trouve Hogier fort de son goût…

— Vraiment ?

— Et qu’elle est vindicative !…

— Oh !

— Je crois enfin, acheva Nancy, que tu es beaucoup plus heureux, eu ce moment, dans ta souquenille de page, que le roi de Navarre dans son pourpoint…

— Chère Nancy ! murmura Raoul, vous avez de l’esprit comme un démon.

Et il prit la tête de la jolie camérière dans ses mains et lui donna un baiser.

— Chut ! murmura Nancy, écoutons !…

Chapitre 69

Mme Marguerite était la fille de cette Catherine de Médicis qui, avant de s'abandonner aux arides soucis de la politique, avait été citée dans le monde entier comme la plus séduisante des princesses. Mme Marguerite était la petite-fille du roi François, le plus galant des princes de son temps, Mme Marguerite avait aidé de ses conseils et de sa jeune expérience le vieux sire de Bourdeille, abbé de Brantôme, lorsqu'il composait son livre immortel des *Dames galantes.* Mme Marguerite, enfin, avait étudié l'art difficile des séductions, et nulle femme, mieux qu'elle, ne savait trouver une voix mélodieuse, prendre une pose enchanteresse, lancer un regard tendre et doux.

Grâce, murmura-t-elle éperdue. (P. 1002.)

Quand Nancy et Raoul furent sortis, elle se renversa à demi dans un grand fauteuil à la châtelaine où elle était assise. Puis elle fascina Hogier d'un regard et lui dit :

— Vraiment vous n'avez nulle envie de dormir ?

Hogier devenait hardi, grâce à la poudre et au vin muscat.

— Ah ! dit-il, serait-ce possible, quand vous daignez m'admettre en votre compagnie, chère dame ?

Et il osa rapprocher son escabeau du fauteuil de Marguerite.

Marguerite continua :

— Figurez-vous, dit-elle, que j'ai eu ce soir une singulière idée…

— Quand donc ?

— Lorsque vous êtes parti pour Blois.

— Vraiment ?

— Comme ma nièce, j'ai pensé que vous alliez à Blois pour un rendez-vous d'amour.

— Oh ! fit Hogier d'un ton de reproche, avez-vous pu le croire ?

Son visage devint mélancolique et il attacha un œil ardent sur la prétendue veuve.

Marguerite eut un éclat de rire moqueur.

— Mais dame ! dit-elle… quand cela serait, après tout…

— Mais cela n'est pas !

— Vous avez bien le droit d'aimer…

— Hélas ! soupira Hogier, j'aime, en effet…

— Voyez-vous !

— J'aime ardemment… avec passion… avec délire…

— Pauvre jeune homme ! dit Marguerite d’un air naïf.

— Une femme qui, sans doute, ne m’aime pas…

— Vous croyez ?

Hogier poussa un profond soupir. Puis il regarda plus tendrement encore la belle veuve.

Marguerite, toujours ingénue, reprit :

— Et cette dame est à Blois ?

— Oh ! non…

— À Tours ?

— Non, dit encore Hogier.

— À Paris ?

— Je crois qu’elle en revient.

— Et… où est-elle ?

Hogier pensa que le moment était venu, il tomba à genoux :

— Ici !…

Mais Marguerite ne s’émut point :

— Ah ! grand Dieu ! dit-elle, je devine. Vous aimez ma nièce !…

Et elle se mit à rire, ajoutant :

— Mais mon neveu Raoul vous tuera, mon pauvre monsieur Hogier.

— Oh ! dit Hogier, je ne crains pas cela, madame.

— Vous avez tort…

— Oh ! non.

— Raoul est une fine lame.

— Mais ce n’est pas votre nièce que j’aime…

Le moment était venu, Marguerite se leva un peu émue.

— C’est vous ! dit Hogier.

Et il osa prendre la main de la reine et la porta à ses lèvres.

Mais Marguerite retira cette main avec dignité et, d’un geste plein d’autorité, elle fit signe à Hogier qu’elle ne voulait point qu’on demeurât à ses genoux.

— Relevez-vous, monsieur, lui dit-elle et retirez-vous…

— Madame ! supplia Hogier éperdu.

— Retirez-vous ! ordonna Marguerite, qui feignait une grande irritation. Les fumées, du vin et de la poudre mystérieuse montaient de plus en plus à la tête d’Hogier.

— Mais je vous aime ! dit-il avec un accent désolé, je vous aime !…

Marguerite partit d’un éclat de rire moqueur.

— Il est possible que vous m’aimiez, dit-elle ; cependant je tiens à m’en assurer…

Et comme il la regardait avec étonnement :

— Montrez-moi vos mains, dit-elle.

Hogier tendit ses deux mains.

— Tiens ! dit Marguerite, il paraît que vous avez laissé à Blois cette bague que vous aviez à la main gauche.

Hogier pâlit, et, un moment, les fumées de l’ivresse parurent se dissiper.

— C’est à la femme que vous aimez réellement et qui vous attendait à Blois que vous l’aurez donnée…

— Oh ! s’écria Hogier, cela est faux, madame…

— Où donc est cette bague ?

Il fouilla dans sa poche, ouvrit sa bourse et en tira la bague du roi :

— La voilà, dit-il.

— Singulière idée de porter une bague tantôt au doigt et tantôt dans une bourse !

— Ah ! c’est que…

La poudre de Nancy n’agissait que lentement. Hogier se défendait encore.

— Monsieur, dit sèchement Marguerite, cette bague cache un mystère.

— C’est vrai.

— Un mystère que je veux savoir…

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le jeune homme, c’est que ce n’est pas mon secret…

— Et vous prétendez m’aimez ! fit Marguerite avec dédain.

Cette exclamation fut le coup de grâce porté à la discrétion d’Hogier.

— Eh bien, je vais tout vous dire, fit-il.

— Ah !

— Oui, je vous dirai tout.

— À quoi bon ? fit Marguerite.

— Je veux que vous sachiez d’où me vient cette bague.

— Vous allez me conter quelque fable.

— Non, je vous le jure.

— Prenez garde ! dit Marguerite, mais j’ai toujours lu dans les yeux d’un homme. Je verrai bien si vous mentez !…

— Oh ! je ne mentirai pas, vous verrez.

— Soit, je vous écoute.

Et Marguerite se rassit dans son grand fauteuil, et elle toléra qu’Hogier se remît, à genoux devant elle.

Hogier reprit alors :

— Cette bague est celle du roi Henri de Navarre.

Mme Marguerite feignit la plus grande surprise.

— Mais, dit-elle, je croyais que vous n'aviez vu le roi de Navarre qu'une fois.

— Je vous ai menti.

— Ah ! vraiment ?

— Je l'ai vu deux fois.

— Une fois à Nérac ?…

— Et l'autre à Paris.

— Y a-t-il longtemps ?

— Deux jours, et encore, je l'ai si peu vu…

— Prenez garde ! dit Marguerite, je vous ai averti que je lirais la vérité dans vos yeux.

— Oh ! je dis vrai.

— Et il vous a parlé, le roi de Navarre ?

— Certainement.

— C'est peut-être lui qui vous a commandé de vous arrêter à Blois ?

— Justement ! et en bien d'autres endroits encore…

— Hé ! dit Marguerite, Dieu me pardonne ! monsieur Hogier, mais vous me paraissez vous occuper de politique.

— Je ne crois pas…

— Comment ! vous n'en êtes pas sûr ?

— Ma foi, non !

— Cependant, cette bague ?…

— Le roi me l'a donnée comme un talisman.

— Qui doit vous faire reconnaître ?…

— Tout le long de la route.

— Où donc allez-vous ?

— En Gascogne.

— Mais, Blois… ?

Et Mme Marguerite enveloppa le jeune homme d'un regard fascinateur.

— À Blois, j'ai vu un gentilhomme du nom de Mauduit.

— Et vous lui avez montré la bague ?

— Oui, madame.

— Que lui avez-vous commandé au nom du roi ?

— De tenir des chevaux prêts pour la nuit prochaine…

— Est-ce qu'il voyage, le roi de Navarre ?

— Avec une femme, je crois.

Mme Marguerite étouffa un cri, puis elle crut que la lumière se faisait dans son esprit.

La femme avec laquelle le roi voyageait ne pouvait, à ses yeux, être une autre que Sarah. C'était une dernière félonie ajoutée à tant d'autres…

Cependant Marguerite se contint. Elle questionna Hogier, mais Hogier ne savait pas autre chose. Seulement, il lui montra les deux parchemins dont il était porteur.

Malheureusement, Mme Marguerite était plus ferrée sur le latin et le grec que sur la langue béarnaise, et les deux parchemins restèrent pour elle à l'état de grimoire indéchiffrable.

— Ma foi ! fit-elle, je n'y comprends absolument rien.

Et elle les rendit à Hogier.

Hogier, de plus en plus étourdi, était arrivé à cet état de béatitude et de surexcitation extrême où tout devient couleur de rose. Il portait sans cesse à ses lèvres les belles mains de la prétendue veuve, et elle ne les retirait pas.

Tout à coup elle lui dit :

— Bien certainement, cette femme avec qui le roi voyage est une favorite.

— Vous croyez ? dit naïvement le jeune homme.

— S’il était question de la reine de Navarre, il voyagerait en plein jour, ce me semble.

— C’est vrai !…

— Avez-vous jamais vu la reine de Navarre, monsieur ?

— Jamais.

— On la dit fort belle.

— Il n’est bruit que de sa beauté.

— On dit même qu’elle a quelque esprit…

— Elle passe pour la princesse la plus aimable, la plus accomplie de la cour de France.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas que le roi… est… impardonnable… de se conduire ainsi ?

— Dame !

— Et si la reine se vengeait ?

— Elle ferait bien, mordioux !

— C’est votre avis ?

— De tout point…

— Ah ! dit Marguerite rêveuse.

Hogier aurait bien voulu pouvoir commenter son opinion ; mais l’ivresse le gagnait de plus en plus, sa tête commençait à s’alourdir, sa lange s’épaississait.

— Il était aux genoux de Marguerite, et sa tête s’était inclinée sur son épaule. Bientôt il ferma les yeux. Alors Marguerite appela :

— Nancy ! Nancy !

Nancy, qui, par le trou de la serrure, n’avait pas perdu un traître mot ni un simple

geste, accourut.

Marguerite, immobile, contemplait la tête pâle d’Hogier qui reposait sur ses genoux.

— Ah ! le monstre de roi de Navarre ! dit-elle à Nancy ; sais-tu pourquoi il a donné sa bague à ce jeune homme ?

— Non, dit Nancy.

Nancy mentait ingénument au besoin.

— Eh bien, c’est pour qu’il prépare des relais de chevaux.

— Des relais ?

— Sur la route de Gascogne…

— Le roi voyage ?

— Oui, il enlève Sarah.

— En vérité !

— Et il la conduit en Navarre.

— Ma foi ! madame, dit Nancy, il ne lui reste plus qu’à lui donner le château de Nérac pour résidence.

— Qui sait ?

— Et que pense M. Hogier de cela ?

— Il pense que c’est infâme !…

— Ah !

— Que la reine indignement trahie aurait le droit de se venger.

— Hé ! hé !

Marguerite prit dans ses mains la tête brune et la chevelure bouclée du jeune homme endormi, dont les lèvres entrouvertes souriaient.

— Je gage qu’il fait un beau rêve, murmura Nancy.

— Comment le trouves-tu ?

— Charmant !

Marguerite rougit et se tut.

— Hein ! pensa Nancy, je crois que notre fraise est mûre !

Chapitre 70

Cependant Mme Catherine de Médicis, reine douairière de France, venait de pénétrer dans l'enceinte de ce manoir inconnu dont les hautes murailles grises ne lui permettaient point de savoir en quel lieu elle se trouvait.

Elle jeta un regard rapide autour d'elle lorsqu'elle fut sortie de la litière, et elle reconnut que son escorte se composait de quatre valets qui conduisaient la litière, laquelle était attelée de ces vigoureuses mules du Poitou qui égalent en vitesse, en fonds et en vigueur, les meilleurs chevaux.

Le jour commençait à naître et les premières lueurs de l'aube blanchissaient le faîte du donjon.

Mme Catherine constata que les quatre cavaliers étaient masqués et que les conducteurs de la litière avaient le visage barbouillé de noir.

Un homme parut sur le seuil de la grande porte du manoir. Il était armé de toutes pièces et avait sur la tête un heaume dont la visière était baissée, mais duquel s'échappaient des touffes de cheveux blancs.

Mme Catherine en conclut que c'était quelque vieux gentilhomme huguenot qui avait passé sa vie au prêche, et nourrissait une haine violente contre la monarchie catholique.

Le vieillard vint à la rencontre des cavaliers et les salua.

L'un d'eux, qui paraissait le chef de la troupe, rendit le salut au vieillard, mais ne prononça pas un mot.

Alors celui des cavaliers qui s'était assis dans la litière, auprès de la reine, reprit la parole et lui dit :

— Madame, veuillez nous suivre.

— Monsieur, répondit Catherine, je suis en votre pouvoir et forcée de vous obéir. Seulement, me direz-vous ce que vous comptez faire de moi ?

— Certainement, madame. Nous allons d'abord vous conduire dans la grande salle de ce manoir.

— Bien.

— Vous y trouverez des rafraîchissements et un déjeuner servi.

— Merci ! dit la reine avec dédain.

Le cavalier à qui tout le monde semblait obéir fit un geste, et celui qui parlait à la reine n’insista pas, mais il lui offrit son bras.

Mme Catherine, qui rêvait l’heure d’une revanche, s’était imposé la loi de ne pas résister.

Elle prit le bras de l’inconnu et entra, guidée par lui dans le manoir.

Chacun des cavaliers avait mis pied à terre.

D’abord, la reine mère traversa un large vestibule assez sombre, puis elle entra dans une vaste salle dont les murs étaient tendus d’une étoffe rouge et garnis de vieux meubles qui rappelaient le règne du roi Louis XII.

Une particularité la frappa. Cette salle possédait une grande cheminée dont le manteau supportait les armoiries du possesseur du manoir. Mais on avait recouvert ces armoiries d’un voile, afin qu’il fût impossible d’en distinguer la taille ou les couleurs, non plus que les emblèmes.

— Voilà des gens prudents, pensa la reine mère.

Au milieu de la salle on avait dressé une table, et cette table supportait du parchemin, des plumes et de l’encre.

Devant la table se trouvait un fauteuil unique.

En traversant l’espace qui séparait la porte d’entrée de la table, Mme Catherine, qui observait tout, fit une remarque fort judicieuse, à savoir que si le cavalier qui lui parlait, et dont l’organe lui était complétement inconnu, n’était pas le chef de la bande, et que ce fût, au contraire, celui, qui ne parlait que par gestes, ce dernier, à coup sûr, était de sa connaissance.

Il craint que je ne le reconnaisse à la voix, pensa-t-elle.

Le cavalier qui parlait lui dit :

— Madame, veuillez prendre ce fauteuil et vous asseoir.

— Pourquoi ce papier et ces plumes ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Oh ! madame, répondit le cavalier en souriant, tranquillisez-vous ; on ne veut pas vous faire signer votre abdication.

— Que voulez-vous donc que j’écrive ?

— Un mot au roi votre fils.

— Dans quel but ?

— Pour le rassurer.

Mme Catherine jeta sur tous ces hommes un regard profond et terrible.

— Prenez garde ! répéta-t-elle.

Le cavalier muet haussa les épaules.

— Oui, reprit celui qui parlait, vous allez écrire au roi, madame.

— Écrire au roi !

— Sous ma dictée.

— Ah !

Et Mme Catherine se leva et dit avec un dédain superbe :

— Vous vous méprenez étrangement, si vous pensez que je céderai à vos menaces.

— Votre Majesté refuse ?

— Certainement.

— Votre Majesté a tort…

Le cavalier muet se pencha alors à l’oreille de ce vieillard qui paraissait être le châtelain et murmura quelques mots que la reine mère n’entendit pas. Le vieillard, approuva d’un signe de tête. Puis il frappa trois coups sur le plancher avec son talon éperonné.

Presque aussitôt, on vit apparaître deux robustes filles de la campagne, les bras nus et le visage noirci.

— Madame, dit le jeune cavalier, nous sommes gentilshommes, et il nous répugnerait étrangement de faire violence nous-mêmes à Votre Majesté. Aussi ces filles que voilà vont nous suppléer.

— Vous avez une délicatesse assez singulière ! fit la reine avec ironie.

Sur un geste du vieux châtelain, les deux paysannes se ruèrent sur Mme Catherine, l'enlacèrent, l'enlevèrent de terre malgré les efforts qu'elle fit pour se dégager et les cris qu'elle poussa.

En même temps, le châtelain s'approcha du mur, tira sa dague et en appuya le manche dans un certain endroit.

Tout aussitôt le mur s'entrouvrit, une lourde pierre tourna avec le panneau de boiserie qui la recouvrait, et laissa voir une sorte d'oubliette noire et profonde.

— Madame, dit alors le cavalier, il y a là un puits de cent pieds de profondeur, au fond duquel se trouve une couche d'ossements séculaires.

Mme Catherine, que les deux paysannes avaient poussée au bord de cet abîme, jeta un cri et se renversa brusquement en arrière.

— Grâce ! murmura-t-elle éperdue.

— Ce sera une dure nécessité, madame, poursuivit le cavalier avec calme, mais nous jouons tous notre tête, et à notre place vous feriez comme nous.

Voilà un cheval qui est ferré comme on ferre en Gascogne, mon gentilhomme. (P. 1096.)

— Oh ! s’écria la reine, qui retrouva soudain une énergie fougueuse et sauvage, mon fils me vengera, misérables.

— Les puits sont profonds, répondit le jeune cavalier.

Les paysannes enlevèrent la reine et la suspendirent au-dessus du gouffre.

— Réfléchissez vite, madame, reprit le cavalier. Vous avez une minute. Il faut écrire ou mourir.

Et Mme Catherine comprit que ces hommes le feraient comme ils le disaient et elle eut peur.

— Grâce ! répéta-t-elle.

— Écrirez-vous ?

— Oui…

— La voix si impérieuse d’ordinaire de Mme Catherine était devenue tremblante et semblait près de s’éteindre.

On la reconduisit vers la table, on l’assit dans le fauteuil, et le cavalier lui tendit la plume.

Catherine était pâle et tremblait. Cependant elle prit cette plume et dit :

— J’attends !

Le cavalier échangea un regard avec celui qui paraissait être le chef. Puis il ajouta :

— La lettre que je vais dicter à Votre Majesté a pour but de rassurer complétement le roi Charles IX.

Catherine de Médicis ne perdait jamais la tête longtemps. Elle eut reconquis son sang-froid en quelques minutes :

— Monsieur, dit-elle avec calme, je suis en votre pouvoir et je sais que, si je veux vivre, il faut obéir.

— Madame…

— Donc j’obéirai, reprit la reine. Mais au moins répondrez-vous à mes questions

avec franchise ?

— Peut-être…

— Que veut-on faire de moi ?

— Madame, répondit gravement le cavalier, vous êtes condamnée à une prison perpétuelle.

— Ah ! et… en quel lieu ?

— Dans un château-fort, hors du royaume de France, et, par conséquent, des lois royales.

— Et quand arriverai-je à cette prison ?

— Dans trois jours.

Sans doute une lueur d'espoir s'était faite déjà dans le cerveau machiavélique de la reine mère, car trempant sa plume dans l'encre et posant le parchemin devant elle :

— Je préfère la prison à la mort, dit-elle. Dictez, monsieur.

Le cavalier dicta :

Sire roi, mon fils,

« Quand celle lettre vous parviendra, j'aurai quitté le Louvre et Paris depuis plusieurs heures, et je vous supplie de ne point chercher à connaître ma demeure. Je me retire du monde et des soucis de la politique. Je vais m'ensevelir vivante au fond d'un couvent, et je prierai Dieu tous les jours qu'il me pardonne le mal que j'ai fait. »

Mme Catherine écrivit, sans omettre un mot jusqu'au bout.

— Maintenant, madame, ajouta le cavalier, veuillez, signer et apposer votre cachet sur cette lettre.

Du doigt il indiquait une bague fleurdelisée que la reine mère portait à la main gauche.

En même temps le cavalier muet allumait une bougie à la flamme de laquelle il exposait un morceau de cire.

La reine signa. Puis elle ôta la bague de son doigt et l’imprima sur la cire brûlante.

Seulement, elle posa le cachet à l’envers, c’est-à-dire que la couronne qui surmontait l’écusson se trouva renversée, tandis que l’écusson était en chef.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit ; aucun mouvement de joie ne se produisit dans sa physionomie, son œil demeura triste et morne.

Et cependant elle disait *in petto* :

— Les niais ! à la façon dont j’ai apposé mon cachet, le roi mon fils ne croira pas un mot de ma lettre…

Le cavalier plia lui-même le parchemin, puis il l’entoura d’un fil de soie.

Après quoi il invita la reine à y apposer un deuxième cachet.

La reine obéit et toujours de la même manière.

Mais ni le cavalier qui parlait, ni le châtelain, ni les trois autres gentilshommes qui continuaient à garder le silence n’y prirent garde…

— Maintenant, madame, dit le cavalier, vous comprenez que, pour des raisons de prudence, nous ne voyageons que la nuit. Vous allez passer la journée ici. Nous repartirons ce soir…

Il ouvrit une porte et la reine mère fut introduite dans une chambre dont les croisées étaient fermées et qui était éclairée par une lampe suspendue au plafond.

Une table chargée d’aliments était dressée au milieu.

Dans un angle se trouvait un lit.

— Si vous avez besoin de quelque service, madame, ajouta le cavalier, vous pourrez frapper sur ce timbre. On s’empressera d’accourir…

Les autres cavaliers étaient demeurés dans la salle voisine.

Catherine s’assit dans un grand fauteuil et se prit à méditer profondément, murmurant à part elle :

— Ah ! si jamais je suis libre, si je rentre au Louvre, dussé-je bouleverser le monde, il faudra bien que je retrouve tous ces hommes et que leur tête tombe !

Les cavaliers, pendant ce temps-là, tenaient conseil…

Chapitre 71

Cependant René le Florentin, on s’en souvient, était sorti du Louvre quelques instants avant Mme Catherine, chargé par cette dernière d’aller annoncer sa visite au duc de Guise.

Le prince lorrain avait passé la journée dans la plus vive anxiété, attendant un message de Mme Marguerite, laquelle lui avait dit, la veille au soir, en le quittant :

— Demain, vous aurez de mes nouvelles !…

Ce message si désiré n’était point venu.

Le duc, qui menait de front son amour et sa politique ténébreuse, avait envoyé ses *fidèles* de divers côtés, et il était seul, pour le moment, avec Pandrille, le géant sur lequel il comptait pour une occasion prochaine.

Pandrille était devenu comme le cerbère de la maison borgne où le duc se cachait. Couché derrière la porte, il veillait nuit et jour.

On heurta par trois fois différentes.

— Qui est là ? demanda Pandrille.

— Un bon catholique ! répondit-on.

C’était le mot de passe. Pandrille ouvrit, René entra. En voyant apparaître le Florentin, le duc fut pris d’une immense joie.

— Tu m’apportes une lettre ? lui dit-il.

— Non, monseigneur.

— *Elle* ne t’a pas remis un message pour moi ?

— Pardon, monseigneur, mais de qui parle Votre Altesse ?

— D*’elle,* sang-Dieu ! de Marguerite, reine de Navarre.

— Ce n’est pas elle qui m’envoie.

— Ah ! fit le duc désappointé.

— C’est Mme Catherine.

— Eh bien ?

— Elle va venir.

— Allons ! pensa le duc, elle m’apportera elle-même le message de sa fille.

Et d’un geste, il permit à René de s’asseoir.

— Quand viendra-t-elle, la reine mère ? demanda-t-il au Florentin.

— Mais bientôt… dans quelques minutes…

On heurta de nouveau à la porte.

— La voilà sans doute, dit René.

René se trompait.

C’était Gaston de Lux qui arrivait de Meudon.

Le prince l’avait chargé la nuit précédente de reconduire la duchesse de Montpensier à sa petite maison des bois ; puis il lui avait commandé en même temps de passer au retour rue Saint-Jacques à l’hôtellerie indiquée par Hector, et d’y laisser Lucifer, ce beau cheval noir volé par Pandrille deux ou trois jours auparavant, et que notre jeune Béarnais avait voulu reconquérir l’épée à la main.

— Ah ! c’est toi ? lui dit le duc.

— Oui, monseigneur.

— Tu as rendu le cheval ?

— Oui, et je crois qu’il n’aura pas chômé à l’écurie.

— Comment cela ?

— Ma foi ! c’est une drôle d’histoire que celle de votre cheval, monseigneur. D’abord, vous savez qu’il appartient à un Gascon ?

— Parfaitement.

— Un ami de Noë, un de ceux qui ont voulu faire rouer René.

— Ah ! dit le Florentin à qui ce souvenir arracha un frisson, c’est un de ces

quatre démons ?…

— Démon ou non, dit le prince, c’est une fine lame, un galant homme et un joli garçon. Après ?

— Il paraît que ces messieurs, si nous conspirons contre le roi de Navarre, ne s’endorment pas non plus.

— Ah !

— Et que l’un d’eux, peut-être cet Hector lui-même, est en route, à cette heure, pour quelque mission secrète.

— Plaît-il ? fit le duc.

— D’abord, vous savez que le roi de Navarre est allé plusieurs fois à Chantilly.

Le duc fronça le sourcil :

— Je sais tout cela, dit-il, et je compte bien en conférer tout à l’heure avec la reine mère. Mais qu’est-ce que cela peut avoir de commun avec ton cheval, mon bel ami ?

— Voici : la nuit dernière, en passant à Vaugirard, je me suis aperçu que le cheval boitait. Il était déferré d’un pied. Je suis entré chez le forgeron et je lui ai demandé un fer.

« — Tiens ! m’a dit le forgeron, j’ai la main aux chevaux de Gascogne, ce matin.

« — Pourquoi cette observation ?

« — Voilà un cheval qui est ferré comme on ferre en Gascogne, mon gentilhomme. Les clous ne sont pas les mêmes.

« — Ah !

« — Et, il y a moins d’une heure, j’ai referré un cheval qui était ferré de la même façon.

« — Vraiment ? À qui était-il ?

« — À un jeune gentilhomme qui paraissait très pressé. »

J’ai fait jaser le forgeron, continua Gaston de Lux, et j’ai appris que le cavalier dont il parlait avait déroulé des parchemins qu’il avait lus, puis qu’il avait retiré

de son doigt une grosse bague pour la mettre dans une bourse pleine d'or.

Tout cela m'a paru, assez singulier, surtout quand, au portrait qu'il m'a fait au cavalier, j'ai cru reconnaître un des fidèles dix roi de Navarre.

— Et c'est là tout ?

— Non pas… attendez…

— Voyons ? fit le duc.

— Tout à l'heure, poursuivit Gaston, j'ai reconduit le cheval à l'hôtellerie de la rue Saint-Jacques. C'est l'hôtelier lui-même qui est venu m'ouvrir.

« — Monsieur Hector ? » ai-je demandé.

« — Il n'est pas rentré, » m'a répondu l'hôtelier. Je lui ai remis le cheval et je suis descendu par la rue Saint-Jacques, à pied, enveloppé dans mon manteau. Mais comme j'atteignais le pont Saint-Michel, j'ai entendu le trot de deux chevaux derrière moi. À Paris, par le temps où nous vivons, ajouta judicieusement Gaston de Lux, le moindre événement peut avoir la plus grande importance ; il est bon d'être curieux. Je me suis donc effacé dans l'angle d'une maison qui se trouve à l'entrée du pont.

Peu après deux cavaliers ont passé, je n'ai pu voir leur visage, mais à la lueur de la lanterne placée au milieu du pont, j'ai reconnu le cheval.

— Lucifer ?

— Oui, Lucifer, que je venais de laisser à l'hôtellerie du *Cheval rouan*.

Le cavalier qui le montait disait :

« — Ma foi, je ne comptais pas sur mon vieux Lucifer ; mais puisqu'il est rentré, je le préfère au cheval que j'avais retenu. Il fera bien ses quinze lieues cette nuit… »

L'autre cavalier a repris, en passant près de moi :

— Pourvu que la litière soit prête !

« — Elle l'est, » a répondu le premier.

— Tout cela est bizarre ! murmura le duc intrigué. Est-ce là tout ce que tu as

entendu ?

— Oui, monseigneur… ils étaient à cheval et allaient bon train. J’étais à pied, la nuit était noire, je les ai perdus de vue…

Le duc se prit à rêver, attendant toujours avec impatience l’arrivée de Mme Catherine, qu’il croyait porteuse d’un message de Mme Marguerite pour lui. Mais une heure s’écoula, puis une seconde. La reine mère ne vint pas.

René commençait à être inquiet.

— Ah ça ! murmura enfin le duc, qu’est-il donc arrivé au Louvre ?

— Le roi a peut-être fait demander Mme Catherine… hasarda René.

— Si tu allais y voir ?…

René se leva.

— Ou plutôt, non, dit le duc, j’y vais avec toi.

— Mais… monseigneur…

— J’y vais ! répondit le duc avec autorité.

Et il prit son manteau et son épée.

— Monseigneur, dit Gaston de Lux, je ne laisserai point Votre Altesse aller seule au Louvre.

— Soit, viens avec nous.

Tous trois quittèrent la rue des Remparts et s’acheminèrent vers le Louvre, à travers les rues désertes.

Comme ils atteignaient la rue des Prêtres, René, qui avait un véritable œil de lynx et voyait presque aussi bien la nuit que le jour, René, disons-nous, aperçut à terre un objet blanc qu’il ramassa.

C’était un mouchoir.

— Peste ! dit-il, c’est de la fine toile, en vérité ; c’est un mouchoir de belle dame.

Et curieux, il alla se placer sous l’unique lanterne qui éclairait la rue des Prêtres.

Soudain une exclamation de surprise lui échappa.

— Qu’est-ce ? fit le duc.

— Ce mouchoir est à la reine !

— À la reine ?

— Voyez ! monseigneur…

Et René montrait au duc un des coins du mouchoir orné d’armoiries : trois fleurs de lis et une couronne royale.

— Oh ! oh ! fit le duc.

— La reine aura passé par ici et pris à droite de Saint-Eustache, tandis que nous venions par la gauche, sans doute, observa Gaston de Lux.

Mais René secoua la tête, agité qu’il était d’un sinistre pressentiment.

— Il est arrivé malheur à la reine ! s’écria-t-il.

Le duc tressaillit.

— Allons au Louvre ! dit-il.

— Allons ! dit René, qui doubla le pas, tenant toujours le mouchoir que, une heure auparavant, la reine mère avait laissé tomber en se débattant avec ses ravisseurs inconnus.

Était-ce simplement l’effet du hasard, ou bien ceux qui avaient enlevé la reine avaient-ils pu se ménager de secrètes intelligences avec les Suisses qui se trouvaient de garde au Louvre cette nuit-là ? Ce fut un mystère. Mais lorsque René et le duc se présentèrent à cette poterne, où d’ordinaire veillait une sentinelle complaisante qui ne demandait jamais le mot de passe et laissait se croiser, aller et venir, tous ceux qu’une intrigue d’amour ou quelque mystérieux motif amenait au Louvre, le Suisse de faction croisa sa hallebarde :

— On ne *basse* pas ! dit-il.

— Je vais chez la reine… dit René.

— Afez fus le mot d’ordre ?

— C’est inutile ici… je vais…

— On ne basse pas ! répéta le Suisse.

— Mais, manant ! s’écria René, sais-tu bien qui je suis ?

— *Nein !* dit le suisse.

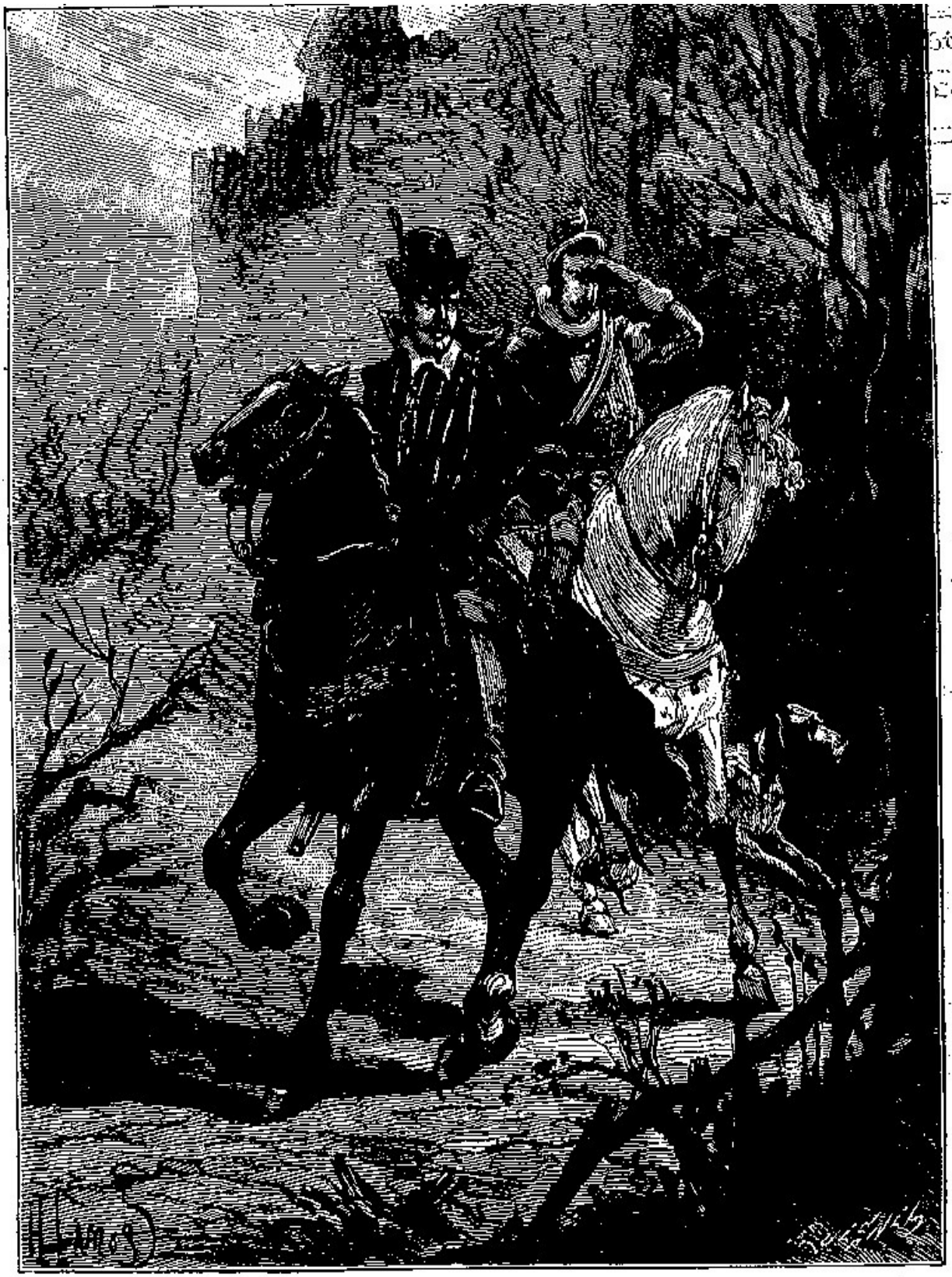
— Je suis René le Florentin.

— Je ne vus gonnais bas ! au large !

Et comme le duc impatienté s’avançait pour forcer le Suisse à se retirer…

— À moi ! cria la sentinelle.

Le duc avait de trop bonnes raisons de demeurer à Paris incognito pour s’exposer à être reconnu par les Suisses. Quand il entendit la sentinelle appeler à son aide, il s’enfuit ; René et Gaston le suivirent.



Un petit gentilhomme qui s'en allait courre un lièvre, accompagné de son unique piqueur. (P. 1015.)

— Tout cela est bien extraordinaire, murmura René.

Ils coururent jusqu'à la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Puis là, ils tinrent conseil.

— Pourquoi donc n'entre-t-on plus au Louvre par la poterne ? demanda le duc.

On y entrait il y a une heure, répondit René. C'est à n'y rien comprendre… ou plutôt… Tenez, monseigneur, retournons à la petite maison où la reine vous avait donné rendez-vous.

— Et si la reine n'y est pas ?…

— Alors, c'est qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire au palais.

La circonstance de la poterne, au lieu d'éclairer René, l'égarait au contraire. Cependant il ne voulut rien dire au duc avant de savoir si la reine ne les attendait pas tranquillement au rendez-vous.

Ils retombèrent donc à la rue des Remparts. Pandrille était assis sur le seuil de la porte. Personne n'était venu, il n'avait vu personne.

— Monseigneur ! dit alors René, le roi Charles IX est d'humeur fantasque.

— Oh ! je le sais, dit le duc.

— Il aura eu vent par quelqu'un de ces pages coureurs d'aventures, qui, au besoin, font le métier d'espions, que la reine sortait chaque nuit. Il l'aura fait suivre, arrêter, reconduire au Louvre, et il aura donné la consigne de ne laisser entrer ni sortir…

— Ah tu crois ?…

— Moi, dit Gaston, je ne puis m'empêcher de songer à cette litière et à ces deux cavaliers.

René frissonna.

— Les Gascons sont hardis…

— Oh ! par exempte ! fit le duc.

— Qui sait ? ils ont peut-être enlevé Mme Catherine…

— Hé ! hé ! hé ! fit le duc, ce petit roi de Navarre est d’une fière audace, en vérité !…

Comme le duc prononçait ces mots, le pas d’un cheval se fit entendre à l’extrémité opposée de la rue.

Chapitre 72

Le cavalier qui arrivait n'était autre que Léo d'Arnembourg. Le jeune gentilhomme du Luxembourg était monté à cheval pour la première fois depuis sa blessure. Il était faible encore, mais il aimait trop la duchesse pour ne point être impatient de lui témoigner son dévouement en servant le duc son frère. Aussi avait-il accepté avec empressement la mission d'aller porter un message à un gentilhomme appelé le sire de Croissy, catholique ardent, serviteur passionné de la maison de Lorraine, et à qui on réservait un rôle actif dans le drame qui se préparait à Paris contre les huguenots.

Léo d'Arnembourg était rentré dans Paris par le bord de la Seine.

— Est-ce toi, Léo ? demanda le duc.

— Oui, monseigneur.

— Apportes-tu de bonnes nouvelles ?

— Celui de chez qui je viens sera ici demain au soir.

— Ah ! fit le duc.

— Mais, reprit Léo, j'ai bien failli ne pas vous l'annoncer moi-même.

— Comment cela ?

— J'ai failli tomber au milieu des Gascons.

— Plaît-il ? fit le duc.

— Ils enlèvent la belle argentière, j'imagine.

René tressaillit.

— Explique-toi donc, fit le duc avec anxiété.

— Ils étaient masqués, mais j'ai reconnu le cheval de l'un d'eux… vous savez… le cheval noir.

— Ah ! ils étaient masqués ?…

Et le duc se tournant vers Gaston :

— Tiens, dit-il, bien certainement il a rencontré tes deux cavaliers.

— Ils étaient quatre, monseigneur.

— Oh ! oh !

— Et ils escortaient une litière dont les rideaux étaient bien tirés. Ah ! si je n’avais pas été seul…

— Monseigneur, s’écria René illuminé soudain, ce n’est pas la belle argentière qu’ils enlèvent…

— Qui donc serait-ce ?

— La reine.

— À cheval ! s’écria le duc…

— Mais, monseigneur, dit Gaston, en êtes-vous certain ?

— Hé ! qu’importe !

— Mais il faudrait au moins savoir si la reine n’est pas au Louvre.

De nouveaux pas de chevaux se firent entendre.

— C’est Crèvecœur et Conrad, dit le duc. À la bonne heure !

C’étaient en effet les deux jeunes gens qui, eux aussi, venaient de remplir une mission aux environs de Paris et de rallier des partisans à la cause des princes lorrains.

— À cheval ! messieurs, à cheval ! ordonna le duc.

L’auberge misérable dans laquelle M. de Guise se tenait caché pendant le jour était pourvue d’une écurie où se trouvaient des chevaux frais.

Une demi-heure après, le duc, René et les quatre amoureux de la duchesse galopaient sur la route de Vaugirard.

C’était à la sortie de ce village que Léo d’Arnembourg avait rencontré la litière.

On traversa Vaugirard au galop et on courut un moment sur la route de Chartres.

Mais comme le jour naissait, on atteignit une bifurcation de deux chemins.

L’un continuait à se diriger sur Chartres, l’autre inclinait à l’est, vers Orléans.

Quel était celui qu’avaient suivi les ravisseurs ?

On hésita un moment. Le comte Éric de Crèvecœur proposait de se diviser en deux bandes. Le duc penchait vers cette opinion. Mais tout à coup René sauta à bas de son cheval, se pencha sur la route et y ramassa une des feuilles de rose que la reine avait semées.

— Tenez, dit-il, voilà qui ne nous permet plus de douter…

Et il montra la feuille au duc, ajoutant :

— Ces roses ne viennent qu’au Louvre, dans une serre chaude, et seule la reine en porte sur elle.

— Ah ! fit le duc.

René fit quelques pas sur la route de Chartres, et il recueillit trois autres feuilles semblables à la première.

Il était impossible d’hésiter désormais, c’était la route de Chartres qu’avaient suivie les ravisseurs.

Les feuilles de rose étaient semées de distance en distance, pendant environ une lieue.

Mais la dernière était tombée bien avant que la litière fut arrivée à sa première étape, et lorsque la dernière eut disparu, force fut aux cavaliers de chercher un autre indice.

Pendant quelque temps la poussière de la route garda de loin en loin l’empreinte du pied des chevaux, mais il vint un moment où ce nouveau vestige disparut.

Le duc et sa suite rencontrèrent un troupeau de moutons. La trace des moutons avait effacé celle des chevaux.

Cependant René questionna le berger ; il lui offrit de l’or ; il le menaça de le tuer s’il ne parlait… Le berger n’avait rencontré d’autre cavalier qu’un abbé qui s’en allait tranquillement à l’amble de sa mule.

— Allons toujours ! dit le duc.

Ils atteignirent un village, et demandèrent si on n’avait pas vu passer une litière

escortée par des hommes à cheval. Personne n’avait rien aperçu.

Au-delà de ce village la route bifurquait de nouveau. Cette fois l’œil perçant de René retrouva de nouveau des traces de fer de chevaux dans la poussière. Parmi ces traces, il en était une plus profondément marquée et dont les clous avaient une forme particulière.

— C’est le cheval ferré à la mode gasconne, dit Gaston de Lux.

Seulement les traces ne se dirigeaient plus vers Chartres, mais semblaient, au contraire, retourner vers Paris.

— Ils sont rusés, se dit le duc, et ils se font tourner comme un renard devant une meute.

Et persuadés que la litière et son escorte étaient retournés vers Paris par la seconde route, le duc et sa suite rebroussèrent chemin.

Ils avaient couru pendant cinq heures et il était neuf heures du matin. Les chevaux commençaient à être las. Cependant on courut trois heures encore et on atteignit l’heure de midi, toujours guidé par les empreintes de fer imprimées dans la poussière.

Cette fois il fallait absolument faire halte… Mais la route était déserte et on ne voyait aucune maison à droite ou à gauche. Les cavaliers se jetèrent dans un petit bois pour laisser reposer les chevaux. Les pauvres animaux débridés se mirent à brouter l’herbe verte. Les fruits d’un pommier sauvage, l’eau d’un ruisseau et une gourde d’eau-de-vie que le comte Éric avait dans ses fontes permirent aux hommes de tromper momentanément leur soif et leur faim.

Après deux heures de repos on se remit en selle et on continua à suivre les traces. Enfin, comme le soir tombait et qu’on n’était plus qu’à quelques lieues de Paris, on aperçut un village, et à l’entrée de ce village une boutique de forgeron.

Le cheval du duc avait perdu un de ses fers et boitait au montoir. Le duc mit pied à terre et appela le forgeron qui attisait le feu en attendant la pratique. Le forgeron accourut, prit le pied de l’animal pour prendre la mesure du sabot et demanda naïvement :

— Faut-il le ferrer à l’envers ?

— Comment, à l’envers ? butor ! exclama le duc.

— Dame ! il paraît que c’est la mode à présent, mon gentilhomme.

— Te railles-tu de moi, maraud ?

— Mais non, mon gentilhomme, répondit le forgeron. J’ai ferré ce matin huit chevaux de la même façon.

— À l’envers ?

— Oui, à l’envers.

Un soupçon traversa le cerveau du duc, rapide comme l’éclair.

— Huit chevaux ? dit-il.

— Pardon, quatre chevaux et quatre mules. Les mules portaient une litière.

René jeta un cri.

— Et ou allaient-ils, ces chevaux ?

Le forgeron étendit la main vers l’ouest, indiquant ce long ruban de route que le duc et sa suite venaient de parcourir.

— Malédiction ! s’écria René, nous sommes joués !

— Les Gascons sont fins, observa Gaston.

— En selle ! s’écria le duc ivre de colère, mort de ma vie !… j’y perdrai mon nom ou nous les rejoindrons !

Mais les chevaux du duc et de sa suite n’étaient plus en état de fournir une longue course. Il fallait absolument s’en procurer d’autres. René et le comte Éric mirent le village en réquisition.

Un riche fermier fournit trois bêtes percheronnes, le curé vendit sa mule ; un petit gentilhomme qui s’en allait courre un lièvre, monté sur une jument bretonne, accompagné de son unique piqueur, qui enfourchait un roussin poussif, fut démonté de force.

Tout cela fit perdre une heure encore. Mais le duc s’était fait un raisonnement plein de sagacité.

— Évidemment, se dit-il, si les Gascons enlèvent Mme Catherine et la conduisent

en Navarre, tous nos plans avortent. D’un autre côté, si je la rejoins, si je puis la sauver, ma faveur est immense.

Et le duc remonta à cheval, disant à sa suite :

— Messieurs, tous les chevaux sont bons et vifs quand on sait jouer de l’éperon.

On repartit après le coucher du soleil.

Comme la nuit approchait, et bien avant qu’on fût arrivé à cette bifurcation perfide dont les ravisseurs de Mme Catherine avaient tiré un si grand parti, on fit rencontre d’un moine qui chevauchait paisiblement à califourchon sur une mule.

— Hé ! mon père, lui cria le duc, n’avez-vous pas rencontré une litière et des hommes à cheval ?

— Non, messeigneurs, répondit le moine. Cependant je viens d’au-delà de Chartres. Je n’ai rencontré qu’un cavalier, qui m’a chargé d’un message…

— Ah !

— D’un message pour le roi ! dit le moine avec un naïf orgueil ; il m’a donné une bourse pleine d’or pour mon couvent.

— Oh ! oh ! dit le duc, je voudrais bien le voir, ce message.

Le moine, qui ne connaissait nullement l’importance de sa mission, tira de la poche de sa robe un parchemin qu’il montra complaisamment.

— C’est de la reine ! s’écria René en montrant le cachet.

— Ah ! par saint Georges ! s’écria le duc, je veux savoir ce qu’il contient.

— Tout beau ! dit le moine, c’est pour le roi et non pour vous, mon gentilhomme.

Mais le duc fit un signe, et le comte Éric, rangeant son cheval auprès de la mule, s’empara du moine et l’enleva de sa selle. En même temps le duc lui arracha le parchemin et en brisa le scel. Puis il lut, jeta un cri de surprise et le tendit à René, disant :

— Ah çà ! mais la reine s’en va fort librement et personne ne l’enlève.

Mais René ne s’était point trompé au cachet renversé.

— Vous vous méprenez, monseigneur, la reine a écrit cela sous une menace de mort.

— Es-tu fou ?

— Voyez ce cachet, il est renversé. C’est une mode adoptée par la reine, et qui signifie que tout ce qu’elle a écrit, elle l’a écrit contre son gré… D’ailleurs, acheva René, si la reine avait dû partir, je l’aurais su le premier.

— Le moine, tout tremblant, regardait avec stupeur ces hommes armés qui l’entouraient.

— Mon père, lui dit le duc, retournez en votre couvent. Nous sommes gens du roi et nous nous chargerons de votre message. Et puis, dites-nous s’il y a longtemps que vous avez rencontré ce cavalier.

— Trois heures environ.

— Où allait-il ?

— Il suivait la route de Blois.

— Était-il bien monté ?

— Oh ! il avait un cheval frais et qui courait comme un lièvre.

— Eh bien ! on le rattrapera !…

Et le duc enfonça l’éperon aux flancs de sa monture et repartit rapide comme l’éclair…

Chapitre 73

Cependant, après avoir conduit la reine dans la pièce qui devait lui servir de prison jusqu'au soir, le cavalier qui lui avait constamment adressé la parole avait fermé la porte au verrou, puis il s'était mis en devoir de rejoindre ses compagnons.

Les trois autres cavaliers s'étaient réunis dans une salle du manoir, et ils avaient ôté leurs masques.

C'étaient Henri, Noë et Lahire.

— Jusqu'à présent, disait Noë, tout est pour le mieux.

— L'enlèvement n'a fait aucun bruit, dit Lahire.

— Et grâce à l'idée que j'ai eue de quitter brusquement la route de Chartres et d'aller ensuite à travers champs me jeter dans un autre chemin, reprit Henri, et de faire ferrer nos chevaux à l'envers, on aura quelque peine à retrouver nos traces.

— Ou du moins, si on les retrouve, observa Noë, on perdra du temps.

Hector entra.

— Enfin, ajouta Henri, que penses-tu, mon petit Noë, de mon système de mutisme ?

— Il est excellent, Sire.

— On ne sait ce qui peut arriver, continua le roi de Navarre. Si la reine nous échappait !…

— Oh ! maintenant c'est douteux.

— N'importe ! tout est possible. Or, la reine nous aurait reconnus toi et moi à la voix.

— C'est indubitable.

— Et Lahire à son accent gascon trop prononcé pour qu'on ne songe pas un peu à nous en l'écoutant.

Lahire se mit à rire.

— Hector, au contraire, poursuivit le roi, a plutôt l’accent poitevin. La reine ne l’a jamais vu, il n’est jamais entré au Louvre…

— Non, dit Hector.

— Que la reine nous échappe et que nous puissions fuir, je veux porter ma tête sur le billot s’il y a une preuve contre nous !…

— C’est mon avis, dit Noë pensif. Seulement une chose m’embarrasse…

— Ah !

— La reine est en nos mains, c’est ; bien. Nous la conduirons en Navarre…

— Nous serons à Nérac dans six jours.

— C’est parfait ! Mais…

Et Noë s’arrêta.

— Voyons ? fit Henri avec humeur. Tu es un censeur éternel et tu prêches toujours malheur par avance.

Noë reprit sans s’émouvoir :

— Qu’en ferons-nous ?

— De la reine ?

— Oui.

— Je la garderai comme otage… jusqu’à ce que le roi Charles IX ait octroyé une bonne charte aux huguenots.

— Et puis ?

— Et qu’il m’ait baillé la dot de Mme Marguerite.

À ce nom, un nuage passa sur le front du roi ; mais il chassa ce pénible souvenir et continua :

— La charte octroyée, la dot payée, la ville de Cahors en mon pouvoir, je rendrai Mme Catherine.

— C’est fort joli, dit Noë.

Et il eut un rire sceptique.

— Eh bien ! que te faut-il encore ?

Noë se gratta l’oreille.

— J’aimerais mieux que Mme Catherine mourût de la colique.

— C’est une belle idée, dit le roi, mais je n’en suis point partisan.

Noë soupira.

— Car, acheva Noë, Mme Catherine, de retour au Louvre, abrogera la charte octroyée et mettra une bonne armée en campagne pour reprendre Cahors.

— C’est ce que nous verrons ! murmura Henri.

Et comme le maître du manoir entrait :

— Allons ! acheva le roi de Navarre, déjeunons d’abord et buvons sec. J’ai faim, ventre-saint-gris ! et je meurs de soif…

— Amen ! murmura le sceptique Noë.

§

Mme Catherine passa la journée à méditer, cherchant, mais en vain, à deviner quels pouvaient être ses ravisseurs, et flottant entre le prince de Condé et l’amiral de Coligny.

La journée s’écoula.

Mme Catherine, vaincue par le besoin, trempa ses lèvres dans un verre de vin et mangea quelques bouchées d’un pâté de perdreaux qu’on avait placé sur la table.

Puis, accablée de fatigue, elle s’endormit dans le fauteuil où elle était assise.

Nancy prit un flambeau, la reine un autre, et elles éclairèrent Raoul. (P. 1025.)

Le bruit de la porte qu’on ouvrait et dont on tirait les verrous la réveilla. Le cavalier masqué reparut et lui dit :

— Madame, il faut que Votre Majesté se résigne à se mettre en route.

La reine se leva :

— Allons ! dit-elle ; est-ce que vous allez me replacer cet affreux capuchon sur la tête.

— Il le faut.

Catherine de Médicis avait pris la résolution de se montrer d’une docilité parfaite aux volontés de ses ravisseurs.

Elle se laissa couvrir la tête du capuchon, prit la main de son guide, remonta dans la litière, et fit un signe d’assentiment lorsque celui-ci lui dit :

— Je dois vous prévenir, madame, que toute tentative d’ôter le capuchon, de sauter hors de la litière ou d’appeler à votre aide, serait mortelle pour vous.

La litière et son escorte se remirent en route et coururent environ trois heures sans s’arrêter.

Puis, au bout de ce temps, il y eut une halte.

Alors Hector dit à la reine Catherine :

— Vous pouvez ôter votre capuchon quelques minutes, madame, et respirer librement.

Et il lui enleva lui-même cette étrange coiffure.

La reine mit la tête à la portière et jeta un regard curieux autour d’elle. Elle reconnut alors qu’elle se trouvait dans le carrefour d’une forêt.

Un des cavaliers masqués tenait une torche.

Un autre, qui avait mis pied à terre, détachait des chevaux attachés à un arbre.

— C’est un relais, dit Hector ; nous en avons encore deux d’ici, à demain matin.

On changea les mules, on transporta les selles d’un cheval fatigué à un cheval frais ; puis celui qui paraissait être le chef fit un signe.

Hector remit à la reine son capuchon et la litière s’ébranla de nouveau.

Trois fois, en effet, la même cérémonie se renouvela. On changea de mules et de chevaux au plus profond d’un bois ; puis, au matin, on fit descendre la reine de litière, et elle se trouva dans les murs d’un autre manoir, aussi vieux, aussi morne d’aspect que le premier.

Comme dans le premier, elle fut reçue par un châtelain masqué, et renfermée durant la journée dans une chambre dont les croisées avaient été condamnées. Vers le soir, l’homme masqué reparut et la vint chercher.

Mme Catherine, toujours docile, toujours résignée en apparence, remonta en litière, n’ayant nullement conscience, du reste, des lieux qu’elle parcourait, et se demandant si on la conduisait au nord ou au midi, à l’est ou à l’ouest…

Comme la nuit précédente, on changea de chevaux au bout de trois heures de marche, toujours dans un fourré, et comme la veille la reine put respirer un moment, débarrassée de son capuchon.

Puis on repartit.

On approchait du second relais de chevaux lorsque Henri et Noë, qui se tenaient en avant de la litière et causaient à voix basse, crurent entendre un bruit lointain.

— Qu’est-ce que cela ? fit le roi de Navarre.

Noë arrêta sa monture, se tourna sur sa selle et se fit un cornet acoustique avec sa main.

La nuit était silencieuse ; aucun souffle de vent ne courbait la cime des arbres, et la sonorité de l’espace permettait aux moindres bruits de franchir de vastes distances.

— Il me semble, dit le roi, que j’entends galoper des chevaux.

— Oh ! oh !

— Mais ils sont loin…

Noë écouta encore.

— Moi aussi, dit-il.

— Ah ! tu entends ?

— Mais ils sont à plusieurs lieues d’ici, nous avons donc une fière avance.

— Raison de plus pour jouer de l’éperon.

Et Henri de Navarre poussa son cheval, qui du trot passa au galop.

La reine, elle aussi, prêtait l’oreille, et, comme Henri, elle avait entendu un bruit lointain.

Mais ce bruit avait suffi pour lui mettre au cœur un rayon d’espérance…

— On me cherche ! pensait-elle. Le roi Charles, mon bien-aimé fils, aura compris à ma lettre que j’étais prisonnière, et, à cette heure, il a envoyé des cavaliers sur toutes les routes.

Cependant le petit cortège avait redoublé de vitesse, et bientôt, à l’horizon, Henri et Noë aperçurent une bande noirâtre. C’était une forêt.

Cette forêt, qui était la première de l’Anjou, était un des points indiqués sur l’itinéraire suivi par Hogier.

C’était là qu’on devait trouver de nouvelles montures ; et certes jamais on n’en avait eu un plus impérieux besoin, car de Blois à cette forêt, il y avait près de vingt lieues, et dans l’espace de ces vingt lieues, il ne s’était trouvé ni un manoir ni un châtelain sur lesquels on put compter.

— Ah ! enfin ! dit le roi. Le sire de Terregude, notre ami, a dû être prévenu à temps, j’imagine.

— Pardieu ! répondit Noë, Hogier à trente heures d’avance sur nous.

— Et je t’assure, ajouta le roi, que nos chevaux ont besoin d’arriver. Le mien est rendu…

— Heureusement, voilà la forêt. Nous trouverons les chevaux du sire de Terregude au premier carrefour.

— Entends-tu toujours… ?

Et Henri entourait, lui aussi, son oreille de sa main ouverte.

— Toujours, répondit Noë. Il me semble même que le bruit se rapproche…

— Moi, dit Henri, j’entends fort distinctement le galop de plusieurs chevaux.

Mais ils sont loin… toujours loin !

Au moment où le roi parlait ainsi, la petite caravane venait d’atteindre la lisière de la forêt.

Noë plaça deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet modulé d’une façon particulière.

Ce coup de sifflet qu’elle avait entendu plusieurs fois déjà, et auquel un autre coup de sifflet plus lointain répondait d’ordinaire, apprenait à la reine qu’on allait de nouveau changer de chevaux.

— Mais, cette fois, aucun bruit de ce genre ne répondit à l’appel de Noë.

Noë siffla trois fois, et la forêt demeura silencieuse.

— Ventre-saint-gris ! murmura le roi de Navarre, les chevaux de Terregude ne seraient-ils point arrivés ?

— Oh ! c’est impossible ! dit Noë.

Et il ensanglanta les flancs de sa monture et atteignit le premier le carrefour ou devaient se trouver les chevaux.

Mais le carrefour était désert.

— Ils sont en retard, dit le roi qui arrivait derrière lui.

Noë siffla une fois encore…

Aucun écho ne lui répondit.

— Mais c’est une trahison ! s’écria le roi de Navarre.

— Oh ! dit Noë, je réponds de mon ami Hogier, Sire.

— Et moi du sire de Terregude…

— Alors il est arrivé malheur à l’un des deux ! s’écria le roi.

Le galop de ces chevaux qui retentissait dans l’espace devenait de plus en plus distinct.

— Si c’est nous qu’on poursuit, dit Noë, et que les chevaux n’arrivent pas promptement, il faudra en découdre, Sire.

— Eh bien ! répondit le roi, ventre-saint-gris ! nous sommes quatre ; est-ce que chacun de nous n’en vaut pas dix !… On en découdra, mon fils !…

Et Henri de Bourbon, roi de Navarre, Henri, fier et tranquille, posa la main sur la garde de son épée.

— Navarre à la rescousse ! dit-il.

Table of Contents

DEUXIÈME PARTIE LE SERMENT DES QUATRE VALETS
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32

Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67
Chapitre 68
Chapitre 69

Chapitre 70
Chapitre 71
Chapitre 72
Chapitre 73